BIBLIOTECA NAZ.
149
G
16
NAPOLI

102 · 8 · ~~174~~ 206

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
149
G
16
NAPOLI

XIX S. 16

LYCÉE,

ou

COURS DE LITTÉRATURE.

TOME XIV.

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

TOME QUATORZIÈME.

R.B.B. NEAPOLIS

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, N°. 18.

AN XII.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE, HISTOIRE,

ET

LITTÉRATURE MÊLÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Éloquence.

SECTION PREMIÈRE.

Éloquence du barreau.

Nous allons voir dans ce siècle, comme dans ceux dont j'ai déjà parlé, l'éloquence suivre la pente générale des esprits et des mœurs, dans ses acquisitions comme dans ses pertes : elle a fait des progrès au barreau ; elle a baissé dans la chaire. Mais lorsque, s'associant à la philosophie, elle n'en prit que ce qu'il y avait de bon, elle acquit de nouvelles

beautés puisées dans de nouveaux objets. Elle considéra le monde physique et moral dans ses rapports les plus étendus, les gouvernemens dans leur origine et dans leur nature, l'homme dans ses droits primitifs et ses titres ineffaçables. C'est ainsi qu'en se mêlant à tous les genres, elle en éleva souvent le ton et en agrandit les effets, et de là le mérite et le succès des ouvrages de Buffon, de Rousseau, de Thomas, considérés dans ce que la philosophie leur a fourni d'utile et d'estimable. Mais aussi l'éloquence prit en même tems les vices qui corrompaient déjà cette philosophie; elle en partagea les excès, et devint, ainsi qu'elle, outrée, déclamatoire, mensongère et licencieuse dans les idées comme dans le style. C'est ce qui sera le sujet des livres suivans (1); mais ici nous ne considérons encore que l'éloquence en elle-même, et d'abord dans ses progrès au barreau.

Il est naturel et même raisonnable que les vieilles formes dominent à un certain point dans les tribunaux, dans les compagnies de magistrature : ces formes font une partie de leur dignité et même de leur stabilité. Il n'y a pas de mal que l'innovation alarme un peu des corps faits pour con-

(1) A l'article des sophistes, dans *la philosophie du dix-huitième siècle.*

server un ordre établi : seulement il faut se garder que la forme emporte jamais le fond. Fontenelle disait que *toute compagnie devait être un peu pédante* ; et il appliquait ce principe aux anciens statuts des Académies : on sent qu'il devait avoir beaucoup plus d'importance encore au palais ; mais il ne faut pas non plus que cette importance aille au point que ce qu'on a fait, semble toujours la meilleure règle de ce qu'on doit faire : l'autorité de l'usage n'est pas toujours celle de la raison, et des abus ne sont pas saints pour être antiques. Ce que la prudence exige, c'est de ne changer et de n'innover en ce genre qu'avec la maturité de l'examen, et jamais avec la fougue de l'enthousiasme. C'est même une sorte de respect légitime que nous devons aux siècles devanciers, de ne pas croire que toute la sagesse humaine soit le partage exclusif du nôtre. Cette prétention n'est que trop celle de nos jours, et tient beaucoup plus à la vanité qu'à l'amour du bien. Mais je ne dois pas dissimuler qu'un excès contraire, quoique beaucoup moins dangereux, a plus d'une fois exposé la magistrature à encourir le reproche d'une opposition aveuglément obstinée contre des réformes salutaires. Sans parler des obstacles qu'éprouvèrent de sa part, à des époques plus ou moins reculées, des établissemens ou des découvertes d'une utilité aujourd'hui

reconnue, l'imprimerie, l'Académie française, l'inoculation, il suffirait de se rappeler qu'elle repoussa long-tems le cri de l'opinion publique, qui s'élevait contre l'usage de la question dans les procès criminels. Je sais que, lorsqu'elle fut abolie par un de ces édits bienfaisans qui marqueront à jamais le règne de Louis XVI (1), le parlement crut devoir en rendre des actions de graces au monarque; mais si le roi seul pouvait, comme législateur, prononcer cette abolition, c'eût été aux magistrats eux-mêmes à la demander, puisqu'ils avaient dû, comme juges, reconnaître, mieux que personne, tous les inconvéniens d'une pratique judiciaire aussi inconséquente qu'inhumaine. Le roi n'avait entendu que la voix de la nation : les juges avaient entendu les cris des malheureux, et quelquefois des innocens.

Si je me suis arrêté d'abord à cette routine impérieuse, c'est qu'étant l'esprit général du palais et de tout ce qui en approchait, elle a dû contribuer long-tems à en éloigner le bon goût qui pénétrait partout ailleurs, et qui n'arriva que fort tard jusqu'au barreau, où généralement chacun ne songeait

(1) Tout ce morceau fut écrit et prononcé en 1788, et j'ai cru devoir le laisser tel qu'il était, comme un témoignage de plus d'une opinion qui alors était générale.

guère qu'à faire comme faisaient les autres. Vous avez vu que l'influence même de ce beau siècle, qui créa ou perfectionna tout, ne fut pas très-puissante au barreau. Celle de la philosophie l'a été ici davantage; c'est dans le genre judiciaire qu'elle a d'abord fait sentir utilement son pouvoir, en mettant plus de conformité entre le sérieux des objets et les formes du style, et en soulevant bientôt après l'opinion publique contre des abus qu'il est toujours permis de séparer d'une autorité toujours respectable en elle-même. C'est vers les premières années de Louis XV, qu'il se forma comme une génération de bons avocats, qui, en s'éloignant des routes battues, s'en frayèrent de nouvelles, et firent du langage du barreau celui de la raison, dégagée du pédantisme des déclamations scholastiques et de la rouille de la chicane. C'est à ce titre que la renommée nous a transmis les noms des Reverseaux, des Degennes, et surtout d'un Lenormand et d'un Cochin. Nous savons qu'ils étaient, de leur tems, l'ornement et la lumière du barreau français, et que la lecture de leurs Mémoires est encore une des études de leurs successeurs. Ils y trouvent une excellente discussion et une diction saine : Cochin, particuliérement, a le mérite le plus rare peut-être dans un avocat, celui d'aller toujours au fait, et d'être précis et serré dans l'exposé de ses preuves,

toutes rattachées à une première proposition de fait ou de principe, qu'il conduit ainsi jusqu'à l'évidence. Donnez-lui, ainsi qu'à Lenormand, des mouvemens, des tableaux et de l'imagination dans le style, ce seront des orateurs; mais ce ne sont encore que de bons avocats. Ce n'est pourtant pas la seule raison qui fait que leurs écrits ne sont guère lus que de ceux qui suivent la même carrière : telle est la nature du gouvernement monarchique et des mœurs qui en dépendent, que les modèles d'éloquence judiciaire, fussent-ils même au point d'atteindre ceux de la Grèce et de Rome, ne sortiraient guère de la classe des lecteurs qui s'occupent des mêmes études. D'abord, il est constant que l'intérêt des causes privées, quelque bruit qu'elles fassent un moment, ne s'étend pas au-delà de la durée du procès; ensuite nous voyons qu'il n'y a qu'une classe de citoyens intéressés à l'éloquence du barreau, ceux qui le suivent par état. Chez les Grecs et les Romains, tous les états pouvaient également figurer dans les actions juridiques, d'où il arrivait que la lecture des plaidoyers pouvait être utile et familière à tout le monde. Quant à nous, qui avons d'ailleurs tant de choses à lire, quel charme de talent ne faudrait-il pas pour nous faire lire des Mémoires écrits il y a cinquante ans, lorsque personne ne se souvient

même des causes qui en étaient le sujet ? Chez les Anciens, les causes étaient souvent des événemens liés à la chose publique, et que dès-lors on n'oubliait pas. Or, pour suppléer parmi nous à cet intérêt qui manque aux lecteurs, il faudrait les prendre au moins par celui de leur plaisir, et il faudrait pour cela une réunion fort rare, celle du talent d'orateur et de celui d'écrivain : ce sont deux choses différentes, et, ce qui le prouve, c'est que l'un se trouve assez souvent sans l'autre dans ceux qui parlent en public. Si le talent d'écrire est le plus essentiel pour perpétuer la gloire et les ouvrages, le talent de parler est réellement le plus utile à l'avocat et à ses cliens. C'était aussi celui de presque tous ces hommes qui ont brillé dans le barreau, et c'est ce qui explique pourquoi leurs écrits nous paraissent au dessous de leur célébrité, sans que pour cela nous soyions en droit de démentir le témoignage unanime de leurs contemporains. L'habitude de tirer parti de tous leurs moyens extérieurs dans des plaidoiries qu'ils n'écrivaient même pas, le jeu de la figure et les effets de la voix, la véhémence ou la noblesse dans l'action, la présence d'esprit dans les répliques, le regard, le geste, tout cela est nul sur le papier, mais puissant à l'audience. Il y a plus : tel homme ne peut s'animer que devant un auditoire, et devient froid la plume à la main. N'en

avons-nous pas eu sous nos yeux un exemple frappant dans le plus célèbre avocat de nos jours ? Qui de nous n'a pas été témoin de tout ce que pouvait Gerbier dans la salle du palais, qui fut si souvent le champ de ses victoires ? Mais tout son génie était dans son ame, et cette ame ne l'inspirait que dans le combat de la plaidoirie. Il fallait que ses sens fussent émus pour qu'il trouvât lui-même de quoi émouvoir les autres. Il avait besoin d'action et de spectacle, de l'appareil des tribunaux, de la présence de ses adversaires et de ses cliens, de l'aspect et de la voix du public assemblé. C'est alors qu'il étonnait par ses ressources, qu'il avait tour-à-tour de la chaleur et de la dignité, de l'imagination et du pathétique, du raisonnement et du mouvement; qu'avec quelques lignes tracées sur un papier pour lui rappeler au besoin les points principaux, il se fiait d'ailleurs à l'éloquence du moment, qui ne le trompait jamais, et que, pendant des heures entières, il attachait et entraînait les juges et l'assemblée. La Nature l'avait donc fait orateur : son organe, sa physionomie et sa sensibilité lui en donnaient les moyens; mais seul, et réduit à la composition, ce n'était plus qu'un homme ordinaire : ce feu s'éteignait, ses forces l'abandonnaient. Aussi s'était-il peu appliqué à écrire, soit que, naturellement un peu paresseux, il redoutât le travail, soit

qu'il se sentît incapable de se retrouver dans le cabinet tel qu'il était en public. Il écrivit peu, jamais de mauvais goût, mais jamais avec effet, plus heureux peut-être par les succès nombreux et brillans dont il a joui, que s'il eût possédé, au lieu de ses qualités oratoires éteintes avec lui, ce grand talent d'écrire, qui ne meurt pas, il est vrai, mais qui n'est guère apprécié à sa valeur que quand on ne peut plus en jouir.

La postérité honorera toujours, dans le chancelier d'Aguesseau, un homme qui lui-même honora la France, la magistrature et les lettres par ses vertus, ses talens, ses connaissances aussi étendues que variées, les services qu'il rendit à l'État, et les lumières qu'il porta dans la jurisprudence. Sa jeunesse fut illustre sous Louis XIV, et sa disgrace sous la régence le fut autant que son élévation. On pardonna quelques faiblesses politiques en faveur de son amour pour le bien; et sa vieillesse, qui le conduisit jusqu'au milieu de ce siècle, fut justement respectée. Ses écrits seront toujours une source d'instruction pour ceux qui se destinent à l'étude des lois. Son éloquence fut celle d'un magistrat qui est l'interprète de l'équité, qui recommande les bons principes, montre les abus, prescrit la modération, et en donne l'exemple. Sa diction est pure, et son goût aussi sain que son jugement : on y reconnaît

un écrivain formé à l'école des classiques anciens et modernes.

A mesure que l'on avance vers le tems présent, l'éloquence du barreau devient plus substantielle en s'approchant quelquefois des questions de droit public et de jurisprudence universelle. On apperçoit ce progrès philosophique dans quelques Mémoires de Loiseau, d'Élie de Beaumont, de Target, qui ont eu à traiter des causes (1) où la philosophie législative pouvait développer des vues générales, soutenues par des moyens oratoires. Ces Mémoires, qu'un intérêt public et de tous les tems tirait de la classe des plaidoyers éphémères, sont au nombre des bons ouvrages de littérature, quoiqu'on puisse leur reprocher quelquefois l'abus des phrases et l'enflure des mots, sans que ce défaut soit cependant assez marqué pour effacer le mérite : il semble seulement que ce soit un dernier tribut payé aux habitudes d'état et à l'exagération trop naturelle aux plaidoiries. Mais pour l'honneur de la province, si souvent dénigrée par la capitale, un avocat-général de Grenoble (2) s'élevait bien au dessus de ces

(1) Celles de M. de Portes, des Calas, de Béresfort, etc.

(2) M. Servan, qui a publié depuis d'autres ouvrages toujours marqués au coin du talent, et toujours ingénieux et piquans, mais où il n'a pas soutenu, à beaucoup près, cette pureté de goût qui fit distinguer par les connaisseurs ce beau

estimables écrits, par un vrai chef-d'œuvre d'éloquence judiciaire dans la cause d'un religionnaire à qui l'on contestait la légitimité de son mariage. Ce morceau, digne des anciens maîtres de l'art, ne sera jamais lu sans admiration ni même sans quelques larmes; et plusieurs autres du même genre, sans être du même mérite, attesteront qu'à cette époque des voix plus ou moins exercées s'élevaient, tantôt contre l'illégalité des emprisonnemens arbitraires et contre des maximes d'administration injustes et inconséquentes, tantôt contre les rigueurs inhumaines exercées dans les prisons, où la loi ne saurait protéger ceux qu'elle n'y a pas fait entrer. Un autre magistrat de la province (1), dont personne ne doit plus regretter la perte que les malheureux dont il s'était fait le protecteur, descendait dans les cachots pour en tirer des accusés sans défense, consacrait à leur salut son tems, ses talens et sa fortune, et attaquait, avec toute l'énergie d'une belle ame, les vices de notre procédure criminelle.

---

plaidoyer qui fut son coup d'essai. Ses divers écrits, et entre autres celui où il examine les *Confessions* de Rousseau, sont trop souvent défigurés par une bizarre recherche de figures qu'on ne peut pas appeler goût de terroir; car c'est celui dont la capitale, vers le même tems, donnait malheureusement le modèle.

(1) M. Dupaty, qui venait de mourir.

Si l'ardente impétuosité de son zèle, qui portait un peu d'exaltation dans sa tête, ne laisse pas voir dans ses écrits la maturité, la mesure et le goût que la critique sévère peut y desirer, du moins les pleurs qu'il fit répandre au peuple assemblé et même aux juges, dans les tribunaux de Rouen, prouvaient en lui le talent de la parole et le respectable usage qu'il savait en faire.

Mais il ne faut pas non plus se déguiser qu'en même tems que la philosophie donnait ce nouvel éclat à l'éloquence judiciaire, ennoblie et fortifiée dans quelques hommes d'élite, de tous côtés se faisait sentir l'abus trop facile et trop naturel de cette philosophie; je veux dire cet amour-propre très-mal entendu, qui, sous prétexte d'être au dessus des *préjugés*, se met au dessus de toutes les bienséances, et oublie que les bienséances sont la sauve-garde de la morale publique. Cet abus est mortel, et c'est le seul où je crois devoir m'arrêter un moment; car d'ailleurs, que servirait de s'appesantir sur le vulgaire des parleurs du barreau, dont la médiocrité est la même à peu près dans tous les tems? et la médiocrité fait-elle jamais autre chose qu'exagérer les défauts à la mode? Qu'importe qu'à la manie des citations, qui était celle du dernier siècle, elle ait substitué celle du style figuré qui est du nôtre? et à l'érudition pesante, le jargon et la futilité?

qu'elle ne sache guère qu'allier bizarrement les plus grands mots aux plus petites choses ? qu'elle semble avoir peur de rien mettre à sa place, ou d'exprimer rien par son nom ? Ces divers ridicules seront toujours ceux de la multitude ; ils tiennent à la corruption générale du goût, et vous savez que depuis long-tems elle s'accroît sans cesse dans tous les genres : je veux parler d'excès plus graves et plus pernicieux dans l'usage public de la parole, et qui tiennent à une dépravation de mœurs particulière au tems où nous vivons. A mesure que les succès du talent ont donné plus de considération et d'influence dans un siècle qui semble ne plus rien estimer que l'esprit, l'ambition d'obtenir ces succès et de les disputer à autrui s'est changée trop souvent en une sorte de rage désespérée, incapable d'aucun scrupule sur le choix des moyens. Des hommes qui n'avaient précisément que ce qu'il faut d'esprit pour en imposer aux sots, forcés, par un sentiment intime, de renoncer au suffrage des gens instruits, ont pris le parti de capter au moins celui de la foule ignorante, en flattant sans aucune pudeur les penchans les plus méprisables de la nature humaine, la curiosité maligne qui se nourrit de diffamations, et la basse jalousie qui se plaît à voir rabaisser tout ce qui s'élève. La littérature, livrée de tout tems à toutes les fureurs de la rivalité,

avait toujours eu des écrivains de cette trempe ; mais le barreau, qu'une sorte de réserve commandée par des statuts de discipline, et naturelle même à tout ce qui tient à un ministère légal, semblait devoir toujours préserver de ce fléau, l'a vu tout à coup dans son sein et monté au comble (1). Il a vu les discussions juridiques dégénérer en libelles infâmes, en invectives atroces ; des hommes obligés par état au maintien des mœurs et au respect des convenances, afficher ouvertement la violation de

(1) Ceux qui se souviennent des scandales inouis qu'avait donnés pendant plusieurs années le trop fameux et trop malheureux Linguet, notamment dans son procès contre l'Ordre des avocats, comprendront aisément que c'est de lui qu'il s'agit ici ; et cette espèce d'animadversion publique, qui fut très-approuvée, était d'autant moins inutile (quoique Linguet ne fût plus alors en France), que son exemple avait séduit presque toute la jeunesse du palais, et qu'il n'était dès-lors que trop commun de croire qu'il y avait de l'*énergie* et du *génie* à ne rien respecter en aucun genre. Je n'ai pas cru pouvoir, quoiqu'il fût mon ennemi déclaré, désavouer ou effacer après sa mort des vérités nécessaires et reconnues de son vivant. Personne n'a vu avec plus d'horreur que moi l'assassinat commis en sa personne par les bourreaux révolutionnaires ; mais une mort injuste ne saurait couvrir les fautes de sa vie, dont il n'a jamais témoigné le moindre repentir. Tout ce que la postérité pourra dire, c'est que sa mort a été ce qu'il y a eu de plus glorieux dans sa vie.

toutes les lois sociales, mêler à la méchanceté qui calomnie, l'hypocrisie qui invoque la vertu, entasser des monceaux d'ordures pour en faire un rempart au mensonge; imposteurs aussi hardis dans le bien qu'ils disaient d'eux-mêmes, que dans le mal qu'ils disaient de leurs adversaires. Pour comble de malheur, on s'est porté avec empressement à ces indécentes plaidoiries; quelquefois même elles ont été encouragées par des applaudissemens. Triste succès qui ne tromperait pas un moment ceux qui l'obtiennent, s'ils étaient capables d'en reconnaître le principe, s'ils pouvaient écouter ce que dit le bon sens, qu'une pareille affluence pour n'aller entendre que des injures, pour assister à un spectacle de scandale, n'est réellement qu'une flétrissure pour celui qui le donne, puisque le concours des auditeurs est alors en raison du mépris pour celui qui parle. Il est en effet trop évident que l'on espère entendre de sa bouche ce que n'oserait jamais proférer celle d'un honnête homme; que l'on est plus satisfait à mesure qu'il remplit mieux toute la mauvaise opinion que l'on a de lui, et que, semblable à ces malheureux saltimbanques de nos foires, qui ne sont jamais plus applaudis que lorsqu'ils exposent davantage leur vie, le calomniateur public, une fois connu pour tel, n'est jamais mieux accueilli que lorsqu'il se prostitue davantage et renonce plus

solennellement à tout respect pour lui-même et pour les autres.

Ce serait une frivole défense, que d'alléguer l'exemple des orateurs grecs et romains : on ne prouverait que l'ignorance absurde qui confond des choses essentiellement différentes. Dans les anciennes républiques, les controverses judiciaires se conformaient à la nature du gouvernement. Là, tous les citoyens exerçaient de droit une censure réciproque, et pouvaient être à tour moment accusateurs les uns des autres. Là, les accusations ne tombaient pas seulement sur un fait, mais sur la personne; elles embrassaient la vie entière d'un homme, et l'intérêt de la patrie faisait un devoir à tout bon citoyen de poursuivre les méchans. Rien de tout cela dans les gouvernemens où nul homme n'a le droit d'être le dénonciateur d'un autre, où le ministère public est seul chargé du rôle d'accusateur, et où l'honneur, comme la vie, repose sous la protection des lois. Il est des occasions, je l'avoue, où un particulier peut se rendre partie, mais c'est toujours sur un fait particulier; et s'il était permis, dans ces occasions, d'inculper toute la vie d'un homme par des imputations vagues et injurieuses, il faudrait donc aussi être admis et astreint à la preuve de tous ces faits étrangers à la question, et dès-lors les procès seraient interminables, et d'un seul il en naîtrait vingt.

vingt. Aussi la jurisprudence n'admet-elle nulle part la preuve (1) de ce qui n'appartient pas à la cause. Les injures sont donc gratuites et dès-lors très-répréhensibles, puisqu'elles entachent la réputation d'un citoyen, sans lui laisser les moyens de la venger. Il s'ensuit que c'est un devoir aux juges de contenir dans les bornes prescrites les parties contendantes, et de réprimer, par des exemples sévères, les violences et les emportemens de ces déclamateurs du barreau, qui peuvent amuser un moment la foule oisive et curieuse, mais aux dépens de la décence

(1) Un avocat normand donna là-dessus une leçon très-gaie, mais assez instructive pour mériter d'être rapportée. Le fait est certain, et eut pour témoin toute une grande ville. Un nommé Faussard, dit l'*Enroué*, plaideur et fripon de son métier, était tellement décrié dans les tribunaux, que quelqu'un, apparemment plus fripon que lui, crut pouvoir en toute sûreté l'actionner pour ce qu'il ne devait pas. L'avocat qui plaidait contre Faussard ne manqua pas d'entamer une longue liste de ses méfaits. Mais l'avocat adverse, qui s'apperçut qu'on allait oublier la cause et juger l'homme, interrompit brusquement son confrère : « *Si Faussard l'Enroué a mérité d'être pendu, je ne m'y oppose nullement. Je ne suis pas ici pour empêcher qu'on le pende, mais bien pour empêcher qu'on ne le vole. Or, je soutiens qu'on l'a volé. Prouvez le contraire, et plaidez votre cause.* » L'apostrophe eut son effet. Les juges ordonnèrent à l'avocat d'*aller au fait.* Il était clair, et Faussard gagna son procès.

publique qu'ils offensent, de la tranquillité des citoyens qu'ils alarment, et de la dignité des tribunaux qu'ils compromettent.

Le tems, qui partout est précieux, l'est peut-être dans les tribunaux plus que partout ailleurs, car on y attend la justice. Je sais qu'il ne faut rien négliger pour la connaître; mais c'est aussi un devoir de ne pas trop la retarder, et ce peut être un des objets de réforme à considérer parmi ceux qui ont attiré l'attention sur notre procédure, tant civile que criminelle. Quant à cette dernière, qui est la plus importante, quoique l'autre le soit aussi beaucoup, je ne sais si l'on a pu jamais en remarquer mieux les défauts que dans une cause qui a long-tems occupé les esprits, et que je crois pouvoir rappeler ici d'autant mieux, qu'elle a été l'occasion et le sujet de plusieurs Mémoires (1), qui sont, avec celui du magistrat de Grenoble, les plus beaux monumens de notre éloquence judiciaire. Il était naturel que cette supériorité de talent fût en proportion de la gravité des faits, et de la réunion de ces circonstances effrayantes qui avertissent tous les hommes,

(1) Ceux de M. de Lally-Tolendal, qui poursuivait encore alors la réhabilitation de la mémoire de son père, réhabilitation combattue surtout par M. d'Éprémenil, qui était intervenu au procès comme neveu de M. Duval de Leyril, l'un des adversaires du général Lally.

que la cause qu'on leur présente est la leur propre, et qu'il s'agit de leurs intérêts et de leurs droits. Que sera-ce encore si l'on y joint les sentimens de la nature les plus puissans? si c'est un fils qui dévoue sa vie entière à venger la mémoire d'un père infortuné, d'un général qui devait être jugé par un conseil de guerre, et qui a été condamné par des juges de robe, et de manière qu'après plus de vingt ans écoulés depuis son supplice, nul de nous ne pourrait dire encore quel était son crime? Paris a vu son exécution, l'Europe a lu son arrêt, et cet arrêt même, qui ordonne une peine capitale, n'énonce aucun fait capital; et cependant tout arrêt doit dire aux citoyens que tel délit est digne de mort, et que l'accusé en est convaincu. En vain le rapporteur soutient-il que *la réunion de plusieurs faits dont aucun n'est capital, peut former un crime capital* (1). Non, jamais la raison et la justice n'admettront un principe dont la fausseté est aussi

(1) Il est bon d'observer qu'on se servit précisément du même principe pour condamner à mort l'archevêque de Cantorbery, Laud, dont tout le crime était son attachement pour Charles I : tant l'esprit de parti se ressemble dans ses procédés quand il ne se ressemble pas dans ses motifs! C'est sur cette étrange jurisprudence de ce rapporteur, qu'un Anglais dit fort sensément : « *Je ne savais pas que cinquante lapins blancs pussent jamais faire un cheval blanc.* »

sensible que les conséquences en sont révoltantes. Dieu seul peut apprécier des assemblages de faits : la justice humaine a bien assez à faire de prononcer sur un seul. Le sophisme meurtrier qui a motivé un arrêt réprouvé par l'opinion universelle, n'est que le dernier degré d'arbitraire où pouvait conduire une ordonnance criminelle, dont le vice principal est de laisser les juges beaucoup trop maîtres d'interpréter la loi qu'ils ne doivent proprement qu'appliquer. Une ordonnance qui, n'établissant qu'une instruction secrète, ne permet à l'accusé de proposer ses preuves négatives et d'invoquer des témoins à décharge qu'après que la procédure est consommée ; qui jusque-là ne lui permet de communiquer avec personne, comme si elle voulait lui ôter ses moyens de défense ; qui ne le présente à ses juges que pour le dernier interrogatoire, et comme pour constater seulement l'identité de la personne après que tout s'est passé sans témoins entre un rapporteur et un greffier, voilà sans doute ce qui ne justifie que trop les réclamations élevées de tous côtés contre une semblable jurisprudence ; et si l'on pouvait les trouver indiscrètes, c'est qu'on fermerait l'oreille à un cri plus douloureux et plus terrible, celui du sang de tant d'innocens, bien reconnus pour tels aujourd'hui, de Langlade, de Lebrun, de Montbailli,

de Martin, de Cahuzac, de la fille de Rouen, des sept Juifs de Metz, etc.; et puisque de si fréquentes et si terribles méprises ne sont pas le crime des juges, qui certainement ont voulu être justes, il est clair qu'elles sont le crime des lois, qui ne leur ont pas donné tous les moyens de l'être (1).

Il n'y avait qu'un intérêt si grand qui pût ajouter à celui d'une cause telle que celle du comte de Lally-Tolendal. Toute la France l'a partagé; elle accompagnait ses pas avec des vœux et des applaudissemens; elle l'a pour ainsi dire porté dans ses bras. Il est permis aujourd'hui de croire avec lui que son

(1) Il n'est pas douteux que notre ordonnance criminelle ne fût très-vicieuse, et je ne me reproche point de l'avoir accusée ainsi en présence des fils de nos principaux magistrats, MM. Pasquier, Maupeou, de Sartine, qui étaient à cette séance. Il n'est pas douteux non plus que les parlemens ne se fussent rendus odieux à beaucoup d'honnêtes gens par leur mépris pour les droits naturels du peuple, et par leur opposition inconséquente et scandaleuse à l'autorité royale, qui était la source de la leur. Mais je ne me reproche pas moins d'avoir demandé, comme bien d'autres, leur suppression en 90. Lorsque je disais d'eux, *Delenda est Carthago*, c'était une erreur et une injustice, où il entrait même de l'animosité personnelle, car j'avais eu à me plaindre d'eux. C'était une erreur, même dans mes principes, puisque, n'ayant jamais voulu qu'une monarchie légale, je ne m'appercevais pas que je lui ôtais un de ses appuis nécessaires et constitutionnels : une injustice, en ce que la magistrature ne devait

père est justifié, du moins par la voix publique, par celle de l'Histoire, et surtout par le tems, qui, dans l'accusation de trahison, semble prouver l'innocence quand il ne révèle pas les crimes. Le fils a déployé dans ses Mémoires l'éloquence de l'ame, qui est le premier talent de l'orateur. Son style est plein de noblesse, d'intérêt et d'énergie. Personne n'a porté plus loin cet art qu'on admire dans Cicéron, de donner aux preuves une force progressive, de faire naître une grande attente et de la remplir, de diviser ses moyens avec méthode pour les rendre plus sensibles, et de les réunir en-

---

pas être rigoureusement responsable des vices de nos lois qu'elle n'avait pas faites, puisque le Roi seul était législateur. Ce n'est pas le seul exemple qui prouve que je n'étais ni assez éclairé ni même assez désintéressé (puisque l'amour-propre est un intérêt) pour prendre parti dans les discussions politiques qui eurent lieu lorsque la révolution était encore une affaire de raisonnement. Graces à Dieu, je ne m'en suis mêlé du moins qu'en spéculation, et n'y ai jamais eu la plus légère part en action; et graces à Dieu encore, je la détestais déjà avant qu'il m'eût appris à la bien connaître. Il est vrai qu'on ne fut pas moins injuste envers moi lorsque, dans une feuille du même tems, en faveur des parlemens, on me confondait avec ceux qui demandaient *des proscriptions*. Dieu sait que ces horreurs étaient aussi loin de ma pensée que de ma plume. Mais c'est aussi une des punitions de ceux qui se rangent d'un mauvais parti, de partager tous les reproches, même sans partager toutes les fautes.

suite pour en former une masse accablante ; de joindre à une logique qui brille comme la lumière, un pathétique qui embrâse comme un incendie ; et ce qui est plus rare que tout le reste, et ne pouvait peut-être se rencontrer que dans une pareille cause, de contenir jusqu'à un certain point cette juste indignation qu'il n'est pas toujours permis au malheureux d'exhaler sans ménagement, mais qu'il sait contenir de façon à la faire passer toute entière dans l'ame des lecteurs, à faire entendre tout ce qu'il ne dit pas, à faire sentir tout ce qu'il n'ose pas exprimer, à faire deviner le secret de l'infortune et des larmes, et à laisser dans tous les cœurs l'impression profonde de ce qu'il semble cacher dans le sien.

J'espère que l'on pardonnera au mien cette espèce d'effusion, qui n'est point d'ailleurs étrangère à mon sujet. On peut donner quelque chose à un malheur respectable, et la jurisprudence, quoiqu'elle n'entre pas dans les objets qui nous occupent, tient d'un côté à l'éloquence, et de l'autre à la philosophie, qui toutes deux sont ici de notre ressort. Quand j'ai parlé des orateurs anciens, je ne me suis pas borné à leur talent ; je les ai considérés dans leurs rapports avec le gouvernement et les mœurs, et sans doute je n'ai pas dû renoncer à cette méthode quand elle acquiert un intérêt qui nous est propre.

N. B. Cet article est demeuré tel à peu près qu'il fut lu d'original en 1788, et je n'ai guère fait que le resserrer un peu, sans rien changer au fond. Dans la révision générale de l'ouvrage, j'ai laissé subsister partout, comme ici, le témoignage que j'ai cru devoir à ce que la philosophie avait pu faire de bien dans un tems où elle était capable d'améliorer quelque chose, parce qu'elle ne pensait pas encore à renverser tout. Les deux sections suivantes ont éprouvé plus de changemens et quelques augmentations. J'y parle de plusieurs écrivains morts depuis 88, et de quelques autres encore vivans, ce que je ne m'étais guère permis jusqu'ici qu'incidemment, et sans les classer dans aucun genre. Mais j'ai voulu compléter tout de suite ce qui concerne le genre oratoire dans ce siècle; et d'ailleurs, au moment où je revois tout ce qui était fait de cette troisième partie, qui traite du dix-huitième siècle, dix ans de révolution ont été pour les lettres un véritable interrègne, au point que la plupart de ceux qui figuraient dans les premiers rangs, sont pour ainsi dire entrés déjà dans la postérité, soit par leur silence ou par leur âge, soit parce que la révolution a comme anéanti le monde où nous vivions, et que l'espèce de monde fantastique qui en a pris la place pour un moment, a donné naissance à une littérature nouvelle que nous ne con-

naissions pas, qui n'existe que par lui, qui n'est digne que de lui, et qui, d'un moment à l'autre, doit disparaître avec lui. (Avril 1799.)

SECTION II.

Éloquence de la chaire.

Je commencerai cet article par réparer une omission qui est une sorte d'injustice, car c'en est une dans toute espèce d'appréciation, de ne pas insister assez sur un mérite éminent. Il s'agit ici de Bourdaloue, dont j'ai parlé trop succinctement lorsque j'ai traité de l'éloquence du dernier siècle. Ce n'est pas que j'aie rien à rétracter dans l'article qui concerne ce célèbre prédicateur : tout ce que j'y ai énoncé me paraît encore vrai ; mais je n'y ai pas dit tout ce que je devais dire. J'ai pu, en considérant Massillon et lui sous des rapports purement littéraires, ceux d'orateur et d'écrivain, ne mettre aucune comparaison entre eux ; et en effet, je ne pense pas que sous ce point de vue Bourdaloue puisse la soutenir. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en parlant d'orateurs chrétiens, je ne devais pas régler mon jugement entier sur le seul plaisir que je cherchais alors dans leurs ouvrages, celui d'une lecture agréable : j'étais tenu d'examiner ce que l'un et l'autre étaient et devaient être pour des Chré-

tiens, puisque c'est pour des Chrétiens qu'ils ont écrit et parlé. J'avais alors beaucoup lu Massillon et fort peu Bourdaloue, et cette différence était en raison du plus ou moins d'attrait dans l'élocution. Cet attrait seul ne devait pas tout décider : il était de l'équité de voir à quel point Bourdaloue avait atteint les différens résultats du ministère de la parole évangélique, puisqu'il y en a de plus d'une espèce, tous essentiels, et peut-être même tous d'une égale efficacité, en proportion de la diversité des esprits. Tous ces effets étant également l'objet du prédicateur, sont également pour lui, dès qu'il les obtient, les palmes de son art, et il en est deux où j'ai trouvé Bourdaloue supérieur à tout, depuis que je l'ai lu comme j'aurais dû toujours le lire. Ces deux mérites, qui lui sont particuliers, sont l'instruction et la conviction, portées chez lui seul à un tel degré, qu'il ne me semble pas moins rare et moins difficile de penser et de prouver comme Bourdaloue, que de plaire et de toucher comme Massillon. Bourdaloue est donc aussi une de ces couronnes du grand siècle, qui n'appartiennent qu'à lui ; un de ces hommes privilégiés que la Nature avait, chacun dans son genre, doués d'un génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son *Avent*, son *Carême*, et particuliérement ses sermons sur les mystères, sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche,

sont des chefs-d'œuvre de lumière et d'instruction auxquels on ne peut rien comparer. Comme il est profond dans la science de Dieu ! Qui jamais est entré aussi avant dans les mystères du salut ? Quel autre en a fait connaître, comme lui, la hauteur, la richesse et l'étendue ? Nulle part le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison que dans Bourdaloue : on pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur, comme Bossuet en élévation. Certes, ce n'est pas un mérite vulgaire, qu'un recueil de sermons que l'on peut appeler un cours complet de religion, tel que, bien lu et bien médité, il peut suffire pour en donner une connaissance parfaite. C'est donc pour des Chrétiens une des meilleures lectures possibles : rien n'est plus attachant pour le fond des choses ; et la diction, sans les orner beaucoup, du moins ne les dépare nullement. Elle est toujours naturelle, claire et correcte ; elle est peu animée, mais sans vide, sans langueur, et relevée quelquefois par des traits de force : quelquefois aussi, mais rarement, elle approche trop du familier. Quant à la solidité des preuves, rien n'est plus irrésistible : il promet sans cesse de démontrer, mais c'est qu'il est sûr de son fait, car il tient toujours parole. Je ne serais pas surpris que, dans un pays comme l'Angleterre, où

la prédication est toute en preuves, Bourdaloue parût le premier des prédicateurs ; et il le serait partout s'il avait les mouvemens de Démosthène, comme il en a les moyens de raisonnement. En total, je croirais que Massillon vaut mieux pour les gens du monde, et Bourdaloue pour les Chrétiens. L'un attirera le mondain à la religion par tout ce qu'elle a de douceur et de charme ; l'autre éclairera et affermira le Chrétien dans sa foi par tout ce qu'elle a de plus haut en conceptions, et de plus fort en appuis. Voyons à présent ce qu'elle a été dans la chaire, depuis les derniers jours de la régence jusqu'aux premiers de la révolution.

La décadence y est sensible, et c'est, comme nous l'avons déjà vu ailleurs, la suite naturelle des efforts que fait l'esprit pour chercher un mieux imaginaire quand le génie a trouvé le beau réel. On s'écarte alors du bon pour courir après le nouveau, et l'on se perd dans les erreurs, les bizarreries, les inconséquences de toute espèce, pour attraper un faux air d'originalité et pour échapper à la ressemblance. On ne songe pas que les premiers principes ne peuvent jamais varier, puisqu'ils sont fondés sur la nature des choses et sur l'expérience des siècles, c'est toujours de là qu'il faut partir, et que c'est seulement par la manière de les appliquer diversement, que le vrai talent se distingue et

produit des beautés toujours neuves, en se conformant à des règles roujours les mêmes. Mais cette force de conception, toujours rare, le devient bien plus encore après les époques de perfection, et c'est alors que les esprits médiocres, qui font le grand nombre, se jettent tête baissée dans tous les écarts possibles. Aussi la raison attachante et lumineuse de Bourdaloue, l'élégance et la sensibilité de Massillon, le nombre er la pureté de Fléchier, le naturel et le sublime de Bossuet, firent place, dans l'oraison funèbre et dans le sermon, à la sécheresse du bel esprit, aux otnemens frivoles et déplacés, au style découpé et anthitétique, à de petites peintures froidement symmétrisées, à une morale sans onction, sans mouvement, sans dignité. Tels sont les défauts qui dominent plus ou moins dans la plupatt des compositions oratoires dont les aureurs ont occupé la chaire avec quelque réputation, l'abbé de la Tour-du-Pin, l'abbé Clément, le P. Élisée, le P. Sensaric, etc. et je cite, comme on voit, des noms connus, des prédicateurs que leurs succès appelèrent à la cour, er qui attirèrent la foule à Paris. Leurs ouvrages imprimés n'ont point soutenu cet éclat passager, et ont presque tout perdu à la première lecture. Tous cependant avaient de l'esprit et des connaissances; mais tous manquent de force, d'élévation, de pathétique. Trois seulement se sont

tirés de la foule, et ont encore des lecteurs, Ségaud et Neuville, tous deux jésuires, er l'abbé Poulle. Ce sont nos premiers prédicateurs, mais dans le second rang : l'abbé Poulle a la première place dans l'opinion commune ; il peut la mériter comme orateur, par deux discours qui sont d'un grand effet en ce genre.

Ségaud fut assez heureux pour se préserver de l'influence du mauvais goût, et c'est là son premier mérite. L'abbé Clément l'eut aussi, et sa composition est assez sage ; mais elle est froide, et ne s'élève et ne s'anime presque jamais, et l'absence des défauts choquans ne suffit pas ; c'en est un grand que l'absence des beautés. Ségaud en a, et de plus d'une espèce ; il en a surtout de touchantes, et sa manière est en général facile et douce. C'est ce qui fait lire avec plaisir plusieurs de ses sermons, plus travaillés que les autres ; car il n'est pas exempt de faiblesse et de négligence, et il a trop peu approfondi ses sujets. Il avait pris Massillon pour son modèle, et s'en rapproche quelquefois, non pas par la richesse de diction, mais par des morceaux de sentiment, surtout dans le sermon du *Pardon des injures*, et dans *celui de la Madeleine*, où il est abondant en moyens de persuasion, et parvient à de grands effets. A ne considérer que le mérite oratoire, on pourrait de ses six volumes de sermons,

en extraire un qui méritera toujours d'être lu et distingué par les gens de goût. Je n'en citerai qu'un passage, comme exemple de cette imagination sensible et affectueuse qui le distingue. Il s'agit de cette préférence que, selon la parabole de l'*Enfant prodigue*, Dieu semble donner au pécheur converti sur les justes eux-mêmes. « Semblable, dit le pro-» phète (car pourquoi avoir honte de se servir » d'une comparaison dont Dieu se sert lui-même » et se fait honneur ?), semblable à une mère pleine » d'affection et de tendresse pour chacun de ses » enfans, *numquid oblivisci potest mulier infantem* » *suum ?* voyez-la leur arracher le couteau dont » ils se jouent, et, dans la crainte qu'ils ne se » blessent, leur défendre de tels jeux sous les plus » grièves peines, leur montrer les plus rudes châti-» mens déjà tout préparés. Vous la prendriez plu-» tôt pour une marâtre que pour une mère, tant » elle paraît en fureur ! Qu'un d'eux cependant, » malgré sa défense, vienne à se blesser, elle » court, elle vole, elle s'empresse, toute émue de » douleur, et comme frappée du même coup qui » l'a percé. Mais si cet enfant vient de lui-même » et en pleurant lui montrer son sang qui coule, et » lui découvrir sa plaie qui saigne, n'oublie-t-elle » pas pour lui seul tous les autres, et ne semble-» t-elle pas préférer ce malade indiscret et déso-

» béissant, à ceux qui sont encore sains et qui ont » été plus discrets et plus sages? »

L'orateur aurait pu pousser plus loin l'effet des détails et des rapports, et nous montrer, par exemple, cette mère consolant son enfant bien loin de le gronder, et toute occupée d'adoucir sa douleur et de guérir sa plaie sans paraître encore songer à sa faute. C'est là que l'imagination pouvait enrichir le style; mais la comparaison en elle-même est pleine de grâce et d'intérêt, autant qu'elle est ingénieuse, et cette dernière qualité est une de celles que l'on remarque dans les sermons du P. Ségaud. Il y a dans son talent un grand fonds d'esprit dont il n'abuse pas, comme l'abbé Poulle, mais dont il ne se sert pas non plus, à beaucoup près, comme Massillon.

L'abbé Poulle est bien plus loin que Ségaud de la pureté de goût, de la flatteuse harmonie de paroles, de cette science de la religion et du cœur humain, de cet usage heureux et substantiel de l'Écriture et des Pères, qui ont consacré les ouvrages de l'illustre évêque de Clermont. Il est encore bien plus loin de la profondeur de Bourdaloue; mais il s'est fait remarquer par une imagination vive et brillante, qui lui a fourni, dans quelques-uns de ses discours, de très-beaux mouvemens oratoires. Son art le fait quelquefois admirer, mais aussi se laisse trop

trop souvent appercevoir ; et s'il y a un genre d'éloquence où l'orateur doive surtout se faire oublier lui-même, c'est le sermon. C'est un des mérites éminens de Bourdaloue : il occupe tellement de la chose, qu'on ne songe pas à lui, et nul des Modernes n'a été, sous ce rapport, plus semblable à Démosthène ; nul ne fait dire plus souvent : Il a raison. L'abbé Poulle, au contraire, éblouit beaucoup plus qu'il ne persuade ; mais il entraîne, dans certains momens, par la vivacité des tours et des figures. Ses deux meilleurs discours, sans aucune comparaison, sont ceux qu'il prononça sous le titre d'*Exhortations de charité*, en faveur des pauvres prisonniers et des enfans-trouvés, et c'est l'éloge de son ame comme de son talent, qu'il n'ait jamais été plus éloquent qu'en faveur de l'infortune. L'effet et le bruit de ces exhortations fut prodigieux, et d'autant plus, que l'orateur avait toutes les grâces et tous les moyens du débit. Paris et Versailles retentirent de ses succès, et c'était peu de chose ; mais l'auditoire ne lui résista pas, et ce fut là le vrai triomphe, celui qu'il remporta sur l'avarice et l'insensibilité, qui croient trop souvent avoir payé en applaudissant l'avocat des pauvres sans rien faire pour ses cliens. Ici l'orateur put entendre un bruit plus doux à ses oreilles, que celui des applaudissemens : c'était l'or et l'argent,

tombant de tous côtés avec une abondance qui prouvait une émulation de charité. Beaucoup de personnes donnèrent tout ce qu'elles avaient sur elles, et c'étaient des sommes ; en un mot, on ne se souvenait pas d'avoir rien vu de semblable. Ce sont là les spectacles de la religion : il me semble qu'ils en valent bien d'autres, et que ceux qui ont tant de besoin des illusions du théâtre pour se procurer de douces larmes, ne font pas le choix le plus heureux.

Le texte du discours pour les enfans-trouvés était très-bien choisi : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me : Mon père et ma mère m'ont abandonné ;* et ce texte heureux lui fournit sur le champ un exorde tout en mouvemens et en figures, et l'exposé de son sujet. « Les avez-vous entendus, Chré-» tiens, les cris de cette multitude de malheureux » abandonnés, presqu'en naissant, de ceux même » qui leur ont donné le jour ? Que d'Ismaëls, con-» sumés par la faim, se traînent languissamment » dans le désert, loin des yeux de leurs mères éplo-» rées ! Où sont les anges consolateurs qui accou-» rent pour les soulager dans leurs besoins ? Que » de Moïses flottent dans leur berceau sur les eaux » du Nil, éloignés de toute assistance ! Où sont les » filles de Pharaon, qui se laissent toucher à leur » malheur, et s'empressent de les enlever au péril

» qui les menace, etc. ? » La substance de ces figures est tirée des livres saints ; c'est une partie essentielle de l'art de la chaire, et l'on voit qu'elle n'était pas étrangère à l'abbé Poulle ; mais il s'en sert bien plus pour l'imagination que pour l'instruction, et c'est un défaut dans ses sermons, que le peu qu'il tire d'un trésor inépuisable.

Naturellement rien ne devait être plus touchant que la peinture de l'enfance malheureuse, et peut-être l'auteur n'en a-t-il pas fait tout ce qu'il eût pu faire s'il eût fait passer dans son ame tout le feu de son imagination ; mais on va voir qu'il se sert de celle-ci de manière à émouvoir la nôtre par des images, tantôt douces, tantôt fortes, dont l'effet est l'espèce de pathétique que l'auteur sait le mieux atteindre. « Il faudrait étaler ici cette foule prodi-
» gieuse de nourrissons de la patrie : ils n'ont pas
» de meilleur intercesseur que leur présence et leur
» nombre. Pourquoi les cacher ? C'est le jour de
» leur moisson, c'est la fête de leur adoption. Où
» sont-ils ? Appréhenderait-on de les introduire dans
» ce temple ? Jésus-Christ les aime ; il vous exhorte
» à ne pas les empêcher d'aller jusqu'à lui : *Sinite*
» *parvulos venire ad me.* Il vous les propose comme
» des modèles que vous devez imiter : *Estote sicut*
» *infantes.* Que craindriez-vous vous-mêmes de
» ces enfans timides ? Leur présence n'a rien qui

» puisse offenser votre délicatesse ; ils ne vous im-
» portuneront pas de leurs gémissemens ni de leurs
» plaintes ; ils ne savent pas qu'ils sont pauvres :
» puissent-ils ne le savoir jamais ! Ils ne vous repro-
» cheront ni la dureté de votre cœur, ni vos prodi-
» galités insensées, ni vos superfluités ruineuses.
» Ils ignorent les droits qu'ils ont sur vous, et tout
» ce que leur coûtent vos passions et votre luxe.
» Vous les verrez se jouer dans le sein de la Provi-
» dence, incapables également de reconnaissance
» et d'ingratitude. Toujours contens dès que les
» premiers besoins de la nature sont satisfaits, leurs
» désirs ne s'étendent pas plus loin. Présentez-leur
» l'or et l'argent que vous leur destinez, ils le sai-
» siront d'abord avec empressement comme un
» objet d'amusement et de curiosité ; ils s'en dé-
» goûteront bientôt, et vous le laisseront repren-
» dre avec indifférence. Ces prémices intéressantes
» de la vie, la faiblesse et les grâces de leur âge,
» leur ingénuité, leur candeur, leur innocence,
» leur insensibilité même à leur propre infortune
» vous attendriraient jusqu'aux larmes. Eh ! qu'il
» vous serait alors aisé d'achever leur triomphe
» sur vous ! »

Il y a beaucoup d'art à produire ainsi sur la scène ces enfans délaissés, et à suppléer leur absence par la vérité des peintures. Il paraît que l'orateur a

cherché ses effets plutôt dans le charme naturel de l'enfance, que dans le détail de ses besoins et de ses misères, qui eût été, ce me semble, d'un pathétique plus profond. Peut-être a-t-il craint de rebuter la délicatesse de son auditoire, composé généralement de personnes à qui l'habitude des jouissances donne une sorte d'aversion pour le tableau des besoins extrêmes; et pourtant, qui aurait dû savoir le relever par les couleurs de l'art, mieux que l'écrivain qui a su en employer en ce même endroit de si délicatement nuancées? « Ils ne savent » pas qu'ils sont pauvres..... Vous les verrez se jouer » dans le sein de la Providence, etc. » Ce ne sont pas là des beautés vulgaires; c'est un mérite d'expression vraiment admirable.

Mais il renforce ses pinceaux, et semble emprunter quelque chose de l'éloquente indignation des prophètes, quand il remonte aux causes premières de cette misère publique, qui produit tant d'orphelins et d'infortunés. « Si vous me demandez d'où » sont venus la plupart de ces enfans qui peuplent » le nouvel asyle (1) que nous visitons, je vous ré» pondrai : De la hauteur de leurs châteaux mena-

(1) C'était un nouvel édifice bâti près de l'Hôtel-Dieu, et que la multitude, toujours croissante, des enfans abandonnés avait rendu nécessaire.

» çans, des seigneurs insatiables ont fondu avec la » rapidité de l'aigle sur des vassaux sans défense ; » abattus par la crainte, ces tyrans altérés ont dis- » paru tout à coup, emportant avec eux vers cette » capitale des dépouilles dégouttantes des pleurs de » tant de misérables ; elles serviront d'ornement au » triomphe barbare de leur luxe. Ces vassaux dé- » sespérés ont été forcés d'envoyer leurs enfans en » Égypte, pour les dérober au glaive de la misère. » Les voilà, etc. » Il joint à ce tableau celui de l'état de dénuement où sont réduits les hospices de charité, qui deviennent, faute de secours suffi- sans, des gouffres de destruction, et alors il s'écrie : « Malheur ! malheur ! que les réjouissances et les » fêtes cessent parmi les hommes, s'ils sont encore » susceptibles de quelque impression de sensibilité ! » Malheur ! malheur ! que cette parole formidable » retentisse partout aux oreilles des riches, et les » poursuive sans cesse ! Malheur ! malheur ! que » la Nature consternée s'abîme dans le deuil, et » qu'elle ne se relève que lorsque la charité, plus » généreuse et parfaitement secourable, aura réparé » cet outrage fait à l'humanité ! »

Ce mouvement sublime peut être mis à côté de ce que l'on connaît de plus beau dans le genre pathétique ; mais l'auteur n'eût-il pas été plus équitable s'il eût attribué cette multitude d'orphelins

venus des campagnes, beaucoup plus à la rapacité du fisc et aux suppôts de la chicane, qu'à la dureté des seigneurs, qui avaient infiniment moins de moyens de nuire, très-rarement la volonté d'opprimer, et qui souvent étaient les bienfaiteurs de leurs vassaux, bien loin d'en être les oppresseurs ?

Le discours *sur l'Aumône*, prêché au Châtelet en faveur des prisonniers, est plus étendu et plus proprement un sermon, et c'est aussi ce que l'auteur a de mieux composé et de mieux écrit ; mais il brille surtout, comme le précédent, par la véhémence des mouvemens et par des traits d'une imagination sensible. Telle est cette apostrophe aux grands du Monde : « Nous sommes chargés du » ministère de la parole ; vous êtes chargés du mi» nistère de l'aumône : réunissons ces deux minis» tères, la parole et l'aumône, et il n'est point d'in» fortuné, quelque endurci qu'il soit, qui puisse se » défendre de nos attaques. Faisons-en l'essai ; la » circonstance ne peut être plus favorable ; nous » sommes sur les lieux. Allons ensemble à ces pri» sons ténébreuses, images en tout sens de l'enfer ; » entrons dans ces cachots affreux où l'on ne voit » qu'exécration, où l'on n'entend que blasphêmes. » Forts de votre présence, et la croix à la main, » nous élèverons notre voix au milieu de ces im» précations et de ces horreurs, et nous dirons à ces

» furieux : Malheureux ! pourquoi vous défiez-vous » de la Providence ? Vous outragez votre Dieu au » moment où il vous envoie son ange pour être » votre consolateur. A ces mots, vous briserez les » chaînes des uns, vous rendrez les autres à leur » famille éplorée, vous répandrez sur tous des se- » cours abondans. Témoins alors des prodiges de » votre charité, nous ajouterons avec assurance : » *Adorez le Seigneur, qui vient vous visiter dans votre* » *affliction, et ne cessez de le glorifier : Adorate Do-* » *minum, etc.* et nous trouverons tous les esprits » soumis et tous les cœurs dociles, et ces lieux de » désolation ne retentiront plus, ainsi que la four- » naise de Babylone, que des cantiques du Sei- » gneur. Ne nous séparons pas : il y va du salut de » nos frères ; volons à la conquête des ames. Ne » vous laissez point rebuter par l'horreur des habi- » rations : prisons, cabanes, hôpitaux, qu'importe ? » Est-il demeure si affreuse qui ne devienne aima- » ble lorsqu'on est assuré d'y trouver Jésus-Christ ? » Allons ensemble partout où il y a des misérables » qui maudissent la Providence ; nous leur parle- » rons hardiment de la bonté du Dieu qui veille à » la conservation de tous les hommes ; et ce que » nos discours ne feront qu'annoncer, vos libéra- » lités plus persuasives le prouveront. »

Le mérite de ce morceau, comme prédication,

c'est de faire rentrer dans le plan et les intérêts de la religion ce qui ne semblerait qu'un devoir de l'humanité. C'est ce que j'appelle une belle idée, une idée évangélique, et le moyen oraroire est habilement tiré des circonstances du lieu et du moment, comme dans le morceau qui suit, et qui sert à montrer à la fois Jésus-Christ sur les autels et dans la personne du pauvre. « Vous voilà placés » entre l'autel et les cachots, entre Jésus-Christ » adoré et sur le trône de ses miséricordes, et Jésus-» Christ méprisé et souffrant dans ses membres, » également voilé dans l'un et dans l'autre sanc-» tuaire, sous des symboles obscurs et mystérieux, » également victime dans l'un et l'autre état; ici, » victime de son amour pour nous; là, victime de » la dureté des riches. Écoutez cette voix qui sort » du fond de ce tabernacle; c'est la voix de celui » qui vous a rachetés; c'est la voix de celui qui » jugera les vivans et les morts. Il vous dit: Qu'ai-» je affaire des honneurs hypocrites que vous me » rendez? Votre feinte humiliation est un outrage » et une cruauté. Vous m'avez foulé aux pieds en » entrant dans le temple; et vous venez vous pros-» terner tranquillement devant mes autels! Ne vous » ai-je pas dit que *j'aimais mieux la miséricorde que* » *le sacrifice?* Ames intéressées, il ne vous en coûte » rien pour m'adorer; il vous en coûterait pour me

» secourir. Ne suis-je donc votre Dieu que quand » j'ai des graces à distribuer ? Comme Pierre, vous » me reconnaissez pour votre Seigneur sur le Tha- » bor, et vous me reniez dans le prétoire. Moins » d'abaissement et plus de charité. Honorez-moi » de votre substance, de ces richesses qui sont, et » mon ouvrage, et mes bienfaits. Voilà l'encens, » voilà l'offrande, voilà l'action de graces que je » vous demande. Acquittez-vous en partie, par vos » largesses, du sang que j'ai versé pour vous. Nou- » veaux Josephs, nourrissez votre père céleste, et » devenez en quelque façon *les sauveurs de votre* » *Sauveur même.* »

Ce morceau, vraiment éloquent, et d'autant plus qu'il est tiré en partie de l'Écriture, ne laisse rien à desirer, si ce n'est, ce me semble, que le dernier trait devait être de sentiment, au lieu de n'être qu'une pensée un peu recherchée. L'auteur aime trop ces sortes d'oppositions dans les termes : c'est ainsi que, dans son *exhortation*, en parlant de ces parens infortunés qui abandonnent leurs enfans à la charité publique, faute de pouvoir les nourrir, il dit : *C'est la Nature désolée qui s'immole elle-même à la Nature.* Je ne saurais goûter, surtout dans l'éloquence de la chaire, ces sortes de pensées toujours un peu forcées si elles ne sont pas absolument fausses. Il faut quelque tems pour s'assurer qu'elles

ne le sont pas au fond, quoiqu'elles se combattent dans les termes; et tout ce qu'il faut étudier ainsi est toujours un peu froid. C'est pour cela qu'il vaut cent fois mieux, en pareil cas, préférer au figuré qui est pour l'esprit, le propre qui va droit au cœur. Qu'y a-t-il ici en effet ? Un sentiment qui l'emporte sur un autre. Les parens dont il s'agit se privent de leur enfant pour assurer sa vie; il ne vivra plus pour eux, mais il vivra : ce n'est pas lui qu'ils sacrifient, c'est eux-mêmes; ils remplissent envers lui le premier de leurs devoirs, celui de le conserver; et plus ce devoir est douloureux, plus il porte avec lui d'intérêt et de droits à la pitié. Voilà ce qui est réel, ce que tout le monde est à portée d'entendre et de sentir au premier apperçu; et cela ne vaut-il pas mieux que *la Nature immolée à la Nature*, qui ne peut être dit et compris qu'avec un esprit que tout le monde n'a pas ? L'orateur doit, le plus qu'il est possible, parler pour tout le monde, sans parler cependant comme tout le monde : c'est là son art et son devoir.

Mais voici une expression à laquelle il ne manque rien, parce que l'imagination ne l'a figurée qu'en la rendant plus sensible, sans lui rien ôter de la vérité; et c'est un mérite que l'auteur montre assez souvent dans ces deux discours, et quelquefois encore dans les autres. Il s'agit de cet avantage de notre

religion, avantage unique, et qui tient au sublime de nos mystères et de notre Évangile, que pour nous l'aumône n'est jamais perdue, parce qu'elle se rapporte à celui près de qui l'on ne perd jamais rien, à Dieu. « *Date* : Répandez. Vous n'avez pas » à craindre l'ingratitude des pauvres, qu'ils se tai- » sent, qu'ils oublient vos largesses. L'aumône n'a » pas besoin d'introducteur ; elle monte toute seule » jusqu'au rrône du Dieu vivant, assurée d'en rap- » porter la récompense qui lui est due. » Ces mots, *elle monte toute seule, etc.* sont du vrai sublime de pensée et d'expression ; c'est la manière de Bossuet er de Massillon, mais ce n'est pas celle qui est habituelle et propre à l'auteur : nous verrons bientôt que la sienne en est fort différente.

Ce qui est encore louable dans celle-ci, ce sont les rapprochemens ingénieusement tirés des figures de l'ancienne loi, appliquées aux préceptes de la nouvelle. Tel esr ce passage sur l'emploi des richesses. « Rappelez-vous la manne du désert ; tout ce » que les Israélites en ramassaient au-delà de leurs » besoins de chaque jour, s'altérait et se consumait. » Moïse en fit remplir une urne qu'il plaça dans » l'arche du Seigneur, et cette manne, si tendre, » si délicate, y fut inaltérable. Il en est de même » des biens de la terre ; rout ce que vous en gardez » au-delà du nécessaire et des bienséances étroites

» de votre état, se corrompt et vous corrompt vous-
» mêmes. Cachez ces richesses superflues dans les
» arches vivantes de Jésus-Christ, elles y devien-
» dront incorruptibles. »

Pour achever ici ce qui est spécialement du bon genre et du talent de l'auteur, je citerai encore cette admirable péroraison du discours *sur l'Aumône*. « Il
» me semble en ce moment entendre la voix de
» Dieu, qui me dit comme autrefois au prophète :
» Prêtre du Dieu vivant, que voyez-vous ? — Sei-
» gneur, je vois, et je vois avec consolation un
» nombre prodigieux de grands, de riches émus,
» touchés *pour la première fois* du sort des misé-
» rables. — Passez à un autre spectacle : Percez ces
» murs, percez ces voûtes : Que voyez-vous ? —
» Une foule d'infortunés, plus malheureux peut-
» être que coupables. Ah ! j'entends leurs murmures
» confus, ces plaintes de la misère délaissée, ces
» gémissemens de l'innocence méconnue, ces hur-
» lemens du désespoir. Qu'ils sont perçans ! Mon
» ame en est déchirée. — Descendez : Que trouvez-
» vous ? — Une clarté funèbre, des tombeaux pour
» habitation, l'enfer au dessous ; une nourriture
» qui sert autant à prolonger les tourmens que la
» vie ; un peu de paille éparse çà et là, quelques
» haillons, des cheveux hétissés, des regards fa-
» rouches, des voix sépulcrales, qui, semblables à

» la voix de la Pythonisse, s'exhalent en sanglots,
» comme de dessous terre ; les *contorsions* de la
» rage, des fantômes hideux se débattant dans les
» chaînes, des hommes l'effroi des hommes. —
» Suivez ces victimes désolées jusqu'au lieu de leur
» immolation : Que découvrez-vous ? — Au milieu
» d'un peuple immense, la mort sur un échafaud,
» armée de tous les instrumens de la douleur et de
» l'infamie. Elle frappe. Quelle consternation de
» toutes parts ! quelle terreur ! Un seul cri, le cri
» de l'humanité entière, et point de larmes. —
» Comparez à présent ce que vous avez vu de part
» et d'autre, et concluez vous-même. — Seigneur,
» plus je considère attentivement, et plus je trouve
» que la compensation est exacte. Je vois un pro-
» tecteur pour chaque opprimé, un riche pour
» chaque pauvre, un libérateur pour chaque captif ;
» ils sont même presque en présence les uns des
» autres : il n'y a entre eux qu'un mur et le cœur
» des riches. Un prodige de votre grace, ô mon
» Dieu ! et la charité ne fera bientôt plus qu'une
» seule vision de ces deux visions. Le prodige s'o-
» père : les riches *nous abandonnent* ; ils se pré-
» cipitent vers les prisons ; ils fondent dans les
» cachots ; il n'y a plus de malheureux ; il n'y a plus
» de débiteurs ; il n'y a plus de pauvres. Restent
» seulement quelques criminels dévoués au glaive

» de la justice pour l'intérêt général de la société,
» dont ils ont violé les lois les plus sacrées ; mais
» du moins consolés, mais soulagés, mais dispo-
» sés à recevoir leurs supplices en esprit de péni-
» tence, et leur mort même en sacrifice d'expiation :
» ces monstres vont mourir en chrétiens. C'en est
» fait, aux approches de la charité, tous ces objets
» lugubres qui affligeaient l'humanité ont disparu,
» et je ne vois plus que les cieux ouverts, où seront
» admises ces ames véritablement divines, puis-
» qu'elles sont miséricordieuses, dignes de régner
» éternellement avec vous, ô le Rédempteur des
» captifs ! ô le Consolateur des affligés ! ô le Père
» des pauvres ! ô le Dieu des miséricordes ! Ainsi
» soit-il. »

Ce morceau n'est pas exempt de taches : il y a des fautes de plus d'une espèce. La plus légère, c'est le mot de *contorsions*, qui n'est pas du style noble : le mot propre était convulsions. C'est un petit défaut de goût ; mais les défauts de jugement sont plus répréhensibles. Il fallait bien se garder de représenter ces grands, ces riches, *émus, touchés pour la première fois du sort des misérables.* Qui lui a dit que c'est *pour la première fois ?* C'est une espèce d'injure à son auditoire. Il suffisait de remarquer un attendrissement qui pouvait n'être que passager, comme il n'arrive que trop souvent, mais que

sans doute la grace de Dieu allait rendre efficace. C'était une préparation convenable à ce *prodige de la charité*, par lequel il va si heureusement finir, au lieu qu'en les montrant déjà si *émus* et si *touchés*, il n'y a plus réellement de *prodige* dans ce qui suit. L'auteur eût évité une autre espèce de contradiction dans ces mots d'ailleurs si heureux : *Il n'y a entre eux qu'un mur et le cœur des riches.* Non, ce cœur n'est plus un *mur* de séparation, puisqu'il est *ému et touché.* Il ne fallait pas dire non plus : *Ils nous abandonnent.* A-t-il oublié ce beau mouvement qui précède, *allons ensemble*, etc.; et n'est-ce pas à lui de leur montrer le chemin? Il devait donc dire : Ils vont nous suivre. Toutes ces remarques ne tendent qu'à faire voir combien la suite et le rapport des idées sont nécessaires partout, et combien il importe que l'imagination, soit oratoire, soit poétique, mais principalement la première, soit toujours surveillée par la raison; car d'ailleurs, il ne faut pas croire que ces fautes, quoique réelles, aient pu affaiblir l'effet général de cette péroraison, soutenue par l'action de l'orateur. Non; mais elles se font sentir à la lecture, et c'est surtout à la lecture que le talent est définitivement jugé. Celui de l'abbé Poulle peut assurément se glorifier de la conception, et même en total de l'exécution de ce morceau : la fin surtout est puissamment oratoire.

On

On dirait que l'orateur a mis ici en action tout le résultat de son discours, et qu'il entraîne son auditoire à sa suite ; et voyez combien une figure, très-commune en elle même, l'exclamation, peut devenir belle quand elle est bien placée. C'est peut-être la première fois qu'on a terminé un discours par une suite d'exclamations. Elles sont ici du plus grand effet : c'est qu'elles ne sont pas de rhétorique, mais de sentiment. Quand l'orateur s'écrie, en finissant : ô le Rédempteur des captifs ! ô le Consolateur des affligés, etc. ! il en est au point que ce cri doit sortir de tous les cœurs comme du sien. C'est en invoquant Dieu sous ces noms qui nous rappellent tout ce qu'il est pour nous, et ce que nous devons être pour nos frères, à son exemple, que tous ces grands, tous ces riches, vont se *précipiter* dans la demeure de l'infortune, à la suite du ministre de l'Évangile et du *Père des miséricordes*.

J'ai mis sous vos yeux les vrais titres de gloire de l'abbé Poulle. Ces deux discours sont incomparablement ce qu'il a fait de meilleur : les beautés y prédominent partout. Joignons-y encore un passage du sermon *sur le service de Dieu :* le sermon est inégal, mais le passage est vraiment du ton de la chaire, et c'est pour cela que je le rapporte avant de passer à l'examen du reste, où le principal défaut de l'auteur est de s'éloigner, presque à tout

moment, du ton qui est propre au genre. Il s'agit ici de cette décadence de l'esprit du christianisme, dont l'orateur se plaint amérement, comme tous les autres, à la même époque, et qui rend les prédications presque inutiles.

« Au milieu de ce tumulte et de ces abominations, une voix plaintive, une voix attendrissante » se fait entendre ; c'est la voix de l'Église. Elle » nous dit, comme à ses ministres (et à qui pourrait-elle mieux confier ses douleurs qu'à ceux qui » les partagent ?) ; elle nous dit : Me voici veuve » et désolée, à cause que mes enfans ont péché ; » ils ont violé la loi du Seigneur ; c'est pour cela » que je me suis couverte d'un sac et d'un habit de » *suppliante*. Mère infortunée ! quel remède pourrions-nous apporter à tant de maux ? Quels secours » attendez-vous de nous ? Des exhortations ? Les » mondains les méprisent ; voudraient-ils les écouter ? Pour les attirer à nos instructions, il faudrait » leur plaire : pour leur plaire, il faudrait presque » leur ressembler ; et si nous avions le malheur de » leur ressembler, les convertirions-nous ? Ainsi » toutes les fonctions de notre ministère se tournent » pour nous en amertume. La prédication de l'Évangile nous paraît un devoir pénible, un fardeau, » parce qu'elle est infructueuse. Vos saintes solennités nous attristent, parce qu'elles sont aban-

» données ; vos voies sont désertes ; nous chantons,
» il est vrai, les cantiques de Sion, ces cantiques
» de joie, mais nous les chantons dans une terre
» étrangère, mais nous les chantons en soupirant,
» parce qu'ils nous rappellent trop les jours de votre
» gloire. Nous faisons descendre sur l'autel la vic-
» time adorable, mais nous l'appelons en tremblant,
» parce que nous craignons de l'exposer aux blas-
» phêmes des impies et aux profanations des mau-
» vais Chrétiens. Notre unique consolation est donc
» de mêler nos larmes avec les vôtres. *Super flumina*
» *Babylonis, etc.* »

Un habit de suppliante n'est pas ici l'expression juste : l'Église est toujours *suppliante* ici-bas, même dans ses actions de graces : un habit de deuil et d'affliction, c'est ce que l'auteur devait dire. Si son expression est inexacte ici, ailleurs elle est incomplète. *Les jours de votre gloire* ne suffit pas pour justifier des *cantiques chantés en soupirant ;* il était nécessaire de dire des jours de gloire qui ne sont plus. Le morceau d'ailleurs est plein d'une douleur chrétienne ; mais il y manque ce que l'auteur oublie trop souvent dans des morceaux semblables, de mettre la consolation à côté du mal : c'est un devoir, et Bourdaloue, Massillon et les prédicateurs vraiment évangéliques n'y manquent jamais. C'est qu'ils se souviennent qu'ils sont les ministres du

Dieu *qui frappe et qui guérit*, qui seul sait tirer le bien du mal par un ordre sublime et mystérieux, qui est celui de l'éternité, mais qu'il nous permet souvent d'appercevoir même dans l'ordre du tems. C'est aussi la marche des prophètes de l'ancienne loi, qui font toujours succéder des espérances et des promesses consolantes aux plaintes et aux menaces : ils se fondaient sur l'attente du Messie, et depuis son premier avénement nous devons nous reporter à l'attente du second, et à tout ce qui le prépare : c'est l'esprit du christianisme et la force de l'Église.

A présent je suis obligé (1) de faire voir qu'à ces deux discours près, et quelques endroits encore très-clair-semés dans les autres, l'abbé Poulle n'est point du tout *un modèle* ; que, bien loin d'être au premier rang des prédicateurs, il est à peine le premier dans le second : Neuville est peut-être au

(1) Je le suis d'autant plus, que, lorsque je parlai dans *le Mercure*, de ses sermons publiés en 1778, j'exagérai l'éloge et négligeai la critique. Une lecture rapide me fit sentir aisément les beautés, et je fis d'autant moins d'attention au nombre et à la gravité des défauts, que j'avais moins étudié le genre, qui m'était alors par lui-même fort indifférent. Je jugeai à peu près l'abbé Poulle comme un académicien moraliste, et je me contentai d'observer qu'il n'avait pas *la pureté* de Massillon, quoiqu'en général j'eusse l'air de le mettre, à cela près, dans le même rang, et parmi *les modèles de l'éloquence de la chaire*. J'ai bien changé d'avis quand je l'ai relu.

dessus de lui sous les rapports les plus importans ; et au total il manque à l'abbé Poulle trop de parties essentielles, il a trop de défauts habituels et marqués pour être compté parmi les maîtres de l'éloquence en général, ni en particulier parmi les classiques de la chaire.

1°. Il n'a nullement rempli l'étendue du ministère de la parole. Je sais que le nombre ne fait pas la qualité, et cela est vrai, surtout dans les ouvrages d'imagination. Mais ici c'est autre chose : un prédicateur doit être un catéchiste pour les hommes faits, comme un prêtre est par érat un catéchiste pour les enfans ; et si la mission de celui-ci est très-bornée, celle de l'autre est vaste : on y avance en raison du zèle et du talent, er si nous ne considérons ici que le dernier, certainemenr le prédicateur, qui ne fait que quelques pas plus ou moins heureux dans la carrière, ne peut se comparer à

---

et ce n'est pas la seule fois que je me suis apperçu combien nos jugemens sont sujets à l'erreur, même dans les objets qui nous sont les plus familiers, quand nous n'en puisons pas le principe à la source de toute vérité.

Cette premiète opinion que j'énonçai en 1778, fut suivie par quelques gens de lettres qui ont depuis imprimé des parallèles raisonnés entre Massillon et l'abbé Poulle. Je ne connais ni ces parallèles ni leur résultat ; mais il me sera facile de faire voir qu'il n'y en avait pas à établir, et quelle prodigieuse distance il y a encore entre ces deux écrivains.

celui qui la fournit en entier. Est-ce avec une douzaine de discours, formant deux très-petits volumes, que l'on peut embrasser le système de la morale chrétienne, de la doctrine évangélique, objet capital de la prédication ? Encore s'ils étaient tous d'un mérite supérieur, il pourrait y avoir une sorte de compensation ; mais il s'en faut de tout, comme on va le voir, et s'il n'y en a que deux qui portent à un très-haut degré, il est vrai, l'empreinte du génie oratoire : si tous les autres sont plus ou moins défectueux, et presque en tout d'un mérite secondaire et d'une composition extrêmement imparfaite, comment placer l'auteur à côté d'un Massillon, qui compte presque autant de chefs-d'œuvres que de sermons, dans un *Avent*, un *Carême* et un *Petit-Carême*, formant six volumes considérables ? Comment le placer à côté d'un Bourdaloue, non moins fécond, quoiqu'avec un caractère tout différent, et aussi puissant en doctrine, que Massillon en persuasion ?

2°. L'abbé Poulle n'a pas plus rempli le genre dans la manière qui lui est propre, que dans l'étendue qu'il doit avoir. Sa composition est souvent plus poétique qu'oratoire, plus mondaine qu'évangélique ; et j'appelle ici mondain un choix et un amas d'ornemens étrangers au langage de la chaire, dont l'abbé Poulle n'a ni la solidité ni la dignité.

3°. Il a laissé de côté presque entiérement une partie principale du genre, la doctrine et l'esprit des mystères, dont à peine il est question chez lui; et ce n'est pas seulement un devoir qu'il a omis, c'est un précieux avantage dont il s'est privé. Ceux qui en pourraient douter et qui renverraient l'esprit du dogme et des mystères à la théologie, ne connaîtraient nullement notre religion, et apparemment n'auraient fait aucune attention aux écrits de Bourdaloue et de Massillon. Sans doute le dogme proprement dit, la discussion didactique de ce qui est de foi, appartient aux écoles de théologie. Mais l'instruction contenue dans tout ce qui est révélé, appartient à tous; elle est immense, elle s'applique à tout, rentre dans tout. Il n'y a pas un mystère qui ne soit un trésor inépuisable de vérités morales et pratiques pour les hommes; et cela ne saurait être autrement, puisqu'il n'y a pas un mystère qui ne soit en Dieu un chef-d'œuvre de sagesse et de bonté. Il n'y a qu'à voir tout ce qu'en ont tiré les Pères, les Docteurs de l'Église, et parmi les Modernes tous les bons écrivains ecclésiastiques, et à leur tête nos deux grands sermonaires, Bourdaloue et Massillon. Ils n'ont cessé de fouiller dans cette mine si féconde, et ne l'ont pas épuisée; elle ne le sera jamais, elle ne saurait l'être, parce que tout ce qui est de Dieu est infini.

L'abbé Poulle n'y a presque pas touché. A-t-il méconnu cette richesse ? A-t-il ignoré ce devoir ? A-t-il craint la difficulté de ce travail ? Je ne sais ; mais ce qu'on peut présumer sans injustice, c'est que la nature de son talent, qui est presque tout entier d'imagination, ne le portait pas à ce genre de recherches, qui exige beaucoup d'étude et de réflexion, mais aussi qui enrichit prodigieusement l'éloquence de la chaire, ou plutôt qui en est le fond et la substance. Aucun prédicateur connu n'est aussi pauvre en cette partie que l'abbé Poulle. La religion ne semble chez lui qu'un accessoire convenu, dont il appuie sa morale avec art et avec esprit, il est vrai, parce qu'il a de l'un et de l'autre ; mais la religion devait être ici le capital, et cet oubli, ou cette méprise, ou cette impuissance, comme on voudra l'appeler, a non-seulement rérréci ses conceptions et ses plans, mais a contribué sans doute à répandre sur sa diction une couleur souvent mondaine, qui dans la chaire ne peut jamais être qu'une parure déplacée, un défaut réel, et non pas un mérite. L'orateur chrétien peut sans doute mettre à profit l'esprit des écrivains profanes, et c'est un moyen qui n'a pas échappé à Massillon ; mais quand il emprunte l'or des nations et les vases d'Égypte, il sait fondre ces métaux étrangers pour en faire les ornemens du tabernacle.

Quelques faits personnels à l'abbé Poulle viennent à l'appui de ces observations, et confirment ces reproches en les expliquant. On peut remarquer d'abord que ces deux discours, si avantageusement distingués des autres, roulent sur un sujet qui touche de si près au sentiment le plus universel du cœur humain, la pitié pour l'extrême infortune, que pour en tirer de grands effets de pathétique il eût suffi de ces ressorts purement humains qui dépendent de la sensibilité du cœur et de l'imagination. Joignez-y le ressort divin de la charité, qui est, dans le sublime de la religion, ce qu'il y a de plus à la portée de tous les hommes, et qui se présentait ici de soi-même, et vous concevrez aisément que le talent naturel de l'auteur se soit ici élevé très-haut, sans tout le travail et toute l'étude qu'exige d'ailleurs un cours complet de prédication. L'auteur était si loin de vouloir s'y engager, qu'il se borna toujours à prêcher de tems à autre quelques sermons isolés, et, selon la faveur des circonstances, deux entre autres sur des prises d'habit, en présence de la Reine, de Mesdames et de la cour. L'éclat qu'avaient jeté ses débuts dans la chaire, relevés encore par tous les avantages extérieurs et par ses agrémens dans la société, faisait regarder comme une faveur un sermon promis par l'abbé Poulle, et en faisait la nouvelle de la cour et de la ville. Bientôt il fut ma-

gnifiquement récompensé par une riche abbaye (1), soit pour ce qu'il avait fait, soit pour ce qu'il pouvait faire, et il n'y avait rien qu'il ne pût promettre avec beaucoup de zèle et avec beaucoup d'ambition. On peut croire qu'il avait peu de l'un et de l'autre, et je puis dire, même d'après ses amis, qu'il passait pour être paresseux de caractère. Quoi qu'il en soit, il prêcha plus rarement que jamais, et se retira presque entiérement de la chaire. Mais on lui doit aussi cette justice, que s'il ne contribua pas autant qu'il l'aurait pu à l'édification, jamais il ne donna le moindre scandale. Sa vie fut toujours assez retirée, sa conduite décente et régulière, et sa fortune ne fut pas inutile aux pauvres.

Il était né avec beaucoup de dispositions à la poésie, et remporta des prix en ce genre à Toulouse, avant d'être connu comme orateur. Mais s'il crut devoir quitter la poésie pour l'éloquence, il porta beaucoup dans cette dernière de ce qu'il tenait de l'autre, et ce ne fut pas avec cette mesure et cette réserve d'un esprit sage qui discerne les propriétés et les convenances de deux genres si différens; ce fut avec toute l'effervescence d'une tête méridionale (2),

(1) Il fut nommé abbé commendataire de Notre-Dame de Nogent.

(2) Il était né dans le Comtat.

qui confond tellement ce qui est du poète et ce qui est de l'orateur, que je ne serais pas surpris qu'un juge tel que Quintilien, qui comptait Lucain parmi les orateurs plus que parmi les poètes, eût cru voir aujourd'hui dans l'abbé Poulle un homme plus naturellement poète qu'orateur. Mais toutes les bornes en tout genre ont été par degrés tellement confondues, toutes les notions essentielles ont éprouvé un bouleversement si général, que je serais encore moins surpris que très-peu de gens pussent aisément comprendre ou sentir cette distinction, et ce sera du moins une raison pour entrer sur ce point dans quelques détails qui feront partie de l'examen qui va suivre.

C'est encore un fait connu et attesté, que l'abbé Poulle n'avait jamais rien écrit de ses sermons : il les garda quarante ans dans sa mémoire, et ce fut pour céder aux instances de son neveu, qu'il consentit enfin à les lui dicter en 1778, trois ans avant sa mort, et il est mort presque octogénaire. Cette manière de composer de tête sans le secours de la main est naturellement poétique, et tient à la fois à la facilité et à la mémoire ; mais c'est un prodige de cette dernière, de conserver si longtems ce qui n'a jamais été mis sur le papier. Cela serait rare même d'un ouvrage en vers ; mais de deux volumes de prose, et jusqu'à cet âge où il

est si commun d'oublier, c'est une espèce de miracle (1) !

Je viens à présent à l'examen critique qui doit justifier tout ce que j'ai avancé, et que je crois devoir tant à l'importance de la matière, qu'à l'utilité qu'il peut y avoir à prémunir ceux qui se destinent à la chaire contre la tentation d'imiter un écrivain dont l'exemple et les succès peuvent séduire d'autant plus, qu'il fut jugé, lors de la publication de ses sermons, avec beaucoup plus de bienveillance et d'indulgence qu'aucun autre de ses confrères. Il était sorti de la carrière depuis longtems : son âge et sa retraite l'avaient presque dérobé au monde, comme son silence à la rivalité. Il ne tenait à aucun corps, et par conséquent n'en avait aucun pour ennemi ; et sa manière d'écrire, plus rapprochée de l'Académie que de l'Évangile, devait lui concilier ceux qui étaient alors les juges de l'opinion, plus que sa doctrine ne pouvait les effaroucher. Enfin ses défauts, toujours brillans, avaient un rapport marqué avec le goût d'alors,

(1) Rien n'est plus commun que de réciter de mémoire un ouvrage de poésie qui n'est pas anciennement composé. C'est ainsi que Crébillon récitait son *Catilina*, Roucher et M. l'abbé Delille leurs poèmes, et moi-même *Mélanie*. Mais il faut songer ici à la distance des tems, et surtout à celle de la poésie à la prose, qui est incalculable.

déjà très-corrompu, et qui l'a été depuis bien davantage : autant de raisons pour que la vérité sévère ne se soit pas alors fait entendre, et pour qu'elle doive parler aujourd'hui.

L'abbé Poulle convient, en plus d'un endroit, qu'il parle dans des tems malheureux, où la foi est refroidie dans les uns, éteinte dans les autres ; où l'incrédulité vient pour épier la parole sainte, bien plus que pour en profiter. C'était un motif de plus pour montrer, dans cette parole, toute la force de vérité que la raison ne peut méconnaître quand on a soin de prévenir tous les vains prétextes, tous les subterfuges de la passion ou de l'orgueil. Alors, du moins, si l'impiété résiste dans son cœur, *in corde suo*, elle est confondue dans son esprit ; elle est réduite, ou à se taire, ou à se débattre en vain contre des raisonnemens inattaquables et des moyens victorieux. On ne saurait donc trop se garder de donner la moindre prise apparente à un ennemi attentif à tirer parti de tout, et qui, ne redoutant rien autant que la conviction, ne songe qu'à se prendre à tous les mots, pour n'être pas accablé par les choses. C'est un soin que l'abbé Poulle a totalement ignoré ; ce qui prouve d'abord en lui un défaut de jugement ; et vous vous souvenez combien les anciens législateurs de l'art, les Cicéron, les Quintilien, recommandaient cette qualité, qui est le fon-

dement de toutes les autres, et dont dépendait ce qu'ils appelaient *l'invention oratoire.* Elle est très-faible et souvent vicieuse dans l'abbé Poulle : ses plans sont vaguement conçus, vaguement développés; ses moyens peu réfléchis, peu approfondis, souvent assez mal choisis ou assez mal arrangés, pour prêter de tous côtés à des objections qui se présentent d'elles-mêmes, et qui dès-lors affaiblissent toute sa prédication. D'où vient cet inconvénient, qui pouvait être peu sensible dans la chaleur du débit, mais qui l'est extrêmement à la lecture ? C'est que l'auteur, fécond en pensées ingénieuses bien plus qu'en idées de doctrine, est bien plus occupé de ramener à son sujet tout ce qui peut faire briller son esprit, que de tirer du sujet même tout ce qui peut opérer la conviction : au lieu de mûrir son talent dans la méditation des objets, il ne songe qu'à tirer des objets tout ce qui a le plus de rapport à son talent. Et qu'arrive-t-il ? Qu'il manque à tout moment un rapport bien autrement essentiel, la liaison naturelle des idées qui doivent naître les unes des autres, et se fortifier et s'éclairer par leur correspondance bien apperçue et bien exposée. Or, la première marque de supériorité dans le talent, ce n'est pas de saisir seulement ce que le genre a de plus analogue à nos facultés, c'est que nos facultés se trouvent dans une juste

proportion avec les objets principaux que le genre doit embrasser. Sans cette proportion décisive, vous n'aurez jamais que des beautés de détail, des avantages partiels, et par conséquent le second rang.

Lisez, par exemple, le premier sermon du recueil de l'abbé Poulle, *sur la Foi*. Le sujet est grand; la conception du discours est petite. Ce n'est pas qu'il ne soit rempli de traits saillans, que la plupart des apperçus dont l'auteur a fait ses subdivisions, ne soient justes en eux-mêmes; mais tout est effleuré de manière à n'offrir qu'une suite de lieux communs où l'on n'apperçoit que le soin d'orner la diction; au lieu qu'en approfondissant les principaux de ses apperçus, en y cherchant tout ce qu'ils renferment, on en faisait sortir la lumière des vérités religieuses, qui est autre chose que l'éclat des mots. L'auteur se propose de faire voir, dans la première partie, « en quoi consiste le bienfait » de la foi; » dans la seconde, « à quel sublime » état de dignité nous élève ce rare bienfait de la » foi. » D'abord, *ce sublime état de dignité* étant aussi un *bienfait* de la foi, il est clair que la seconde partie rentre dans la première, et que l'orateur a fait sa principale division de ce qui ne devait pas être divisé. C'est déjà une preuve du peu de réflexion que l'abbé Poulle apportait dans ses plans, et c'est pourtant une étude de première importance.

Il présente successivement la foi « comme une lu-
» mière infaillible, une lumière surnaturelle, une
» lumière tempérée, une lumière salutaire, une lu-
» mière nécessaire à la société, une lumière inté-
» rieure, une lumière inextinguible et pénétrante. »
Tout cela est généralement vrai; mais tout cela est mal rassemblé et très-superficiellement traité. Que la foi soit *une lumière intérieure*, qui en doute? Elle ne saurait être autre chose par sa nature, et cela ne devait pas être prouvé. *Nécessaire à la société*, cela n'est vrai que de la société chrétienne, en ce sens que les peuples instruits dans la religion révélée ne sauraient perdre la foi sans que tous les fondemens de la morale, qui étaient liés à ceux de la religion, ne soient ébranlés de la même secousse, et nous en avons été un mémorable exemple; mais il ne fait pas cette distinction, et dès-lors il contredit une autre vérité que les incrédules lui opposeront comme étant d'expérience, et que les Chrétiens mêmes lui rappelleront comme religieuse. La foi étant un don *surnaturel*, comme il le dit, ce seul mot aurait dû l'avertir que nous ne pouvions en être redevables qu'à la grace de la révélation; que cette grace n'ayant pu venir que dans le tems marqué par la Providence, il n'entrait point dans les desseins de la sagesse suprême, qu'un don *surnaturel* fût *nécessaire à la société*, mais seulement au salut, puisque

puisque Dieu a permis et voulu que la société subsistât auparavant, et qu'elle subsiste encore dans les contrées que la foi n'a pas éclairées. Dieu a voulu que l'ordre social pût se soutenir seulement par les lumières de la raison et les notions universelles de Dieu, de l'ame immortelle et d'une vie future, et ces lumières sont aussi un don de Dieu, mais non pas un don *surnaturel*. Sans doute la foi ajoute à ces lumières une perfection véritablement *surnaturelle*, puisqu'on ne l'a jamais vue que dans la religion; mais cette perfection, toujours utile et *salutaire*, même ici-bas, n'est réellement *nécessaire* que dans l'ordre éternel, et non pas dans l'ordre temporel. Ce sont là des vérités de fait et de raisonnement, qu'un prédicateur ne devait ignorer ni oublier, qui ne nuisent en rien à la cause de la foi, mais dont ses ennemis peuvent aisément abuser contre un orateur chrétien qui paraît les méconnaître.

Il n'est pas vrai non plus que la foi soit *inextinguible*, au moins dans le sens qui est le seul que l'orateur ait donné ici à ce mot. La foi est une lumière qui ne s'éteindra jamais dans l'Église d'ici-bas, qui sera un jour l'Église du ciel : voilà ce que Jésus-Christ lui-même nous a promis. Mais il est si peu vrai qu'elle soit *inextinguible* dans chacun de ceux qu'il y avait appelés, que lui-même nous a dit aussi en propres paroles, qui n'ont été que trop

justifiées : « Pensez-vous, quand le fils de l'homme » viendra juger le Monde, qu'il y trouve beau- » coup de foi ? » L'affaiblissement de la foi est annoncé dans vingt autres endroits des Écritures. Pourquoi donc l'orateur, sans faire attention à tout ce qu'il ne pouvait pas ignorer, a-t-il voulu compter parmi les qualités de la foi celle d'*inextinguible*, et a-t-il posé en fait que rien ne la détruisait jamais dans le cœur des plus incrédules ? Ce n'est pas que cette assertion ait aucune apparence de vérité ; au contraire, tout ce que nous pouvons raisonnablement présumer de l'intérieur de l'homme, dont Dieu seul est juge infaillible, nous porte à penser qu'il n'arrive que trop souvent que l'orgueil et les passions éteignent entiérement, dans le cœur, cette lumière, qui finit par être méprisée après avoir été importune et odieuse : *Impius, cùm in profundum venerit, contemnit. Quand l'impie est au fond de l'abîme, il méprise.* C'est la sagesse divine qui l'a dit, et c'est elle aussi qui nous apprend que ce dernier degré d'endurcissement est ici-bas le premier de la réprobation : Dieu livre enfin à l'aveuglement celui qui s'obstine à s'aveugler. Mais l'abbé Poulle voulait faire un morceau remarquable de cette observation de fait, beaucoup plus fréquente alors qu'elle ne l'a été depuis, de ces terreurs religieuses qu'ont si souvent réveillées les approches de la mort,

même dans les esprits qui avaient le plus affecté le calme orgueilleux de l'irreligion. Ce tableau appartenait à la chaire, quoiqu'il eût déjà été plus d'une fois manié supérieurement. Mais on n'en faisait point un fait universel et sans exception; on avait soin même de marquer l'endurcissement complet comme le sceau de la vengeance divine, et cette idée a fourni plus d'un beau mouvement à Massillon. L'abbé Poulle a cru être plus fort en devenant plus affirmatif, en faisant une règle génétale de ce qui n'était qu'un exemple assez commun. Il s'est fort trompé : dès qu'il est question de faits, il ne faut jamais laisser place à aucune dénégation possible : vous serez démenti sur la vérité, pour peu qu'on vous puisse reprocher l'exagération. Quand il dit : « Les impies mêmes les plus fiers, les plus em-» portés, ont beau renoncer à la foi, sa lumière » leur reste; ils peuvent l'affaiblir, ils ne sauraient » tout-à-fait l'éteindre, » l'incrédule déterminé (et il n'y en a que trop) lui opposera intérieurement sa persuasion, raisonnée ou non, mais trop réelle, et conclura que le prédicateur se trompe. Quand il dit : « Attendez aux approches de la mort..... leurs » alarmes revivent avec leur incertitude; un masque » de philosophie semble annoncer au dehors le » calme de leur esprit; il ne sert qu'à mieux cacher » le trouble intérieur qui les agite; c'est le dernier

» soupir de la foi, » il dit ce qu'on a vu souvent, il est vrai; mais celui qui aura été le témoin et le confident des derniers momens d'un incrédule, et qui n'aura vu aucune trace de ce *trouble intérieur*, dans des momens où il est presque impossible que la conscience ne se trahisse pas par quelque indice, celui-là ne manquera pas d'accuser le prédicateur de supposition, et assurera que tel et tel n'ont montré, en mourant, d'autre regret que de mourir.

Il appuie cette thèse générale de *la foi inextinguible* sur une autre observation qui n'est pas dénuée de fondement, mais qui n'est pas concluante. « Ju- » gez-en par l'inutilité de leurs efforts. Que de rai- » sonnemens captieux ! que de contradictions ! que » de subtilités ! que d'indécentes railleries, au lieu » de preuves convaincantes ! que de mauvaise foi ! » que de détours, pour n'aboutir qu'à ces doutes » orageux, l'inquiétude de l'esprit et le tourment » de la conscience ! » Il est bien certain que ce sont là les caractères de l'erreur et du mensonge, et que ce sont ceux de tous les écrits contre la religion, et particuliérement de ceux de Voltaire. Mais on sait aussi que ces caractères sont souvent ceux de l'esprit de système, de l'orgueil, de l'opinion, qui s'accordent très-bien dans l'esprit humain avec une persuasion intime, et qui par conséquent ne prouvent pas que celui qui se sert de ces moyens, ne

croie pas ce qu'il dit, mais prouvent seulement que l'amour-propre, exalté par la contradiction, se permet tous les moyens pour faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même. Voltaire, que j'ai nommé tour-à-l'heure, suffirait seul pour être la preuve et l'exemple de ce que j'avance : il est impossible de pousser plus loin, ou l'étourderie, ou l'audace, ou la mauvaise foi : vous verrez, quand il passera sous nos yeux comme *philosophe*, qu'en ouvrant les livres qu'il cite, on peut à tout moment l'écraser à la fois, et de ce qu'il dit, et de ce qu'il ne dit pas. Cependant je l'ai assez connu pour pouvoir assurer, d'après toutes les vraisemblances humaines, qu'il a vécu et qu'il est mort dans l'incrédulité la plus décidée ; et nous verrons aussi alors plus au long comment on peut expliquer, par les travers de l'esprit humain et par l'espèce de perversité attachée à l'amour-propre sans frein, ce qui serait en soi inexplicable si l'homme était au moins conséquent. Mais ce qu'on oublie trop, c'est que ce qui est inconséquent dans la raison, est très-conséquent dans la passion.

Au reste, l'abbé Poulle n'a pas même tiré un grand parti de son hypothèse, qui pouvait lui fournir des traits d'une grande force, dans ce qu'elle contient de vrai. Il n'y en a qu'un à remarquer, et c'est celui qui termine le paragraphe : « Les mal-

» heureux ! sur le point de se plonger dans le goufre » effroyable de la destruction, ils appellent le néant ; » l'éternité leur répond. » C'est du sublime d'expression ; mais cela suffit-il pour excuser tout ce qu'il y a de mal conçu dans ce morceau.

Dans la seconde partie, il fait consister ce *sublime état de dignité* que nous donne la foi, à régner sur notre cœur, sur notre esprit, sur nos sens, et, selon cette parole de l'apôtre qui nous montre dans la vocation à la foi un sacerdoce royal, *regale sacerdotium*, il nous demande des sacrifices de louange, de résignation, de détachement, d'expiation, etc. Tout cela est conforme aux principes de la religion ; mais rien n'est traité suivant les principes de l'éloquence évangélique. Tous ces différens préceptes ne sont que présentés à l'esprit avec rapidité, offerts sous des couleurs nobles ; mais l'orateur ne songe nullement à nous enseigner comment on peut élever la faiblesse humaine à la sublimité de cette vocation divine ; il ne songe nullement à parler au cœur, à intéresser sa reconnaissance, à l'attacher à la foi par la charité, à faire sentir à ce cœur le rapport intime entre ses besoins et les dons de Dieu. En un mot, ce discours est un froid panégyrique de la foi, une amplification frivole, à force d'être ornée, riche de mots, vide de sentiment. Ce n'est pas que tout ce que donnait le sujet ne soit du moins indi-

qué; mais c'est ici le principal défaut de l'abbé Poulle, et qui seul prouverait qu'il n'avait pas assez étudié l'éloquence de la chaire. Ce qu'il paraît avoir cherché avant tout, ce qui domine partout dans sa composition, c'est une qualité sur laquelle il paraît s'être entiérement mépris, la rapidité de style. Il y subordonne tout; il ne marche pas; il court, il s'élance, il vole. On peut le suivre avec quelque plaisir quand on ne s'occupe qu'à ramasser des fleurs sur sa route, comme il ne s'occupe qu'à en répandre. Mais c'est tout ce qu'on peut gagner à le suivre; encore le perd-on souvent de vue, et quand il a passé on est comme étourdi de sa course. Cette prodigieuse vitesse n'est nulle part un caractère habituel de la véritable éloquence, pas même dans le panégyrique, qui peut le comporter plus qu'aucun autre genre, parce qu'il s'adresse principalement à l'esprit, et qui pourtant exige qu'on s'arrête suivant l'importance des objets et les effets qu'on veut produire. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'instruire et de persuader, est-on obligé d'être plus rassis, plus sérieux, plus recueilli, et de se conformer à la gravité des objets et à celle du ministère. Pour obtenir une grande attention à ce qu'on dit, il faut en donner l'exemple le premier. Comment vos auditeurs seront-ils pénétrés de votre doctrine, si vous-même la débitez en courant?

Comment en saisiront-ils la substance, si vous-même ne songez qu'à en parer l'expression ? Et que pourront-ils remporter de cette multitude d'objets que vous faites passer si rapidement devant eux, que l'un doit faire oublier l'autre ? Non, ce n'est pas ainsi qu'on sème avec fruit la parole de vie : il faut la déposer dans les ames avec plus de soin, plus de choix et de respect si l'on veut qu'elle puisse y germer. On dirait que l'abbé Poulle n'a pensé qu'à prévenir l'ennui d'un sermon, et il peut y avoir réussi à force de légéreté et d'agrémens ; mais ses succès prouvaient plus contre son auditoire, qu'ils ne prouvaient pour lui. S'il le renvoyait content, c'est qu'on était bien aise d'avoir entendu autre chose qu'un sermon, et que déjà cette disposition, devenue générale, accusait le discrédit de la religion et de la prédication. On avait entendu un beau diseur, qui avait amusé l'imagination par des pensées ingénieuses, des figures recherchées, des antithèses, des brillans de toute espèce, et c'était assez pour l'esprit du monde. Le vrai mérite et le premier devoir est de subjuguer cet esprit par celui de l'Évangile, et c'est ce qu'ont fait éminemment Bourdaloue et Massillon, mais ce que n'a point fait l'abbé Poulle.

N'est-il pas évident, pour quiconque a l'idée du genre, qu'au lieu de rassembler ainsi tous les avan-

tages de la foi, ce qui serait la matière de dix sermons, il fallait se borner à en développer quelqu'un des principaux caractères : par exemple, celui de l'infaillibilité, si l'orateur avait voulu convaincre la raison ; celui de la nécessité, s'il avait voulu confondre la faiblesse de l'esprit humain ; celui des consolations, s'il eût voulu nous apprendre toutes nos misères et leur seul remède ? Il n'est ni difficile ni important d'accumuler beaucoup d'idées connues ; ce qui l'est, c'est de choisir celles dont l'exposition bien traitée peut donner de nouveaux résultats et de nouveaux effets. En général, les idées appartiennent depuis long-tems à tous les hommes instruits ; mais le talent se les approprie par leur combinaison, leur enchaînement, leurs conséquences. C'est l'ouvrage de l'orateur, mais il doit être mûri par le travail ; et si vous permettiez qu'en parlant de l'éloquence, je m'exprimasse aussi quelquefois par les figures qu'elle autorise, je dirais qu'il en est ici du génie comme de cet astre à qui on l'a souvent comparé : les vapeurs sont éparses à la surface du sol et dans l'atmosphère ; mais le soleil les féconde en les attirant et les rassemblant, et les fait retomber sur la terre qu'elles ne fertilisent qu'en pénétrant son sein, où elles deviennent les germes de l'abondance.

Il n'est pas étonnant que l'abbé Poulle, avec le

système qu'il s'était fait, néglige les preuves : elles naissent de la contexture d'un plan où tout se tient, et il ne lui faut, à lui, qu'un cadre où il puisse faire rentrer des peintures qui soient à son gré. Il commence par dire de la foi : « Elle vous dévoile, d'un » seul trait, l'énigme de la Nature. » On ne *dévoile* point *d'un trait*, et la propriété des termes n'est pas, à beaucoup près, ce que l'auteur cherche avec le plus de soin. Mais comment prouve-t-il cette *énigme dévoilée par la foi ?* En traçant tour de suite le tableau de la création un peu usé, mais qu'il tâche de rajeunir : vous en jugerez. « La foi nous rappelle » à l'instant de la création. Dieu commande, à sa » voix la matière sort des abîmes du néant ; le chaos » *se débrouille ;* les eaux en tumulte courent se ren- » fermer dans leurs limites ; la terre paraît couverte » de verdure ; les animaux respirent ; déjà les astres » occupent leur poste dans le firmament ; le roi de » la Nature, l'homme, reçoit la vie, l'intelligence, » la justice et l'empire. Dieu dit : *Lumière ;* elle fut, » elle est encore. Dieu seul, auteur de tous les êtres, » du mouvement, de la fécondité, conservateur de » l'Univers, ces connaissances sont toute la philo- » sophie du Chrétien. »

Avant de juger le tableau en lui-même, voyons s'il est à sa place, et ce qu'il peut faire pour le dessein de l'auteur. Pour qu'il l'eût rempli, il fau-

drait qu'il y eût ici en effet une *énigme dévoilée par la foi*, et c'est précisément ce qui n'est pas. D'abord, la raison seule, sans la foi, avait conduit Platon, non pas tout-à-fait à la création proprement dite, à l'action de Dieu, qui produit tout par sa volonté, mais très-positivement à la formation du Monde et de l'ordre universel, c'est-à-dire, à tout ce que l'orateur nous montre ici. Ensuite la création en elle-même ne nous est enseignée par la foi que comme un fait, et ce fait, quoique certain puisqu'il est révélé, est encore une *énigme* pour nous, puisque le pouvoir de créer, de faire quelque chose de rien, est pour nous parfaitement incompréhensible. C'est même un des argumens familiers des athées, qui, de ce que nous ne pouvons pas la comprendre, concluent qu'elle est impossible, sans se douter ou se souvenir que le Monde lui-même, qui est sous nos yeux, n'est pas plus aisé à comprendre, que nous ne savons pas plus comment il existe, que nous ne savons comment il a été fait, et que par conséquent (comme le sait quiconque a un peu de logique) l'incompréhensibilité n'est nullement une preuve d'impossibilité. Mais, quoique les athées raisonnent mal, l'abbé Poulle ne raisonne pas mieux. La foi ne nous *dévoile* point *l'énigme de la Nature*, puisque, selon la parole de l'apôtre, nous ne voyons

rien ici-bas que *comme à travers un miroir* derrière lequel l'*énigme reste cachée, quasi per speculum et in ænigmate.* La foi est le *miroir* en ce Monde, et c'est dans l'autre que nous verrons *face à face, à facie ad faciem.* Voilà qui est clair et vrai : nous ne pouvons voir la vérité qu'en Dieu, qui a tout fait et qui sait tout ; et pour mériter de le voir dans le Monde à venir, il faut croire à sa parole dans le Monde présent. Que fait donc la foi, qui n'est autre chose que la croyance en la parole de Dieu ? Que fait-elle particuliérement par rapport à la création, puisque l'auteur voulait en parler ? Elle nous apprend à la croire sans la comprendre, d'abord parce que Dieu l'a révélée, ensuite parce qu'elle ne renferme en elle-même aucune contradiction, puisqu'il ne répugne en aucune manière qu'un Monde, dont le système confond notre intelligence bornée, ne puisse être l'ouvrage que d'une cause infinie en puissance et en sagesse. Et quel est l'avantage, le *bienfait* de cette foi ? Il est très-réel et très-grand : en nous faisant reconnaître et adorer l'ouvrier, elle nous empêche de déraisonner sur son œuvre ; et que de honteuses absurdités épargnées à l'esprit humain si, se soumettant à la foi, il eût bien compris tout le ridicule de la créature, se mettant à la place du créateur, et oubliant (ce qui est pourtant clair

comme le jour) que lui seul peut expliquer ce que lui seul a pu faire! La foi ne *dévoile* donc point cette *énigme ;* mais elle enseigne à ne pas perdre du tems à chercher ce qu'on ne trouvera pas; et c'est là en effet une bonne philosophie, et, comme le dit l'abbé Poulle, la philosophie du Chrétien? Mais l'a-t-il montrée telle qu'elle est? Nullement, quoique rien ne l'empêchât de revêtir d'un style oratoire ce qui n'est ici qu'un simple exposé. Il pouvait être à la fois conséquent et éloquent, et tirer de son sujet un morceau beaucoup plus neuf que les deux ou trois petits embellissemens qui relèvent fort peu un tableau que l'éloquence et la poésie avaient tracé plus d'une fois, et d'une manière bien supérieure, et qui est chez lui très-gratuitement amené aux dépens de la logique. Ce n'était pas la peine de la blesser pour nous dire trivialement que le *chaos se débrouille*, pour substituer le mot *lumière* à une phrase consacrée dans l'Écriture, et admirée même des critiques païens. Je n'aime point, je l'avoue, qu'un ministre de l'Évangile ait l'air de vouloir enchérir sur l'Esprit saint; *que la lumière soit* est assez précis pour être sublime : c'est un ordre souverain, et *lumière* n'est qu'une appellation.

Le dessein du sermon *sur les devoirs de la vie civile* n'est ni mieux entendu ni mieux exécuté.

L'auteur les partage « en devoirs d'état, qui sont » les fondemens de la société; en devoirs de justice, » qui en font la sûreté; en devoirs de charité, qui » en sont les liens; en devoirs de bienséance, qui en » font les douceurs. Or, *la religion seule commande* » et perfectionne ces différens devoirs, et par consé- » quent *elle seule veille* aux intérêts de la société. »

C'est bien là le cas de dire : Qui prouve trop ne prouve rien. Hors la charité, qui seule appartient à la religion, tout le reste est purement de l'ordre moral et politique. Il est bien vrai qu'*elle seule perfectionne* cet ordre, mais non pas qu'*elle seule le commande.* Le sentiment de nos besoins et de nos intérêts communs, éclairé par les notions intimes de la justice universelle et par l'expérience, a certainement été partout le premier fondement de la société, et une religion quelconque en a été partout le soutien. Mais sans doute le prédicateur n'a voulu parler ici que de celle qui mérite véritablement le nom de religion, celle que Dieu même a révélée : il ne pouvait pas avoir une autre pensée, et tout son discours en est la preuve. Il ne devait donc y faire entrer la religion que sous ses véritables rapports avec l'ordre social, ceux de sanction et de perfection, et c'était un assez beau champ. Mais, je le répète, l'abbé Poulle ne sait point faire un plan raisonné, et c'est ici pourtant qu'il est

d'autant plus indispensable de se rendre d'abord à soi-même un compte exact de ses idées, que sans cela vous ne pouvez assurer votre marche, et que vous vous exposez à vous heurter contre l'écueil des contradictions et des inconséquences, et à prêter le flanc aux ennemis de la religion. C'est aussi ce qui arrive trop souvent à l'abbé Poulle : ici, par exemple, il fait d'abord admirer la Providence dans l'ordre de la société, tel qu'il serait si l'esprit religieux était partout le mobile principal des devoirs de la vie civile, comme dans les premiers siècles du christianisme, et jusque-là il a toute raison. Mais passant ensuite de ce qui devrait être et de ce qui a été à ce qui est, et plus occupé de peindre que de raisonner, sacrifiant l'ensemble des idées générales à l'effet des pensées et des expressions particulières, il parle de manière à faire méconnaître ou condamner cette même Providence qu'il a montrée et devait montrer comme conduisant tout ici-bas. Il se livre à une sorte de verve satyrique, d'autant plus blâmable qu'elle entraîne toujours l'exagération et, ici en particulier, des conséquences dangereuses. « De cette multitude » d'hommes qui composent la société, elle n'a pres- » que plus que des ambitieux et des mercenaires qui » la servent..... Le monde est retombé pour ainsi » dire dans le chaos, et nous retrace une image

» sensible du séjour des ténèbres, d'où l'ordre est » banni et où règne une confusion éternelle..... » Heureusement la Nature condamne, en nais- » sant, le plus grand nombre aux peines, aux » fatigues; la misère, plus impérieuse que le de- » voir, leur commande le travail sous peine de » mort, et, graces à l'intérêt, à l'ambition et » beaucoup plus à la nécessité, nous avons encore » des fantômes de citoyens. »

Des passages de cette nature suffiraient pour rendre sensible ce que j'ai dit des inconvéniens de ce langage purement humain, qui remplace celui de la religion. Ce sont là de ces déclamations que la philosophie de ce siècle avait déjà mises à la mode : tout y est amer et outré, parce que l'on n'y considère qu'un côté des objets : la force apparente des expressions tient au défaut de mesure dans les idées, et de justesse dans les résultats, et l'on manque l'instruction pour avoir cherché l'hyperbole. Si les choses étaient comme l'orateur les représente, que deviendrait cette Providence conservatrice dans une société qui ne serait plus qu'*un chaos, une confusion éternelle, etc.?* L'orateur a dû prévoir l'objection, et ne pas s'y exposer sans préparer du moins la réponse, et il n'a pas plus songé à l'une qu'à l'autre. Il se rejette seulement sur *la Nature*, qui *heureusement condamne, en naissant, le plus grand*

grand nombre aux peines, aux fatigues; il voit comme une ressource *la misère impérieuse, et l'intérêt, l'ambition, la nécessité,* qui *font des fantômes de citoyens.* Voilà d'étranges paroles dans un orateur chrétien : le *chaos* est ici dans son discours, beaucoup plus que dans le Monde. Il n'y a qu'à se rappeler ce qu'était alors l'ordre social, malgré les abus et les vices, pour comprendre que toutes ces peintures hyperboliques, permises dans une satyre et dans les lieux communs d'une amplification, sont ici extrêmement déplacées. Il ne sera pas difficile de prouver en son lieu, que le *chaos* n'a réellement exisré qu'une fois, et pourquoi il a dû exister un moment, suivant les desseins très-manifestes de la Providence. Mais, dans aucun tems, un orateur chrétien n'a dû dire *que la Nature condamne le plus grand nombre aux peines, aux fatigues :* il devait savoir mieux que personne, que la nature humaine y est condamnée généralement et sans exception depuis le péché originel, et que l'effet de cette condamnation est si réel, qu'il n'y a personne qui n'ait en effet, d'une manière ou d'une autre, ses *peines* et ses *fatigues*, et que même ce n'est pas toujours dans les classes inférieures qu'elles sont plus douloureuses ; que si tous les hommes ne sont pas *condamnés au travail* des mains *sous peine de mort*, si le besoin impose cette loi *au plus grand*

nombre, si même un certain nombre ne trouve pas dans ce travail un remède sûr contre la pauvreté ou *la misère*, ce n'est pas un commandement de *la Nature* (mot très-abusif en cet endroit, et qu'un prédicateur ne devait pas employer), c'est un admirable dessein de la Providence, dont un prédicateur devait faire voir toute la sagesse; ce qu'il ne pouvait faire complétement qu'en rapportant l'ordre du tems à l'ordre de l'éternité. Il faisait tomber alors toutes les objections en développant toute l'harmonie du monde moral, suivant les vues sublimes d'une religion qui heureusement, si elle ne *dévoile* pas l'*énigme* du monde physique, parce que nous n'en avions nul besoin, explique seule et parfaitement les destinées de l'homme, ses devoirs et sa fin, parce que c'est là ce qu'il nous importait de connaître. En procédant ainsi, l'abbé Poulle ne se serait pas mépris et compromis au dernier point par une phrase aussi révoltante que celle où il dit crument, et sans explication ni modification, qu'*heureusement la Nature condamne le plus grand nombre aux peines et aux fatigues*, etc. Cette seule phrase, et surtout le mot *heureusement*, fournirait contre lui des déclamations trop autorisées par les siennes, à cette même *philosophie* irreligieuse contre laquelle il s'élève de toute sa force en plusieurs endroits, qui ne sont pas les

moindres de ses sermons, et qui attestent qu'il l'avait jugée dès-lors comme tous les ministres de l'Évangile et comme tous les bons esprits. Voici un de ces morceaux, qui feront un moment diversion à la censure : il est dans ce même sermon qui nous occupe.

« Tout état contraire à la loi du Seigneur est » nécessairement contraire à la société. Cet ana- » thème tombe sur ces arts inventés pour servir le » luxe et la mollesse, sur ces talens malheureux, » destinés à rallumer dans les cœurs le feu des pas- » sions par l'enchantement de tous les sens..... » Il ne s'agit jusqu'ici que des spectacles : un écrivain bien authentiquement mis au premier rang des *philosophes* de ce siècle, Rousseau, est ici en tout de l'avis du prédicateur chrétien, et si l'on peut incidenter sur quelques spectacles, au moins en est-il un impossible à justifier en bonne morale, à moins qu'il ne fût fort épuré et fort modifié, l'Opéra. Mais ce qui suit regarde décidément les livres d'impiété ; et tout ce qu'on peut objecter à l'auteur, c'est que ce morceau, ainsi que bien d'autres, est amené de force ; car assurément ce n'est point *un état dans la société*, que d'écrire des livres contre les mœurs et la religion, pas plus que de faire commerce de poisons. L'un et l'autre sont un attentat contre la société, et doivent être réprimés et punis

par toutes les lois. A cela près, écoutons l'abbé Poulle. Il continue : « sur ces hommes pervers, » qui vendent effrontément au public les travers » de leur esprit et la corruption de leur ame. En » quoi donc, me direz-vous, blessent-ils la so- » ciété ? (La question est assez singulière, et » même ce qui précède ne la rend pas présu- » mable ; mais passons encore ce défaut de logi- » que, et poursuivons.) En quoi ? En tout ; car » laissez-leur débiter librement leurs maximes » d'indépendance et de révolte, et bientôt il n'y » aura pas le moindre vestige de subordination. » Ouvrez ces écoles d'illusion et de mensonge, » érigées pour fomenter les passions, et empêchez » ensuite, si vous le pouvez, que ces passions exci- » tées ne s'emportent au-delà des digues qui les » contiennent..... Donnez un libre cours à ces écrits » scandaleux, et la pudeur disparaîtra pour faire » place au libertinage. Souffrez patiemment qu'on » outrage la décence et les mœurs, et vous intro- » duirez une licence effrénée qui renversera la so- » ciété de fond en comble. Quand on viole hardi- » ment les lois de Dieu, on ne craint pas de violer » les lois humaines ; et malgré l'obstination du pré- » jugé, de mauvais Chrétiens seront toujours de » mauvais citoyens. »

Cette dernière assertion peut sembler outrée, et

l'on croira y répondre en citant quelques exemples d'hommes connus pour irreligieux, et qui d'ailleurs se sont rendus utiles dans la place qu'ils occupaient. Cette réponse est une très-mauvaise apologie de l'irreligion, non moins avouée, et il ne s'agit ici que de celle-là, puisque l'intérieur de l'homme ne regarde pas la société. Pour être bon citoyen, il ne suffit pas de faire quelque bien à la société, il faut ne pas lui faire de mal, et surtout un grand mal; et en est-il un plus grand que le scandale d'une opinion qui sappe toutes les bases de la société? Cette vérité est si évidente et si générale, qu'elle n'a pas même besoin de s'appuyer sur une religion qui considère surtout le monde à venir : elle a été sentie par toute l'antiquité, qui, dans quelque gouvernement que ce fût, a toujours mis l'impiété au premier rang des délits publics, et qui rarement la laissa impunie.

L'abbé Poulle, en revenant sur ce même sujet dans un sermon *sur le service de Dieu*, signale et caractérise, par une expression alors remarquable, cette guerre déjà déclarée à la religion, et dont il appercevait le plan trente ans avant qu'il fût consommé. « Ceux qui nous ont précédés dans la car-» rière évangélique ont vu et déploré les mêmes » égaremens; mais, ce qui n'appartient qu'à notre » siècle, et ce qui était réservé à notre douleur,

» nous voyons se tramer *une conspiration* contre le » Seigneur, le Dieu d'Israël, presque sans adora- » teurs..... la piété si méprisée, qu'il n'y a plus d'hy- » pocrites; la soumission à la foi, traitée de peti- » tesse d'esprit; l'irreligion plus hardie, etc. »

Le mot de *conspiration* est ici d'une grande vérité, et fut traité sans doute de calomnie par les *conspirateurs*, comme ils n'y manquaient jamais quand on leur arrachait le masque dont ils crurent avoir besoin tant qu'ils ne purent pas se servir du glaive. Quels commentaires ne durent-ils pas faire aussi sur cette phrase, dont la pensée est aussi juste, que la tournure en est ingénieuse : *la piété si méprisée, qu'il n'y a plus d'hypocrites!* Ne les entendez-vous pas se récrier : On se plaint qu'*il n'y a plus d'hypocrites!* Si on veut les en croire, l'orateur aura fait l'éloge de l'hypocrisie. Il n'en est pas moins vrai, et vous sentez comme moi, Messieurs, qu'il en est de l'hypocrisie comme de l'envie : comme l'envie, elle est détestable; mais comme l'envie, elle est un hommage à la vertu. Quand la piété est honorée, ceux mêmes qui n'en ont pas veulent du moins paraître en avoir. Ils peuvent faire des dupes; mais ce mal est-il aussi grand que le scandale qui fait des impies? L'hypocrite veut se servir de Dieu pour tromper les hommes, et ne les trompe pas même long-tems; mais du moins il les avertit qu'il

est bon d'être en réalité ce qu'il s'efforce d'être en apparence. L'impie, au contraire, en insultant Dieu tout haut, outrage aussi les hommes; car il blasphême devant eux ce qu'ils adorent, ou il les suppose capables de blasphémer comme lui. Lequel de lui ou de l'hypocrite les offense le plus ? L'hypocrisie est un mensonge timide et bas; le mépris est sa punition : l'impiété est un mensonge insolent et sacrilége; elle provoque les vengeances divines et humaines.

Mais, en rendant justice à la pensée de l'abbé Poulle, qui contient une grande vérité, que quand il n'y a plus d'hypocrites, c'est qu'il y a peu de religion, comme une puissance a peu de flatteurs quand elle est affaiblie et menacée; en ajoutant qu'il ne s'ensuit rien de cette observation de fait, si ce n'est que, l'abus étant partout inséparable du bien, il vaut encore mieux que le bien subsiste même avec l'abus, que si tous les deux tombaient ensemble : je profiterai d'ailleurs de cette occasion comme d'un exemple plus sensible qu'aucun autre, d'un défaut trop ordinaire dans la composition de l'abbé Poulle, l'affectation de la briéveté, la recherche de la concision : rien n'est plus opposé au génie oratoire. Nous avons vu ailleurs que la précision, qui consiste à ne dire que ce qu'il faut, est toujours bonne en elle-même, et Démosthène en est le modèle : il y a une

abondance heureuse et facile qui, allant un peu au-delà du nécessaire, ne fait point sentir la satiété du superflu, et c'est le mérite de Cicéron, de Massillon, de Fénelon. La diffusion est toujours un vice dans l'éloquence ; mais on péche par le trop peu comme par le trop, et il est très-rare que l'espèce de concision qui laisse deviner la pensée, ne soit pas dans l'orateur un inconvénient, et même, suivant l'importance de la matière, un danger. L'objet de l'orateur n'est point d'exercer l'esprit, mais de l'éclairer : bien loin qu'il suffise de faire passer devant ses yeux la vérité comme une lueur fugitive, il faut l'inonder d'un torrent de lumière, et ici ce qui n'est qu'indiqué est presque toujours manqué. C'est une des prétentions ou des habitudes vicieuses de l'abbé Poulle : sa pensée souvent incomplète, pour être aiguisée et piquante, ou ne peut être saisie par tous, ou peut être mal interprétée par plusieurs, et n'a d'effet réel pour personne. Souvent il jette en passant une idée incidente qui est un trait, et qui devrait être un moyen, et cela est d'un homme qui conçoit vivement, mais qui ne juge pas ses conceptions, et ne leur donne ni leur place, ni leur étendue, ni leur valeur. C'est avoir de l'esprit pour ceux qui en ont, et ici surtout c'est très-peu de chose : ce n'est pas instruire tous ceux à qui l'on parle ; ce qui doit être ici avant tout.

Ce sermon *sur le service de Dieu* fut prêché pour une prise d'habit, comme le précédent le fut à l'ouverture des États de Languedoc en 1764. L'abbé Poulle se réservait d'ordinaire pour les grandes occasions. La préférence que l'on doit donner au *service de Dieu* sur le service du monde, et les avantages de l'un sur l'autre, les facilités que donne la retraite pour le *service de Dieu*, tel est le plan que lui fournit cette profession religieuse, et il n'y en a pas de plus commun ni qui eût été plus souvent mis en œuvre. L'exécution est de même toute en lieux communs, trop susceptibles d'un reproche qu'il faudrait éviter, celui de charger la peinture des objets offerts sous une seule face. Il est trop facile de faire voir le vide et le faux des biens de ce monde; mais il y a beaucoup plus d'art à en avouer les séductions, qu'à les dissimuler. Il ne faut pas craindre d'attaquer l'ennemi en face : ne souffrez pas qu'il puisse vous dire : Tu crains de me regarder, et tu ne me combats qu'en détournant les yeux. Non, il faut pouvoir lui dire au contraire : Je te connais à fond; je sais tout ce que tu étales aux regards, mais je vais montrer ce que tu caches. Massillon et même Bourdaloue n'y manquent pas, et devant eux le monde reste sans réplique. Le sage se gardera bien de dire au jeune homme, que la courtisane n'a pas de quoi plaire : on ne l'en croirait pas. Mais il dira

que ses caresses sont des piéges, son amour un mensonge, ses faveurs un poison, et que par conséquent elle coûte cent fois plus qu'elle ne vaut, et il n'y a pas moyen de dire non.

Ce qu'il y a de mieux dans ce discours, c'est une application d'un morceau d'Isaïe, dont Racine s'était déjà servi dans *Athalie*, et dont l'abbé Poulle a tiré sa péroraison : « Vous touchez enfin au moment » décisif d'une séparation éternelle, irrévocable. » *Ramassez* toutes les puissances de votre ame : le » tems est fini pous vous. Votre éternité commence. » Fantômes du monde, évanouissez-vous ; voiles » impénétrables, *tombez*. Fermez-vous, portes éter- » nelles. Et vous, nouvelle épouse de Jésus-Christ, » disparaissez pour toujours aux regards profanes ; » ensevelissez-vous dans les ténèbres de cette mine » fertile en richesses et en graces : tirez-en sans » relâche de l'or et des pierres précieuses. Arran- » gez-les avec soin ; formez-en une couronne de » justice et de gloire, afin que, lorsque vous mon- » terez vers les tabernacles éternels, les anges s'é- » crient dans les transports de leur admiration : » Qui est donc celle qui s'élève ainsi du désert, » brillante de clartés, chargée de richesses, enivrée » de délices ? C'est la fille du Très-Haut : l'heure » des noces de l'agneau est venue, et son épouse » s'y est préparée. »

Ramassez toutes les puissances n'est ni juste ni élégant : il fallait, *rassemblez*. *Tombez* est équivoque : tout au moins quand on dit *le voile tombe*, cela signifie qu'il découvre en tombant, ce qu'il cachait. Ici c'est le contraire, et c'est ce qui obligeait l'auteur de spécifier que le voile allait tomber sur le front de la victime. La cérémonie même ne dispensait pas d'être clair ; mais l'auteur veut toujours être concis, et de là des fautes de toute espèce. La figure de *la mine* devait aussi être mieux amenée pour être relevée d'avance : elle l'est ensuite et très-bien, mais ce n'est pas assez pour sauver le premier effet d'un mot imprévu et peu agréable. Malgré ces taches observées en fort peu de lignes, comme on voit, l'idée totale du morceau est bonne, parce que c'est le moment où il s'agit d'élever jusque dans le ciel celle qui va renoncer au monde. Ici l'imagination est à sa place, et c'est le fort de l'auteur. L'Écriture vient à son secours, et, en appliquant à une nouvelle épouse de Jésus-Christ ce qu'un prophète adresse à l'Église, l'orateur ne doit qu'à son art ce mouvement qui est d'une grande beauté et d'un grand effet : « Qui est » donc celle qui s'élève ainsi du désert, etc. ? »

L'abbé Poulle fut aussi appelé à porter la parole à la prise d'habit de madame de Rupelmonde, que la perte douloureuse d'un époux et d'un fils également chéris conduisit de la cour dans le cloître. Les

tableaux de la cour venaient se placer naturellement sous le pinceau de l'orateur, et il répand ici des couleurs tour-à-tour éclatantes ou rembrunies, suivant ce qu'il considère dans la vie des courtisans, les honneurs ou les assujettissemens, les jouissances ou les peines. Mais le plan général est le plus mauvais de tous les siens : on a même beaucoup de peine à l'entendre, et à savoir au juste quel était son dessein dans la seconde partie. La première est toute simple : « Dieu couronne ses miséricordes passées » en vous appelant dans la solitude. » Mais que signifie la seconde ? « Dieu continue d'exercer un » jugement de justice lorsqu'il vous éloigne du » monde. » Quand l'auteur la développe, on voit que sa pensée est celle-ci : que quand Dieu appelle dans la retraite les justes qui pourraient édifier le monde, c'est un châtiment exercé par la justice divine, et un sujet d'affliction et de deuil pour la société. Il y a bien là quelque chose de vrai, sous ce seul point de vue que, *toutes les voies du Seigneur étant à la fois miséricorde et justice* (1), ce qui est une récompense pour les uns, est une épreuve et une punition pour les autres ; et un orateur chrétien peut appliquer cette vérité à tel ou tel cas en particulier, ou en faire le sujet d'une réflexion générale.

(1) *Universæ viæ Domini misericordia et veritas.* Ps.

Mais l'établir ici en thèse absolue, c'est ce qu'il m'est impossible de comprendre ou de justifier, tant le faux et même le contradictoire se montre ici de tous côtés. S'il eût été question d'un personnage qui eût une influence puissante et reconnue sur les destinées publiques, ce ne serait encore qu'une raison d'entrer dans les regrets que pouvait inspirer à la cour, qui était là présente avec la Reine, la retraite d'une personne capable de faire beaucoup de bien dans le monde. Mais quand madame de Rupelmonde eût été cette personne, et dans aucune supposition quelconque, il n'était permis, ce me semble, de faire regarder à toute la société chrétienne comme un jour de deuil, comme une vengeance céleste, une profession religieuse qui en elle-même est toujours pour les fidèles un sujet d'édification, et qui l'était d'autant plus ici, qu'elle entraînait de plus grands sacrifices dans une femme qui occupait une grande place à la cour. Jamais l'Église n'a gémi du dévoûment volontaire de ceux de ses enfans que Dieu appelait à la vie religieuse; et bien loin d'en faire un jour de deuil, elle en a toujours fait un jour de fête. N'y a-t-il d'ailleurs qu'un genre d'édification? Les vertus monastiques ne sont-elles pas souvent admirées même dans le monde (1)?

(1) Quel respect, par exemple, l'opinion publique n'a-t-

Suivant un ordre de la Providence, enseigné dans notre religion, les mérites des justes et leurs prières ne sont-ils pas un trésor de graces, dont toute la communauté des fidèles ressent la participation devant Dieu ? L'abbé Poulle ne l'ignorait pas, et il nous dit lui-même : « Non que nous prétendions » que ces solitaires fervens, que ces vierges généreuses qui se sont exclues volontairement de la » société, ne lui soient plus d'aucun secours, ils la » protègent par leurs prières ; leurs vœux unanimes » et persévérans font nuit et jour une sainte violence au Seigneur, et arrêtent les coups qu'il nous » prépare. » Eh bien ! que voulez-vous donc de plus ? Quoi ! ce serait une telle vocation qui serait, selon les termes de son exorde, *le sujet de notre douleur et de notre crainte !* Quelle contradiction ! Ce doit être à coup-sûr le sujet de nos remercîmens et de notre joie ; c'est le moment d'adorer la puissance et la bonté de Dieu dans la sainteté de ses élus, qui sont nos intercesseurs auprès de lui. Mais comment l'orateur se répond-il ici à lui-même ? Vous allez

---

elle pas toujours montré pour les Carmélites ? Et n'est-ce pas ce même respect qui les a fait égorger par les monstres *révolutionnaires ?* Y eut-il jamais une barbarie plus inconcevable, si l'on ne savait que la vertu et le respect de la vertu est, dans l'*esprit de la révolution*, le plus grand, le plus impardonnable de tous les crimes ?

juger si la réponse efface l'objection. « Mais nous » disons que leur présence nous serait plus avan- » tageuse, *parce qu'outre* qu'elle détournerait *plus* » *sûrement* les foudres du ciel, elle nous procurerait » encore le secours puissant de leurs exemples. »

Je ne crois point cette doctrine conforme à celle de l'Église, non plus qu'à la raison. *Leur présence détournerait plus sûrement les foudres du ciel.* Qui vous l'a dit ? Cette assertion est absolument gratuite, et n'est fondée sur aucune notion tirée de l'Écriture ou de l'expérience. Nous voyons au contraire que c'est presque toujours de la retraite que sont sortis ces grands serviteurs de Dieu, dont il faisait les libérateurs et les sauveurs des peuples. Enfin les conséquences rigoureuses de cette doctrine, si nouvelle dans la chaire, donneraient gain de cause aux injustes et aveugles détracteurs de la vie monastique, consacrée par les exemples des justes de l'Ancien-Testament et par la discipline du Nouveau. Ce n'était certainement pas l'intention de l'abbé Poulle, de ménager ce triomphe apparent à l'irreligion qu'il détestait; et pourtant, s'il était vrai, comme il le dit, que les justes font dans le monde un plus grand bien que dans la retraite (et je ne dis pas de ce bien temporel que réclame si haut la politique mondaine, mais de ce bien qui est proprement celui des Chrétiens, celui qu'énonce

l'orateur, le bien spirituel, le bien des ames), il s'ensuivrait nécessairement que la vocation religieuse serait contraire à la société, ce qu'on ne peut dire d'aucun état conforme à l'esprit de la foi, et certes, l'état cénobitique est de ce nombre, puisqu'il est approuvé par l'Église. Lui-même nous a dit tout-à-l'heure : « Tout état contraire à la loi de Dieu, l'est » aussi à la société ; » et cela est vrai réciproquement. Voyez jusqu'où le meneraient les conséquences, et en même tems jusqu'où l'a mené le défaut de réflexion et de maturité dans ses plans, qui n'est pas toujours aussi choquant qu'il l'est cette fois, mais qui est chez lui habituel !

Si nous le considérons à présent dans l'élocution, nous y trouverons à reprendre autant que dans l'invention, avec cette différence que, s'il n'a dans cette dernière partie aucun titre qui lui soit propre, c'est dans l'autre que se montrent les qualités qui ont fait son mérite et sa réputation. Mais combien il s'y mêle de défauts ! Il a sans doute de la noblesse dans les pensées et dans l'expression, du feu dans les [illegible]eaux, du coloris dans les figures : vous en avez vu des exemples, et il y en a beaucoup d'autres. C'est en général le plus brillant des orateurs de la chaire : c'est là le caractère de son talent. Mais d'abord ce caractère n'est le premier ni pour le génie ni pour l'art : pour le génie, les

les conceptions à la fois simples et grandes, naturelles et riches, sont au premier rang : pour l'art, l'éclat de la diction est une parure qu'il défend de prodiguer ; elle doit être ménagée et à sa place pour produire son effet ; car tout ne doit pas être orné. Si elle prédomine partout, elle devient luxe ; et, dans l'éloquence comme ailleurs, le luxe n'est pas la richesse. Ensuite ce caractère de style touche de très-près à l'abus de toute espèce, et cet abus se montre dans l'abbé Poulle, de toutes les manières. La recherche des ornemens lui ôte deux qualités principales, la solidité et la dignité. Trop souvent ses pensées, qui brillent au premier aspect, ne soutiennent pas l'examen, et les formes de son style blessent les convenances du genre.

Dans un sermon *sur la parole de Dieu*, il veut faire voir les avantages particuliers qu'elle a dans la chaire. Vous allez juger si tous ses moyens sont bien choisis, et s'ils sont tous énoncés comme ils devaient l'être. « Ici la parole de Dieu em-
» prunte une nouvelle force *des circonstances qui*
» *l'accompagnent ;* elle est dans son domaine : la
» religion toute entière est sous vos yeux. Vos
» regards ne tombent que sur des objets vénéra-
» bles et sacrés qui vous prêchent avant nous, *et*
» *d'une manière frappante :* ces fontaines salutaires,
» où vous avez été régénérés dans les eaux du bap-

» tême. Hélas ! on vous y plongea esclaves du dé-
» mon ; on vous en retira enfans de Dieu : qu'êtes-
» vous à présent ? Ces tribunaux de la pénitence ,
» témoins de vos promesses si souvent violées ; ces
» tombeaux où sont ensevelies les unes sur les au-
» tres des générations et des générations , *des géné-*
» *rations et des générations , et des générations ;* ces
» tombeaux sur lesquels vous êtes tranquillement
» assis , ah ! peut-être que , pour vous engloutir ,
» ils vont ouvrir leurs cent *gueules* effrayantes , ils
» attendent , ils réclament les dépouilles de votre
» mortalité. »

Avant de terminer le morceau , déjà nous trouvons assez de fautes pour qu'il soit à propos de s'y arrêter. Vous pouvez remarquer d'abord que ce même écrivain , si curieux de parer son style , néglige souvent l'éloquence proprement dite , celle qui consiste dans le choix d'expressions qui ne soient jamais au dessous des choses ni du ton qui leur convient. *Les circonstances qui accompagnent la parole et qui prêchent d'une manière frappante :* c'est rendre beaucoup trop faiblement la première idée générale des accessoires sensibles , des soutiens puissans que l'appareil des temples et l'aspect des autels prêtent au ministère de la parole. Les cent *gueules* des tombeaux est beaucoup plus répréhensible : le mot de *gueule* , désagréable par lui-même ,

ne peut passer qu'à la faveur d'objets qui l'appellent, et d'épithètes qui le relèvent ; il y en a des exemples en poésie : ici, rien de tout cela. Rien n'est plus analogue à l'idée de tombeau, que celle de goufre, et pourtant on dit très-bien *la bouche du goufre, la bouche d'un volcan*, et non pas *la gueule*. C'est une faute de goût dans l'orateur, et c'en est une encore plus bizarre et plus inexcusable, d'avoir pris pour une beauté oratoire la puérile affectation de répéter cinq fois le mot de *générations* pour en représenter la quantité. Ce n'est pas là de l'art, c'est la charge de l'art, c'est une caricature grossière. Le simple redoublement du mot, tel qu'il est d'abord, *des générations et des générations* (1), érait louable : l'entassement qui suit est plus propre à faire rire qu'à effrayer. Passons au reste.

« Les reliques des vierges et des martyrs qui » reposent sur ces autels à côté de l'agneau sans » tache ; partout la voix, le sang, le corps de Jésus- » Christ ; ces murs consacrés par les bénédictions » de l'Église ; la présence du Seigneur, qui se fait » sentir plus vivement dans son temple ; ce *trône*

(1) Tout le monde a saisi le piquant de ce vers de Voltaire.

Il compilait, compilait, compilait.

S'il eût redoublé le vers, ce ne serait plus de l'abbé Trublet qu'on aurait ri, mais du poète.

» auguste de la vérité, élevé au dessus de toutes les » têtes ; un ministre du Dieu vivant, *porté dans les* » *airs comme sur une nuée d'où partent les éclairs et* » *les tonnerres ;* une foule de Chrétiens confondus » sans distinction de rang ni de naissance ; leur » silence, leur attention, cette horreur secrète » dont ils sont saisis en certains momens ; leurs » frémissemens, qui, *semblables aux flots d'une* » *mer irritée*, se communiquent de proche en » proche ; cet air de consternation répandu sur » tous les visages ; toutes les ames dans le travail » de l'enfantement du salut ; enfin cet appareil du » ministère a *je ne sais quoi* d'imposant et de reli- » gieux qui commande le respect et le recueille- » ment, nous enflamme nous-mêmes des feux » d'un enthousiasme divin, vous retrace plus sen- » siblement vos devoirs, et vous livre pour ainsi » dire, désarmés et sans défense, au zèle du mi- » nistre. »

Certes, s'il y avait une occasion où l'éloquence de la chaire pût jeter tout l'éclat qui lui est propre, et s'entourer de toute sa majesté céleste, c'était bien le tableau que l'orateur entreprenait ici. C'est pour cela même, et à cause de son importance et de son étendue, que je l'ai choisi de préférence pour apprécier la manière de celui qui l'a tracé. Le fond en est si favorable, que je ne serais pas surpris

qu'au premier coup-d'œil bien des gens en fussent satisfaits : il n'en est pas moins vrai que tout ce morceau n'a d'autre mérite qu'une sorte de chaleur toute poétique, toute de rête, et que d'ailleurs l'abbé Poulle n'a su ni dessiner ni colorier son tableau comme il le devait. Toutes les sortes de fautes s'y rassemblent, et il faut les détailler.

1°. L'auteur, semblable à un jeune poète qui accumule les détails au lieu de les choisir, ne s'est point arrêté aux seuls objets qui allaient au but, tels que les fonts baptismaux, les autels, les tribunaux de la pénitence, les tombeaux. L'impression réfléchie de ses objets, et leur analogie avec la parole évangélique, suffisaient pour remplir son dessein. Pourquoi y joindre des traits qui les affaiblissent, ou par la comparaison, ou par la répétition ? Après avoir dit : *Partout la voix, le sang, le corps de Jésus-Christ*, ce qui résumait tout et fort bien, pourquoi ajouter : *Ces murs consacrés par les bénédictions de l'Église ?* Cette chûte est méprisable : quelle distance de ce qui précède, *à la bénédiction des murs !* On ne saurait pécher plus étourdiment contre toutes les règles de la progression du discours.

2°. Quand il en vient aux effets tirés de la prédication même, il tombe dans une méprise qui en entraîne bien d'autres, et qu'avec plus de jugement

il aurait pu éviter. Il oublie qu'il ne convient pas que le ministre de la parole en représente la nature et les effets, précisément comme pourrait le faire un auditeur; qu'il ne doit pas se voir lui-même *porté dans les airs comme sur une nuée d'où partent des éclairs et des tonnerres*, d'abord parce qu'il y a là une espèce d'imagination beaucoup trop poétique, et qui rappelle trop le Jupiter de la Fable, lançant *des foudres et des éclairs*; ensuite parce qu'il a trop l'air de se faire lui-même ce Jupiter, et qu'on ne pouvait ici se préserver avec trop de soin de l'écueil naturel de ce morceau, le danger de confondre dans la pensée de l'auditeur le ministre et le ministère : le ministère est divin, mais le ministre est un homme, et l'homme qui doit être le plus humble de tous.

3°. Une autre méprise, dont les suites sont encore plus dangereuses, c'est de représenter l'auditoire comme étant habituellement ce qu'il n'est que dans quelques occasions, et ce que trop souvent il n'est pas; et l'auditeur est ici trop autorisé, ou à démentir tout bas le prédicateur, ou à sourire de l'entendre lui-même faisant l'éloge des effets de son éloquence. Peut-on voir autre chose dans cette *horreur secrète*, *ces frémissemens*, cet air de *consternation*, *etc.?* Nous savons par tradition, que tel parut souvent l'auditoire des Bossuet, des Mas-

sillon, des Bourdaloue ; mais jamais aucun d'eux n'en a parlé, surtout en chaire ; aucun d'eux ne s'est dit *enflammé des feux d'un enthousiasme divin ;* ils le ressentaient, on en voyait *la flamme* dans leurs discours, mais ils n'en parlaient pas, non plus que les prophètes eux-mêmes, qui auraient pu le dire avec plus de vérité que qui que ce soit, et qui ont laissé à la poésie humaine cette annonce, inspiration prononcée, produit réel de l'imagination et de la musique dans les hommes de génie, étalage factice dans les autres, mais qui, dans aucun cas, ne sied à un prédicateur ni même à un missionnaire.

L'abbé Poulle s'est si peu douté de cette faute (et vous verrez tout-à-l'heure combien les suites en sont graves), qu'à la page suivante il continue à peindre le zèle apostolique avec des traits qui n'appartiennent point particuliérement à ce zèle, mais à l'action oratoire en général ; et là-dessus il s'anime et s'échauffe au point qu'il semble, suivant le dicton vulgaire, qui n'est ici rien moins que déplacé, se faire le saint de son sermon. « Quel-» quefois le regard, un geste, un mot, le silence » même : il n'éclaire qu'en enflammant, il em-» ploie la voie la plus prompte et la plus sûre pour » arriver au cœur ; raisonnemens, images, ré-» flexions, il résout tout en sentimens. C'est l'ex-

» pression d'une ame embrâsée, d'une ame *univer-*
» *selle*, qui ne peut plus se conrenir, qui sort d'elle-
» même, qui verse des rorrens de lumière et d'*onc-*
» *tion*, qui entre dans l'ame des auditeurs, la pé-
» nètre, l'échauffe, et y dévore tous les obstacles
» qui s'opposent à son effusion. »

Eh ! mais, voilà une leçon de rhétorique, un paragraphe du *Traité du sublime* de Longin, et pas autre chose. Qu'aurait répondu l'abbé Poulle si on lui eût dit : Fort bien, Monsieur ! Je conviens qu'il est bon d'entendre *la parole de Dieu* quand elle est annoncée de cette manière. Mais connaissez-vous beaucoup de prédicateurs qui ressemblent à ce modèle ? ou si vous êtes vous-même ce modèle, il ne faut donc entendre que vous ; et tant pis pour *la parole de Dieu*, car vous ne la prêchez pas souvent.

L'apostrophe serait aterrante, et c'est la faute de l'orateur, qui, se livrant très-indiscrétement à un enthousiasme beaucoup plus profane que religieux, oublie qu'il ne faut pas faire valoir les moyens humains du ministère et du zèle aux dépens de la *parole* elle-même, dont le premier attribut, celui qui n'est qu'à elle, est de tirer toute sa puissance de l'Esprit-Saint qui en est le premier auteur, qui la met dans la bouche de ses ministres, et qui seul peut la répandre dans l'ame des auditeurs. C'était

là surtout ce qu'il fallait faire valoir : il ne s'agissait pas ici d'*ame universelle*, ni de toute cette emphase mondaine si étrangère à *la parole de Dieu*; il s'agissait de l'efficace que lui-même y attache dans le sanctuaire où il réside, et du pouvoir qu'il lui donne quand il lui plaît, même dans ceux qui en sont les plus faibles organes. Ce n'était pas dans le génie de l'homme qu'il convenait d'étaler toute la force de cette *parole* : ce génie est un moyen dont Dieu se sert comme de tout autre, que lui seul donne, que lui seul sanctifie, que lui seul fait fructifier, mais dont il n'a pas plus besoin que d'aucun autre.

A combien d'autres inconvéniens s'exposait l'abbé Poulle en s'écartant à ce point de l'esprit de ses fonctions ! Vous venez de l'entendre recommander *la parole de Dieu* par les caractères qu'elle a dans les temples, et les effets qu'elle y produit. Frappé, selon sa coutume, d'une seule idée à la fois, il a donné tout ce qui devait être pour ce qui était, et n'a pas pris la plus légère précaution pour établir cette distinction si nécessaire. A présent figurez-vous ce que deviennent ce *silence*, cette *attention*, ces *frémissemens*, cette *consternation*, *etc. etc.* enfin tout ce dont il a fait bien décidément la puissance générale de *la parole de Dieu*, et les motifs pour nous la faire rechercher; en un mot, figurez-vous quelle

confiance on peut avoir à ce qu'il a dit dans la première partie, lorsqu'il nous dit dans la seconde, ce qui n'est en effet que trop vrai, et bien plus souvent vrai : « Eh ! que voyons-nous dans les temples ? » des auditeurs insensibles..... des auditeurs volages » et légers, des auditeurs inquiets, à qui notre mi- » nistère pèse, qui nous écoutent impatiemment, » et ne soupirent qu'après la fin de nos discours ; » des auditeurs prévenus, déterminés d'avance à ne » pas nous croire..... des auditeurs sacriléges qui font » une espèce d'assaut avec nous, etc. » J'abrège le morceau qui tient deux pages : n'est-on pas tenté de lui dire : Quoi ! c'est là cette *parole qui nous livre, désarmés et sans défense, au zèle du ministre !* Mais, si elle ne produit pas plus de fruit que vous ne le dites, à quoi bon venir l'écouter ?

Je sais que tout cela peut se concilier en partie, si tout érait distingué, restreint, motifié, spécifié ; mais c'est précisément ce que l'orateur ne fait en aucune façon, et ce que je lui reproche de ne pas faire. Cette partie de l'art oratoire, de cet art qui en a tant, et dont aucune ne doit du moins être négligée si toutes ne sont pas également bien maniées ; cette partie qu'on appelle la disposition, et qui consiste à distribuer ses moyens chacun à sa place et selon sa valeur, de manière que tous concourent au but proposé, bien loin qu'aucune y nuise jamais ;

cette partie si importante paraît avoir été presque inconnue à l'abbé Poulle, tant il y en a chez lui peu de traces. Chez lui rien n'est digéré, rien n'est lié, rien n'est nuancé, rien n'est fondu dans l'ensemble; tout est fait morceau à morceau, et le plus souvent l'un aux dépens de l'autre. Les deux derniers que j'ai cités, et qui prêtaient naturellement à toutes les ressources de l'élocution, ont même dans cette partie beaucoup plus de défauts sensibles que de beautés marquées. L'expression est souvent faible ou vicieuse. *Il emploie la voie la plus sûre et la plus prompte pour arriver au cœur.* Quoi de plus vague et de plus froid qu'une pareille phrase, à la suite de ces mots qui la précèdent : *Il n'éclaire qu'en enflammant? Des torrens d'onction* ne peut passer même en y joignant *la lumière.* On dit *des torrens de lumière*, à cause de l'incroyable rapidité dont elle embrasse tout ce qu'elle éclaire; mais l'idée de cette douceur pénétrante qui caractérise ce qu'on appelle *onction*, ne peut s'accommoder avec celle de *torrens*, pas plus que *les flots d'une mer irritée* avec *les frémissemens* d'une terreur religieuse; ici même l'incohérence des rapports est intolérable. Quelque chose de pis peut-être, c'est de finir l'exposé de tant de motifs de recueillement et de componction par dire que *l'appareil du ministère a je ne sais quoi d'imposant.* C'est une étrange inadvertance : on doit

savoir ce que c'est après en avoir tant dit, et jamais le *je ne sais quoi* n'a été plus bizarrement placé. Quel disparate dans un sermon !

En voici d'un genre bien plus condamnable, et où je ne vois même aucune excuse. Parmi les différens motifs qui peuvent éloigner les fidèles d'assister aux prédications, le dernier qu'il suppose est « le préjugé où vous êtes (leur dit-il), que votre » ignorance vous servira d'excuse ; comme cet in- » sensé dont parle le prophète, vous vous imaginez » que moins vous saurez, moins vous serez obligés » d'agir. » Cette ciration ne peur se rapporter qu'à cet endroit du pseaume 35, où le prophète dit de l'homme *injuste* : « Toutes ses paroles ne sont qu'iniquité et fourberie : il n'a pas voulu comprendre, afin de ne pas faire le bien. » *Verba ejus iniquitas et dolus : noluit intelligere ut benè ageret.* Il était à propos de rappeler le passage, qui est parfaitement clair, et que l'orateur paraît avoir fort mal saisi. Il ne s'agit ici d'*ignorance* d'aucune espèce, mais bien de cette détermination perverse à fermer son esprit et son cœur à la vérité, afin de n'en pas observer les préceptes. Il n'y a là qu'*iniquité et fourberie*, et le psalmiste parle ici de l'homme *injuste*, qu'il a caractérisé dès le premier verset par ces mots : *Dixit injustus ut delinquat in semetipso : non est timor Dei ante oculos ejus.* « L'homme

» injuste a dans son cœur la détermination au mal ;
» la crainte du Seigneur n'est pas devant ses yeux. »
C'est donc du *méchant*, de l'*impie* que parle le psalmiste, et non pas du pécheur inconsidéré. Cette première erreur dans l'application est essentielle à remarquer, parce que c'est de là que part l'orateur pour se livrer à un mouvement qui me semble, je l'avoue, entiérement contraire à la doctrine du christianisme. « Et plût à Dieu ! (quel souhait nous » forcez-vous de faire, mes chers frères !) plût à » Dieu que votre aveuglement pût vous servir d'ex- » cuse, et vous soustraire légitimement à la néces- » sité de la loi ! Ministres de charité, nous nous » garderions bien de monter dans ces chaires pour » vous instruire des obligations du christianisme : » ce serait tendre un piége à votre curiosité. Loin » de faire briller à vos yeux le flambeau de la foi, » nous nous hâterions de le cacher sous le boisseau. » Nous ne serions pas assez indiscrets et assez cruels » pour dissiper des ténèbres qui vous vaudraient » l'innocence ; et dans l'impuissance où nous nous » trouvons de vous retirer de vos égaremens, *nous* » *respecterions du moins une ignorance qui aurait* » *plus de vertu que les sacremens, qui consacrerait* » *en quelque sorte vos vices*, et vous tiendrait lieu » d'une entière justification au jour des vengeances » du Seigneur. »

A Dieu ne plaise que je cherche le scandale où il n'est pas, ni que je prétende trouver ici dans l'orateur autre chose que l'extrême inconsidération d'un esprit ardent, qui a cru voir un mouvement de charité dans une supposition totalement absurde, et s'est précipité ici plus que partout ailleurs, dans tout ce que les expresions outrées peuvent avoir de plus dangereux ! Mais enfin, pour que ce morceau eût un sens plausible, il faudrait, de toute nécessité, qu'il pût exister dans une assemblée chrétienne un état d'*ignorance et d'aveuglement qui eût plus de vertu que les sacremens, qui consacrât en quelque sorte les vices, et qui pût valoir l'innocence.* Or, cet état est impossible à supposer, non pas seulement chez les Chrétiens, mais quelque part que ce soit : il est hors de la nature des choses. L'*ignorance* même involontaire, même invincible, telle que celle des peuples qui n'auraient jamais entendu parler de l'Évangile, peut être pour eux une *excuse*, une *justification* même si d'ailleurs ils ont observé la loi naturelle, et cette *justification* suffit en vertu des mérites de celui qui est mort pour tous les hommes. L'*excuse* aussi, en cas de prévarication, est dans l'*ignorance de la loi* révélée, selon les paroles de Jésus-Christ : « Celui qui a connu la loi et qui a péché contre elle, recevra un châtiment rigoureux ; celui qui ne l'a pas connue et

qui a péché, recevra un châtiment léger. » Telle est la doctrine de l'Évangile, très-digne en tout de la justice de Dieu, selon les idées que nous en donne la raison que nous avons reçue de Dieu. Mais il n'est dit nulle part, et il n'est même nullement concevable qu'il y ait ni qu'il puisse y avoir une *ignorance* quelconque *qui ait plus de vertu que les sacremens*, qui sont la source de la vie spirituelle, ni qui puisse en aucune *sorte consacrer les vices*, qui sont, dans tout état de cause, la mort de l'ame. Maintenant je demande s'il est permis d'établir des idées et des expressions révoltantes, et même (il faut le dire) blasphématoires sur une hypothèse inadmissible sous tous les rapports. C'est d'un côté une faute contre le bon sens, qui défend de supposer ce qui ne saurait être, parce qu'on n'en peut jamais rien conclure : c'est d'un autre côté offenser la religion, d'imaginer un état quelconque qui soit plus avantageux à l'homme pour son salut, que les secours qu'elle lui fournit : c'est faire injure au grand dessein d'un Dieu rédempteur, aux lumières qu'il a voulu apporter lui-même, de supposer des *ténébres* dont il serait *indiscret et cruel* de nous tirer, un *aveuglement* qu'un ministre de l'Évangile pût se croire obligé de *respecter*. Quoi ! c'est ce ministre même, chargé par état de porter le flambeau de la foi, qui *se hâterait de le cacher sous le boisseau ?* Mais, en ce cas, les

missionnaires qui se *hâtent* au contraire de le faire briller dans les contrées où règne une *ignorance* assurément bien involontaire, sont donc *indiscrets et cruels!* Et pourtant nous les regardons de tout tems, et avec l'Église, comme les émules des apôtres, comme les héros de la religion, comme les martyrs de la charité.

Je ne connais d'exemple d'un semblable écart dans aucun prédicateur orthodoxe, et l'abbé Poulle n'y a nullement remédié en ajoutant : « Mais nous » savons que toute ignorance volontaire et affec- » tée, loin d'être une excuse, est elle-même un » crime de plus, etc.» Et peut-elle jamais être autre chose chez les Chrétiens? S'il eût voulu l'opposer à celle qui, étant toute naturelle, porte avec elle son excuse, il pouvait, comme on a fait cent fois, effrayer son auditoire de la justice et de la grandeur des châtimens, proportionnée à la grandeur du bienfait rejeté. Jésus-Christ a donné l'exemple de ces menaces en vingt endroits de l'Évangile, et ne manque pas de les opposer à l'indulgence promise à ceux qui, ayant moins reçu, auront à rendre un moindre compte. Je ne suis pas surpris qu'on se soit si souvent et si heureusement servi de ce moyen : quel champ pour l'éloquence, que la déplorable condition de ceux qui n'emploient que pour se perdre, tout ce qui leur a été prodigué pour les sauver!

sauver ! Mais l'abbé Poulle a voulu aller plus loin, et s'est égaré : il a voulu donner du nouveau, et certes le nouveau est ici bien malheureux.

En général, c'est un des vices de son esprit, de passer presque toujours le but, et ce vice n'est pas médiocre dans ce même sermon, où il y a, comme dans tous les autres, des beautés de détail et de diction ; il gémit sur la décadence de l'art de la chaire, et sur l'altération de l'esprit du ministère : il a raison, et il y a d'abord ici des choses bien dites, mêlées bientôt à d'autres qui péchent, ou par le fond, ou par les formes. « Ne le dissimulons pas, » mes très-chers frères : nos instructions ont dégé- » néré ; elles se ressentent de la corruption des » mœurs qu'elles combattent ; elles ont perdu de » leur première onction en perdant de leur an- » cienne simplicité. Nous nous le reprochons en » gémissant, vous nous le reprochez peut-être avec » malignité ; mais ne vous en prenez qu'à vous- » mêmes. A quoi nous avez-vous réduits ? L'apôtre » aurait rougi d'employer les armes de la sagesse » humaine pour confondre des païens mêmes ; et » pour attirer des Chrétiens, *nous nous voyons* » *contraints de déployer tout l'appareil de l'élo-* » *quence la plus flatteuse.* La mission de Dieu, la » science des saints et la soif du salut des ames ne » suffisent plus à présent pour se produire au grand

» jour ; il faudrait l'assemblage des talens les » plus rares. La délicatesse du siècle a fait un art de » la prédication de l'Évangile, et, nous osons le » dire, le plus difficile, le plus périlleux, et en un » certain sens *le plus inutile de tous les arts.* Trop » de méthode, trop d'apprêts, trop dé parure : plus » de gravité, plus de mouvemens, plus de cha- » leur, plus d'ame. On nous force d'être orateurs : » quel titre ! Il ne nous est plus permis d'être » apôtres. »

Avec plus de nuances et plus de mesure, ce morceau serait excellent ; mais c'est ce qui manque le plus à l'auteur. Dire qu'on est *contraint de déployer tout l'appareil de l'éloquence la plus flatteuse*, c'est dire qu'on a cette *éloquence*, et tout ce qui peut ressembler à l'amour-propre est choquant dans tout orateur, à plus forte raison et combien plus dans un orateur chrétien ! Ce n'était pas ainsi qu'il fallait s'y prendre pour subordonner ce qui dépend de l'art humain à ce qui est de l'esprit de la mission évangélique ; car c'est là qu'il fallait se borner, puisque cet art en lui-même n'est point condamnable, et que les Ambroise, les Augustin, les Chrysostôme n'ont pas *rougi* de l'employer. Saint Paul, il est vrai, se glorifie de ne point faire usage de ce qu'il peut y avoir de persuasif dans les paroles de la sagesse humaine : *Non in persuasibilibus humanæ*

sapientiæ verbis. Mais il faut songer que les apôtres étaient assez puissans en œuvres pour avoir moins besoin de l'être en paroles, et que les miracles peuvent se passer des périodes. Il n'y a point de figure de rhétorique qui soit jamais aussi *persuasive* que cette parole de saint Pierre à un malheureux perclus : *Levez-vous et marchez : Surge et ambula*. Dieu, qui proportionne toujours les moyens de sa miséricorde aux tems et aux personnes, a donc pu permettre qu'aux miracles, qui n'étaient plus nécessaires à la foi établie, les ministres de la parole substituassent tout ce que l'éloquence peut donner de force et d'expression au zèle. Il ne s'agit que de conserver à cette éloquence le caractère analogue à son objet ; et comme l'objet est de sanctifier, ce caractère est celui de la sainteté. La mondanité en est l'opposé ; il faut donc éviter tout ce qui est mondain en soi, et l'esprit du monde est si différent de celui de la religion, que rien n'est plus facile que de les discerner, et que si on les confond dans un même langage, c'est la faute de l'homme et non pas des choses. Ce n'est pas non plus que l'un ait jamais besoin de l'autre ; car bien loin que l'esprit du monde puisse servir l'esprit de religion, il ne peut jamais que lui nuire. Je dirais donc à l'abbé Poulle : Vous n'êtes point *contraint à l'appareil d'une éloquence flatteuse ;* vous avez double-

ment tort de vous exprimer ainsi : c'est un éloge indirect sous la forme d'une apologie, et l'un et l'autre sont mal entendus et hors de propos. Si votre prédication ne *déploie* que l'*appareil de la plus flatteuse éloquence*, elle n'est pas bonne. Et pourquoi y seriez-vous plus *contraint* que vos prédécesseurs, plus que Bourdaloue et Massillon ? Ni l'un ni l'autre ne manquait d'*art*, et n'a cru devoir mépriser l'*art* ; mais tous deux l'ont soumis aux convenances du genre. Tous deux ont été à la fois *orateurs et apôtres* ; et pourquoi donc ces deux *titres* s'excluraient-ils ? L'*art* consiste à les accorder, et cet *art* est bon et utile en soi. Il prescrit *la méthode* que vous avez tort de blâmer, et plus encore de négliger ; mais il proscrit *l'apprêt*, *la parure* que vous avez tort de rechercher. L'art oratoire les condamne partout dès qu'il y a du *trop*, à plus forte raison dans la prédication. Celle-ci n'est en aucun sens *un art inutile*, encore moins *le plus inutile de tous* ; cette exagération est indécente, et vous auriez dû sentir combien l'on peut en abuser. Ignoriez-vous que quand même *la parole* ne germerait que dans une seule ame, elle ne serait rien moins que perdue ? que ce qu'elle n'opère pas aujourd'hui, elle l'opère demain ? Et n'est-ce rien qu'une ame devant Dieu, et n'est-il pas défendu de *lui marquer ses momens ?*

Quand l'abbé Poulle dit : « Plus (1) de gravité, » plus de mouvemens, plus de chaleur, plus d'ame, » il fait en chaire l'office d'un critique, et cela est très. déplacé. Il ne paraît pas s'être douté que la critique tombait en grande partie sur lui, car nul n'a moins de *gravité*. Sa *chaleur* est beaucoup plus de tête que d'*ame*, et ses *mouvemens* sont souvent désordonnés, et ne sont pas toujours ceux du genre. Mais en voici un qui est louable.

« O mon Dieu ! séparez notre cause d'avec celle » de ce peuple : *Discerne causam meam de gente non* » *sanctâ*. Nous voyons avec douleur votre parole » sacrée tomber tous les jours dans un plus grand » décri : devions-nous l'exposer à des mépris cer- » tains ? Nous avons cru qu'à la faveur de quelques » ornemens elle trouverait grace dans un siècle aussi » délicat que dépravé. C'est un artifice, j'en con- » viens, mais c'est l'artifice de la charité, qui met » tour en œuvre pour vous gagner ces esprits indo- » ciles : leur endurcissement ne fait que trop notre » justification. »

Oui, pourvu que ces *ornemens* soient ce qu'ils doivent être ; et l'abbé Poulle paraît l'avoir su du

(1) Ce qui veut dire : *Il n'y a plus de gravité, etc.* L'auteur aurait dû éviter cette petite équivoque du mot *plus*, qui pourrait signifier aussi : *Il faut plus de gravité, etc.*

moins en spéculation, comme on va le voir; mais l'a-t-il mis en pratique? Rarement, pas même dans l'endroit où il en parle, et qui est remarquable. « Nous nous résoudrons, puisqu'il le faut, à relâ-» cher un peu de la simplicité évangélique, et nous » accorderons à votre faiblesse quelques ornemens; » mais prenez garde, des ornemens *sagement mé-*» *nagés, assortis à l'Évangile, aussi graves que la* » *vérité,* qu'elle puisse elle-même avouer à la face des » autels; des ornemens qui la servent plutôt qu'ils » ne la parent, et qui, loin de l'affaiblir et de l'al-» térer, facilitent ses succès et son triomphe. »

Cela serait fort bon dans un Traité sur l'éloquence de la chaire; mais n'est-ce pas oublier et compromettre la *gravité* du ministère, que de descendre ainsi à composer avec un auditoire chrétien, à détailler devant lui le plan de composition que l'on croit devoir suivre? N'est-ce pas encore ici un double tort? Ce que dit l'abbé Poulle, il fallait le faire sans le dire : il l'a dit et ne l'a pas fait. Que de choses, dans ses sermons, *accordées* beaucoup moins *à la faiblesse* des auditeurs, qu'à celle du prédicateur!

Encore quelques exemples de cette disposition trop fréquente à outrer l'expression et les figures de pensée, qui est proprement la déclamation. Il s'agit de rappeler aux auditeurs cette vérité effrayante,

que *la parole* qui ne les aura pas convertis les jugera : « Eh ! que faisons-nous ? Nous pensons les » instruire, et nous *augmentons* leur aveuglement. » Nous croyons toucher leur cœur, et nous l'en» durcissons. Cette parole sainte est elle-même une » pierre d'achoppement, contre laquelle ils vien» dront immanquablement se briser. *Nous sommes* » *les meurtriers de nos frères.* » *Nous augmentons leur aveuglement* est trop fort : il devait dire : Nous rendons leur aveuglement plus coupable. Mais ce qui est hors de toute raison, c'est cette phrase, *nous sommes les meurtriers de nos frères*, qui ne peut jamais être vraie que du ministre prévaricateur qui dissimulerait les vérités nécessaires au salut ou les altérerait, et ce n'est ici ni l'un ni l'autre. Dans tout autre cas, la phrase n'offre qu'une exagération odieuse.

Il se plaint de ces censures frivoles et indécentes contre le talent des prédicateurs, et il ajoute : « *Et* » *quel droit avez-vous sur nous ?* Sommes-nous des » orateurs bassement orgueilleux qui venions men» dier vos applaudissemens ? Vos applaudissemens ! » Comme Chrétiens, nous devons les craindre : ils » pourraient nous séduire ; comme ministres de » Jésus-Christ, *nous les méprisons* : ils nous dégra» deraient. Vos applaudissemens ! Pour payer nos » veilles, nos travaux, nos sueurs ? Nous les mer-

» tons à plus haut prix. *Il nous faut les plus grands* » sacrifices, des larmes amères, des sentimens de » componction, des cœurs humiliés, brisés de dou- » leur et de repentir, etc. »

N'est-ce pas avoir trop l'air de quereller son auditoire, au lieu de le toucher et de l'édifier? Cette apostrophe, *et quel droit avez-vous sur nous?* est dure et brusque; il ne s'agit point là de *droit*. *Nous méprisons vos applaudissemens, ils nous dégraderaient*, a le même défaut : c'est donner à l'humilité évangélique le ton de l'orgueil; c'est choquer maladroitement son auditoire et les bienséances. Il en est de même de cette phrase : *Il nous faut les plus grands sacrifices, etc.* Toutes ces tournures prétendent à la force, et n'ont que de la dureté. C'est à Dieu qu'*il faut les plus grands sacrifices, etc.* et non pas à son ministre; et l'on ne doit pas plus confondre ces choses-là dans l'expression que dans l'intention. « Levez-vous, grand Dieu..... voilà les » prévaricateurs de votre loi enfermés dans votre » temple. *Nous ne demandons pas* que vous envoyiez » un ange exterminateur pour les détruire : ils sont » nos frères. *Nous ne demanderons pas* que vous ar- » miez contre eux les mains sacrées de vos lévites, » comme vous fîtes autrefois pour l'impie et bar- » bare Athalie, etc. » Tout est forcé dans ces mouvemens, dans ces rapports, dans ces figures. *Vous*

ne demandez pas ! Mais je le crois. Vous ne devez pas plus vous en défendre que vous ne deviez y penser ; et qu'est-ce qu'Athalie fait là ? Si ces Chrétiens sont venus dans le temple par *curiosité*, ils ont tort ; mais Athalie y venait pour en enlever les trésors : est-ce la même chose ? Cette mauvaise rhétorique gâte souvent les idées que l'orateur emprunte de l'Écriture mal appliquée. S'agit-il de l'amour-propre, qu'il faut toujours combattre parce qu'il n'est jamais entiérement soumis ? l'abbé Poulle nous dit : « Barach triomphe en vain de l'armée des » Cananéens ; sa victoire est imparfaite ; Sisara leur » chef s'est sauvé du carnage..... Ainsi l'on croit » avoir laissé l'*amour-propre sur le bûcher* avec les » autres victimes (dans une profession religieuse), » et on le retrouve dans sa cellule ; comme à Sisara, » un peu de lait lui suffit pour toute nourriture, etc. » Abus d'esprit. Quel rapport de l'amour-propre à Sisara ? et qu'est-ce que l'*amour-propre sur le bûcher*, et *un peu de lait pour nourriture ? Sisara, le bûcher, le lait*, tout cela ne s'accorde pas plus ensemble qu'avec le sujet, qui est le sacrifice de l'amour-propre. Tous ces ornemens ambitieux sont de vraies puérilités, puisqu'ils ne signifient rien et ne tendent à rien.

Opposons à tant de fautes le modèle du bon dans le même sujet ; écoutons Massillon traitant préci-

sément le même fond d'idées dans un sermon *sur la parole de Dieu.* La citation sera peut-être un peu étendue ; mais craindrai-je ici qu'on se plaigne d'entendre trop long-tems Massillon ? Ce morceau d'ailleurs vous attachera d'autant plus que vous serez à portée de confronter de bien près les deux orateurs, puisque l'un, en redisant absolument les mêmes choses après l'autre, paraît ne s'être occupé qu'à les redire autrement, et avoir voulu lutter contre l'original, tout en le suivant pas à pas. Vous allez juger si c'est avec succès.

« Parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est » peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en » censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que » pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, » pour faire des parallèles insensés, pour prononcer » sur la différence des jours et des instructions. On » se fait honneur d'être difficile ; on passe sans at- » tention sur les vérités les plus étonnantes, et qui » seraient d'un plus grand usage pour chacun ; et » tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien » se borne à en avoir mieux remarqué les défauts » que tout autre ; de sorte qu'on peut appliquer à » la plupart de nos auditeurs ce que Joseph, devenu » le sauveur de l'Égypte, disait par pure feinte à » ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment » et la nourriture que vous êtes venus ici, c'est

» comme des espions qui viennent remarquer les » endroits faibles de la contrée : *Exploratores estis, » ut videatis infirmiora terræ, venistis.* Ce n'est pas » pour vous nourrir du pain de la parole, et cher- » cher des secours et des remèdes utiles à vos maux » que vous venez nous écouter ; c'est pour trouver » où placer quelques vaines censures, et vous faire » honneur de nos défauts, qui sont peut-être une » punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse » à vos crimes des ouvriers plus accomplis, et qui » auraient pu vous rappeler à la pénitence. *Explo- » ratores estis, etc.*

» Mais de bonne foi, mes frères, quelque faible » que soit notre langage, n'en disons-nous pas tou- » jours assez pour vous confondre, pour dissiper » vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret » des égaremens que vous ne pouvez vous justifier » à vous-mêmes ! Faut-il des talens si sublimes » pour vous dire que les fornicateurs, les avares et » les hommes sans miséricorde n'entreront pas dans » le royaume de Dieu ; que si vous ne faites péni- » tence, vous périrez tous, et qu'il ne sert de rien » d'être possesseur du monde entier si l'on vient à » perdre son ame ? N'est-ce pas la simplicité même » qui fait toute la force de ces divines vérités ? et » dans la bouche du plus obscur de tous les minis- » tres, seraient-elles moins effrayantes ? Et d'ailleurs,

» s'il était permis de *nous recommander ici nous-*
» *mêmes* (comme le disait autrefois l'apôtre à des
» fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la sim-
» plicité de son extérieur et de son langage, et *sa*
» *figure méprisable*, comme il le dit lui-même, aux
» yeux des hommes, que touchés des fatigues et
» des périls infinis qu'il avait essuyés pour leur an-
» noncer l'Évangile et pour les convertir à la foi),
» s'il était permis, nous vous dirions : Mes frères,
» nous soutenons pour vous tout le poids d'un
» ministère pénible ; nos soins, nos veilles, nos
» prières, les travaux infinis qui nous conduisent à
» ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet
» que votre salut. Eh ! ne méritons-nous pas du
» moins que vous respectiez nos peines ? Le zèle
» qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il
» jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et
» de vos censures ? Demandez à Dieu, à la bonne
» heure, pour la gloire de l'Église et pour l'hon-
» neur de son Évangile, qu'il suscite à son peuple
» des ouvriers puissans en paroles, de ces hommes
» que l'onction seule de l'esprit de Dieu rend élo-
» quens, et qui annoncent l'Évangile digne de son
» élévation et de sa sainteté. Mais quand nous y
» manquons, que votre foi supplée à nos discours ;
» que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs
» ce qu'elle perd dans notre bouche, et, par vos

» dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de » l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux vains » artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt » qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, » comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs » instrumens destinés à cultiver la terre; je veux » dire à chercher dans les sciences profanes, ou » dans le langage d'un monde ennemi, des orne- » mens étrangers pour embellir la simplicité de » l'Évangile, et donner aux instrumens et aux ta- » lens destinés à faire croître et fructifier la semence » sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse » la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la » place du zèle et de la vérité. *Descendebat ergò* » *omnis Israël ad Philistiim, ut exacueret unusquis-* » *que vomerem suum et ligonem.*

» Et voilà, mes chers frères, le défaut opposé à » l'esprit de foi, l'esprit de curiosité. Vous ne dis- » tinguez pas assez la sainte gravité de notre minis- » tère, de cet art vain et frivole qui ne se propose » que l'arrangement du discours et la gloire de » l'éloquence; vous n'assistez à nos discours que » comme autrefois Augustin, encore pécheur, as- » sistait à ceux d'Ambroise. Ce n'était pas, dit cet » illustre pénitent, pour y apprendre de la bouche » de l'homme de Dieu les secrets de la vie éter- » nelle, que je cherchais depuis si long-tems, ni

» pour trouver des remèdes aux plaies honteuses et » invétérées de mon ame, que vous seul connais- » siez, ô mon Dieu ! c'était pour examiner si son » éloquence répondait à sa grande réputation, et si » ses discours soutenaient les applaudissemens que » lui donnait son peuple. Les vérités qu'il annon- » çait ne m'intéressaient point ; je n'étais touché » que de la douceur et de la beauté du discours. » *Rerum autem incuriosus et contemptor adstabam,* » *et delectabar suavitate sermonis.*

» Et telle est encore aujourd'hui la situation » déplorable d'une infinité de fidèles qui nous » écoutent, lesquels, chargés de crimes comme » Augustin, liés comme lui des passions les plus » honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes » à leurs maux, viennent y chercher de vains orne- » mens, qui amusent les malades sans les guérir, » qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui » ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. » Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les ha- » bitans de Babylone disaient autrefois aux Israé- » lites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : » *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* Ils vien- » nent chercher l'harmonie et l'agrément dans les » vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, » dans les soupirs de la triste Sion, étrangère et » captive, et veulent que nous pensions à flatter

» l'oreille en publiant les menaces et les maximes » sévères de l'Évangile. *Hymnum cantate, etc.*

» O vous qui m'écoutez, et que ce discours » regarde, rentrez un moment en vous-mêmes : » votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu ; » vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'es- » poir de guérison ; vos maux pressent ; le tems » est court ; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si » long-tems, va enfin vous frapper et vous sur- » prendre : voilà les malheurs éternels que nous » vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à » vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accom- » plissement : nous vous montrons le glaive du » Seigneur suspendu sur votre tête, et prêt à tom- » ber sur vous ; et loin de frémir sur les suites de » votre destinée, et de prendre des mesures pour » vous dérober au glaive qui vous menace, vous » vous amusez à examiner s'il brille et s'il a de » l'éclat, et vous cherchez dans les terreurs mêmes » de la prédiction les beautés puériles d'une vaine » éloquence. Grand Dieu ! que le pécheur paraît » méprisable et digne de risée quand on l'envisage » dans votre lumière !

» Car, mes frères, sommes-nous donc ici sur » une tribune profane pour ménager, avec des pa- » roles artificieuses, les suffrages d'une assemblée » oisive, ou dans la chaire chrétienne, et à la

» place de Jésus-Christ, pour vous instruire, pour » vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et » sous les yeux de celui qui nous envoie? Est-ce » ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et » d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important » ministère de la foi? Et pourquoi venez-vous » vous arrêter à nos faibles talens, et chercher des » qualités humaines là où Dieu seul parle et agit? » Les instrumens les plus vils ne sont-ils pas quel- » quefois les plus propres à la puissance de sa » grace? Les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, » quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles » trompettes? Eh! que nous importe de vous plaire » si nous ne vous changeons pas? Que nous sert » d'être éloquens si vous êtes toujours pécheurs? » Quel fruit nous revient-il de vos louanges si vous » n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instruc- » tions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne » de Dieu dans vos cœurs. Vos larmes toutes seules, » bien mieux que vos applaudissemens, peuvent » faire notre éloge, et nous ne voulons point » d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut » éternel. Ainsi soit-il (1). »

---

(1) On croit avec beaucoup de vraisemblance, que c'est ce même sermon qui opéra une conversion qui fit beaucoup de bruit dans le tems, et dont j'ai entendu parler cent fois dans

Il y a ici tout ce qui manque à l'abbé Poulle ; et s'il est de la critique de faire voir comment on a mal fait, il est du génie de montrer en tout comment il fallait faire. Quelle prodigieuse différence d'esprit et de langage ! Mais aussi quelle différence d'effet ! L'abbé Poulle se met partout en avant, fait à la fois son propre éloge et la censure des autres. Massillon s'oublie entiérement, et met tout ce qu'il peut y avoir de faiblesse et d'imperfection dans les prédicateurs, sous la protection

---

ma jeunesse, comme d'un fait public et avéré. Un homme de la cour allait à un opéra nouveau qui attirait de bonne heure un grand concours. Son carrosse se trouva arrêté près des Quinze-Vingts par une double file de voitures, dont les unes étaient pour l'Opéra, et les autres pour le sermon que Massillon devait prêcher ce jour-là dans l'église des Quinze-Vingts, qui, comme on sait, était voisine du Palais-Royal, où était alors la salle de l'Opéra. Cet homme, impatienté, après avoir attendu assez long-tems, demanda ce qui pouvait occasionner la concurrence de tant de voitures, la plupart en sens contraire. On lui dit que c'était pour entendre Massillon qui allait prêcher. *Ah !* dit-il, *je ne l'ai jamais entendu, et on en dit tant de merveilles ! Il faut que je profite de l'occasion puisque je suis tout porté, et que peut-être ne trouverai-je plus de place à l'Opéra.* Il en trouva heureusement au sermon, qui semblait d'ailleurs, comme on vient de le voir, s'adresser particuliérement à lui, et lui dire : *Tu es ille vir.* Il en sortit tout autre qu'il n'y était entré, n'alla plus à l'Opéra, mais à l'église, et non plus par curiosité.

de la charité chrétienne. Il ne gourmande point son auditoire, et ne lui conteste point *le droit* de censure : il se contente de faire sentir combien l'usage de ce droit est cruel contre celui qui parle, et insensé dans ceux qui écoutent. Il ne recommande point le ministère par l'étalage des qualités et des moyens oratoires, mais par les veilles, les travaux, les fatigues, qui, au défaut du mérite, sollicitent au moins l'indulgence. Au lieu de dire : *Et quel droit avez-vous sur nous ?* il dit : « Eh ! ne » méritons-nous pas qu'au moins vous respectiez » *nos peines ?* » L'un ressemble à l'arrogance; l'autre est d'une modestie qui désarmerait la malignité même. Au lieu d'enseigner ce que doit être l'orateur chrétien, il dit : *Demandez à Dieu qu'il suscite des ouvriers puissans en parole, etc.* Il se garde bien de dire : *On nous force d'être orateurs*, ce qui est à la fois faux et vain : il dit avec autant de noblesse que de simplicité : « N'obligez pas les ministres » de l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux » vains artifices d'une éloquence humaine. » Il ne se défend pas contre la légéreté et la témérité de l'esprit critique avec une amertume qui ne convient qu'à l'amour-propre blessé; il en déplore la folie avec une sincère et profonde douleur, qui est celle de la charité. Quoique cette folie soit très-*méprisable*, il évite de prendre jamais sur lui l'expression

du mépris. Il s'écrie : « Grand Dieu ! que le pé-
» cheur paraît *méprisable* quand on l'envisage dans
» votre lumière ! » Et avec cette tournure, le mépris même ne peut plus blesser personne. Il connaît trop les bienséances pour dire crument et grossiérement : *Vos applaudissemens, nous les méprisons : il nous faut des larmes, etc.* Il dit avec la plus touchante onction, et avec ces tours simples et vrais qu'elle inspire : « Que nous importe de vous
» plaire si nous ne vous changeons pas ? Que
» nous sert d'être éloquens si vous êtes toujours
» pécheurs ? Quel fruit nous revient-il de vos
» louanges si vous n'en retirez aucun de nos ins-
» tructions ? » Et comme ces phrases sont précises sans être sèches, obscures ni incomplètes ! S'il parle des *larmes*, c'est pour dire avec la même simplicité : « Vos larmes seules peuvent faire
» notre éloge, bien mieux que vos applaudisse-
» mens, et nous ne voulons d'autre couronne que
» vous-mêmes et votre salut éternel. » Et c'est ainsi qu'avec les expressions connues de l'Écriture, il ne commande pas les larmes, mais il les fait couler.

Il ne dégrade pas *la sainte gravité* du ministère jusqu'à convenir avec ses auditeurs de l'espèce d'*ornemens* qu'il croit permis ; il préfère de caractériser d'une manière supérieure, et en deux phrases fort

courtes, ceux qu'il ne faut pas lui demander. « Ces » vains ornemens qui amusent les malades sans les » guérir, qui font que nous plaisons au pécheur » mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise » à lui-même. »

Si nous cherchons ici le choix des ornemens convenables, qui les a connus mieux que Massillon, qui les tire presque tous des livres saints, mais en leur conservant le caractère et l'intention du genre, l'instruction? Quoi de plus ingénieux, mais en même tems de plus vrai et de plus frappant que la comparaison des curieux de sermons avec celle des *espions*, *exploratores*, qui viennent découvrir les endroits faibles de la contrée, *infirmiora terræ?* Et quel rapport de circonstances dans toutes les parties de la comparaison, comme dans celle des Israélites *aiguisant leurs instrumens de labour chez les Philistins*, comparaison qui n'est pas moins heureuse que la première! Celle du glaive lui appartient, et pourrait ne paraître que de l'esprit si tout ce qu'il y a d'esprit dans cette pensée, *vous vous amusez à examiner si le glaive brille*, ne devenait pas, indépendamment de la justesse de rapprochement, d'un sérieux effrayant après qu'il a peint le glaive prêt à frapper.

Esprit, talent, imagination, goût, onction, convenances de toute espèce, observées avec le tact

le plus délicat, et le tout sans la moindre appatence de recherches ni d'effort, voilà ce que vous avez pu voir, Messieurs, dans un morceau de quelques pages, et tout le reste est de la même perfection, et s'élève même, quand il faut, à des beautés et à des effets du genre sublime. Beaucoup d'esprit, un talent très-inégal et un goût très-peu sûr, c'est tout ce qu'on peut trouver dans l'abbé Poulle, depuis les deux premiers discours par où j'ai commencé cette analyse.

La même différence se fait sentir toutes les fois que cet écrivain se rencontre dans ce même parallèle, qu'il n'a pas craint de risquer plus d'une fois. L'homélie de Massillon *sur l'Enfant prodigue* est renommée par le pathétique, et l'on sait combien l'auteur abonde généralement en cette partie, éminente dans le genre comme dans son talent. Elle est très-peu de chose dans l'abbé Poulle, et se montre à peine chez lui, hors dans ce que vous avez vu *sur l'Aumône.* Ce n'est pas que sa composition soit froide; elle a les mouvemens et les tours que peut lui fournir l'imagination : ce n'est pas non plus qu'elle soit sèche, puisqu'elle n'est que trop figurée; mais elle n'est presque jamais animée de ce feu intérieur qui se répand de l'ame dans le style, et de là se communique à l'auditeur ou au lecteur. Le feu de l'abbé Poulle brille sans échauffer, parce que

c'est le feu de l'esprit, et l'on peut dire aussi que ses figures sont plus souvent du vernis que du coloris, parce qu'il ne sait pas les fondre, les nuancer, les graduer. Voyons-le à côté de Massillon, dans cet endroit de la parabole de l'Enfant prodigue, qui est d'un si touchant intérêt, même sans aucun des secours de l'art, dans le moment où il s'écrie : *Surgam et ibo ad patrem*, et ensuite dans la réception du père de famille.

« Ah ! je me leverai, *surgam*. Voilà le langage » de la pénitence, voilà la première expression du » cœur nouveau que la grace vient de créer en lui. » Je me leverai, je tromperai la vigilance du maître » impitoyable qui me tyrannise, je sortirai de cette » terre étrangère que désolent la famine et la mort : » *surgam*. Je me leverai malgré les railleries des » libertins, malgré la révolte de mes sens, malgré » les répugnances de la nature, malgré l'ascendant » de mes passions : *surgam*. Je me leverai quoi qu'il » m'en coûte ; et que m'en coûtera-t-il ? Qu'ai-je » encore à sacrifier ? Hélas ! j'ai tout donné au » monde, ou le péché m'a tout ravi. Je ne puis » offrir que mes larmes, mes regrets et l'aveu de » mes crimes. N'importe ! plein de confiance, je » me leverai et j'irai : *surgam et ibo*. Mais où ira » ce fils infortuné, ce pécheur affligé ? Lui reste- » t-il quelque asyle ? Où ira-t-il ? Pouvez-vous le

» demander? Il ira vers son père : *ibo ad patrem.*
» Quoi ! vers ce Dieu qu'il a outragé avec tant
» d'audace? Qu'il ne s'y trompe pas; il n'est plus
» son père; c'est un Dieu vengeur : qu'il redoute
» plutôt son indignation..... Il ne craint que son
» inimitié et son absence; il ne craint que de ne
» pas assez l'aimer. — Mais comment pourra-t-il le
» fléchir?..... Que vous connaissez peu la puissance
» de l'amour divin qui l'enflamme! Cet amour est
» plus fort que les habitudes les plus invétérées; il
» en brise toutes les chaînes : il est plus fort que le
» respect humain; il le brave : il est plus fort que
» la mort; il en triomphe : il est plus fort que la
» justice de Dieu; il la désarme : il est plus fort que
» le souverain juge; il en fait un père : *surgam et*
» *ibo ad patrem.* »

Pourquoi ce morceau, dont la marche est pressée, dont les tournures sont vives, produit-il si peu d'émotion? C'est que l'art s'y montre trop à découvert, et qu'ici surtout il fallait se laisser aller tout entier à l'épanchement du cœur, se mettre à la place du Prodigue et du pécheur pénitent dont il est la figure, au lieu de découper pour ainsi dire tout ce fond de vérité et de pathétique en dialogue, en interrogations, en discussions : *mais où ira-t-il?..... Il ira vers son père..... Mais comment pourra-t-il le fléchir? Que vous connaissez mal, etc.* et ces phrases

monotones et symmétrisées sur l'amour divin : *il est plus fort et il brave : il est plus fort et il triomphe : il est plus fort et il désarme !* Cela pourrait n'être point mal ailleurs ; ici tout cela est trop arrangé pour ne pas refroidir. Mais écoutez le maître, le grand maître ; vous croirez presque que tout le monde aurait dit comme lui : *Quivis speret idem :* et vous savez que, surtout dans le pathétique, c'est le trait de la perfection. Dès les premières phrases où il peint les combats intérieurs du Prodigue, les larmes sont prêtes à couler, tant il y a de vérité dans la peinture, tant les teintes en sont profondément tristes et douloureuses ; et dès que le Prodigue parle, il est impossible que nos larmes ne se mêlent pas aux siennes.

« Combattu par ces agitations infinies qui partagent le cœur sur le point d'un changement, par » cette vicissitude de pensées qui se défendent et » qui s'accusent, cherchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-» même, laissant couler des torrens de larmes sur » son visage, n'étant plus maître de sa douleur, » baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les » lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son » salut et sa délivrance, que tardé-je donc encore, » dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des » soupirs ? Qui me retient encore dans les liens

» honteux que je respecte ? Les plaisirs ? ah ! depuis » long-tems il n'en est plus pour moi, et mes jours » ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les en- » gagemens profanes et la constance mille fois » promise ? mais mon cœur était-il à moi pour le » promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer » pour des créatures qui n'en ont jamais eu pour » moi ? Le bruit que mon changement va faire dans » le monde ? mais pourvu que Dieu l'approuve, » qu'importe ce qu'en penseront les hommes ? Ne » faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins » tous ceux qui l'ont été de mes scandales ? Et d'ail- » leurs, que puis-je craindre du public, après le » mépris et la honte que m'ont attirés mes désor- » dres ? L'incertitude du pardon ? ah ! j'ai un père » tendre et miséricordieux ; il ne demande que le » retour de son enfant, et ma présence seule réveil- » lera toute sa tendresse. »

Qui est-ce qui ne sentira pas combien ces seuls mots, « Ah ! j'ai un père tendre et miséricordieux, » sont au dessus de toute l'analyse dialoguée et de toutes les définitions compassées que nous donne l'abbé Poulle sur l'amour divin ! Mais continuons.

« Je me leverai donc, *surgam*. Je ferai un effort » sur la honte qui me retient, et sur ma propre » faiblesse. J'irai dans sa maison sainte, où il est » toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs :

» *ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, » dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai; » mais il est encore mon père. »

Ne semblerait-il pas que ces paroles, « Je suis un » enfant ingrat, etc. » sont à tout le monde? Gardez-vous de le croire : elles ne sont qu'au génie; car il n'y a que lui qui sache parler comme la nature, et qui obtienne aussi les mêmes effets.

« *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute » l'amertume de mon ame, et là, ne faisant plus » parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père,* » *j'ai péché contre le ciel et devant vous;* contre le » ciel, par le scandale et le déréglement public de » ma conduite; contre le ciel, par les discours d'im- » piété et de libertinage que je tenais pour me cal- » mer et m'affermir dans le crime; contre le ciel, » parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais » levé les yeux en haut pour le regarder et me » souvenir que c'était là ma patrie et mon origine; » contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de » sa lumière, et de tous les jours qui ont composé » le cours de ma vie triste et criminelle : *peccavi in* » *cœlum.* »

C'est là que l'analyse n'est pas froide, parce qu'elle est toute de choses et de sentimens, et non pas de mots et de formes, où il n'y a que de la recherche et de la symmétrie.

..... « Quel changement et quel exemple plein de » consolation pour les pécheurs ! La grace abonde » où le péché avait abondé. Il semble, ô mon Dieu ! » que vous vouliez être particuliérement le père » des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu » des pécheurs, le consolateur des pénitens. Aussi, » comme si tous les titres pompeux qui expriment » votre grandeur et votre puissance n'étaient pas » assez dignes de vous, vous voulez qu'on vous » appelle (1) *le père des miséricordes et le Dieu de* » *toute consolation.* »

Voilà comme il convient de parler de l'amour de Dieu pour nous ; aussi ces expressions sont celles de l'Écriture : c'est là que Massillon nourrissait son génie et son éloquence, et c'est ce qui lui fournit des mouvemens et des expressions qui ont bien un autre mérite que le brillant de l'abbé Poulle : « Il semble, ô mon Dieu ! que vous vouliez être » particuliérement le père des ingrats, etc. » Cette expression est sublime, quoiqu'elle paraisse ou plutôt parce qu'elle paraît simple. Comme elle est profondément sentie ! Et l'abbé Poulle a aussi voulu caractériser ici cet amour ; mais comment ? « Le » salut, la vie, dit le prophète, voilà sa volonté, » voilà son desir, voilà sa soif, et si nous osons le

(1) *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis.*

» dire, voilà sa passion. *Vita in voluntate ejus.* » L'effort n'est pas la force : ce passage suffirait pour le prouver. L'auteur exagère autant qu'il est possible les idées et les mots ; il va jusqu'à donner à Dieu de *la passion :* et que tout cet échafaudage est loin de cette attendrissante apostrophe où Massillon invoque *le père des ingrats, le Dieu des pécheurs, etc.!* C'est l'esprit qui tâche, et le cœur qui se répand ; et si jamais ce principe que vous avez entendu chez les Anciens, *pectus est quod disertum facit, l'éloquence est dans le cœur,* a dû se réaliser de la manière la plus sensible, c'est sans doute dans les orateurs d'une religion qui est toute dans le cœur.

L'abbé Poulle a-t-il assez consulté le sien et le nôtre dans l'entrevue du père et du fils ? Voici le morceau, dont le commencement est bien, mais dont la fin est extrêmement mauvaise. « A peine » l'Enfant prodigue se montre-t-il dans l'éloigne- » ment, que son père l'apperçoit : *Cùm autem adhuc* » *longè esset, vidit illum pater illius.* Il ne fallait » pas moins que les yeux d'un père pour le recon- » naître de si loin et dans un état si déplorable. » *Vidit,* il le voit : que ce premier regard est puis- » sant ! Le pardon est déjà dans l'ame du père ; la » misère lui fait oublier l'ingratitude. A l'aspect de » cet objet pitoyable, ses entrailles sont émues de

» compassion ; *la nature, jusqu'alors assoupie, se* » *réveille comme d'un sommeil profond ; elle se déclare* » *avec toutes ses flammes ; elle emporte le père vers* » *cette partie de lui-même qui vient se rejoindre à* » *son principe ; il croit acquérir une nouvelle exis-* » *tence.* »

Tout est également faux, tout est également froid dans les dernières lignes de ce morceau, qui promettait plus et mieux. A quoi donc pensait l'auteur avec sa *nature assoupie qui se réveille ?* Eh ! c'est parce qu'elle a toujours veillé dans le cœur du père, c'est parce qu'elle a été si long-tems *assoupie* dans celui du fils, que l'impression de ce moment est si puissante sur tous les deux. Quelle méprise ! quelle étourderie ! Comme l'esprit se méprend aisément quand il se met à la place du cœur ! Mais aussi comme il gâte tout ! Quelle *nature* que celle qui *se déclare avec toutes ses flammes*, et cette *partie* qui *vient se rejoindre à son principe !* Je ne saurais dire combien il y a de glaces dans ces *flammes*, et combien ce jargon philosophique me fait mal. Ce n'est pas la faute de la bonne philosophie ; mais déjà, comme vous le voyez, cet abus des expressions abstraites, devenu depuis une manie épidémique, une peste dans les beaux arts, commençait à corrompre le talent même. Il est si aisé d'écrire des *flammes !* Et combien nous avons vu de *flammes*

comme celle-là ! et combien d'écrivains *brûlans*, et de styles *brûlans*, et d'ouvrages *brûlans*, qui n'ont produit qu'un froid mortel !..... Retournez vîte à Massillon qui n'a point de *flammes*, et n'en parle jamais, mais dont le cœur échauffe si doucement le nôtre.

Une heureuse chaleur anime ses discours,

disait Boileau en parlant d'Homère, et c'est la seule fois qu'il s'est servi de ce mot de *chaleur*, prodigué de nos jours si abusivement, comme nous le verrons en son lieu, et devenu la poétique universelle.

« Le père de famille ne se contente pas de courir » au-devant de son fils retrouvé; il se jette à son » cou, il l'embrasse, il le baise; son cœur peut à » peine suffire à toute sa tendresse paternelle; ses » faveurs sont encore au dessous de sa joie et de son » amour : *Cecidit super collum ejus et osculatus est* » *eum.* Il retrouve son fils qu'il avait perdu : *Perierat* » *et inventus est.* Il le retrouve, à la vérité, sale, » hideux, déchiré; mais ce qui devrait allumer ses » foudres, ne réveille que son amour; il ne voit en » lui que ses malheurs; il ne voit plus ses crimes. » *Perierat et inventus est.* Il n'a pas oublié que c'est » ici un enfant ingrat et rebelle; mais c'est ce sou- » venir même qui le touche; il voit revivre un » enfant qui était mort à ses yeux; il recouvre ce

» qu'il avait perdu : *Cecidit super collum ejus et os-*
» *culatus est eum.* Image tendre et consolante de la
» joie que la conversion d'un seul pécheur cause
» dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu
» fait sentir à une ame dès les premières démarches
» de son retour vers lui ! *Cecidit, etc.* O clémence
» paternelle ! ô source inépuisable de bonté ! ô mi-
» séricorde de mon Dieu ! Eh ! que vous revient-il
» donc du salut de la créature ? » C'est là encore un trait de sentiment que cette dernière phrase, un mouvement admirable, digne de terminer cette effusion de sensibilité.

En continuant d'examiner de près les défauts du style de l'abbé Poulle, nous trouverons qu'il manque d'harmonie et de variété. Les critiques superficiels s'imaginent trop aisément que le style qui n'est pas dur est nombreux. C'est se tromper beaucoup : l'harmonie oratoire, comme l'harmonie poétique, est une véritable science, presque toute d'instinct, il est vrai, dans le petit nombre d'écrivains heureusement organisés, mais dont leurs propres travaux, leurs études, leurs réflexions leur expliquent les règles, et dont la pratique ou l'oubli se démontrerait facilement si ce genre d'analyse ne devenait pas trop minutieux par rapport à l'importance des objets qui nous occupent. Nous pouvions nous le permettre dans la poésie, où il est

beaucoup plus sensible, parce que l'oreille demande encore bien plus au poète qu'à l'orateur : ici nous nous bornerons à vous rappeler que l'orateur ne doit cependant pas la négliger, ni pour l'auditeur ni pour le lecteur, et que dans l'éloquence du dernier siècle vous avez vu quel était le prix et l'effet de cette partie de l'art. Elle manque à l'abbé Poulle : tout homme un peu familiarisé avec les grands écrivains qui ont connu le nombre de notre prose, la diversité de ses tours, le mouvement de ses phrases et la grâce de ses constructions, s'appercevra que l'abbé Poulle en a fort peu senti ou étudié les ressources; que la plupart de ses phrases sont coupées uniformément et comme en lignes parallèles; qu'il affectionne ou affecte beaucoup trop les mêmes formes de style, et particuliérement deux des plus faciles, l'exclamation ou l'apostrophe, et l'énumération des parties. Ces deux figures de diction sont fort belles quand elles sont ménagées à propos; mais l'art exige qu'on s'en passe communément, et qu'on ait soin de passer d'ordinaire d'une forme de phrase à une autre, et que dans une même phrase on varie encore la structure des membres qui la composent. C'est en quoi Massillon a excellé en prose, comme Racine en vers, et c'est un des charmes qui attachent à la lecture de leurs ouvrages ceux mêmes qui ne pourraient pas s'en rendre compte.

compte. Mais un orateur est obligé d'en savoir le secret et la théorie, et l'abbé Poulle n'y a guère pensé. Il n'est pas rare de trouver chez lui des apostrophes redoublées jusqu'au dernier excès : des paragraphes entiers et fort longs en sont entiérement composés. Il ne prodigue pas moins l'énumération, soit des analogies, soit des oppositions. En voici des exemples rellement abusifs, qu'ils suffiront pour prouver la justice du reproche.

« Quel débordement de corruption ! quelle agi-» tation dans les esprits ! quelles opinions ! quels » systèmes ! quelles mœurs ! quel avilissement ! quels » scandales ! quelles passions ! quelles idoles ! quel » luxe ! quelles ruines ! quels forfaits ! » Quand on procède de cette manière, il semble qu'il n'y ait pas de raison pour finir, à moins que les mots ou l'haleine ne vous manquent, et cela peut faire peur. Voici des endroits où la monotonie est encore plus fatigante, parce qu'elle se joint à l'affectation. « Ce » sentiment une fois fixé devient goût ; ce goût de-» vient attrait ; cet attrait devient faiblesse ; cette » faiblesse devient passion ; cette passion devient » ivresse ; cette ivresse devient frénésie ; cette fré-» nésie n'a plus de nom : elle est tous les crimes. » Le dernier trait est beau ; car il est vrai que tous les crimes sont au moins en germe dans une passion extrême. Mais c'était une raison de plus pour

restreindre la gradation antérieure à deux ou trois traits tout au plus, à ceux qui sont réellement marqués, comme faiblesse, passion, frénésie. C'est là qu'il fallait se borner. Le reste est une sorte de découpure morale, indigne non-seulement de la chaire, mais de toute diction oratoire. C'est un synonyme subtil et même fort équivoque, des mots *sentiment*, *goût* et *attrait* : je ne sais trop si l'*attrait* n'est pas avant le *goût*, et le *goût* avant le *sentiment* : je ne me soucie pas de l'examiner, surtout ici; mais je suis très-sûr que cette décomposition morale est beaucoup trop alambiquée pour la chaire, et n'a rien d'instructif pour l'auditoire : il y a ici complication de fautes.

Deux pages après, même monotonie, et encore plus vicieuse, parce qu'elle tient bien plus de place : il s'agit toujours des passions. « La naissance n'a » point de lustre qu'elles ne ternissent; l'éducation » n'a point d'empreinte qu'elles n'effacent; le cœur » n'a point de semences de vice qu'elles ne dévé- » loppent; l'état propre n'a point de décence qu'elles » ne blessent; la pudeur n'a point de barrières » qu'elles ne franchissent; la société n'a point de » nœuds qu'elles ne rompent; l'amitié n'a point de » lois qu'elles ne violent; la religion n'a point de » sacrement qu'elles ne profanent; la conscience n'a » point de cris qu'elles n'étouffent; la raison n'a point

» de lumières qu'elles n'obscurcissent ; la probité » n'a point de sentimens qu'elles n'éteignent ; la na- » ture n'a point de droits qu'elles n'immolent ; le » ciel n'a point de foudres qu'elles ne bravent. »

Oh ! certes en voilà trop. Comment voulez-vous qu'à la fin de la phrase on se souvienne du commencement, quand elle a fait passer si rapidement devant nos yeux cette multitude d'objets ? On n'est qu'étourdi et las, et l'on ne songe qu'à respirer quand on voit que l'orateur peut enfin respirer lui-même.

Après les amas d'analogies, voici des amas d'oppositions. « (Dans le ciel) nous n'aurons besoin ni » de justice, il n'y a point d'iniquité ; ni d'humi- » lité, il n'y a point d'amour-propre ; ni de pa- » tience, il n'y a point d'épreuves ; ni de zèle, tout » y est saint ; ni de tempérance, il n'y a point de » cupidité ; ni de force, il n'y a point d'obstacle ; » ni de prudence, il n'y a point de piége ; ni de » vigilance, il n'y a point d'ennemis ; ni de com- » passion, il n'y a point de malheureux ; ni de » prières, il n'y a point de besoin ; ni de foi, il n'y » a point de voile ; ni d'espérance, il n'y a point de » retardement. »

J'ai souvent remarqué, aux lectures publiques de l'Académie, que cette forme d'accumulation, l'un des moyens familiers de l'élocution plus am-

bitieuse que saine, et l'un de ceux dont Thomas entre autres a le plus abusé, était volontiers applaudie. Elle n'en est pas moins fastidieuse en elle-même; elle l'est immanquablement à la lecture du cabinet, et jamais nos grands orateurs ne l'ont employée, au moins de cette manière. Quand ils assemblent les objets, et que le sujet et l'art le demandent, ils évitent l'inconvénient de les faire papilloter pour ainsi dire à la vue par l'uniforme concision des petites phrases; ils les distribuent en parties proportionnées, qui se pressent sans trop se ressembler, et qui finissent par un résultat supérieur à tout le reste. Quant à l'applaudissement donné au fracas étourdissant des énumérations en incises, il est facile à expliquer; c'est que rien ne favorise plus une certaine rapidité de débit, qui entraîne l'auditeur et le parleur à la fois, et qui offre une foule de pensées en beaucoup moins de tems qu'il n'en faut pour les saisir; ce qui fait que quand on est au bout, l'auditoire est satisfait de l'orateur et de lui, en supposant de part et d'autre plus d'esprit qu'il n'y en a; car il est rare d'ailleurs que ces énormes énumérations ne péchent encore dans le détail; et ici, par exemple, il n'est pas vrai qu'il n'y air, dans le ciel, ni *humilité* ni *prière :* il y a humilité, parce qu'il est doux à l'être créé de sentir que, n'étant rien par lui-même, il n'est devenu tout

ce qu'il est que par Dieu et en Dieu : il y a prière, parce que la charité, qui est immortelle, *prie* sans cesse, dans les bienheureux, pour ceux qui peuvent l'être un jour, et de là même l'invocation des anges et des saints, à qui nous disons : *Priez pour nous.*

Ceci nous ramène aux nombreuses fautes de justesse dans la pensée ou dans l'expression, d'autant plus choquantes chez l'abbé Poulle, qu'elles sont semées en foule dans un plus petit nombre d'ouvrages. Il se propose, dans son sermon *sur le Ciel*, de nous faire voir *en quoi consiste la félicité que Dieu réserve à ses serviteurs*, et il dit pour la première partie : « Le juste, heureux dans le ciel *parce qu'il* » *se possède lui-même, et qu'en lui il trouve ses œuvres* » *et ses vertus.* » Parmi les idées qu'il nous est donné de concevoir *de la félicité* céleste, jamais, ce me semble, on n'a compté celle-là. L'explication qu'en fait l'orateur dans la suite, en ôte à peu près le faux, et le ramène à la vérité sans qu'il y pense ; mais l'explication même aurait dû l'avertir qu'il n'y a nulle vérité dans cette proposition fort singulière, que *la félicité du juste, dans le ciel, consiste d'abord en ce qu'il se possède lui-même.* L'Écriture ne nous dit rien de semblable, et rien n'est plus contraire à l'esprit de notre foi. C'est uniquement et absolument dans la possession de Dieu que nous pouvons être et que nous serons heureux, et en cela même

la foi est conforme à la philosophie. L'intelligence de l'homme, émanée de l'intelligence suprême, ne peut se reposer que dans la réunion à son principe. Elle ne peut en aucun sens *se posséder elle-même*, ou jouir d'elle-même; ce qui est la même chose : c'est l'attribut exclusif de l'être unique et parfait. Il n'est pas plus vrai qu'elle puisse être heureuse *en retrouvant en elle ses œuvres et ses vertus*; elle ne peut y retrouver que sa fidélité aux inspirations de la grace, et *ses œuvres et ses vertus*, qui se réduisent à ce seul mérite, ne peuvent pas faire sa félicité. L'Écriture y est formelle, puisque le prophète dit à Dieu : « Vous nous donnerez la paix, » car c'est vous qui avez opéré toutes nos bonnes » œuvres (1). » Je sais qu'il faut absolument le concours de notre volonté; mais si elle est toujours libre, elle est toujours mue pour le bien, par la grace, qui demeure par conséquent le premier principe de tout bien (2); et c'est parce que ces deux choses sont inséparables en elles-mêmes, qu'il ne fallait pas les séparer, dans l'idée du bonheur que

(1) *Domine, dabis pacem nobis, omnia enim opera nostra operatus es nobis.* Isaïe.

(2) « *Sine me nihil potestis facere :* » C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit, et cela seul aurait dû fermer la bouche aux Pélagiens, s'il était possible que les hérétiques fussent de bonne foi.

nous leur devrons. Il est impossible que, dans le ciel, le juste *retrouve en lui ses œuvres et ses vertus*, sans y retrouver en même tems les bienfaits de Dieu, et c'est cela même qui fera sa *félicité*, puisqu'on aime davantage le bienfaiteur, à mesure que l'on connaît mieux ses bienfaits; et c'est une des vérités que l'abbé Poulle a le mieux développées dans son sermon. Mais, encore une fois, il soigne trop peu l'exactitude des idées et des expressions, qui, dans un interprète de la doctrine, est un devoir encore plus qu'un mérite. Sans doute il ne faut pas que le théologien se montre trop, mais il est encore bien plus dangereux qu'il manque dans le prédicateur. Qu'il nous dise, dans ce même sermon : « Ils ne » seront plus des mystères pour nous ces liens puis- » sans qui unissent le monde visible au monde in- » visible, la matière à l'esprit, le tems à l'éternité, » la nature à la grace, la terre au ciel, les hommes » à Dieu : » cela est bien rassemblé, et la précision ne nuit ni à la noblesse ni à la clarté; mais pour- quoi ajouter : « Qu'il est doux d'embrasser ainsi » d'une *seule* connaissance toutes les merveilles du » Tout-Puissant, et d'en mesurer l'étendue ! » *D'une seule connaissance!* Je n'en crois rien du tout; cela n'appartient qu'à Dieu, et l'abbé Poulle n'est ni plus exact ni plus fort en métaphysique qu'en théologie. C'est précisément parce que toutes *les*

connaissances de l'intelligence créée sont par elles-mêmes successives, et parce que *les merveilles du Tout-Puissant* sont infinies, que nous concevons très-bien que l'éternité ne sera pas trop pour les comprendre et en jouir. Et voilà que je tombe encore ici sur une terrible énumération, qui sera la dernière que je citerai. « Nous découvrirons son ardeur dans » les chérubins, son intelligence dans les esprits » célestes, sa lumière dans les prophètes, sa force » dans les martyrs, son zèle dans les apôtres, sa » science dans les docteurs, sa pureté dans les vier- » ges, sa sainteté dans tous ses élus, ses figures dans » les patriarches, les ombres du sacrifice de Jésus- » Christ dans les cérémonies anciennes, la réalité » dans le mystère de nos autels, son sang précieux » dans les sacremens, sa vérité dans sa parole; » son unité et son infaillibilité dans l'Église, son » sacerdoce dans les prêtres, son autorité dans les » rois, sa sagesse dans l'équité des lois humaines, » sa fécondité dans la terre, sa justice dans les en- » fers, sa magnificence au dessus des cieux. » Après tant d'exemples de cette profusion trop facile, je ne remarquerai rien ici, si ce n'est ce que j'ai déjà indiqué, qu'à force de vouloir diviser pour énumérer, on distingue ce qui n'est pas divisible, et certainement la sainteté, la pureté, l'intelligence de Dieu sont également dans tous les ordres d'esprits célestes.

« Étonnement de l'ame qui *soutient sans crainte* » *l'examen de Dieu*, et qui peut sans danger *s'admi-* » *rer et se servir à elle-même de spectacle!* » Toutes ces expressions ne sont pas assez ménagées. Il ne suffit pas de s'expliquer quatre lignes après, et de dire que *l'ame ne saurait se considérer sans retrouver Dieu en elle.* Il faut d'abord ne pas alarmer les oreilles par des termes qui semblent outrés quand ils sont seuls. Si l'on veut à toute force dire que *l'ame peut s'admirer sans danger*, au moins doit-on ajouter tout de suite, parce qu'elle ne peut s'admirer qu'en Dieu; encore est-il beaucoup plus convenable de dire que l'ame admire Dieu en elle, et qu'elle est à elle-même un spectacle, celui des miséricordes du Tout-Puissant. C'est en ce sens que le psalmiste disait ces paroles si touchantes : « Venez, entendez, ô vous tous qui craignez Dieu, » et je vous raconterai les grandes choses qu'il a » faites pour mon ame. » Ceux qui sont inspirés et remplis de Dieu *n'admirent* jamais que lui et non pas eux-mêmes, et cela doit être encore plus, s'il est possible, dans le ciel que sur la terre.

J'ai dit que l'abbé Poulle était sujet à outrer de toute manière, et j'en rencontre des preuves de tous côtés. Il dit que la corruption générale, qui déjà s'avançait à la suite de l'irreligion, était *une preuve de la nécessité de la foi.* Rien de plus certain. Mais

il ajoute avec son impétuosité plus poétique que raisonnable : « Que les ministres évangéliques se » taisent : elle n'a pas besoin d'apôtre ni de défen- » seur ; sa cause est devenue celle de la société ; » l'irréligion s'est blessée de ses propres armes ; les » yeux s'ouvrent ; on voit le mal, etc. » Plût à Dieu! Il a vu vingt ans après combien il s'était trompé là-dessus, et en est convenu dans sa dernière prédication, comme on va le voir. Mais ce n'est pas là qu'est la faute. L'espérance, la probabilité du bien peut justifier le tour oratoire, qui en fait une réalité. Ce qui est trop fort, c'est de s'écrier : *Que les ministres évangéliques se taisent.* Non, cette figure, qui serait bonne ailleurs, est hors du genre dont elle blesse les lois. En aucun cas les ministres évangéliques ne doivent *se taire*, et la foi, qui *n'a jamais besoin de défenseur* pour elle-même, puisque par elle-même *elle se justifie* assez, *justificata in semetipsâ*, a toujours besoin d'*apôtres* pour les fidèles, parce que la foi ne se sépare pas de la charité.

« Prenez-y garde : dans le monde on est heureux, » *moins par son propre bonheur que par le malheur* » *des autres :* étrange félicité ! » Fort étrange en effet : si elle existait réellement, ce serait celle du méchant, et l'on sait assez que le méchant n'est point *heureux :* la sagesse suprême y a pourvu. L'auteur a voulu dire que souvent les avantages de l'un

sont au détriment de l'autre ; il répète, quatre lignes plus bas, ce qu'on avait dit mille fois dans les mêmes termes, de *ces dieux de la terre, qui pour faire un heureux font cent misérables.* Soit : on entend ces expressions, mais les siennes sont forcées et louches dans une phrase qui s'annonce pour sentencieuse par ces mots, *prenez-y garde :* on doit alors *prendre garde* soi-même à ce qu'on dit, et quelle que soit l'origine de la fortune, ou de la puissance, ou des hommes, il est généralement faux qu'on soit *moins heureux* par la jouissance de ces biens, quels qu'ils soient, que parce qu'ils sont enlevés à d'autres : cela ne peut arriver que dans le cas d'une rivalité haineuse, et c'est une exception. Si l'on est *heureux*, c'est par les jouissances plus ou moins illusoires que procurent ces biens, et qui seraient même souvent troublées si l'on n'éloignait, le plus qu'il est possible, l'idée des privations qu'elles peuvent coûter aux autres.

« Que vous prodiguera le monde? Des plaisirs? » Plaisirs trompeurs : s'ils sont grossiers, ils dégra- » dent ; s'ils sont délicats, ils s'émoussent ; s'ils sont » continus, ils fatiguent ; s'ils sont outrés, ils dé- » truisent ; s'ils sont honnêtes, *ils ressemblent trop* » *à la vertu, ils vous dégoûtent.* »

Je n'entends pas trop comment *les plaisirs s'émoussent s'ils sont délicats* : il me semble que ce

qui les émousse d'ordinaire, c'est la satiété plus que la délicatesse, et que les plaisirs *délicats* sont ceux qui *s'émoussent* le moins. Mais ce qui est bien plus inexcusable, c'est le dernier membre de la phrase. Si elle est générale (et le commencement, *plaisirs trompeurs*, indique qu'elle doit l'être), il est d'une fausseté révoltante de dire que *les plaisirs honnêtes vous dégoûtent, parce qu'ils ressemblent trop à la vertu.* Ce trait de satyre violente ne pourrait s'adresser qu'à des hommes à qui l'on reprocherait le dernier excès de la corruption; encore pour ceux-là *le dégoût des plaisirs honnêtes* ne vient pas de ce qu'*ils ressemblent à la vertu*, mais de ce qu'ils n'ont pas plus le sentiment de ces plaisirs-là que de la vertu. Cette aversion pour la vertu en elle-même, caractère de quelques monstres, et par conséquent exception, n'est jamais devenu général que dans les *révolutionnaires*, et l'on sait que c'est aussi la première fois que les exceptions monstrueuses sont devenues des généralités. J'ajoute sur ce même passage, que ni le moraliste ni le prédicateur n'ont besoin de calomnier les plaisirs pour apprendre à les craindre; il suffit de les montrer tels qu'ils sont: la Providence a eu soin de mettre assez d'amertume au fond du vase pour faire redouter l'ivresse et le poison. Il ne s'agit donc que de combattre la séduction, qui vous en présente les bords couverts

de miel et de fleurs, et c'est pour cela que la sagesse éleve la voix ; mais cette voix doit être celle de l'exacte vérité, qui a déjà par elle-même trop de peine à se faire entendre. Si vous l'exagérez, on ne l'écoutera même pas : en voulant augmenter sa force, vous lui ôterez son autorité.

N'est-ce pas encore aller trop loin, que de s'écrier comme fait l'abbé Poulle, à propos des espérances mondaines : « Les fondez-vous sur un mérite éclatant ? *Ah ! vous êtes perdus !* Ils excitent » l'envie plus que l'admiration, etc. » *Ah ! vous êtes perdus !* est beaucoup trop fort, et tient trop de la déclamation. Le proverbe vulgaire a répondu fort raisonnablement à ces plaintes hyperboliques : *Il vaut mieux faire envie que pitié.* Quoi qu'en dise l'abbé Poulle, on n'est point *perdu* pour avoir *un mérite éclatant :* c'est en soi-même un moyen d'avancement en tout genre ; et quant aux obstacles, aux dégoûts, aux retours fâcheux, aux disgraces éventuelles, n'avait-il pas un assez beau champ dans ce dessein de la sagesse suprême, qui a voulu qu'en ce monde, ce qu'il y a de meilleur en soi fût encore assez acheté et assez précaire pour nous avertir que le bien réel n'est pas ici ? Il ne s'agissait pas de faire peur du mérite, mais d'enseigner que sa vraie récompense est dans celui qui le donne et qui *couronne ses propres dons*,

pourvu qu'on se souvienne de les rapporter à lui.

L'abbé Poulle eut de bonne heure trop de réputation pour n'être pas appelé à prêcher le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française : c'était une épreuve annuelle, proposée aux aspirans à l'éloquence de la chaire, et une lice assez éclatante pour qu'il fût honorable seulement d'y être admis. Ce qui peut paraître singulier, c'est que, dans ce genre, qui se rapprochait beaucoup plus de son talent que du sermon, il ne se soit nullement élevé au dessus de la portée ordinaire : il n'est qu'au dessus de la foule, et son discours est resté au dessous de plusieurs de ceux qui l'ont suivi. Il est médiocre en tout, si ce n'est que la diction est plus soignée et plus correcte, sans doute parce qu'il se souvint qu'il parlait devant les juges du langage. Mais la mesure des idées y est plus d'une fois oubliée comme ailleurs. « Il faut en convenir : la » sainteté la plus commune est héroïque dans les » rois ; eux seuls font à la religion des sacrifices » dignes d'elle. » Passe pour la première proposition, qui pouvait cependant être mieux énoncée ; mais la seconde est absolument fausse, injurieuse à la *sainteté* et à la religion. Le prix des *sacrifices* est dans le cœur, et non pas dans les choses, et c'est pour cela que Dieu seul en est le vrai juge. Mais il n'est pas nécessaire d'être roi pour *sacrifier à la*

religion ce que la faiblesse humaine peut avoir de plus cher, et dès-lors il n'y a point de sacrifice plus *digne d'elle.* La manière dont l'auteur appuie sa pensée n'est pas plus juste que la pensée même. « Il est rare que les particuliers puissent satisfaire » leurs passions. » Rien n'est plus commun; et oublie-t-il qu'entre un roi et les *particuliers*, il y a les grands, les puissans, les riches, et ceux-là ont-ils donc tant de peine *à satisfaire leurs passions ?* « Il est plus rare qu'ils les satisfassent sans trouble et » sans amertume. » Et les rois en sont-ils exempts ? Qui était plus roi que Louis XIV ? Et lisez l'histoire de ses passions. Ah ! ce n'est pas un privilége de la royauté, d'ôter aux passions ce qui en est inséparable : la Nature y a mis bon ordre. Tout ce morceau n'est encore qu'une déclamation. Mais il y a une expression fort belle : « Les passions des » rois sont souveraines comme eux. » Oui, c'est-à-dire qu'elles sont obéies : est-ce une raison pour qu'elles ne soient pas troublées ? Le trouble est en elles-mêmes et dans leur objet, et c'est là que la *souveraineté* ne peut rien. Mais si l'abbé Poulle est souvent rhéteur, il a souvent aussi ce que peut avoir un rhéteur qui a du talent, et ce que je remarquais dans cette dernière phrase, de l'imagination dans le style, comme dans ce qu'il dit de l'espérance : « Elle nous tient lieu d'une sorte d'immensité par

» les songes infinis de l'avenir. » Ce mérite de diction est celui qui le distingue le plus, et ce n'est guère que par-là qu'il mérite une place distinguée. Mais il n'est pas non plus exempt, à beaucoup près, de mauvais goût, même dans cette partie; il péche trop fréquemment contre la propriété et la vérité des expressions. « Les adversités ne laissent à » l'homme que l'inflexible et outrageuse vérité. » Le mot d'*outrage* emporte toujours l'idée d'une injustice quelconque, et la *vérité* ne peut s'accorder avec l'injustice. Cette critique, je l'avoue, est peut-être un peu sévère, et je ne la laisse subsister que pour faire mieux sentir combien il importe d'étudier le rapport des idées avec les expressions : c'est une des études les plus nécessaires pour se former l'esprit et le style. Mais voici des fautes bien plus palpables : « La foi le punit d'avance par *les foudres* » *de ses terreurs.* » J'entendrais fort bien la terreur des foudres, mais non pas *les foudres des terreurs :* ce n'est pas là une métonymie, c'est une pure confusion de mots. « La foi épure les passions; elle » les *surnaturalise.* » C'est un néologisme bizarrement recherché. La foi, comme le dit l'auteur auparavant, *règle et captive les passions :* fort bien ! mais en y substituant des affections, des espérances, des desirs d'un ordre plus relevé, d'un ordre surnaturel, et qui ne sont point des *passions* dans le sens usuel de

de ce mot. C'est parce que l'idée de l'auteur n'était pas juste, qu'il a forcé son expression. « L'on re- » tombe enfin par inclination ou par lassitude aux » pieds de l'*idole* qu'on n'avait proscrite et *blas-* » *phémée* que par devoir et par religion. » Assemblage de mots discordans : on ne peut blasphémer que ce qui est sacré, et une *idole* est-elle sacrée? Et comment *blasphème*-t-on *par devoir et par religion?* Ces mots, qui s'excluent, avertissaient d'eux-mêmes l'auteur que l'idole, qui a été *proscrite*, rejetée, foulée aux pieds *par devoir et par religion*, n'a pas été et ne pouvait pas être *blasphémée*. « Il » vole au ciel pour jouir, il revient sur la terre pour » mériter, il revole au ciel *par toute* son ame. » Ces *concetti* sont d'autant plus déplacés, qu'il s'agit d'un homme de foi; ce qui n'invire pas à des jeux d'esprit. Mais *revoler au ciel par toute son ame* est encore pis; c'est emphase, jargon et barbarisme. On ne vole pas plus *par son ame* que par ses ailes.

Il est beaucoup moins blâmable d'appeler *des sublimes intelligences* les sages ministres « que la con- » fiance et les bienfaits de saint Louis atrachaient » à sa personne. » Mais c'est blesser sans aucun profit l'usage reçu, qui affecte cette expression de *sublimes intelligences* aux esprits célestes. Je laisse de côté quelques inélégances, comme *en droiture* pour *directement*, et que je ne remarque même

que parce que cette locution familière est répétée ; des figures inexactes, comme *en butte à la dépravation :* ces taches seraient peu de chose ou ne seraient rien dans un style qui serait généralement sain. Mais il n'est pas indifférent d'observer ce qui manque à des phrases où l'insuffisance d'expression rend faux ce qui en soi-même serait vrai. « Quel- » que immenses, quelque *excessifs* que soient les » bienfaits de Dieu, ils sont cependant *bornés*, et » par-là même ils ne suffisent pas pour notte parfait » bonheur. » D'abord *excessifs* esr un mor ttès-impropre : l'*excès* est incompatible avec tout ce qui est de Dieu. Ensuite comment des bienfaits *immenses* sont-ils *bornés ?* Les termes se contredisent. Je sais qu'il voulait et devait dire : « Quoique par elles- » mêmes les miséricordes de Dieu n'aient point de » bornes, cependant ses bienfaits sont ici-bas celles » de notre nature et du tems, etc. » Mais il ne l'a pas dit.

N'est-il pas singulier aussi que ce même écrivain, dont le défaut est de trop laisser voir un art qu'il faut toujours cacher, quelquefois en oublie absolument les lois les plus communes ? Et cet étrange oubli s'offre à nous dans son meilleur ouvrage, dans l'exorde du discours *sur l'Aumône !* Comme il établit sa division sur des vérités générales, quoique son objet particulier soit de prêcher

en faveur des prisonniers, il dit fort à propos : « Si » d'abord nous paraissons nous éloigner d'eux, » notre sensibilité nous y ramenera sans cesse : » pourrions-nous les oublier ? Ils sont si près de » nous ! » Excellent jusque-là. Il ajoute : « *Nous aurons soin de marquer tous nos retours par des traits pathétiques*, etc. » Eh ! faites-le sans le dire. Quelle inadvertance ! Quel orateur a jamais dit qu'il *aura soin d'être pathétique ?* Cela ne serait permis qu'à l'Intimé.

N'est-ce pas aussi prendre trop ce qui devrait être pour ce qui est, que de nous dire des rois : « Ils ont les passions de l'humanité : il est rare » qu'ils en aient les vices. » Plût à Dieu ! mais ce qui est *rare* partout, c'est qu'avec des *passions* on n'ait pas les vices qui en sont les fruits ; et comme les rois ont les unes, il n'est aussi que trop commun qu'ils aient les autres, et d'autant plus que chez eux ces passions ont plus d'encouragemens et moins de frein. Il faut les surmonter pour n'être point vicieux ; et cela est d'autant plus beau dans les rois, que cela est plus difficile. Un avantage de leur rang, que l'auteur aurait pu faire valoir avec autant de vérité que d'utilité, c'est qu'il est rare qu'un roi soit méchant, parce que nul n'a moins d'intérêt à l'être. Ils ne font guère que le mal qu'ils laissent faire : je dis ils font, car telle est la terrible compensation

de cet avantage dont je parlais, que faire le mal ou le laisser faire est en eux presque la même chose devant les hommes, et encore plus devant Dieu.

Quoique les sermons sur le *ciel* et sur l'*enfer* offrent généralement les mêmes défauts qui, dans l'abbé Poulle, se mêlent partout plus ou moins à ce qu'il a de beautés, ici pourtant ces dernières sont plus nombreuses et plus marquées, et par conséquent les autres sont plus rachetés et moins sensibles. Ces deux sujets prêtant beaucoup par eux-mêmes à l'imagination, l'auteur était là comme dans son élément : la sienne s'y montre avec autant d'élévation que de richesse ; mais aussi ces deux discours souvent tiennent plus du poème ou même du dithyrambe que du sermon. Celui de l'*enfer* a un autre inconvénient, c'est qu'en ce genre l'amplification trop prolongée (et une peinture de l'enfer ne saurait être autre chose) émousse enfin le trait qu'elle veut trop enfoncer, et affaiblit l'impression qu'elle veut épuiser. C'est de la terreur, et on ne la supporte pas long-tems : elle est trop pénible ; c'est un extrême, et la pensée ne soutient long-tems rien d'extrême : elle se détourne d'épouvante ou de lassitude. Bourdaloue a traité le même sujet, mais selon sa méthode, en s'occupant plus d'instruire que de décrire. Massillon, dont le goût était plus exercé et plus délicat, n'a pas cru devoir faire

de sermon sur l'*enfer :* il s'est contenté, dans celui du *mauvais riche*, d'y faire rentrer ce qu'un pareil tableau peut avoir à la fois de plus effrayant et de plus instructif, sans annoncer le dessein exprès d'effrayer pendant tout un sermon; ce qui en soi-même doit par avance diminuer l'effroi et amener la monotonie. A proprement parler, le ciel et l'enfer sont plutôt des sujets de réflexion et de médirarion fréquentes, que des sujets de longues descriptions : si l'on prend ce dernier parti, il est très-difficile d'y éviter la rhétorique, que dans la chaire surtout on ne saurait trop éviter. Massillon en est venu à bout, parce qu'il s'est sagement borné. L'abbé Poulle, au contraire, s'y est jèté à corps perdu, mais souvent aussi avec une audace heureuse : c'est là qu'il a répandu le plus d'esprit et d'ornemens, et il a fait du moins de ces discours deux beaux morceaux de rhéteur. La péroraison de celui du *ciel* est une analyse très-bien faite et très-oratoire du pseaume *Lætatus sum*, et c'est ce qu'il y a de meilleur dans ce sermon, et ce qui est le plus beau d'un sermon. Son enfer n'est que le développement de deux grandes idées, l'une de Bossuet, l'autre de saint Augustin. Bossuet a dit que Dieu, tout-puissant qu'il est, n'a rien trouvé de plus terrible pour se venger du pécheur, que son péché même, et c'était la conséquence de ce qu'avait dit saint

Augustin, que Dieu étant essentiellement bon, ne saurait trouver en lui de quoi tourmenter les pécheurs, et qu'il ne les punit qu'en leur restituant leurs œuvres : d'où il suit que les peines de l'enfer ne sont en substance que le péché vu tel qu'il est, et avec tous ses effets propres. Ces idées sont de cette métaphysique profonde que la religion fait trouver à l'homme dans sa raison même, et il y a là plus de vrai génie que dans les magnifiques amplifications de l'abbé Poulle, où l'esprit, malgré tous ses efforts, laisse encore appercevoir sa petitesse en contraste avec la grandeur des objets. Je ne puis en donner de meilleure preuve que de mettre en regard Massillon et l'abbé Poulle dans deux morceaux très-marquans, où l'un de ces écrivains est évidemment revenu sur toutes les idées de l'autre. Vous serez à portée de juger si, en se les appropriant, il les a fortifiées et embellies. Voici comment s'exprime Massillon dans son *mauvais riche*, sur le sort des réprouvés.

« Un mouvement plus rapide que celui d'un trait » décoché par une main puissante, portera leur » cœur vers le Dieu pour qui seul il était créé, et » une main invisible les repoussera loin de lui. Ils » se sentiront éternellement déchirés, et par les » efforts violens que tout leur être fera pour se » réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de

» tous leurs desirs, et par les chaînes de la justice
» divine, qui les en arrachera et qui les liera aux
» flammes éternelles. Le Dieu de gloire même,
» pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux,
» plus grand, plus magnifique, s'il est possible,
» qu'il ne paraît à ses élus; il étalera à leurs yeux
» toute sa majesté pour réveiller dans leur cœur tous
» les mouvemens les plus vifs d'un amour insépa-
» rable de leur êrre, et sa clémence, sa bonté, sa
» munificence, les rourmenteront plus cruellement
» que sa fureur et sa justice. Ici-bas, mes frères,
» nous ne senrons pas toute la violence de l'amour
» naturel que notre ame a pour son Dieu, parce que
» les faux biens qui nous environnent, et que nous
» prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou
» la partagent. Mais l'ame une fois séparée du corps,
» ah ! tous ces fantômes qui l'abusaient, s'évanoui-
» ronr; tous ces attachemens étrangers périront :
» elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce
» qu'elle ne connaîtra plus que lui d'aimable. Tous
» ses penchans, toutes ses lumières, tous ses desirs,
» tous ses mouvemens, rout son être se réunira
» dans ce seul amour; tout l'emportera, tout la
» précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son
» Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse
» retomber sur elle-même : éternellemenr forcée
» de prendre l'essor vers le ciel, éternellement re-

» poussée vers l'abîme, et plus malheureuse de ne » pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets » terribles de la justice et de la vengeance de ce » qu'elle aime. »

Il fallait compter beaucoup sur ses ressources d'esprit et de diction pour joûter ici contre Massillon en redisant précisément la même chose. L'abbé Poulle en a trouvé, je l'avoue, et cela seul peut lui faire honneur ; mais sont-elles suffisantes pour hasarder la comparaison ? C'est ce que vous allez voir.

« Sur la terre, c'est le pécheur qui se défend, et » c'est Dieu qui le poursuit, qui ne peut consentir » à sa perte, qui heurte à la porte de son cœur, qui » l'appelle par sa grace. Dans l'enfer, tout rentre » dans l'ordre : c'est Dieu qui se refuse, et c'est le » réprouvé qui le cherche ; son ame, dégagée des » liens *imperceptibles* qui suspendaient la rapidité » de sa pente naturelle, est rappelée malgré elle à » toute sa destination ; elle se porte vers lui avec » impétuosité. Où vas-tu, ame criminelle ? Tu » voles au-devant de ton juge ! Ni cette *considéra-* » *tion*, ni les *alarmes*, ni le châtiment qu'elle se » prépare, ne sont *pas* capables d'arrêter l'*impulsion* » vive qui l'*entraîne*. Elle s'élance par la nécessité » de sa nature, et toutes les perfections divines » qu'elle a outragées, *s'empressent* de la rejeter : elle » s'élève par le besoin immense et pressant qu'elle

» a de son Dieu, et son Dieu la repousse par la » haine nécessaire qu'il porte au péché. Également » malheureuse, et quand elle s'efforce de s'appro- » cher de cette source de tous les biens, et quand » elle en est arrachée avec violence; également » tourmentée, et lorsqu'elle sort d'elle-même, et » lorsqu'elle est contrainte de s'y replonger, elle » trouve son Dieu sans pouvoir le posséder; elle se » fuit sans pouvoir s'éviter; elle passe successive- » ment des ténèbres à la lumière, et de la lumière » aux ténèbres; elle roule d'abîmes en abîmes, » d'horreurs en horreurs; elle porte l'enfer jusque » vers le ciel; elle rapporte l'image du ciel jusque » dans l'enfer même. »

Ce qu'il y a de mieux ici pour l'expression est à la fin, depuis ces mots, *elle roule d'abîmes en abîmes, etc.*; ce qui vaut le mieux pour la pensée, c'est le commencement, ce contraste de ce qu'est Dieu pour le pécheur sur la terre, et de ce qu'il est dans le ciel. Mais d'ailleurs, et en total, quelle disproportion! Ne comptons même pour rien les fautes de langage; la négation *pas* qui est de trop; c'est une distraction: l'*impulsion* qui *entraîne*; c'est une impropriété: les liens *imperceptibles*, pour dire les liens secrets ou inconnus; c'est un manque de justesse. Combien encore d'expressions froides qui nuisent à l'effet! Cette *considération*, ces *alarmes*,

ces perfections divines qui *s'empressent !* Vous ne trouverez point cette espèce de fautes dans les écrivains supérieurs, surtout dans les morceaux d'effet, parce que la conception et l'expression sont alors également dans leur ame, et que l'ame est incapable de cette froideur de diction qui est une espèce de fausseté dans le sentiment : au contraire, celui dont l'imagination seule est échauffée, est très-susceptible de cet oubli. Mais observez surtout le caractère général des deux morceaux : dans l'un, l'opposition des idées principales est exprimée avec la plus grande énergie de figures et d'images ; dans l'autre, elle est répétée et multipliée dans une suite de petites antithèses de mots, dont les unes n'ajoutent rien aux autres, et dans ce genre répéter n'est qu'affaiblir. *Elle trouve sans posséder, elle fuit sans éviter*, et puis *la lumière et les ténèbres, et les ténèbres et la lumière :* que tout cela est petit devant ce seul tableau tracé en deux lignes, en une phrase : « Tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose » dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de » son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-» même ! » C'est là que les mots et les choses sont dans un rapport exact, et que le nombre de la phrase achève encore l'effet dans cette chute imitative, *retomber sur elle-même :* c'est là vraiment peindre à l'imagination et à l'oreille des objets qui semblent

échappet aux sens. Massillon, bien loin de marquer et de redoubler le cliquetis de l'antithèse dans un sujet austère et imposant, tempère cette figure quand il s'en sert, et même en efface presque la forme par la tournure ferme et soutenue de sa phrase : « Éter- » nellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, » éternellement repoussée vers l'abîme. » Il n'appuie sur l'antithèse que dans un mot terrible, *éternellement*, et change sur-le-champ de construction dans ce qui suit. Toute sa composition dans ce morceau est nombreuse, variée, grave, progressive : l'abbé Poulle n'a coupé l'uniformité de ses phrases sautillantes que par ce seul mouvement qui mérite des éloges, *où vas-tu, ame criminelle?* Mais qu'est-ce qui domine dans tout le reste? Qu'est-ce qu'on y sent? De l'esprit, et quoi encore? de l'esprit. C'est trop peu devant Massillon, trop peu pour le sujet, trop peu pour le genre.

Il a du moins, comme tous les prédicateurs (et c'est une justice qu'il faut lui rendre en finissant), connu et déploré tout le mal que devait faire l'irreligion affichée partout sous le nom de *philosophie*; et la dernière fois qu'il prêcha, il crut devoir se rendre ce témoignage, et d'une manière solennelle, comme s'il eût voulu prendre acte de ses pressentimens, au moment où ils étaient près de se réaliser.

« Hélas ! depuis trente-cinq ans que nous exer-

» çons le ministère de la parole dans cette capitale,
» nous n'avons cessé de vous annoncer tous ces
» malheurs, et de vous en montrer le principe.
» Sentinelles vigilantes, du haut de la montagne
» où nous étions placés, nous avons sonné l'alarme
» à la première découverte de l'ennemi. Au mo-
» ment que la Babylone maudite, après avoir long-
» tems préparé son poison, vous offrit en souriant
» la coupe de l'impiété, et que vous y portâtes avi-
» dement les mains, nous vous criâmes : Arrêtez,
» qu'allez-vous faire ? Loin de vos lèvres cette coupe
» empoisonnée : vous buvez la mort. Tout est perdu,
» la religion, les mœurs, l'État. Vous ne regardiez
» alors nos prophéties que comme l'exagération
» d'un zèle outré ; nous-mêmes nous ne comptions
» pas qu'elles fussent sitôt accomplies. Mais un
» abîme attire un autre abîme. A mesure que l'irre-
» ligion s'est répandue, l'iniquité plus hardie s'est
» hâtée dans sa course ; elle a devancé nos prédic-
» tions ; elle n'aura désormais d'autres bornes que
» son impuissance. Que nous reste-t-il donc à vous
» prédire en descendant de la montagne ? Nous le
» disons en gémissant : Les vengeances du ciel.
» Quel héritage vous laissons-nous, mes frères ?
» Puissions-nous le détourner par nos vœux et par
» nos prières ! »

Il n'a pas eu sa part de cet *héritage*, et n'a pas

vu les *vengeances :* il esr mort huit ans avant la révolution, dont l'idée même n'entrait certainement pas dans celle des *vengeances* qu'il annonçait ; nul, hors un prophète, ne peut prévoir ce qui n'a jamais été vu, et l'abbé Poulle, comme tant d'autres, n'eut d'autre inspiration que celle du zèle. Ce zèle n'a pas été trompé dans le rapport très-prochain des causes aux effets. Mais quant à la nature et à l'étendue des effets, rien n'en peut rendre compte que ces paroles de l'Écriture : « Seigneur, qui peut connaître la » puissance de votre colère, et qui aura la mesure » de vos vengeances (1) ? »

Dans l'oraison funèbre, l'abbé de Boismont est celui qui de nos jours s'est fait le plus de réputation ; mais ses ouvrages, s'ils ont eu de quoi obtenir des succès du moment, n'ont pas ce qu'il faut pour soutenir le regard de la critique et l'épreuve du tems : ils serviront surtout à faire voir combien le mauvais goût avait influé, même sur des écrivains qui avaient beaucoup de talent. L'abbé de Boismont a, même dans son style, des empreintes de génie oratoire ; mais, faute de connaissances, d'études et de réflexion, il s'abandonna tour entier aux saillies

(1) *Deus, quis novit potestatem iræ tuæ, et iræ timore tuo iram tuam dinumerare ?* Ps.

d'une imagination sans règle et d'un esprit sans solidité; il ne travailla ni ses idées ni son style, et de là le défaut trop fréquent de justesse dans la pensée, et de proptiété dans l'expression, l'affectation, l'obscurité, le jargon précieux et entortillé, la multiplicité des exclamations gratuites, et l'embarras des constructions vicieuses. Il me setait trop facile de prouver tous ces défauts par une foule de citations prises seulement dans quelques pages; mais ce détail critique est trop peu intéressant pour s'y arrêter dans un résumé où je dois mesurer tout sur l'importance des objets qui nous occupent, et de ceux qui nous appellent. Je me contenterai d'observer que tant de défauts essentiels ne sont pas assez rachetés pat des traits d'esprit et d'adresse oratoire, ni même par un petit nombre de morceaux d'une beauté réelle, et qui font voir que l'auteur connaissait le ton et le style du genre, et qu'il aurait pu soutenir l'un et l'autre s'il eût travaillé sur de meilleurs principes, réfléchi davantage et cherché de bons conseils. Je vais rappeler le meilleur de ces morceaux: il est tiré de l'oraison funèbre de Louis XV, et c'est celui que je citai dans un tems où, obligé d'en tendre compte, la disproportion de son âge au mien, et la place qu'il occupait parmi mes juges, ne me permettaient que d'insister sur ce qui était louable, et m'ordonnaient le silence sur tout le reste.

Il avait à parler de l'ascendant que prit dans l'Europe, vers l'année 1734, la politique modérée du cardinal de Fleury, ascendant qui ne dura pas long-tems.

« Ce fut, Messieurs, dans ces tems d'allégresse » et de prospérité qu'éclata ce *concert d'estime* (1) » publique, si honorable à la mémoire de Louis. » Il n'est point de voile, point de secret pour les » vertus des rois. Heureuse destinée ! La modestie » ne leur dérobe rien ; ils sont forcés par état à » jouir de toute leur renommée : ce fut le triom- » phe du jeune monarque. Connue, respectée dans » toutes les cours, présente aux conseils de toutes » les nations, son ame en devint le génie tutélaire. » Sa droiture fut le droit public de l'Europe. Alors » la réputation remplaça les victoires ; la confiance » enchaîna plus sûrement que les conquêtes ; le » cabinet de Versailles fut le sanctuaire de la paix » universelle. Ce n'était plus ce foyer redoutable » où l'orgueil assemblait les noires vapeurs de la » politique, et préparait ces volcans qui embrâ- » saient tous les États. Louis connaît le prix des » hommes et le fragile honneur des triomphes. Il

(1) Ces deux mots ne s'accordent pas assez : la simple *estime*, même *publique*, ne peut se comparer à l'éclat d'un *concert* de voix.

» sait que la véritable gloire d'un roi consiste moins
» à braver les orages qu'à les détourner, à défier
» les jalousies qu'à les éteindre, à provoquer les
» ligues qu'à les prévenir. Plein de ces principes,
» il quitte ce tonnerre toujours allumé dans les
» mains de son aïeul; il rend aux travaux utiles une
» portion de cette milice nombreuse qui appelle
» la guerre, en nourrit le goût, en perpétue les
» alarmes; il se montre seul pour ainsi dire avec
» le poids naturel de sa puissance, et le charme in-
» vincible de sa bonne foi, espèce de domination
» nouvelle; et comment ne devient-elle pas l'am-
» bition de tous les rois? Est-ce à l'ombre des trônes
» qu'on devrait trouver la fausseté réduite en art?
» Et si cet art malheureux est un opprobre lors-
» qu'il trompe les hommes, quel nom mérite-t-il
» lorsqu'il agite les empires et qu'il se joue de la
» fortune et du sang des peuples? Louis le méprise;
» il offre à l'Europe étonnée un jeune roi absolu,
» adoré, ne craignant rien et ne voulant point être
» craint; et l'Europe se précipite vers son trône;
» elle y dépose, par ses ambassadeurs, ses préten-
» tions, ses intérêts, ses espérances. Est-ce là cette
» nation qui, comme un athlète sanglant, essuyait
» fièrement ses plaies, et disputait à Utrecht les
» restes d'une grandeur déchirée? Puissante et mo-
» deste, elle décide aujourd'hui, elle prononce; le
» même

» même sceptre, plié par tant d'orages, est devenu » l'arbitre de ces mêmes rivaux dont il avait été » la terreur. Quelle sublime intelligence a pu opé- » rer ce prodige, un roi de vingt-quatre ans, sans » armes, sans intrigues, enchaînant tout, calmant » tout par la seule impression de sa franchise et de » son désintéressement ! et l'estime de ce roi pour- » rait être un problême ? Où vous placeriez-vous ? » Quel climat, quelle contrée choisiriez-vous pour » la lui contester ? Interrogez Londres, Vienne, » Madrid, Constantinople, le nord et le midi ; » tout repose dans le silence sur la foi de son inté- » grité. Partout vous trouverez l'action bienfaisante » de cette ame juste et modérée : ce bien, parti- » culier à la France, était en même tems le bien de » tous les peuples ; il appartenait à toute l'Europe. » Voilà de l'élévation, des mouvemens, des images : voilà le style de l'oraison funèbre. La comparaison de l'athlete est surtout d'une grande beauté.

La vieillesse de l'abbé de Boismont fut marquée par une singularité bien extraordinaire : c'est dans l'âge où l'on ne peut plus guère ni se corriger ni acquérir, c'est à soixante-dix ans qu'il fit un ouvrage où il paraît tout différent de ce qu'il avait été. Il fut chargé de prononcer un sermon pour l'établissement d'un hôpital militaire et ecclésiastique, et ce sermon, infiniment supérieur à ses

oraisons funèbres, est sans aucune comparaison ce qu'il a laissé de plus beau, ou plutôt c'est le seul monument de véritable éloquence qui reste de lui, le seul titre qui recommande sa mémoire aux connaisseurs. Là tous ses défauts ont presque entiérement disparu, et sont remplacés par tous les mérites qui lui manquaient : il a de l'onction, de la vérité, du pathétique ; ses moyens sont bien conçus et supérieurement développés, ses vues sont justes et grandes, ses expressions heureuses ; il parle au cœur, à la raison, à l'imagination ; en un mot, il est orateur. Il s'agissait de solliciter l'humanité en faveur de la vieillesse indigente de ceux qui ont consacré leur vie et donné leur sang à l'État : c'est la première partie de son discours. Il s'agissait d'assurer de même, dans un asyle honorable, les secours nécessaires aux besoins et aux maladies de ceux qui ont vieilli au service des autels : c'est la seconde partie. Toutes deux sont dignement remplies, et la dernière surtout, qui était la plus délicate, a paru la mieux traitée. Il touchait à plus d'un écueil ; il fallait écarter l'idée des reproches qui s'élèvent depuis si long-tems contre une classe d'hommes où l'on croit voir plutôt l'abus de l'opulence, que des droits à la compassion ; il fallait combattre l'indifférence pour la religion, qui peut naturellement s'étendre jusqu'à ses ministres ; et il s'y prend

avec un art admirable. Sans contester le bien qu'a pu faire la philosophie avant qu'on l'eût dénaturée, il en prend avantage pour l'appeler elle-même à l'appui d'une religion bienfaisante, qu'il présente sous les rapports les plus intéressans en morale et en politique, comme la consolation du pauvre et la seule dépositaire de l'espérance, ce grand besoin de la faiblesse humaine. Il distingue surtout cette portion du clergé qui en remplit les devoirs et n'en a pas les richesses. Je crois devoir faire connaître ce morceau. Je me bornerai à cette seule citation.

« Le pasteur sur lequel la politique peut-être ne » daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relé- » gué dans la poussière et l'obscurité des campagnes, » voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme » de l'État qui les calme. Simple comme eux, pauvre » avec eux, parce que son nécessaire même devient » leur patrimoine, il les élève au dessus de l'empire » du tems, pour ne leur laisser ni le desir de ses » trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles » félicités : à sa voix d'autres cieux, d'autres trésors » s'ouvrent pour eux ; à sa voix ils courent en foule » aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes ; ce » Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger » de cette exhérédation civile, à laquelle une Pro- » vidence qu'on leur apprend à bénir les a dévoués. » Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les élé-

» mens mêmes fatiguent leur triste existence : do-
» ciles à cette voix paternelle qui les rassemble,
» qui les ranime, ils tolèrent, ils supportent, ils
» oublient tout. Je ne sais quelle onction puissante
» s'échappe de nos tabernacles ; le sentiment tou-
» jours actif de cette autre vie qui nous attend,
» adoucit dans les pauvres toute l'amertume de la
» vie présente. Ah ! la foi n'a point de malheureux !
» ces mystères de miséricorde dont on les envi-
» ronne, ces ombres, ces figures, le traité de pro-
» tection et de paix qui se renouvelle dans la prière
» publique entre le ciel et la terre, tout les remue,
» tout les attendrit dans nos temples ; ils gémissent,
» mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

» Ce n'est pas tout. Garant des promesses di-
» vines, ce pasteur, cet ange tutélaire, les réalise
» en quelque sorte, dès cette vie, par les secours,
» par les soins les plus généreux, les plus constans.
» Je dis les soins, et peut-être, hommes superbes,
» n'avez-vous jamais compris la force et l'étendue
» de cette expression. Peignez-vous les ravages d'un
» mal épidémique, ou plutôt placez-vous dans ces
» cabanes infectes, habitées par la mort seule,
» incertaine sur le choix de ses victimes : hélas !
» l'objet le moins affreux qui frappe vos regards,
» est le mourant lui-même ; épouse, enfans, tout
» ce qui l'environne semble être sorti du cercueil

» pour y rentrer pêle-mêle avec lui. Si l'horreur du
» dernier moment est si pénétrante au milieu des
» pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence,
» qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie
» que la mort lui arrache, quelle impression doit-
» elle produire dans des lieux où toutes les misères
» et toutes les horreurs sont rassemblées ? Voilà ce
» que bravent le zèle et le courage pastoral. La na-
» ture, l'amitié, les ressources de l'art, le ministre
» de la religion seul remplace tout; seul au milieu
» des gémissemens et des pleurs, livré lui-même à
» l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il
» l'affaiblit, il le détourne; ce qu'il ne peut sauver,
» il le console, il le porte jusque dans le sein de
» Dieu; nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le
» soutient; ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour
» de la renommée, ces grandes faiblesses de la na-
» ture, auxquelles on doit tant de vertus; son ame,
» ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force
» et sa récompense. L'État, cet ingrat qu'il faut
» plaindre et servir, ne le connaît pas : s'occupe-t-il,
» hélas ! d'un citoyen utile, qui n'a d'autre mérite
» que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme
» ignoré ? »

Nous avons de l'abbé de Besplas, mort il y a quelques années, un *sermon de la Cêne*, prononcé à

Versailles, et un Traité sur l'éloquence de la chaire : l'un et l'autre est assez médiocre, et si j'en parle ici, c'est pour faire voir le bien que peut produire l'union de la charité avec l'éloquence, et ce que la vertu peut ajouter au talent. L'abbé de Besplas avait été long-tems chargé du ministère douloureux d'exhorter à la mort ces malheureuses victimes des lois, qui ne sont pas toujours celles de la justice. Il avait entendu parler la conscience, qui ne trompe guère à la vue de l'échafaud, et avait été à portée d'observer les méprises funestes, suite d'une procédure vicieuse ; il était descendu souvent dans l'horreur des cachots ; elle avait passé toute entière dans son ame honnête et sensible, et, oppressé de ce poids affreux, il n'avait pu s'en soulager qu'en promettant au ciel et à son cœur de révéler des vérités effrayantes à la bonté reconnue d'un jeune roi, qui dès-lors ne demandait qu'à connaître le bien pour l'exécuter. L'occasion se présenta, et, nommé pour prêcher devant le monarque, il s'acquitta de son vœu de la manière que vous allez entendre.

« Pardonnez, Sire : la confiance et le poids de » notre ministère, notre cœur déchiré, nous forcent » à vous révéler ici le plus grand sujet de notre » tristesse : on n'offense pas votre clémence quand » on met votre cœur magnanime sur la route des » bienfaits et de la vérité. Pauvres infortunés ! que

» ma bouche n'a-t-elle l'éloquence de Chrysos-
» tôme pour défendre vos droits ! Si le trait qui
» perce notre ame arrive à celle de ce grand prince,
» quel soulagement à notre douleur ! Oui, Sire,
» l'état des cachots de votre royaume arracherait des
» larmes aux plus insensibles qui les visiteraient.
» Un lieu de sûreté ne peut, sans une énorme in-
» justice, devenir un séjour de désespoir : vos ma-
» gistrats s'efforcent d'y adoucir l'état des malheu-
» reux; mais, privés des secours nécessaires pour *la*
» *réparation* de ces antres infects, ils n'ont qu'un
» morne silence à opposer aux plaintes des infor-
» tunés. Oui, j'en ai vu, Sire, et mon zèle me
» force, comme saint Paul, à honorer mon mi-
» nistère; oui, j'en ai vu qui, couverts d'une lèpre
» universelle par l'infection de ces repaires hideux,
» bénissaient mille fois, dans nos bras, le moment
» forruné où ils allaient subir le supplice. Grand
» Dieu ! sous un bon prince, des sujets qui envient
» l'échafaud ? Jour immortel, soyez béni : j'ai ac-
» quitté le vœu de mon cœur, de décharger le poids
» d'une si grande douleur dans le sein du meilleur
» des monarques ! » Et soit bénie aussi la charité,
évangélique à la fois et patriotique, de cet apôtre
de l'humanité ! C'est l'humanité, en effet, c'est la
religion, qui n'est que l'humanité élevée jusqu'à
Dieu ; c'est elle qui lui inspira le beau mouvement

qui termine ce beau morceau. C'est ainsi qu'avec un bon cœut on ne peut manquer d'être éloquent, et que l'on est sûr d'émouvoir quand on est puissamment ému; le roi le fut autant qu'il est possible de l'être; l'impression qu'il éprouvait fut marquée et devint générale. Il s'écria, dès qu'il lui fut permis de parler après l'orateur, qu'il avait toujours ignoré ces abominations, que son intention n'était pas que ses sujets, même les plus coupables, fussent traités avec tant d'inhumanité, et ce ne fut pas le mouvement passager d'une pitié stérile : des ordres furent donnés sur-le-champ au grand aumônier de France de remédier à cet horrible abus; une commission fut établie pour veiller, sous ses ordres, à l'inspection et à la réparation des prisons publiques. Des cachots furent comblés; d'autres furent au moins rendus supportables : on commença enfin une réforme si nécessaire, qui n'est pas encore, il est vrai, portée jusqu'où elle doit aller, mais qui sans doute sera consommée avec d'autres non moins attendues, et nous en avons la première obligation à un vertueux prêtre, qui, s'il n'eut pas tout le talent de son ministère, en sentit du moins toute la dignité, en remplit courageusement le devoir, et fit entendre des vérités importantes et courageuses dans une chaire où l'on avait trop souvent fait parler l'adulation.

Ce nouveau caractère que l'éloquence ecclésiastique empruntait de l'esprit général, tourné vers les objets d'une réforme utile, se montrait de tous côtés. Un langage vraiment pastoral régnait dans les mandemens de plusieurs prélats ; de celui de Lyon, qui combattait l'incrédulité avec des armes faites pour rendre la religion respectable même aux incrédules ; de celui de Toulouse, qui, se renfermant alors dans ses devoirs d'évêque, s'élevait contre la coutume dangereuse d'entasser les sépultures dans les églises, et de disperser chaque jour, sur le pavé de nos temples, les cendres et les ossemens des morts, et les débris des tombeaux ; de celui de Lescars, qui, à l'époque d'une de ces calamités épidémiques où la mortalité des bestiaux appauvrit et désole les campagnes, d'une main répandait l'or dans le sein des indigens, et de l'autre adressait aux riches des exhortations pleines de force, de noblesse et de pathétique : vous en jugerez, Messieurs, par ce passage, où l'auteur était d'autant plus fondé à donner la leçon, qu'il avait donné l'exemple :

« Un si noble devoir qu'imposent à chaque riche » la nature et la religion, nous regarde à double » titre, nous, ministres du Seigneur, *nourris des* » *dons offerts sur son autel* (1), enrichis des largesses

(1) Vers d'*Athalie*.

» des peuples, nous qui, moissonnant où nous n'a-
» vons pas semé, et recueillant où nous n'avons
» pas labouré, jouissons de la rosée du ciel et de la
» graisse de la terre. Refuser à Dieu, en la personne
» de ses enfans, une partie de ses bienfaits, la refu-
» ser aux descendans des pères qui nous ont enri-
» chis aux dépens de leur postérité, à ceux mêmes
» qui partagent avec nous le fruit de leurs travaux,
» ce serait, et pour vous, riches du siècle, et pour
» nous, ministres des autels, je ne dis pas une
« injustice, mais un sacrilége; je ne dis pas une
» ingratitude, mais un homicide digne du courroux
» du ciel et de l'animadversion des hommes....
» Voulez-vous qu'armés de nos lois, et conduits
» par les magistrats qui en sont les dépositaires,
» les pauvres vous demandent, riches du siècle,
» la portion de l'héritage que vous leur retenez?
» Voulez-vous qu'entrant dans nos temples (car
» le temple est fait pour l'homme et non pour
» l'Éternel, qui n'en a pas besoin), ils dépouillent
» le sanctuaire de ses ornemens les plus précieux,
» sans que les ministres des autels aient le droit de
» l'empêcher ni de s'en plaindre? Voulez-vous que
» de la maison du Seigneur ils passent dans celle
» du prêtre et du lévite, et que, les trouvant plon-
» gés dans l'abondance et la mollesse, ils s'indignent
» à leur aspect, ils s'emportent à des reproches, et

» les appellent en jugement comme ravisseurs des » biens qui leur furent confiés pour un plus digne » usage ? »

SECTION III.

Éloquence des panégyriques.

La méthode que j'ai suivie nous a menés d'abord au barreau et dans la chaire, sur les traces de cette espèce de révolution que la philosophie opérait dans l'éloquence ; mais elle avait commencé, suivant l'ordre naturel, dans les compagnies littéraires. L'Académie française lui fut redevable d'un éclat nouveau et d'une considération dans le monde, toute autre que celle qu'elle avait eue jusque-là.

On avait vu le tems où ce que le public ne pouvait lire, pouvait être couronné à l'Académie ; où l'on ne songeait pas plus à demander compte aux vainqueurs de leur triomphe, qu'aux juges de leur décision ; où tout se passait en silence, et où, loin de craindre l'affluence dans les assemblées publiques, de compter les places et de distribuer des billets, les portes s'ouvraient pour tout le monde, parce que les amateurs ne faisaient pas foule ; enfin où les réceptions mêmes n'attiraient beaucoup de spectateurs que quand le nom du récipiendaire réveillait la curiosité : les discours d'usage n'étaient pas faits

d'ailleurs pour y ajouter. On se traînait plus ou moins mal-adroitement sur un ennuyeux protocole de louanges consacrées par la coutume à des noms qui depuis long-tems en étaient surchargés jusqu'au dernier degré de la satiété : seulement deux ou trois de ces hommes rares, qui laissent des traces partout où ils ont passé, Racine, Montesquieu, Buffon, Voltaire, n'avaient pu s'empêcher de jeter quelques lueurs de leur génie à travers ces complimens étudiés et frivoles,

Où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire.
VOLTAIRE.

Mais vers le tems dont je parle, les ouvrages de concours et les discours de réception commencèrent à tirer l'éloquence académique du cercle étroit et rebattu où elle était renfermée depuis un siècle, et qui ne permettait presque de la désigner qu'en ridicule. Le premier écrit de ce genre, qui mérita le suffrage des connaisseurs, et qui a conservé leur estime, précéda de peu d'années l'époque signalée dans les Annales littéraires, où l'Académie proposa les éloges de nos grands-hommes. En 1755 elle avait donné un fort beau sujet, l'*Esprit philosophique*, d'après ces paroles de l'Écriture : *Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. Ne soyez pas plus sage qu'il ne faut, mais soyez sage*

avec mesure. Tout devait être remarquable dans ce concours : la nature du sujet, qui annonçait déjà des vues plus hautes, et la profession de l'écrivain, qui traita en philosophe ce sujet philosophique, et la prodigieuse disproportion de ce discours avec tout ce que l'Académie avait jusque-là couronné. Le prix fut remporté par un jésuite ; et quand vous aurez entendu, Messieurs, des morceaux de cet ouvrage, vous aurez peine à concevoir qu'un homme qui écrivait si bien, soit resté depuis dans une entière inaction, ou du moins dans un silence absolu, et qu'il se soit refusé à son talent ou au public.

Dans la première partie il expose les caractères de l'esprit philosophique ; dans la seconde il en expose les limites. Il s'arrête dans la première sur le fameux Descartes.

« Il est aisé de compter les hommes qui n'ont » pensé d'après personne, et qui ont fait penser » d'après eux le genre humain : seuls, et la tête » levée, on les voit marcher sur les hauteurs ; tout » le reste des philosophes suit comme un troupeau. » N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut accuser » d'avoir prolongé l'enfance du monde et des » sciences ! Adorateurs stupides de l'antiquité, les » philosophes ont rampé, durant vingt siècles, sur » les traces des premiers maîtres. La raison, con- » damnée au silence, laissait parler l'autorité : aussi

» rien ne s'éclaircissait dans l'Univers ; et l'esprit
» humain, après s'être traîné mille ans sur les ves-
» tiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de
» la vérité. Enfin parut en France un génie puissant
» et hardi, qui entreprit de secouer le joug du
» prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire
» aux autres hommes, que, pour être philosophe,
» il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait
» penser. A cette parole, toutes les écoles se trou-
» blèrent ; une vieille maxime régnait encore : *Ipse*
» *dixit*. Le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave
» irrita tous les philosophes contre le père de la
» philosophie pensante ; elle le persécuta comme
» novateur et impie, le chassa de royaume en
» royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, em-
» portant avec lui la vérité, qui par malheur ne
» pouvait être ancienne en naissant. Cependant,
» malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il re-
» fusa toujours de jurer que les Anciens fussent la
» raison souveraine ; il prouva même que ses persé-
» cuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désap-
» prendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la
» lumière, au lieu d'interroger les morts et les
» dieux de l'école, il ne consulta que les idées
» claires et distinctes, la Nature et l'évidence. Par
» ses méditations profondes, il tira toutes les
» sciences du chaos, et, par un coup de génie plus

» grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles » devaient se prêter; il les enchaîna toutes ensem- » ble, les éleva les unes sur les autres, et, se plaçant » ensuite sur cette hauteur, il marcha, avec toutes » les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, » à la découverte de ces grandes vétités que d'au- » tres, plus heureux, sont venus enlever après » lui, mais en suivant les sentiers de lumière que » Descartes avait tracés. Ce fut donc le courage et » la fierté d'un seul esprit qui causèrent dans les » sciences cette heureuse et mémorable révolution » dont nous goûtons aujourd'hui les avantages » avec une superbe ingratitude. Il fallait aux scien- » ces un homme de ce caractère, un homme qui » osât conjurer tout seul avec son génie contre les » anciens tyrans de la raison; qui osât fouler aux » pieds ces idoles que tant de siècles avaient ado- » rées. Descartes se trouvait enfermé dans le laby- » rinthe avec tous les autres philosophes; mais il » se fit lui-même des ailes et il s'envola, frayant » ainsi une route nouvelle à la raison captive. »

Après avoir posé pour base de l'esprit philoso- phique la liberté de penser, il marque ainsi le point où elle doit s'arrêter.

« Quelles sont, en matière de religion, les bornes » où se doit renfermer l'esprit philosophique? Il » est aisé de le dire : la Nature elle-même l'avertit

» à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en
» ce gente les limites étroites de son intelligence.
» Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut
» avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son
» flambeau s'éteindre ? C'est là qu'il faut s'arrêter :
» la foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre ;
» elle ne lui ôte que les mystères et les objets im-
» pénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison ?
» Les chaînes qu'on lui donne sont aisées à porter,
» et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits
» vains et légers. Je dirai donc au philosophe : Ne
» vous agitez point contre ces mystères que la rai-
» son ne saurait percer ; attachez-vous à l'examen
» de ces vérités qui se laissent approcher, qui se
» laissent en quelque sorte toucher et manier, et
» qui répondent de toutes les autres ; ces vérités
» sont des faits éclatans et sensibles, dont la reli-
» gion s'est comme enveloppée toute entière, afin
» de frapper également les esprits grossiers et sub-
» tils. On livre ces faits à votre curiosité : voilà
» les fondemens de la religion ; creusez donc au-
» tour, essayez de les ébranler, descendez avec le
» flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre
» antique, tant de fois rejetée par les incrédules,
» et qui les a tous écrasés. Mais lorsqu'arrivés à une
» certaine profondeur, vous aurez trouvé la main
» du Tout-Puissant, qui soutient depuis l'origine

» du

» du Monde ce grand et majestueux édifice, tou-
» jours affermi par les orages mêmes et le torrent
» des années, arrêtez-vous et ne creusez pas jusques
» aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener
» plus loin sans vous égarer : vous entrez dans les
» abîmes de l'infini ; elle doit ici se voiler les yeux
» comme le peuple, et remettre l'homme avec
» confiance entre les mains de la foi..... Laissez
» donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît
» de se retirer avec sa foudre et ses mystères. » Il est rare que la religion et la philosophie aient parlé un langage aussi imposant et aussi majestueux. Tout le discours est écrit de ce style, et le goût et l'esprit de l'auteur ne s'y démentent pas un instant.

Tous les panégyriques qui commencèrent la réputation de Thomas ne valent pas à beaucoup près ce discours, jusqu'à l'*éloge de Descartes*, où son talent prit enfin quelque maturité, en même tems qu'il commençait à prendre plus d'essor. Le succès des *éloges du maréchal de Saxe*, *du chancelier d'Agues-seau*, *de Duguai-Trouin*, *de Sulli*, fut principalement dû à la supériorité de ces sujets sur tous ceux qu'on avait couronnés depuis cent ans. Sans doute l'auteur annonçait du talent, mais encore plus de mauvais goût. Son style est dur, roide, tendu,

monotone; il a de la force, mais elle est pénible; de l'élévation, mais elle est emphatique : il ne sait que procéder tout-à-tour, ou par de petites phrases coupées, ou par l'énumération et l'analyse, et l'un et l'autre fatigue également. L'accumulation continuelle des termes abstraits dessèche et obscurcit sa diction, et les expressions parasites surchargent ses phrases; il a encore plus de tournures sentencieuses que de pensées, et cherche trop souvent à enfler des idées communes ou à répéter avec prétention ce qui avait été bien dit. Le terme propre et l'idée juste lui échappent fréquemment : il ne connaît ni l'art de lier ses phrases, ni celui d'enchaîner les objets dans un bel ordre, ni de passer de l'un à l'autre par des transitions heureuses, ni de faire de l'ensemble d'un discours un tissu où tout se tienne, et qui attache le lecteur; en un mot, il est dépourvu de trois qualités essentielles au genre oratoire, de sensibilité, de variété et de grâce. Tel fut, pendant douze ou quinze années, cet écrivain qui ne montrait encore que beaucoup d'esprit et de connaissances, et qui cultivait l'un et l'autre par un travail opiniâtre. Il n'ignorait pas les reproches que lui faisaient les gens de goût, et l'impression fort différente que produisaient ses ouvrages lorsqu'on en faisait la lecture publique dans des assemblées que quelques traits brillans ou énergiques peuvent si

aisément séduire, et lorsqu'on les lisait ensuite avec une attention tranquille. Il était passionné pour la gloire, mais noblement; et il faut le compter parmi les écrivains dont l'exemple à prouvé qu'une belle ame embellit et enrichit le talent, et ce que des efforts soutenus et réfléchis peuvent arracher à la nature. La pétoraison de l'éloge de Duguai-Trouin, et un très-petit nombre de morceaux très-clair-semés dans ses autres discours, étaient jusques-là tout ce dont les connaisseurs lui savaient gré, et ce n'était à leurs yeux que quelques bons momens dans des déclamations de rhéteur. Le premier progrès marqué fut la dernière partie de l'*éloge de Descartes :* à la vérité, les trois quarts de cet ouvrage étaient plus remplis de bouffissure que tout ce qu'il avait encore écrit; mais les vingt dernières pages, où il trace le tableau des persécutions qu'essuya la philosophie dans la personne de Descartes, étaient généralement belles. L'*éloge du Dauphin* fit appercevoir un autre progrès. L'auteur apprit enfin à connaître des teintes plus douces et des formes plus flexibles : son style se détendit, sa phrase se désenfla, et le premier de ses ouvrages que l'on put lire sans fatigue, fut celui où il n'avait plus d'autre palme à prétendre que l'estime des connaisseurs. Cette estime alla bientôt jusqu'à l'admiration lorsqu'il publia l'*Éloge de Marc-Aurèle.*

La louange nous lasse aisément, et c'est un des inconvéniens du panégyrique. La raison se défie toujours d'un homme qui dit : Je vais louer. S'il exagère, c'est un artiste qui remplit une tâche de flatterie, et qui en fait un jeu d'esprit, et le plus grand nombre des panégyriques n'est guère autre chose. Ce qui est le plus à desirer, c'est un sujet où l'orateur puisse se passionner sans affectation et sans intérêt, et soit sûr de retrouver pour son héros, dans le cœur de ceux qui l'écoutent, la même sensibilité que dans le sien. S'il la porte jusqu'au point de faire oublier l'art et d'occuper entiérement de l'homme qu'il célèbre, sans que la vérité sévère puisse le démentir, il a obtenu un beau triomphe. L'orateur n'est jamais plus puissant que lorsqu'on peut le supposer pénétré de la chose dont il parle. Que sera-ce s'il l'est et doit l'être en effet? S'il faut louer un grand prince, qui le louera mieux qu'un sage qui a été son maître et son ami, et qui vient près de son cercueil pour rendre hommage à sa mémoire en présence de tout un peuple? C'est cette idée si heureuse que saisit Thomas ; c'est cette forme absolument neuve, qui fait de l'éloge de Marc-Aurèle un drame si animé, si attachant, si pathétique, et la beauté du style en fait un drame sublime.

« Après un règne de vingt ans, Marc-Aurèle

» mourut à Vienne. Il était alors occupé à faire la » guette aux Getmains. Son corps fut rapporté à » Rome, où il entra au milieu des larmes et de la » désolation publique. Le sénat en deuil avait été » au-devant du char funèbre; le peuple et l'armée » l'accompagnaient. Le fils de Marc-Aurèle suivait » le char; le peuple marchait lentement et en » silence. Tout à coup un vieillard s'avança dans la » foule; sa taille était haute, et son air vénérable; » tout le monde le reconnut : c'était Apollonius, » philosophe stoïcien, estimé dans Rome, et plus » respecté encore par son caractère que pour son » grand âge. Il avait toutes les vertus rigides de sa » secte, et de plus il avait été le maître et l'ami » de Marc-Aurèle. Il s'arrêta près du cercueil, le » regarda tristement, et tout à coup élevant la » voix, il dit, etc. »

Cette manière d'établir le lieu de la scène est intéressante et dramatique. Un pareil début s'empare d'abord de l'ame, et vous transporte sur une scène de douleur. Ces descriptions locales étaient familières aux Anciens, qui s'attachaient à parler aux sens, ou à l'imagination qui les supplée.

Un philosophe stoïcien ne connaît point l'adulation; aussi l'auteur qui le fait parler n'a-t-il mis dans son discours aucune de ces flatteries qui se

mêlent à l'éloge des meilleurs princes. Jamais la louange ne fut plus austère, jamais la vérité ne fut plus sainte. Apollonius retrace l'éducation sévère que reçut Marc-Aurèle loin de Rome et de la cour, et il prend cette occasion pour reprocher aux Romains, que cette éducation mâle commence à dégénérer parmi eux. Il observe que la philosophie fut le caractère distinctif de Marc-Aurèle. Il fait connaître au peuple romain le précis de la philosophie de cet Empereur, qui est parvenu jusqu'à nous. Dans ce précis, que l'auteur fait lire par Apollonius, il a saisi l'esprit général des ouvrages de Marc-Aurèle. Il s'attache à faire voir surtout de quel œil ce grand-homme regardait le trône et l'humanité; le respect qu'il ressentait pour l'une, et l'effroi que lui inspirait l'autre. Marc-Aurèle a devant les yeux le jugement qu'il doit subir dans la postérité s'il ne règne pas pour le bonheur des hommes. Un moment d'une singulière beauté, c'est celui où Marc-Aurèle est représenté s'entretenant avec lui-même, prêt à abdiquer l'empire dont le fardeau l'épouvante. Le grand peintre Tacite n'aurait pas employé des couleurs plus vraies, plus touchantes. Un morceau d'un autre genre et d'une imagination poétique, c'est le songe de Marc-Aurèle. Viennent ensuite les députés de toutes les nations de l'empire, qui, en rappelant les bienfaits

que chacune de ces nations a reçus de l'Empereur, apportent successivement à sa cendre les hommages des trois parties du Monde. Cette cérémonie est imposante ; mais cette formule répétée : « J'apporte » à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de » l'Afrique ; j'apporte à la cendre de Marc-Aurèle » les hommages de l'Italie, etc. » a un air d'arrangement peu fait pour la noble simplicité qui règne dans cet ouvrage. Il eût été facile de remédier à ce défaut en faisant parler tour-à-tour les représentans de chaque peuple, qui raconteraient ce que Marc-Aurèle fit pour eux, et tous se réunissant ensuite s'écrieraient d'une voix unanime : Nous apportons à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Univers.

On voudrait aussi supprimer ou corriger quelques phrases qui manquent de justesse et de naturel ; par exemple, celle qui se trouve au commencement du discours d'Apollonius. « Il ne faut pleurer que sur » la cendre des méchans ; car ils ont fait le mal » et ne peuvent plus le réparer. » Cette idée n'est nullement vraie. On dirait avec beaucoup plus de fondement : Il faut pleurer sur la cendre des hommes vertueux, car ils ne peuvent plus faire le bien ; et ce début même, dans la bouche du stoïcien Apollonius, serait beaucoup plus intéressant et plus adapté au sujet. Mais ces taches sont rares, et une

foule de beautés du premier ordre place cet ouvrage au rang des chefs-d'œuvre de l'éloquence française. Le tems qui me presse, ne me permet d'en citer que la péroraison.

« Quand le dernier terme approcha, il ne fut » point étonné. Je me sentais élevé par ses discours : » Romains, le grand-homme mourant a je ne sais » quoi d'imposant et d'auguste. Il semble qu'à me- » sure qu'il se détache de la terre, il prend quelque » chose de cette nature divine et inconnue qu'il va » rejoindre. Je ne touchais ses mains défaillantes » qu'avec respect ; et le lit funèbre où il attendait » la mort, me semblait une espèce de sanctuaire. » Cependant l'armée était consternée ; le soldat » gémissait sous ses tentes ; la Nature elle-même » semblait en deuil. Le ciel de la Germanie était » plus obscur. Des tempêtes agitaient la cime des » forêts qui environnaient le camp, et ces objets » lugubres semblaient ajouter encore à notre déso- » lation. Il voulut quelque tems être seul, soit pour » repasser sa vie en présence de l'Être suprême, » soit pour méditer encore une fois avant que de » mourir. Enfin il nous fit appeler. Tous les amis » de ce grand-homme et les principaux de l'armée » vinrent se ranger autour de lui ; il était pâle, les » yeux presque éteints et les lèvres à demi glacées ; » cependant nous remarquâmes tous une tendre

» inquiétude sur son visage. Prince (1), il parut se » ranimer un moment pour toi. Sa main mourante » te présenta à tous ces vieillards qui avaient servi » sous lui. Il leur recommanda ta jeunesse. Servez-» lui de père, leur dit-il; ah ! servez-lui de père. » Alors il te donna des conseils tels que Marc-» Aurèle mourant devait les donner, et bientôt » après Rome et l'Univers le perdirent.

» A ces mots tout le peuple romain demeura » morne et immobile. Il se laissa tomber sur le » corps de Marc-Aurèle ; il le serra long-tems entre » ses bras, et se relevant tout à coup : Mais toi qui » vas succéder à ce grand-homme, ô fils de Marc-» Aurèle ! ô mon fils ! permets ce nom à un vieil-» lard qui t'a vu naître et qui t'a tenu enfant dans » ses bras, songe au fardeau que t'ont imposé les » dieux ; songe aux devoirs de celui qui commande, » aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, » il faut que tu sois, ou le plus juste, ou le plus » coupable des hommes. Le fils de Marc-Aurèle » aurait-il à choisir ? On te dira bientôt que tu es » tout-puissant ; on te trompera ; les bornes de ton » autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu » es grand, que tu es adoré de tes peuples. Écoute : » Quand Néron eut empoisonné son frère, on lui

(1) Il s'adresse à Commode, qui est présent.

» dit qu'il avait sauvé Rome ; quand il eut fait » égorger sa femme, on loua devant le sénat sa » justice ; quand il eut assassiné sa mère, on baisa » sa main parricide, et l'on courut au temple remer- » cier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir » par des respects. Si tu n'as des vertus, on te » rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois- » moi : on n'abuse point les peuples. Maître du » Monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais » non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle ! par- » donne ; je te parle au nom des dieux, au nom » de l'Univers qui t'est confié. Je te parle pour le » bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu » ne seras point insensible à une gloire si pure. Je » touche au terme de ma vie : bientôt j'irai rejoin- » dre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre » encore assez pour contempler tes vertus ! Si tu » devais un jour.....

» Tout à coup Commode, qui était en habit de » guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. » Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé » des malheurs qui menaçaient Rome. Il ne put » achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. » La pompe funèbre, qui avait été suspendue, reprit » sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un » profond silence. Il venait d'apprendre que Marc- » Aurèle était tout entier dans le tombeau. »

L'*Essai sur les éloges* n'est pas d'un genre si élevé ; mais c'est un de nos bons ouvrages de littérature, un de ceux où il y a le plus d'esprit, de connaissances et de pensées. Il est vrai que c'est un ensemble sans proportion, que le titre est trop évidemment un prétexte pour parler de tout, et que le tableau déborde le cadre : c'est un abus de l'analyse que les Anciens ne connaissaient pas, de disserter sur toutes les choses possibles à propos d'une seule. Mais, malgré cet inconvénient, l'*Essai sur les éloges* et le drame oratoire de Marc-Aurèle seront pour leur auteur les fondemens d'une réputation durable : l'un doit le classer parmi les orateurs, et l'autre parmi les littérateurs, dans un rang très-distingué.

L'*Essai sur les femmes* est très-inférieur : ces sortes de Traités, qui contiennent tout ce qu'on veut, étaient trop du goût de Thomas, et ce sujet lui convenait peu. Ce n'est pas qu'il ne parle des femmes avec beaucoup d'esprit ; qu'il n'y ait même en quelques endroits des traits doux et gracieux qui ne lui sont pas familiers ; mais le tout est une suite de lieux communs et de discussions philosophiques, dont le but n'est pas assez marqué, dont le ton est trop sévère et trop uniforme, et dont la matière est trop étrangère à l'auteur. Il juge toujours les femmes en philosophe, et c'est le cas d'être court. Il faut les aimer beaucoup pour avoir

le droit d'en parler long-tems, dût-on en dire un peu de mal; c'est ce qu'a fait Rousseau, et toutes le lui ont pardonné.

Le même éclat qui se répandit sur les concours académiques lorsque le panégyriste de Descartes les eut illustrés par une longue suite de succès, signalait en même tems les assemblées de réception : la forme des discours changea; les complimens fort abrégés firent place à des questions bien traitées; le style fut plus nourri d'idées, et acquit plus de dignité. Les réceptions furent plus d'une fois des solennités pour ainsi dire nationales, où l'on couronnait toutes les sortes de mérite, et où les gens de lettres parlaient au nom de la patrie. On y entendit souvent de la prose éloquente et de beaux vers qui justifiaient l'empressement du public; enfin plusieurs de ces discours méritèrent d'être comptés pour de bons ouvrages, et je n'en veux pas d'autre preuve que celui du successeur (1) de l'immortel Buffon, qui, lorsqu'il s'est assis pour la première fois à la place de ce grand-homme, parut avoir hérité de son éloquence.

(1) M. Vicq-d'Azyr.

FRAGMENS.

Sur un ouvrage intitulé DISCOURS CHOISIS SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION ET DE LITTÉRATURE, *par M. l'abbé Maury.*

PLUSIEURS des morceaux qui composent ce Recueil étaient déjà connus avantageusement du public, et honorés du suffrage de gens de lettres, surtout le *Panégyrique de S. Louis* et les *Réflexions sur Bossuet*. L'*éloge de Fénélon*, qui obtint l'*accessit* au jugement de l'Académie en 1771, paraît ici avec des corrections et de nouvelles notes. Un *discours sur l'éloquence de la chaire* et un *panégyrique de S. Augustin* sont les deux morceaux les plus importans de ce volume, et les seuls qui soient absolument nouveaux; ils doivent être principalement l'objet de nos réflexions.

M. l'abbé Maury fait une analyse abrégée de toutes les parties relatives à l'éloquence de la chaire; il n'en omet aucune, depuis l'invention jusqu'au geste, et saisit dans chaque objet les points essentiels. Dans ce plan, il était impossible qu'il ne répétât pas quelquefois ce qui avait été dit. Il eût peut-être été plus piquant et plus agréable de ne prendre que la fleur du sujet, et de ne donner qu'un

essai sur ce qu'il y a de plus important dans les études de l'orateur chrétien. Mais M. l'abbé Maury a cru qu'un Traité complet serait plus utile à ceux qui courent la même carrière que lui. D'ailleurs, toutes les parties qu'il embrasse sont discutées avec esprit et avec intérêt. Il écrit en homme fait pour donner le précepte et l'exemple, et pour parler avec affection d'un art qu'il a cultivé avec succès. Il sait proportionner son ton aux matières qu'il traite, et c'est avec énergie qu'il peint l'énergie de Démosthène.

« Il parle, dit-il, non comme un écrivain élégant » qui veut être admiré, mais comme un homme » passionné que la vérité tourmente, comme un » citoyen menacé des plus grands malheurs, et qui » ne peut plus contenir les transports de son indi- » gnation contre les ennemis de la patrie. C'est » l'athlète de la raison. Il la défend de toutes les » forces de son génie, et la tribune où il parle de- » vient une arène. Il subjugue à la fois ses audi- » teurs, ses adversaires, ses juges : il ne paraît point » chercher à vous attendrir ; écoutez-le cependant, » et *il vous fera pleurer par réflexion.* Il accable ses » concitoyens de reproches ; mais alors il n'est que » l'interprète de leurs propres remords. Réfute-t-il » un argument ? il ne discute point. Il propose une » simple question pour toute réponse, et l'objection

» ne reparaîtra jamais. Veut-il soulever les Athé-
» niens contre Philippe ? ce n'est plus un orateur
» qui parle, c'est un général, c'est un roi, c'est un
» prophète, c'est l'ange tutélaire de la patrie ; et
» quand il menace ses concitoyens de l'esclavage,
» on croit entendre retentir dans le lointain, de
» distance en distance, le bruit des chaînes que leur
» apporte le tyran. »

J'avoue que je n'entends pas comment un orateur *fait pleurer par réflexion*. Si les larmes ne coulent pas pendant qu'il parle, comment se flatter qu'elles couleront après ? Le moment où il est dans la tribune est celui de sa force. L'effet qu'il produit est puissant, mais il est rapide et momentané. *Nil citiùs arescit lacrymâ*, dit Cicéron lui-même en parlant des pleurs que l'éloquence arrache. Il convient que *rien ne se sèche plus vîte*. Pourquoi, d'ailleurs, parler de larmes à propos de Démosthène ? Son objet n'était pas d'en faire répandre, et M. l'abbé Maury doit être au dessus de ce défaut trop commun, d'attribuer toutes les qualités à l'homme qu'on loue. Au lieu de se borner à caractériser celles qu'il a, M. l'abbé Maury, sachant faire l'un, pouvait se dispenser de l'autre.

On ne trouve point ce défaut dans le portrait de Bossuet, naturellement amené par celui de Démosthène, mais dans lequel il y a quelques répétitions.

« Au nom de Démosthène, mon admiration me » rappelle l'homme le plus éloquent de ma nation. » Que l'on se représente un de ces orateurs que » Cicéron appelle véhémens et *en quelque sorte* » *tragiques*, qui, emportés par une éloquence pas- » sionnée, s'élèvent au dessus des règles et des » modèles, et portent l'art à toute la hauteur de » leur propre génie; un orateur qui monte au haut » des cieux, d'où il descend avec ses vastes pen- » sées pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et » abattre l'orgueil des princes et des rois devant le » Dieu qui, après les avoir distingués un moment » sur la terre, les confond à jamais dans la pous- » sière commune; un écrivain qui se crée une lan- » gue aussi nouvelle que ses idées; qui donne à ses » expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit » l'entendre quand on le lit, et à son style une telle » majesté d'élocution, que l'idiôme dont il se sert » semble se transformer et s'agrandir sous sa plume; » un apôtre qui instruit l'Univers en célébrant les » plus illustres de ses contemporains, qu'il rend » eux-mêmes, du fond de leur cercueil, les prédi- » cateurs de tous les siècles; qui répand la cons- » ternation en rendant pour ainsi dire présens les » malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la » mort d'un seul homme, montre à découvert le » néant de la grandeur humaine; enfin, un orateur

» dont

» dont les discours, animés par le génie le plus ar-
» dent et le plus original, sont, en éloquence, des
» ouvrages classiques qu'il faut étudier sans cesse,
» comme dans les arts on va former son goût à
» Rome sur les chefs-d'œuvre de Raphaël et de
» Michel-Ange. Voilà le Démosthène français,
» voilà Bossuet. On peut appliquer à ces écrits ora-
» toires l'éloge que Quintilien donnait au Jupiter
» de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait
» ajouté à la religion des peuples. »

Il y a un rapport marqué entre quelques traits de ce tableau et ceux dont on a peint Corneille dans l'éloge de Racine. Corneille, dit-on dans cet éloge, éleva notre langue à la hauteur de ses idées. Il l'enrichit de tournures mâles et vigoureuses, qui n'étaient que l'expression de sa propte force, etc. On n'observe ce rapport que parce qu'il a dû se trouver entre deux hommes qui tous deux ont porté un esprit de création, l'un dans notre poésie, l'autre dans notre prose.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de Bridaine, le plus célèbre missionnaire de nos jours, l'homme le mieux doué par la Nature de ce puissant organe qui fait la plus grande partie de l'éloquence apostolique, et qui est si nécessaire partout où l'on s'adresse aux hommes rassemblés. Il faut de forts leviers pour ébranler des masses. La

voix de Bridaine appelait au loin les habitans des campagnes, et faisait retentir les voûtes des plus vastes temples. Il joignait à cet avantage si précieux, une imagination vive et ardente, féconde en figures bizarres et populaires; une componction vraie et une disposition à se pénétrer lui-même de ce qu'il disait, au point qu'il ne sortait jamais de la chaire ou de l'auditoire, qu'il ne fût trempé de sueur. M. l'abbé Maury se rappelle le début d'un sermon qu'il entendit prêcher à Bridaine dans l'église de Saint-Sulpice en 1751. La plus haute compagnie de la capitale s'y était rassemblée par curiosité, pour entendre le missionnaire. Un auditoire si nouveau pour lui ne le troubla point, et lui inspira au contraire un exorde très-heureux, qui peut-être n'était pas aussi bien tourné que M. l'abbé Maury le rapporte, mais dont l'idée seule était vraiment éloquente, et devait produire un grand effet. Voici ce morceau, qui peut-être fait autant d'honneur au talent de l'abbé Maury, qu'à sa mémoire :

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, » il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir » la bouche que pour vous demander grace en fa- » veur d'un pauvre missionnaire, dépourvu de tous » les talens que vous exigez quand on vient vous » parler de votre salut. J'éprouve cependant aujour- » d'hui un sentiment différent, et, si je suis humi-

» lié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux
» misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne
» plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir
» besoin d'excuse auprès de vous! Car, qui que vous
» soyiez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs.
» C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens
» pressé, dans ce moment, de frapper ma poitrine.
» Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-
» Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai
» prêché les rigueurs de la pénitence à des infor-
» tunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux
» bons habitans des campagnes les vérités les plus
» effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait? Malheu-
» reux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis
» de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur
» dans ces ames simples et fidelles que j'aurais dû
» plaindre et consoler. C'est ici où mes regards ne
» tombent que sur des grands, sur des riches, sur
» des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des
» pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici
» seulement qu'il fallait faire retentir la parole
» sainte dans toute la force de son tonnerre, et
» placer avec moi, dans cette chaire, d'un côté,
» la mort qui nous menace, et de l'autre, mon
» grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens au-
» jourd'hui votre sentence à la main. Tremblez
» donc devant moi, hommes superbes et dédai-

» gneux qui m'écoutez. La nécessité du salut, la » certitude de la mort, l'incertitude de cette heure » si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le » jugement dernier, le petit nombre des élus, » l'enfer, et par-dessus tout l'éternité : l'éternité ! » voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et » que j'aurais dû sans doute réserver pour vous » seuls. Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui » me damneraient peut-être sans vous sauver ? » Dieu va vous émouvoir tandis que son in- » digne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une » expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés » d'horreur pour vos iniquités passées, vous vien- » drez vous jeter entre mes bras en versant des » larmes de componction et de repentir, et, à » force de remords, vous me trouverez assez élo- » quent. »

Je n'ai pas ouï dire que Bridaine écrivît tout-à-fait si bien ; mais on assure qu'il était impossible de l'entendre sans émotion, et que ces mots de mort et d'éternité, prononcés par sa voix tonnante, et prolongés dans le silence d'une enceinte religieuse et dans le recueillement d'une grande assemblée, glaçaient de terreur tous les esprits.

Un des endroits les plus curieux et les plus intéressans de ce discours, est celui qui regarde saint Vincent de Paule. Comme les faits qu'il renferme

sont aussi touchans qu'ils sont peu connus, nous croyons remplir un devoir respectable en contribuant à étendre la mémoire des vertus, et les lecteurs sensibles ne nous reprocheront pas d'avoir transcrit ce morceau tout entier.

« Il fut successivement esclave à Tunis, précepteur du cardinal de Retz, curé de village, » aumônier-général des galères, principal de collége, chef des missions et adjoint au ministère » de la feuille des bénéfices. Il institua en France » les Séminaristes, les Lazaristes, les Filles de la » Charité, qui se dévouent au soulagement des » malheureux, et qui ne changent presque jamais » d'état, quoique leurs vœux ne les lient que pour » un an. Il fonda des hôpitaux pour les enfans-» trouvés, pour les orphelins, pour les forçats et » pour les vieillards.

» Il exerça pendant quelque tems un ministère » de zèle et de charité sur les galères. Il vit un jour » un malheureux forçat qui avait été condamné à » trois années de captivité pour avoir fait la contre-» bande, et qui paraissait inconsolable d'avoir laissé » dans la plus extrême misère sa femme et ses en-» fans. Vincent de Paule, vivement touché de sa si-» tuation, offrit de se mettre à sa place, et, ce qu'on » aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut » accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans

» la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent » enflés pendant le reste de sa vie, du poids de ces » fers honorables qu'il avait portés.

» Lorsque ce grand-homme vint à Paris, on » vendait les enfans-trouvés dans la rue Saint-» Landry, vingt sous la pièce, et on les donnait par » charité, disait-on, aux femmes malades qui » avaient besoin de ces innocentes créatures pour » leur faire sucer un lait corrompu. Ces enfans, » que le gouvernement abandonnait à la pitié pu-» blique, périssaient presque tous, et ceux qui » échappaient par hasard à tant de dangers, étaient » introduits furtivement dans des familles opulentes » pour dépouiller les héritiers légitimes; ce qui fut » pendant plus d'un siècle une source intarissable » de procès, dont on voit les détails dans les com-» pilations de nos anciens jurisconsultes. Vincent » de Paule fournit d'abord des fonds pour nourrir » douze de ces enfans : bientôt sa chatité soulagea » tous ceux qu'on trouvait aux portes des églises; » mais cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours » un nouvel établissement, s'étant refroidie, les » secours manquèrent entiérement, et les outrages » faits à l'humanité allaient recommencer. Vincent » de Paule ne se découragea pas. Il convoqua une » assemblée extraordinaire; il fit placer dans l'église » un grand nombre de ces malheureux enfans, et

» montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux » baignés de larmes, ce discours qui fait autant » d'honneur à son éloquence qu'à sa piété, et que » je transcris fidellement de l'histoire de sa vie, » composée par M. Abély, évêque de Rhodès.

— » Or sus, Mesdames, la compassion et la cha- » rité vous ont fait adopter ces petites créatures pour » vos enfans. Vous avez été leurs mères, selon la » grace, depuis que leurs mères, selon la nature, les » ont abandonnés : voyez maintenant si vous voulez » les abandonner. Cessez à présent d'être leurs mères » pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort » sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les » voix et les suffrages. Il est tems de prononcer leur » arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de » miséricorde pour eux. Ils vivront si vous conti- » nuez d'en prendre un soin charitable, et ils mour- » ront tous si vous les délaissez.

» On ne répondit à cette pathétique exhortation » que par des sanglots, et le même jour, dans la » même église, au même instant, l'hôpital des » Enfans-Trouvés de Paris fut fondé, et doté de » quarante mille livres de rente. »

Si jamais homme a mérité un éloge public, c'est sans doute saint Vincent de Paule. Celui de saint Augustin, prononcé devant l'assemblée du clergé par M. l'abbé Maury, prouverait seul un talent très-

distingué. Le sujet est bien conçu, bien développé; la marche des idées est nette et sûre; le style a de la noblesse, de la force, des mouvemens, et la diction est élégante et travaillée. On en jugera par le début de la première partie, le seul morceau que nos limites étroites nous permettent de transcrire.

« Représentons-nous, à la naissance d'Augustin, » l'Europe inondée de barbares, le trône des Cé- » sars transporté ou plutôt enseveli dans l'Orient; » des usurpateurs sans génie se *disputant* un dia- » dême avili, et toujours *flottant* sur le front d'un » fantôme sans autorité; Rome déchue, je ne dis » pas seulement de son antique liberté, mais en- » core de cette brillante servitude dont elle osa » s'enorgueillir lorsque les premiers Empereurs » daignaient encore flatter sa fierté en lui présen- » tant le frein, et les descendans des arbitres du » Monde ne connaissant déjà plus d'autres révo- » lutions que les changemens d'oppresseurs; les » Gaules ravagées par des séditions intestines qui » ravirent à cette malheureuse contrée ses lois, ses » mœurs, ses habitans, et jusqu'à son nom; le » christianisme agité par les longues secousses que » lui *imprimèrent* ses désastres et ses victoires, s'ap- » puyant alors sur le sceptre de Constantin; toutes » les religions de l'Univers ébranlées à la fois à » l'approche de l'Évangile, et chaque enthousiaste

» voulant former de leurs débris de nouveaux cultes;
» espèce d'anarchie religieuse, où toutes les opinions
» engendrèrent des sectes, et où les hérétiques for-
» cèrent l'Église, encore dégouttante du sang de
» ses martyrs, de regretter la hache de ses anciens
» tyrans. »

On dit bien *imprimer* un mouvement : dit-on imprimer une secousse? On voit au reste que l'auteur a imité très-heureusement cette belle expression de Tacite : *In tantùm non modò à libertate, sed etiam à servitute degeneravimus.*

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par deux anecdotes sur Fénélon, rapportées dans les notes qui suivent l'éloge de ce grand-homme. Elles ont un caractère de simplicité et de liberté qui font aimer de plus en plus cet homme si aimable.

» De retour à Cambrai, il confessait assiduement
» et indistinctement dans sa métropole toutes les
» personnes qui s'adressaient à lui. Il disait la messe
» tous les samedis. Un jour il apperçut, au moment
» où il allait monter à l'autel, une pauvre femme,
» fort âgée, qui paraissait vouloir lui parler. Il s'ap-
» proche d'elle avec bonté, et l'enhardit par sa dou-
» ceur à s'exprimer sans crainte. *Monseigneur*, lui
» dit-elle en pleurant et en lui présentant une pièce
» de douze sous, *je n'ose pas; mais j'ai beaucoup de*
» *confiance dans vos prières. Je voudrais vous prier*

» *de dire la messe pour moi. Donnez, ma bonne*, lui » répondit Fénélon en recevant son offrande, *votre* » *aumône sera agréable à Dieu. Messieurs*, dit-il » ensuite aux prêtres qui l'accompagnaient pour le » servir à l'autel, *apprenez à honorer votre minis-* » *tère.* Après la messe il fit remettre à cette femme » une somme assez considérable, et lui promit de » dire une seconde messe le lendemain à son in- » tention. »

Pendant que l'armée des Alliés était maîtresse d'une partie de la Flandre, des villages entiers se retirèrent dans la métropole, et l'archevêque lui-même ouvrit son palais pour recevoir ces malheureux habitans de la campagne, chassés de leurs possessions.

« Il vit un paysan, jeune encore, qui ne man- » geait point, et qui paraissait profondément af- » fligé. Fénélon vint s'asseoir à ses côtés pour le » distraire. Il lui dit qu'on attendait des troupes le » lendemain, qu'on chasserait les ennemis, et qu'il » retournerait bientôt dans son village. *Je n'y trou-* » *verai plus ma vache*, répondit le paysan. *Ce pauvre* » *animal me donnait beaucoup de lait, et nourris-* » *sait mon père, ma femme et mes enfans.* Fénélon » promit alors de lui donner une autre vache si les » soldats s'emparaient de la sienne; mais après avoir » fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut

» avoir une indication précise de la chaumière qu'ha-
» bitait ce paysan à une lieue de Cambrai. Il partit
» ensuite à dix heures du soir à pied, avec son sauf-
» conduit et un seul domestique ; il se rendit à ce
» village, ramena lui-même la vache à Cambrai
» vers le milieu de la nuit, et alla sur-le-champ en
» donner avis à ce pauvre laboureur. »

On voit que ce recueil peut intéresser les lecteurs de plus d'une manière. On doit le placer dans le petit nombre des livres estimables dans le genre oratoire, et son auteur parmi les bons écrivains et nos vrais littérateurs.

On peut faire quelques reproches fondés à M. l'abbé Maury. Il semble ne pas rendre assez de justice à Massillon, l'un des écrivains chez qui notre langue a le plus de richesse, de douceur et de charme. Il l'oppose à Bossuet dans l'oraison funèbre, et cite en parallèle deux morceaux où l'évêque de Meaux paraît incomparablement supérieur. Mais pourquoi juger un écrivain dans un genre où l'on sait qu'il n'a jamais réussi ? Massillon n'a jamais saisi le caractère de l'oraison funèbre, et en général le genre de son éloquence le portait moins à l'élévation des idées et à la magnificence du style, qu'aux effets du pathétique et aux développemens du cœur humain. C'est le Racine de la chaire, comme on l'a dit : *Non omnia possumus omnes.* Si Massillon

n'est pas comparable à Bossuet dans l'oraison funèbre, M. l'abbé Maury croit-il que Bossuet, dans ses sermons, soutînt mieux la comparaison avec Massillon ? *Ce dernier*, dit-il, *est au dessous de sa propre renommée comme orateur.* J'avoue que je ne suis nullement de cet avis, et je doute que beaucoup de gens de lettres en soient. Au contraire, je regarde Massillon, dans le genre de la prédication, comme le premier des orateurs ; car c'est lui qui a le mieux atteint le but de ce genre d'éloquence, celui d'émouvoir les cœurs et de faire aimer la morale évangélique. Comme prédicateur, il parle à l'ame, et comme écrivain il nous charme. Que faut-il de plus ? Tous les beaux sermons de son *Carême*, que M. l'abbé Maury lui-même cite comme ses chefs-d'œuvre, et qui le sont en effet, ne suffisent-ils pas pour le placer au premier rang ? Que peut-on leur opposer ? Trois ou quatre morceaux où Bourdaloue s'est élevé à la véritable éloquence sont encore loin, à mon gré, de balancer les chefs-d'œuvre de l'évêque de Clermont. Il est lu même des gens du monde, et Bourdaloue ne l'est guère que des prédicateurs. C'est que le dernier écrit presque toujours en théologien, et qu'il met la dialectique à la place de l'éloquence. Son style est le plus souvent d'une austérité sèche. Sa force est dans les raisonnemens ; elle devrait être dans les mouvemens, car la véritable

victoire des orateurs chrétiens n'est pas de convaincre, c'est bien plutôt de persuader.

On pourrait aussi relever quelques inexactitudes dans le style de M. l'abbé Maury, quelques incorrections, comme, par exemple, lorsqu'il fait d'*intercède* un verbe actif, *que nos vœux l'intercèdent*. On dit intercéder auprès de quelqu'un. Le verbe est neutre. Mais ces fautes sont rares, et la diction de l'auteur est soignée.

CHAPITRE II.

Histoire.

N. B. Ce chapitre manque entiérement.

FRAGMENS.

SUR l'histoire de la République romaine dans le septième siècle, par Salluste, traduite par le président de Brosse.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, M. le président de Brosse, que la littérature a perdu peu de tems après la publication de son *Histoire romaine*, était déjà connu par un bon livre sur le *mécanisme du langage*, et par quelques autres morceaux d'érudition, déposés dans les recueils de l'Académie des belles-lettres, dont il était membre. Il suivit l'exemple de ces hommes trop rares et vraiment estimables qui ont eu le courage de joindre les travaux littéraires aux fatigues d'une profession aussi pénible que noble, celle de la magistrature. Ce goût constant pour l'étude, préférée à des délassemens frivoles, est toujours la marque d'un esprit distingué; et les fonctions de juge étant peut-être celles où

l'asservissement aux préjugés est le plus dangereux, rien n'est plus essentiel à cet état, que les études qui ajoutent à l'étendue des connaissances et aux forces de la raison.

C'est sans doute un assez singulier projet, et qui demande toute la constance d'un érudit, que celui de former un tout régulier des fragmens informes qui nous restent de Salluste. Il ne faut pas une médiocre sagacité pour deviner ce qui peut amener deux ou trois lignes, et souvent deux ou trois mots qui semblent ne tenir à rien; et quoiqu'en ce genre il y ait beaucoup à donner aux conjectures, il faut avouer que tous les passages du texte latin ne pouvaient pas être plus naturellement placés qu'ils ne le sont dans la narration de l'historien français. Ce qui d'ailleurs est remarquable et digne d'éloges, c'est la profonde connaissance qu'il montre partout de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. Il semble y avoir vécu, et être entré dans le secret des acteurs qu'il met sur la scène.

A l'égard de la traduction, on sait combien est difficile celle d'un auteur tel que Salluste. M. le président de Brosse, à cette occasion, a mis dans sa préface quelques réflexions aussi neuves qu'elles sont justes et fines.

« En quelque langage que ce soit (dit-il), les » mots ne répondent que très-imparfaitement aux

» idées, surtout aux idées morales, combinées ou
» réfléchies, dont les archétypes n'existent pas réel-
» lement et distinctement hors de nous dans la
» nature, mais ne sont que des êtres métaphysi-
» ques, des considérations morales ou des combi-
» naisons relatives, conçues et écloses dans l'esprit
» humain. Les idées de cette espèce si abondante
» ne sont circonscrites et nettement terminées que
» dans l'esprit de celui qui les a. Les mots, beau-
» coup plus bornés que les pensées, parce que la
» faculté vocale l'est infiniment plus que l'imagi-
» nation ou l'entendement, ne les rendent que
» d'une manière plus vague, dont le sens n'est fixé
» à son juste point que par celui qui les emploie.
» Mais ce sens est habituel chez le lecteur, chez
» qui la langue est vulgaire; il ne lui donne en lisant
» que l'intensité ou la dose accoutumée, sans plus
» ni moins, au lieu que si le livre est écrit en lan-
» gue étrangère, où le sens des termes n'est pas,
» faute d'usage, aussi strictement restreint par l'ha-
» bitude de les entendre, le lecteur pouvant donner
» un peu plus de carrière à son intelligence, lit
» pour ainsi dire la pensée de l'auteur plus que sa
» phrase, et, sans trop précisément s'arrêter aux
» termes dont il s'est servi, veut pénétrer au fond
» de son idée au-delà même des expressions tou-
» jours plus faibles que les conceptions. C'est la

» raison

» raison pour laquelle on trouve toujours plus de
» force et d'énergie dans un livre écrit dans une
» langue morte, que s'il l'était dans une langue
» vivante. On ne peut guère douter qu'en ceci les
» livres des Anciens n'aient gagné dans notre es-
» prit, et qu'ils n'aient acquis à cet égard un certain
» avantage que notre imagination leur donne sur
» nos livres modernes. Dans ceux-ci on ne lit préci-
» sément que ce que l'auteur a dit; dans les autres
» on y lit plutôt ce qu'il a voulu dire, que ce qu'il
» a dit. Ceci montre déjà, indépendamment de ce
» qu'il est tout simple qu'une copie reste au dessous
» de l'original, par quoi la traduction en langue
» vulgaire doit paraître infétieure au livre écrit en
» une langue qu'on ne parle plus..... Rien de plus
» difficile ni de plus rare en littérature, qu'une tra-
» duction dont tout le monde soit satisfait. Il n'en
» tombe point sous la main où il n'arrive au lec-
» teur de se dire à lui-même : Je n'aurais pas rendu
» ainsi cet endroit. — Quant à moi, j'avoue que je
» ne le suis parfaitement d'aucune, quoiqu'il y en
» ait beaucoup que je loue et que j'estime fort en
» général..... Puisque je suis moi-même si difficile
» à satisfaire sur ces traductions, je ne dois pas me
» formaliser si on trouve à reprendre à la mienne,
» chacun ayant là-dessus sa manière de voir par les
» raisons que je viens de toucher. »

Nous userons du droit que nous donne le traducteur, et avec d'autant plus de raison, que les défauts des ouvrages, d'ailleurs estimables, sont d'un exemple plus dangereux. Ceux qui déparent la version de M. le président de Brosse, et le style de son histoire en général, semblent tenir à un système qu'il s'est fait, et à un goût particulier pour une certaine familiarité d'expressions, pour des termes bas et populaires qui répugnent à la noblesse de l'Histoire. On a fait le même reproche, et avec moins de fondement, à feu M. l'abbé de Lablétérie, dans sa traduction de Tacite. On pourrait dire même que le traducteur de Tacite était moins excusable que celui de Salluste, parce que le ton de Tacite est plus élevé et plus soutenu. Salluste, au contraire, est accusé de rechercher quelquefois des termes vieillis et surannés, et d'affecter dans sa diction une certaine rudesse antique. M. le président de Brosse se serait-il cru obligé d'avoir les mêmes défauts que son auteur? Ce plan serait peu judicieux. Salluste pouvait faire excuser les fautes de son style par les beautés originales qu'il ne devait qu'à son génie. Un traducteur ne peut avoir le même privilége; et d'ailleurs, quel Moderne peut décider quand et jusqu'où le langage de Salluste est incorrect et répréhensible? Les Latins seuls en étaient juges. Mais nous, qui ne connaissons de Salluste que son énergie pittoresque,

sa précision, sa pensée forte et sa narration rapide, nous sommes blessés de lire dans son traducteur, que la règle qu'on voulut ramener *fit l'effet d'une combustion générale, et mit tout sens dessus dessous;* que le peuple, qui se trouvait alors *le pied sur la noblesse*, l'écrasait avec autant d'insolence, que celle-ci avait fait en *pareil cas;* que les soldats avaient fait *un à droite* pour se retrouver *en bataille, en face* de l'ennemi; que, lorsque l'attaque commence, chacun déploie *son savoir-faire;* que Métellus ne peut *ni contenir sa langue ni retenir ses larmes.* On est fâché d'entendre dire à Marius : Je ne sais pas ordonner *galamment* une fête. Ce n'est point là le style de l'Histoire, et ces familiarités triviales n'ajoutent rien à la vérité et à la simplicité, qui s'accordent très-bien avec une élégance noble; et c'est dans cet accord même que consiste le talent supérieur.

Ces défauts, très-fréquens dans M. le président de Brosse, font d'autant plus de peine, que plusieurs morceaux, soit de la traduction de Salluste, soit des supplémens de son Histoire, sont d'un homme qui sait écrire. On voit qu'il a suivi de faux principes. Ce mot fameux de Jugurtha, ce mot si profond d'indignation et de mépris : *Urbem venalem mature perituram si emptorem inveneris!* O ville vénale! que tu périrais bientôt si tu trouvais un acheteur! qui croirait que M. le président de Brosse en fait

une espèce de cri public, une sorte d'affiche? *Ville à vendre si on trouve un acheteur.* Rien ne ressemble plus à feu Lablétterie, qui traduisait ces mots de Tacite, dans la bouche d'un soldat romain : *Assibus animam et corpus estimari decem. A dix as par jour un soldat romain, corps et ame.* Qui reconnaîtrait, dans cette ridicule version, le sentiment énergique des vétérans romains, qui s'écriaient indignés : On évalue à dix as par jour notre sang et notre vie! C'est ainsi qu'en cherchant cette espèce de simplicité familière, on s'éloigne, non-seulement de l'élégance, mais encore de la vérité.

Ces taches, que la critique peut observer dans le livre de M. le président de Brosse, considéré comme un ouvrage de goût, n'empêchent pas qu'on ne doive à ce même livre beaucoup d'estime si l'on n'y cherche qu'un monument d'érudition. Il n'a rien omis pour le rendre complet et précieux à ce titre. La quantité et l'exactitude des recherches historiques en tout genre, la description géographique du monde romain, aussi détaillée, aussi approfondie qu'elle puisse l'être; le soin que l'auteur a pris de faire graver tous les portraits des plus fameux personnages, d'après les marbres et les médailles antiques; enfin la beauté même de l'impression, qui le dispute aux presses du Louvre, tout concourt à faire de ce livre l'objet de la curiosité des

bibliographes, des érudits et des amateurs de l'antiquité.

On imprime actuellement le quatrième volume, qui contiendra le texte latin de Salluste et les fragmens de ses histoires.

Sur l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, traduite de l'anglais de M. Gibbon.

C'est avec un vrai plaisir que, d'un tas de brochures frivoles dont on n'entretient les lecteurs que pour sacrifier à la nouveauté et montrer les progrès du mauvais goût, on tire de tems en tems quelques écrits solides et estimables, faits pour étendre nos idées et nos connaissances. Tel est celui dont le traducteur de M. Gibbon nous a fait présent. C'est un service qu'il rend à notre littérature, en nous donnant un bon livre de plus. Tout le monde connaît l'esquisse qu'avait tracée M. de Montesquieu sur le même sujet. Ici, c'est un tableau complet; et quoiqu'on n'y trouve pas au même degré ce trait d'un grand maître et cette vigueur, cette fierté de pinceau que nous admirons dans le morceau fameux ébauché par l'auteur de l'*Esprit des lois*, on y remarque du moins une belle ordonnance et des couleurs naturelles et vraies.

L'auteur divise en trois périodes les révolutions

mémorables qui, dans le cours d'environ treize siècles, ont sappé l'édifice de la grandeur romaine, et l'ont enfin renversé.

« Ce fut dans le siècle des Trajan et des Antonins que la monarchie romaine, dans toute sa » force, et parvenue au faîte de la grandeur, commença à pencher vers sa ruine. Ainsi la *première* » *période* (1) s'étend depuis le règne de ces princes, » jusqu'à la destruction de l'Empire d'occident par » les armes des Germains et des Scythes, barbares » féroces, dont les descendans forment aujourd'hui » les nations les plus polies de l'Europe. Cette révolution extraordinaire, qui mit Rome au pouvoir » des Goths, se termina dans les premières années » du sixième siècle. La *seconde période* commença » sous le règne de Justinien, qui, par ses lois et » ses victoires, rendit à l'Empire d'orient son ancien » lustre. Elle renferme l'invasion des Lombards » en Italie, la conquête de l'Asie et de l'Afrique » par les Arabes, qui avaient embrassé la religion

(1) Quoique, dans le Dictionnaire de l'Académie, le mot *période* soit féminin, même quand il est employé comme mesure de tems, cependant l'usage, plus fort que les Dictionnaires, a fait *période* masculin dans cette acception. Ce mot n'est féminin que lorsqu'il signifie *phrase*. On dit une belle période, et un période de tems : on en excepte *la période julienne*, qui est un mot consacré.

» de Mahomet; la révolte du peuple romain contre » les faibles souverains de Constantinople, et l'é- » lévation de Charlemagne, qui en 800 fonda un » nouvel Empire. *La dernière et la plus longue* de » ces périodes contient environ six siècles et demi, » depuis le renouvellement de l'Empire en occi- » dent, jusqu'à la prise de Constantinople par les » Turcs, et l'extinction de la race de ces princes » dégénérés, qui se paraient du vain titre de César » et d'Auguste, tandis que leur domaine était cir- » conscrit dans les murailles d'une seule ville, où » l'on ne conservait même aucun vestige de la » langue et des mœurs des anciens Romains. Les » croisades font partie des événemens *de cette pé-* » *riode*, puisqu'elles ont contribué à la ruine de » l'Empire grec. »

On voit combien est vaste le plan de l'auteur anglais, qui embrasse la plus grande partie de l'Histoire ancienne et moderne. Le premier volume nous conduit jusqu'au règne de l'empereur Philippe, peu de tems auparavant la première invasion des barbares du nord. De tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur l'Histoire romaine, cet ouvrage est celui où l'on a le plus mûrement approfondi la constitution de l'Empire, les principes de prospérité et de décadence, de force et de faiblesse. Les autres écrivains ont été des annalistes diffus ou des abréviateurs élégans. En général,

l'Histoire est une des parties de la littérature, où nous recevons le plus de modèles et de leçons de la part de nos voisins. Les Hume, les Robertson, les Gibbon, ont donné à l'Histoire une tournure philosophique et politique qu'elle n'avait pas encore eue chez les Modernes, et qui même n'avait été qu'indiquée chez les Anciens, d'ailleurs historiens si éloquens et biographes si agréables.

On ne peut trop desirer que M. Gibbon continue un travail si honorable et si utile. Son élégant traducteur l'accompagnera sans doute dans sa carrière, avec le même courage et le même succès. On doit à ce dernier d'autant plus d'estime, qu'il a préféré ce travail aux distractions où sa jeunesse et sa fortune pouvaient naturellement le livrer. On ne sait pas combien la capitale et les provinces renferment de personnes de distinction très-éclairées et très-laborieuses, méprisant du plus juste mépris nos frivolités faciles et insipides, et se bornant à cultiver et à honorer la bonne littérature. Nous donnerons une idée de la manière de penser et d'écrire de M. Gibbon, et du style de son traducteur, en transcrivant un morceau où l'auteur fait vivement sentir un des malheurs attachés à l'étendue de l'Empire romain, et dont la constitution présente de l'Europe nous garantit. On y verra le genre d'idées et d'éloquence qui convient à l'Histoire.

« L'Europe est maintenant partagée en différens » États indépendans l'un de l'autre, mais cependant » liés entre eux par les rapports généraux de la » religion, du langage et des mœurs. Cette division » est un avantage bien précieux pour la liberté du » genre humain. Aujourd'hui un tyran qui voudrait » fouler aux pieds les droits de son État, et dont le » peuple serait trop faible pour lui résister, se trou- » verait enchaîné par une foule de liens. Le soin » de sa propre gloire, l'exemple de ses égaux, les » représentations de ses alliés, la crainte des puis- » sances ennemies, tout contribuerait à le retenir ; » la fuite ou l'exil lui déroberait bientôt les victimes » de sa violence. Après avoir franchi sans obstacles » les limites si étroites d'un royaume peu étendu, » un sujet opprimé trouverait facilement dans un » climat plus heureux un asyle assuré, une fortune » proportionnée à ses talens, la liberté d'élever la » voix, peut-être même les moyens de se venger. » Mais l'Empire romain remplissait l'Univers, et, » lorsqu'il fut gouverné par un seul homme, le » Monde entier devint une prison affreuse, où » l'ennemi du souverain était sans cesse poursuivi. » L'esclave du despotisme luttait en vain contre le » désespoir. Obligé de porter une chaîne dorée à la » cour des Empereurs, ou de traîner dans l'exil sa » vie infortunée, il attendait son destin en silence

» à Rome, dans le sénat, sur les rochers du Mont-
» Sisiphe, ou sur les rives glacées du Danube. La
» résistance eût été fatale, la fuite impossible. Par-
» tout une vaste étendue de terres et de mers s'op-
» posait à son passage : il courait à tout moment le
» danger inévitable d'être découvert, saisi et livré
» à un maître irrité. Au-delà des frontières, de quel-
» que côté qu'il tournât ses regards inquiets, il ne
» s'offrait à lui que le redoutable Océan, des con-
» trées désertes, des peuples ennemis, un langage
» barbare, des mœurs féroces, ou enfin des rois
» dépendans, disposés à acheter la protection de
» l'Empereur par le sacrifice d'un malheureux fugi-
» tif. Partout où vous serez, disait Cicéron à Mar-
» cellus, n'oubliez pas que vous vous trouverez
» également à la portée du bras du vainqueur. »

CHAPITRE III.

Romans.

LESAGE porta dans ses romans le talent de la comédie et cet esprit observateur qui le distingue : il peint des mœurs et des caractères ; il est plein de naturel et de vérité, qualités précieuses qui le feront toujours lire. Le *Bachelier de Salamanque* est le plus médiocre de ses ouvrages. Ce livre roule tout entier sur un seul objet, les désagrémens du métier d'instituteur. Ce fonds est pauvre, et dans les ouvrages d'imagination il faut aller plus vîte. Le *Diable boiteux* vaut mieux ; ce n'est pas que le merveilleux qui en fait le fondement soit une invention louable. Il y a peu d'art à se faire transporter par le diable sur le toit de chaque maison pour voir ce qui s'y passe, et avoir occasion de conter une aventure qui n'a aucune liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit. On en pourrait conter ainsi des milliers, et, quand il y a si peu de difficulté, il y a peu de mérite. C'est encore aux Espagnols, toujours épris du merveilleux, que Lesage a emprunté cette fable. Mais la diversité des aventures et des portraits,

une critique vive et ingénieuse, donnèrent beaucoup de vogue à ce roman que Boileau jugeait avec trop de sévérité.

Gil Blas est un chef-d'œuvre : il est du petit nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir ; c'est un tableau moral et animé de la vie humaine : toutes les condirions y paraissent pour recevoir ou pour donner une leçon. C'est là que l'instruction n'est jamais sans agrément. *Utile dulci* devait être la devise de cer excellent livre, que la bonne plaisanterie assaisonne parrout. Plusieurs traits ont passé en proverbes, comme, par exemple, les homélies de l'archevêque de Grenade. L'interrogatoire des domestiques de Samuël Simon est digne de Molière ; et quelle sanglante satyre de l'inquisition ! Ailleurs, quelle peinture de l'audience d'un premier commis, de l'impertinence des comédiens, de la vanité d'un parvenu, de la folie d'un poète, de la mollesse des chanoines, de l'intérieur d'une grande maison, du caractère des grands, des mœurs de leurs domestiques ! C'est l'école du monde, que *Gil Blas*. On reproche à l'auteur de n'avoir peint presque jamais que des fripons. Qu'importe si les portraits sont reconnaissables ? Il a fait d'ailleurs son métier, car le roman et la comédie sont un genre de satyre. On lui reproche rrop de détails subalternes ; mais ils sont tous vrais, et aucun n'est indifférent. Il

n'est point tombé dans cette profusion gratuite de circonstances minutieuses qu'on prend aujourd'hui pour de la vérité, et qui ne signifie rien. On connaît les personnages de *Gil Blas :* on a vécu avec eux ; on les retrouve à tout moment. Pourquoi ? Parce que, dans la peinture qu'il en fait, il n'y a pas un trait sans dessein et sans effet. Lesage avait bien de l'esprit ; mais il met tant de talent à le cacher, il aime tant à se cacher dertière les personnages, il s'occupe si peu de lui, qu'il faut avoir de bons yeux pour voir l'auteur dans l'ouvrage, et apprécier à la fois l'un et l'autre.

Il se montre davantage dans *Turcaret.* Il n'y a point de pièce dont le dialogue soit plus piquant et plus gai. Il y prodigue le sel à pleines mains. Ce sont de mauvaises mœurs, dit-on, il est vrai ; mais les bonnes mœurs sont-elles comiques ? Est-ce avec de la vertu qu'on fait rire ? Et la comédie doit-elle peindre autte chose que des vices, des travers, des ridicules ? Il faut lui permettre de les montter si l'on veut qu'elle les corrige ? Et les mœurs du *Bourgeois Gentilhomme*, de *Georges Dandin*, du *Légataire*, de l'*École des Maris*, sont-elles bien pures ? Le *drame* lui-même, qui de sa natute est si moral, ne peint-il pas souvent des caractères odieux, ainsi que la ttagédie ? Il est vrai que, dans *Turcaret*, il n'y a pas un personnage qui ne soit un fripon,

excepté le marquis; encore peut-on croire que s'il ne l'est pas, c'est parce qu'il est toujours ivre. Mais cet assemblage de fripons est tellement mis en œuvre par la verve comique de l'auteur, qu'il y a peu de pièces plus originales et plus agréables au théâtre, que *Turcaret*.

Un autre avantage de *Gil Blas*, c'est qu'il n'est pas, comme tant de romans, guindé sur une morale stoïque et désespérante, qui n'offre jamais de la vertu et de l'humanité, qu'un modèle idéal que personne ne peut se flatter d'atteindre. L'auteur y peint les hommes tels qu'ils sont, capables de fautes et de repentir, de faiblesses et de retour : il n'affecte point ce rigorisme outré que l'expérience dément, et que condamne une meilleure philosophie, parce qu'en exigeant trop des hommes on les décourage, et qu'en ne pardonnant rien on leur ôte l'envie et l'espoir de se corriger.

Gil Blas conduit naturellement à parler de *Don Quichotte*, ouvrage original, dont la nation espagnole est redevable à l'extravagance de ses écrivains.

Cent mauvais livres en ont produit un bon qui les a fait tous périr, et qui vivra. Peut-être est-il un peu long, même indépendamment des continuateurs. Peut-être un seul ridicule ne peut-il pas amuser et attacher bien long-tems; mais on n'en

sent que mieux l'art de l'auteur, qui a su tirer tant de choses agréables de la folie sérieuse de *Don Quichotte* et des bouffonneries de Sancho. Les nouvelles historiques dont ce livre est semé, lui donnent encore un nouveau prix. Une de ces nouvelles, *le Curieux impertinent*, est un des meilleurs morceaux de Cervantes.

Au surplus, malgré le succès qu'a eu parmi nous la traduction de *Don Quichotte*, il n'est pourtant pas du goût de tout le monde. Il y a des esprits sévères pour qui le fond de ce livre est trop frivole, et qui ne peuvent pas lire les folies d'un malheureux qu'il faudrait renfermer. C'est l'inconvénient de tous les ouvrages qui ne peignent qu'un ridicule particulier. Quelque mérite qu'ils aient, ils sont toujours au dessous de ceux qui peignent l'homme de tous les tems et de tous les lieux; et c'est par cette raison que des juges délicats n'ont jamais regardé la *Métromanie* que comme un ouvrage du second ordre.

Sans m'arrêter à une foule de bagatelles aussi frivoles qu'éphémères, je passe tout de suite aux romanciers de ce siècle, qui ont eu plus ou moins de succès, et dont les ouvrages sont demeurés avec plus ou moins de réputation. Marivaux et l'abbé Prévost sont tous deux au premier rang, et y sont parvenus par une route toute différente. L'un n'a

pour lui qu'un seul ouvrage, dont la supériorité lui a tenu lieu de productions nombreuses; l'autre, au contraire, a nui à la renommée de ses bons ouvrages par la quantité de ses productions médiocres.

Mariane est un des meilleurs romans français, et l'un de ceux dont les étrangers font le plus de cas. Il attache également par l'intérêt des situations et par celui des caractères. Celui de madame de Miran a tout le charme de la bonté naturelle; celui de madame Dorsin, le mérite des lumières unies à la vertu; celui de M. de Climal est un portrait fidèle et fait avec art, de la fausse dévotion et de l'hypocrisie, quoique Marivaux eût tort de le croire fort supérieur au *Tartuffe*, dont il n'approche pas. Matiane et Valville ont toutes les qualités d'un âge aimable avec ses défauts : il n'y a pas jusqu'à madame Dutour, la grosse marchande, qui ne soit très-bien peinte. Les tracasseries du couvent, l'esprit de communauté, l'audience d'un ministre, le ton du monde, tout est tracé avec une vérité d'expression qui voudrait ressembler à la naïveté, et qui laisse voir la finesse. Il est vrai qu'on a reproché à Marivaux, avec trop de justice, une affectation de style qui se fait remarquer jusque dans sa négligence, un artifice qui consiste à revêtir d'expressions populaires des idées subtiles et alambiquées, une abondance vicieuse qui le porte à retourner une seule pensée sous toutes les formes possibles,

sibles, et qui ne lui permet guère de la quitter qu'il ne l'air gâtée; enfin un néologisme précieux et recherché, qui choque la langue et le goût. Tous ces défauts se retrouvent dans son *Paysan parvenu*, et se font même sentir dans le dialogue de ses comédies; mais ils ne sont nulle part rachetés par autant de mérite que dans sa *Mariane*. C'était d'ailleurs un cadre également favorable à son talent et à ses défauts. Ses observations se portaient sur les détours secrets de la vanité, les ruses de l'amour-propre, les sophismes des passions : on pouvait l'appeler *le métaphysicien du cœur*. Souvent il perd trop de tems et de soin à en fouiller les plus petits replis. Mais pouvait-il être plus à son aise qu'en prêtant cette espèce de babil moral à une femme qui raconte les aventures de sa jeunesse, dans un tems où elle n'y met plus d'autre intérêt que celui de converser avec elle-même, et de se rendre un compte fidèle de tout ce qu'elle a éprouvé et senti? Aussi Marivaux fait-il présent de tout son esprit à son héroïne, et ne lui fait grace de rien : on dirait qu'il lui dicte l'histoire de la coquetterie et la confession de toutes les femmes.

Ce genre d'esprit a plus d'inconvéniens au théâtre, qui demande une marche plus rapide et des effets plus ressentis. Les pièces de Marivaux ont eu presque toutes du succès dans la nouveauté; mais

d'un théâtre de cinq volumes il n'est resté que trois petites comédies, *la Surprise de l'amour*, *l'Épreuve* et *le Legs*. Elles sont ingénieuses, mais froides. C'est un effort d'esprit continuel, et jamais le nœud de la pièce n'est autre chose qu'un mot qu'on s'obstine à ne dire qu'à la fin, et qui est prévu dès le commencement. Ses obstacles ne naissent jamais que de son dialogue ; et au lieu de nouer une intrigue, il file une déclaration ou un aveu. Ces ressorts trop déliés sont peu attachans, et j'ai observé que les pièces qui font souvent rire, font aussi souvent bâiller.

Marivaux avait une haute idée de lui ; ce qui est d'autant plus convenable, qu'il en avait une très-médiocre de Molière. Il faisait peu de cas du *Tartuffe*. Quelqu'un qui lui aurait dit que, comme auteur comique, il était au dessous de Dancourt, l'aurait bien étonné, et pourtant lui aurait dit vrai. Marivaux avait peu de talent pour le théâtre, mais il avait beaucoup d'esprit. Sa *Mariane* et les premières parties de son *Paysan*, qu'il n'a pas achevé, seront en tout tems une lecture agréable. Celle de son *Spectateur* ne donne d'autre envie que d'en tirer deux ou trois chapitres, pour ne lire jamais le reste. Mais, je le répète, *Mariane* seule lui assure une des premières places parmi les romanciers français.

L'abbé Prévost a autant d'imagination que Marivaux a d'esprit, et tous les deux péchent par l'abus de leurs facultés. Le grand défaut de l'abbé Prévost, c'est de ne savoir ni borner son plan ni régler sa marche. Il s'avance au hasard, oubliant d'où il est parti, et ne sachant où il va. On s'apperçoit souvent qu'il accumule des feuilles pour les libraires, plutôt qu'il n'arrange un ouvrage pour la postérité. Un bon roman doit offrir un ensemble régulier, et marcher à un but, comme le drame; comme le drame, il manque son effet si l'intérêt est porté sur un trop grand nombre de personnages, si la mémoire est fatiguée, et l'attention distraite par une trop grande multitude d'aventures. Nous verrons tout-à-l'heure que les Anglais, à qui l'on reproche avec raison d'avoir long-tems ignoré l'art de faire un livre, ont quelquefois connu mieux que nous la composition des romans, dont plusieurs forment chez eux un tout composé de parties distinctes, et fixent le lecteur sur un objet dont ils ne le détournent jamais. L'abbé Prévost était bien éloigné de cette méthode. Il entasse événemens sur événemens, et vous fait perdre de vue les personnages qui vous intéressaient, pour en introduire de nouveaux. Les premières parties de *Cléveland* sont très-attachantes, et il n'y a personne qui n'ait frémi en suivant milord Axminster dans la caverne de Rumney-Hole. Les

faits et les caractères, dans tout le premier volume, sont d'une imagination dramatique et d'une touche sombre et vigoureuse. L'épisode de l'île Sainte-Hélène commence à distraire le lecteur, et finit par s'en emparer, tant ce morceau est original et intéressant. Enfin l'auteur vous promène d'un bout du Monde à l'autre, et les longues réflexions, les aventures incroyables, refroidissent la curiosité, qui d'abord était vivement excitée. On en peut dire autant des *Mémoires d'un homme de qualité.* Ils sont évidemment composés de plusieurs parties qui n'ont entre elles aucun rapport, et qui ne sont rassemblées sous un même titre que pour joindre des volumes à des volumes. C'est d'ailleurs un répertoire de toutes sortes de contes, dont plusieurs étaient connus avant que l'abbé Prévost s'en emparât. Il y a des situations pathétiques entre le gouverneur et l'élève, et c'est là le mérite de ce roman, qui serait beaucoup meilleur s'il eût été réduit à la moitié, mais qui, dans tous les cas, ne vaudrait pas *Cléveland* ni même *le Doyen de Killerine.* Il y a, dans celui-ci, des caractères mieux soutenus et une intrigue mieux nouée que dans tous les autres romans du même auteur (un seul excepté); mais il a, comme les autres, le défaut de ne pas tenir tout ce qu'il promet.

Le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost est ce roman

que je viens d'excepter, et qui, dans son origine, ne devait être qu'un épisode des *Mémoires d'un homme de qualité*. On voit bien que je veux parler de *Manon Lescaut*. Comment, dira-t-on, pouvez-vous mettre tant de prix aux aventures d'une fille entretenue et d'un chevalier d'industrie? C'est précisément à ce titre que l'ouvrage me paraît plus remarquable. Quel mérite a donc l'auteur, puisque avec un pareil sujet il a su attacher et émouvoir? Comment deux enfans qui se prennent de passion l'un pour l'autre à la première vue, et qui semblent d'intelligence avant d'avoir pu se parler; qui abandonnent tous deux leurs parens pour s'enfuir ensemble, sans se douter si l'on a dans la vie d'autre besoin que de s'aimer; qui se trouvent bientôt dans l'indigence, et dont l'une prend le parti de faire commerce de ses attraits, tandis que l'autre apprend à friponner au jeu; comment ces deux personnes, dont les aventures jusque-là paraissent si communes, inspirent-elles dès le premier instant un intérêt si vif, et qui à la fin est porté au plus haut degré? C'est qu'il y a de la passion et de la vérité, deux choses inappréciables dans tout ouvrage d'invention; c'est que le caractère de Manon est tracé d'après nature; que cette femme, toujours fidelle au chevalier Desgrieux, même en le trahissant, qui n'aime rien tant que lui, mais qui ne

craint rien tant que la misère ; qui mêle un si grand charme à ses infidélités, dont l'imagination voluptueuse, les grâces, la gaîté, ont pris un si grand empire sur son amant, qu'une telle femme est un personnage aussi séduisant dans la peinture que dans la réalité ; c'est que l'enchantement qui l'environne sous le pinceau de l'écrivain ne la quitte jamais, pas même dans la charrette qui la transporte à l'hôpital ; c'est qu'en ce moment Manon, avec ses larmes qui l'inondent, et ses beaux cheveux flottans qui la couvrent, liée par le milieu du corps, tendant les bras à son amant qui paie de quart d'heure en quart d'heure la permission de la suivre de loin, et qui attendrit jusqu'à ses impitoyables conducteurs, Manon semble séparée de ses méprisables compagnes par le prestige qui suit partout la beauté, et par cet intérêt qui naît toujours d'une grande passion ; c'est que, dans ce prodigieux attachement du chevalier, que les fautes et les malheurs de sa maîtresse ne font que redoubler, on ne peut méconnaître cet attrait réciproque qui entraîne et domine à jamais deux créatures nées l'une pour l'autre. Et qu'arrive-t-il à la fin ? Que cette femme, si aimable jusque dans ses torts, devient ensuite admirable par sa constance et sa tendresse ; que les erreurs d'une imagination ardente font place aux vertus d'une ame sensible ; qu'après avoir été une

maîtresse charmante, Manon devient une amante héroïque; qu'elle préfère la pauvreté, les dangers, la proscription de son amant à une alliance honorable et avantageuse avec un homme en place; que cette femme si délicate, si amollie par l'habitude des plaisirs, consent à fuir dans un désert avec celui qu'elle aime, plutôt que de s'en séparer, et trouve enfin la mort à côté de lui : exemple frappant de cette vérité morale, qu'il n'y a point d'ame qu'une grande passion n'élève au dessus d'elle-même, et ne rende capable de tout. Quelle situation plus déchirante que celle de Desgrieux, lorsque sa malheureuse amante expire à ses côtés, épuisée de douleur et de fatigue, au milieu des déserts où elle l'a suivi ! J'avoue que j'ai éprouvé rarement une émotion aussi profonde, un attendrissement aussi douloureux qu'au dénoûment de cet ouvrage.

Il semblerait que ce fût au fils de l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Atrée* à faire les romans de l'abbé Prévost, plutôt que *le Sopha* et *Tanzaï*. Mais ces productions agréables et frivoles eurent l'avantage de l'à-propos. Elles parurent dans un tems où les mauvaises mœurs étaient de mode dans un certain monde qui donnait le ton. *Tanzaï*, qui n'est en ce genre qu'un libertinage d'esprit, eut de plus, dans sa naissance, le piquant de l'allusion et de la satyre. On crut y voir l'allégorie d'une bulle fameuse dont

on a tant parlé, et dont on ne parle plus, et la critique du style de Marivaux, que l'auteur paraît contrefaire très-heureusement dans la fée Moustache; car il est aussi aisé de contrefaire le mauvais style, que difficile d'imiter le bon. Le Versac des *Égaremens* était calqué, dit-on, sur plus d'un personnage de la cour. Les romans de Crébillon, où la corruption était érigée en système, et l'indécence en bon air, eurent d'autant plus de vogue, qu'ils peignaient en effet quelques originaux célèbres, qui, joignant de l'esprit et des grâces à ce libertinage hardi que la régence avait mis à la mode, s'étaient réunis avec quelques femmes de la cour pour afficher la débauche, et l'accréditer par l'exemple et l'autorité des grands noms, et l'espérance des mêmes succès. Mais cette contagion fut passagère, et les ouvrages qu'elle avait fait réussir ont depuis perdu beaucoup. Où trouverait-on aujourd'hui l'original de Versac? On ne voit point dans la bonne compagnie de femme qui se fasse une gloire d'être effrontée, ni d'homme qui se donne pour le précepteur du vice. En général, les mœurs sont au moins plus décentes, si elles ne sont pas plus pures, et l'on respecte la pudeur publique, unique et dernier reste d'honnêteté qu'il serait dangereux de détruire, parce que tout serait perdu s'il fallait que la vertu se cachât, et que le vice seul eût droit de se montrer.

Aussi les peintures mensongères et révoltantes ne se trouvent-elles plus que dans de mal-adroites imitations des romans de Crébillon, telles que les *Malheurs de l'inconstance*, les *Sacrifices de l'amour* (1), ouvrages où tout est faux, et où les personnages et le style sont également hors de nature.

Si les jeunes gens, les hommes oisifs, lisent encore quelquefois par désœuvrement le *Sopha*, *Tanzaï*, les *Égaremens*, ces productions futiles inspirent peu d'estime. Sans le personnage de Schabaham, qui est plaisant, le *Sopha* n'aurait pas d'autre mérite que celui de *Tanzaï*, l'art si facile de gazer des obscénités. C'est d'ailleurs bien peu de chose que l'idée de faire raconter des aventures amoureuses par un homme qui a été sopha. Ces aventures sont communes, et le langage est très-incorrect. Il n'y a dans cet ouvrage et dans les autres du même auteur, ni invention, ni intérêt, ni style. Le seul qui offre un commencement d'intrigue est le roman des *Égaremens*. Aussi n'a-t-il jamais pu l'achever. Il ne faut pas parler des autres brochures de Crébillon, du *Sylphe*, d'*Ah! quel conte!* des *Lettres de la duchesse*, des *Lettres athéniennes*, *etc. etc.* toutes productions oubliées. On a cru le louer en

(1) Romans de M. Dorat.

l'appelant le philosophe des femmes. Je ne sais pas ce que signifie ce mot, et il n'y a dans Crébillon de philosophie d'aucune espèce.

Le *Comte de Comminge*, de madame de Tencin, peut être regardé comme le pendant de la *Princesse de Clèves* : ce n'est pas le seul ouvrage qui honore sa mémoire. Le *Siége de Calais* et les *Malheurs de l'Amour* sont des romans pleins d'intérêt et de goût. Les deux premiers ont été faits en société avec M. de P. D. V. auteur de plusieurs pièces de théâtre très-jolies, pleines d'esprit et fort souvent jouées.

La *Comtesse de Savoie*, de madame de Fontaine, est un ouvrage plein d'intérêt, dont M. de Voltaire paraît avoir tiré le sujet de *Tancrède*.

Parmi les bons ouvrages que le sexe a produits de nos jours, les *Lettres du marquis de Rosel* doivent tenir un rang distingué. Le but moral est de la plus grande utilité ; et ce roman est du petit nombre de ceux qu'on peut mettre sans crainte entre les mains des jeunes demoiselles : l'honnêteté y est toujours aimable, et le vice n'y est jamais contagieux. Le style est plein de douceur et de goût. La seconde partie surtout est d'un intérêt attendrissant, et l'ouvrage, en général, est d'une belle plume conduite par une belle ame. Il est de madame Élie de Beaumont, femme du célèbre avocat de ce nom.

Les *Lettres péruviennes* immortaliseront la mémoire de madame de Grafigny, plus que *Cénie*, qui n'est qu'une copie un peu faible de la *Gouvernante*, sans en avoir les beaux détails. C'est le premier roman épistolaire qu'on ait composé en France.

Mais celle qui, dans ce siècle, partage avec madame de Tencin la gloire de disputer la palme à nos meilleurs romanciers, est sans contredit madame Riccoboni.

Les romans sont de tous les ouvrages d'esprit, celui dont les femmes sont le plus capables. L'amour, qui en est toujours le sujet principal, est le sentiment qu'elles connaissent le mieux. Il y a, dans la passion, une foule de nuances délicates et imperceptibles, qu'en général elles saisissent mieux que nous, soit parce que l'amour a plus d'importance pour elles, soit parce que, plus intéressées à en tirer parti, elles en observent mieux les caractères et les effets. Ce n'est pas qu'elles sachent peindre, mieux que les hommes, l'énergie et la violence des passions extrêmes : au contraire, elles n'ont rien fait en ce genre qui approche, même de loin, de nos bons tragiques, et le pinceau qui a tracé Hermione et Orosmane, n'a jamais été sous la main d'une femme. Il n'en faudrait pas conclure qu'elles ont moins de sensibilité que nous, car rien n'est

supérieur à l'éloquence d'une femme passionnée, mais c'est que la sensibilité ne suffit pas pour exceller dans les ouvrages de poésie et de théâtre; c'est que la réunion des convenances dramatiques avec les mouvemens du cœur, et l'art de resserrer dans l'espace d'un moment les grands effets des caractères et des passions, comme on rassemble des rayons qui s'embrâsent dans le même foyer, demande une force de conception réfléchie et de travail suivi, qui semble au dessus de ce sexe, dont l'imagination n'est si vive qu'aux dépens de la réflexion. Tout est compensé dans la Nature. La grâce et la force s'excluent nécessairement l'une et l'autre, et des mains faites pour arranger des fleurs ne soutiennent pas la massue d'Hercule. Dans le drame, on ne peut saisir que les grands traits. Le roman se nourrit de petits détails. C'est cette prodigieuse disproportion du roman au drame, que n'ont pas sentie ceux qui ont mal-à-propos rapproché ces deux genres. Tout est permis au romancier. Le Monde entier est à lui. Il dispose des tems et des lieux. Le dramatiste n'a qu'un moment, et s'il l'a mal choisi tout est perdu.

Les *Lettres de Katesby* et le *Marquis de Cressy* furent les premiers essais de madame Riccoboni, et ce sont ses chefs-d'œuvre. Le premier eut un grand succès, quoique le principal ressort parût peut-être un

peu forcé. Le roman est d'ailleurs conduit avec art, et très-attachant. Il règne dans le *Marquis de Cressy* un grand intérêt d'action et de style. On y trouve surtout cette unité d'objets, si précieuse dans tous les genres. On y remarque des expressions heureuses et faites pour être retenues par le cœur; celle-ci, par exemple : *Les ames tendres tournent tout contre elles-mêmes.* J'avoue que de tout ce qu'a fait madame Riccoboni, le *Marquis de Cressy* est ce que je préférerais.

Les *Lettres de Fanny* n'offrent rien que les détails d'un amour heureux et partagé, toujours intéressant entre deux amans, mais qui peuvent quelquefois paraître petits au lecteur. La dernière de ces lettres est d'un ton noble et pathétique. C'est un morceau remarquable.

Amélie, imité en partie du roman de *Fielding*, *Jenny*, les *Lettres de madame de Sancerre*, *de Sophie de Vallière*, *de milord Rivers*, ne sont pas des ouvrages aussi parfaits que le *Marquis de Cressy* et les *Lettres de Katesby*; mais il n'y en a pas un qu'on ne lise avec plaisir, et qui n'offre des morceaux très-bien faits et très-intéressans. Ce qui distingue l'auteur dans tout ce qu'elle a composé, c'est l'agrément de son style. Peu de femmes, peu d'hommes même, ont pensé avec autant de finesse, et écrit avec autant d'esprit.

A l'égard d'*Ernestine*, quoique ce soit la moindre production de l'auteur pour l'étendue, c'est peut-être la première pour l'intérêt et les grâces. C'est un morceau fini, qui suffirait seul à un écrivain. On pourrait appeler *Ernestine* le diamant de madame Riccoboni.

C'est à l'auteur de *Cléveland* qu'il convenait d'être le traducteur de Richardson. L'abbé Prévost fut le premier qui transplanta parmi nous, et y naturalisa pour ainsi dire cette branche si riche de la littérature anglaise. Nous ne connaissions guère auparavant que *Robinson*, ouvrage que M. Rousseau conseille de mettre entre les mains des jeunes gens, parce que, conformément au plan d'éducation tracé dans l'*Émile*, *Robinson* fait voir tout ce que l'homme abandonné à lui-même peut trouver de ressource dans son industrie, dans son courage et dans le sentiment réfléchi de ses besoins. L'homme civil a trop de secours autour de lui pour sentir toutes ses forces et connaître tous ses moyens. Réduit à lui seul, comme Robinson, c'est au malheur qu'il est redevable de l'éducation que dans l'état sauvage il eût reçue de la Nature; et ce qui n'eût été qu'un effet de l'habitude et de l'instinct, devient un effort d'intelligence. Voilà ce qui fait de la première partie de *Robinson* un ouvrage vraiment original, dont l'auteur, s'éloignant

des routes ordinaires où l'on mène les lecteurs, nous attache avec un seul personnage au milieu d'un désert, et ne nous montre d'autre tableau que celui de l'homme, seul avec la Nature. La seconde partie est très-inférieure. Rien n'est plus commun que les aventures de Robinson quand il a quitté son île, et c'était là que devait finir le roman. Mais le défaut des Anglais est de connaître rarement la mesure.

C'est aussi le défaut essentiel des romans de Richardson. Le plus faible de tous, celui qui offre le plus de détails prolixes avec le moins d'action, c'est *Paméla*. On n'y voit autre chose qu'un maître qui tente tous les moyens pour séduire sa servante, et qui finit par l'épouser. Quatre volumes conduisent bien lentement à ce dénoûment prévu, et l'on s'impatiente plus d'une fois en chemin. Le plan était bon, très-moral, et, réduit à un volume, il serait infiniment meilleur et beaucoup plus intéressant. *Grandisson* est beaucoup plus compliqué. Des épisodes se joignent à l'action principale; mais il y a ici un autre inconvénient. Les épisodes l'emportent sur le fond. Les amours graves et sensés de miss Biron et de Charles sont un peu froids, et sans l'intéressante Clémentine, sans les caractères aimables de Charlotte et d'Émilie, on aurait peine à supporter l'ennui qu'inspire la monotone perfec-

tion de Grandisson, qui, pour le lecteur, a le grand tort d'avoir toujours raison. En général, c'est un roman de beaucoup de mérite et de peu d'effet.

On n'en peut pas dire autant de *Clarisse*. L'effet des dernières parties est aussi grand qu'il puisse être, et l'intérêt d'un roman ne peut pas aller plus loin. Clarisse, depuis le moment où elle a quitté ses parens, est un être vraiment céleste. Jamais la vertu n'eut un plus beau caractère ; jamais l'innocence ne fut plus auguste, ni l'infortune plus touchante. Que Clarisse paraît respectable dans le séjour de l'infamie ! Qu'elle est grande dans la prison ! On est tenté de tomber à ses pieds avec Belfort, et de ne lui parler qu'à genoux. Comme sa vertu est sans fard, sa patience sans ostentation, et ses plaintes sans emportement ! Que les sentimens religieux qui soutiennent une conscience pure contre le malheur et l'oppression, que le calme de ses derniers momens, les apprêts de sa mort, le pardon et les vœux qu'elle envoie pour adieux à son persécuteur, que toutes ces scènes de douleur et de grandeur sont attendrissantes, et laissent une profonde impression !

Voilà sans doute assez de beautés pour justifier le grand succès que ce livre eut parmi nous lorsque l'abbé Prévost le traduisit, et l'enthousiasme de ses partisans, qui vont jusqu'à se passionner pour les longueurs

longueurs et les défauts de l'ouvrage. J'excuse volontiers cet enthousiasme ; je l'admire même dans l'éloquence qu'il a inspirée au célèbre panégyriste de Richardson. Mais comme je n'exige pas qu'on y renonce, il est juste aussi qu'on n'exige pas que je le partage. Au contraire, plus je suis transporté des beautés de *Clarisse* dans ses dernières parties, plus je suis affligé des vices essentiels et de la révoltante prolixité qui rendent si difficile la lecture de ce roman dans les trois quarts de son étendue.

D'abord j'en trouve le héros absolument hors de nature. Lovelace m'a toujours paru un être de raison ; ce n'est pas parce qu'il allie les contraires, rien n'est moins rare dans l'homme, mais parce qu'il allie dans un même moment des sentimens qui s'excluent, à moins qu'on ne soit insensé, et parce que sa conduite est trop souvent en contradiction avec son caractère. Par exemple, il est donné, il se donne lui-même pour l'homme le plus superbe qu'il y ait au Monde. Il y a dans ses sentimens pour Clarisse infiniment plus d'orgueil que d'amour. Il a mis sa vanité à subjuguer un ange, comme il l'appelle. Il ne renonce pas à l'épouser, malgré son goût pour le célibat, mais il veut voir auparavant si la vertu de Clarisse est au dessus de toutes les épreuves ; jusque-là je le conçois. Qu'il conduise Clarisse par toutes sortes d'artifices, jusqu'à

se remettre entre ses mains en fuyant la maison paternelle, l'intérêt de son amour, sa haine pour les Harlove, doivent lui dicter ce projet. Mais que cet homme, qui a le cœur si haut, mette sa maîtresse dans un lieu d'infamie, qu'il l'entoure de prostituées, et avilisse ce qu'il veut épouser; que cet homme, qui met tant d'amour-propre dans la conquête d'une femme, n'imagine pas d'autre moyen, pour y parvenir, que de l'assoupir avec un narcotique, et d'exposer la vie de sa maîtresse pour lui ravir l'honneur; que cette bassesse lui paraisse un triomphe, et cette brutalité une jouissance, je dis aussitôt: Ou cet homme n'est pas tel que vous le peignez, ou il n'a pas tenu cette conduite.

On objecte que ces contradictions sont dans la nature; qu'un homme hautain fait une action basse; qu'un homme passionné ne choisit pas toujours les moyens. Je réponds: Oui; mais il y a toujours un fonds de caractère qui ne se dément point, du moins dans les choses essentielles; et quand vous l'avez établi, je veux le retrouver, ou je ne sais plus où j'en suis. Vous ne pouvez sans doute m'attacher qu'en me présentant un personnage vraisemblable; je veux voir un rapport entre ses principes et ses actions, entre ses intérêts et ses démarches; en un mot, il tend à un but, et je le suis. S'il y tourne le dos en me disant toujours qu'il y va, je ne vois

plus qu'une créature fantastique, une sorte de monstre qui ne me rappelle rien, ne me peint rien ; et quand même cet excès d'inconséquence serait dans quelques individus, ce ne serait pas là ce que les ouvrages de fiction devraient peindre, parce que leur objet n'est pas de représenter des exceptions. Comment puis-je supporter, par exemple, que Lovelace, livré, après la mort de Clarisse, à un désespoir qui fait craindre pour sa vie, et qui oblige ses amis de veiller sur lui, revienne tout de suite après à ses ridicules bouffonneries et à son insultante gaîté ? Cet inconcevable contraste est-il dans la nature ? Que Lovelace soit tour-à-tour amoureux et libertin, sensible et gai, raisonnable et impertinent, soit ; mais il y a un terme à tout, et l'on ne passe pas de la frénésie la plus douloureuse à une légéreté cruelle et bouffonne. Ce passage immédiat est aussi impossible que celui de la fièvre chaude à l'état de la meilleure santé. On ne peut excuser Lovelace qu'en disant qu'il est fou. Je suis porté à le croire ; mais quel intérêt puis-je prendre à un fou méchant ? J'ai entendu quelquefois admirer les ressources de son esprit, la variété de ses artifices. Lui-même donne l'exemple de cette admiration, et se regarde sans cesse comme une créature supérieure. La belle supériorité, en effet, que celle d'un homme qui emploie plus de moyens, plus de ma-

chines, plus d'argent pour égarer une jeune fille sans expérience, qu'il n'en faudrait pour séduire vingt coquettes des plus savantes, ou vingt prudes des plus rebelles, et qui finit par être obligé de l'assoupir avec un breuvage, après l'avoir menée dans un lieu de prostitution! L'importance qu'il met à toutes ses inventions fait rire de pitié, et le plaisir qu'il prend à nuire soulève de dégoût. Je suis tenté à tout moment de lui dire: Eh! mon ami, il n'y a pas tant de quoi te vanter: un espion de police en sait plus que toi.

Ce n'est pas qu'il n'ait réellement beaucoup d'esptit: ses conversations avec M. Hikman et le capitaine Morden en sont la preuve; mais le pitoyable usage qu'il en fait rend encore plus ridicule l'excès de sa vanité, et il tombe à tout moment dans le jargon, le galimathias et la déraison.

On sait gré à Richardson de la multitude de ses personnages. Pourquoi, si la plupart sont inutiles ou indifférens? Que me fait à moi cette foule d'agens subalternes, hommes ou femmes, mis en œuvre par Lovelace? Ce sont des fripons gagés, des femmes perdues: ne voilà-t-il pas des objets bien intéressans, pour m'en occuper si long-tems? Ne donner à chaque personnage que la place qu'il doit tenir, est un art du romancier, et certes Richardson ne l'a pas connu.

Mais ce qu'il a connu moins que tout le reste, c'est la mesure des détails. Quoi ! l'on arrive à la moitié de son ouvrage, et l'action n'a pas encore fait un pas ! Quoi ! les persécutions de la famille Harlove et la résistance de Clarisse occupent trois gros volumes sans qu'il y ait un fait, un événement, une révolution? Tout cet immense espace est rempli par des lettres de trente personnages, qui répètent cent fois la même chose, chacun suivant sa manière de voir et de penser, et cet énorme verbiage, cet intolérable babil passera pour la fécondité du génie ! J'en demande pardon encore une fois à ceux qui admirent ces longueurs; mais je ne puis ni partager leurs plaisirs ni goûter leurs raisons. Ils prétendent que cette multitude de détails établit la vérité, et ajoute à l'intérêt. Ni l'un ni l'autre. Quand je sais, quand j'ai vu que tous les Harlove sont ou barbares ou stupides, ai-je besoin que leur bêtise ou leur dureté soit tracée dans deux ou trois cents lettres ? Pour m'intéresser à Clarisse, faut-il que j'aie vécu avec sa famille à toutes les heures du jour, et qu'on m'ait redit mille fois les mêmes choses ? Cela est si peu vrai, que personne, j'ose le dire, n'est plus ému que moi des dernières parties de *Clarisse*, et cependant jamais, non jamais je n'ai pu, malgré mes efforts et mes résolutions, lire la dixième partie des trois premiers

volumes. A quelque endroit que j'ouvrisse le livre, je me retrouvais au même point, et je revoyais les mêmes acteurs faisant et disant les mêmes choses. *O mes amis !* s'écrie le panégyriste de Richardson, *Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames.* Non sans doute, ce ne sont pas là des drames. Est-ce donc à un écrivain tel que M. Diderot à confondre ainsi les limites des arts ? Comment excuserait-il les romans de son auteur, s'il fallait les juger sur les procédés dramatiques ? Le romancier me fait habiter des années avec les gens pour lesquels il veut m'intéresser. Le poète me transporte sur-le-champ au milieu d'eux, et un quart d'heure après mes larmes coulent, et je partage leurs infortunes, comme si je les aimais depuis long-tems. O mes amis ! tel est l'art du poète. Ne lui comparez rien, car il n'y a rien qui en approche.

Il a donc manqué à Richardson une condition essentielle et indispensable pour bien écrire et pour faire un bon livre, de savoir s'arrêter. Il aurait dû simplifier son action, retrancher la moitié de ses personnages et la moitié de son ouvrage. Les Anglais, quoique leur goût ne soit pas aussi sévère et aussi épuré que le nôtre, ont senti les défauts de Richardson. Ils admirent les belles situations de *Clarisse*, et la vérité du langage qu'il met alors

dans la bouche de ses acteurs ; mais en général ils lui préfèrent *Fielding*, et j'avoue que pour cette fois je suis de leur avis. *Joseph Andrews* appartient trop aux mœurs anglaises, pour plaire aux étrangers autant qu'aux nationaux ; mais pour moi, le premier roman du Monde, c'est *Tom-Jones*.

D'abord, l'idée première sur laquelle tout l'ouvrage est bâti, est en morale un trait de génie. Des deux principaux acteurs qui occupent la scène, l'un paraît toujours avoir tort ; l'autre, toujours raison ; et il se trouve à la fin, que le premier est un honnête homme, et l'autre un fripon ; mais l'un, plein de candeur et de l'étourderie de la jeunesse, commet toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui la vertu même, susceptible de se laisser tromper ; l'autre, toujours maître de lui, se sert de ses vices avec tant d'adresse, qu'il sait en même tems noircir l'innocence et en imposer à la vertu. L'un n'a que des défauts ; il les montre, et donne des avantages sur lui ; l'autre a des vices, il les cache, et ne fait le mal qu'avec sûreté. Ce contraste est l'histoire de la société, et l'on n'a jamais, dans un ouvrage d'imagination, développé un plus beau fonds de morale ni donné une plus grande leçon.

Et d'ailleurs, quelle diversité de catactères, tous vrais, tous attachans ! La vertu bienfaisante d'Alworty, malheureusement mêlée d'une trop grande

facilité à se laisser prévenir ; la bonté naturelle et brusque du gentilhomme Western, son amour pour la chasse et pour sa fille, sa promptitude à se fâcher et à s'appaiser, son aversion pour les lords et pour les duels, son goût pour les anciens airs de musique, et la sorte de respect qu'il a pour sa sœur, quoiqu'il la donne au diable cent fois le jour ; cette sœur, si ridicule avec ses prétentions à la politique et à la sagesse, et sa gravité, qui contraste très-plaisamment avec les boutades de Western ; cette milady Bellaston, qui retrace si bien la noble effronterie et les faiblesses impérieuses des grandes Dames quand elles protègent de beaux garçons ; la bonne madame Miller, dont le cœur a deviné celui de Tom-Jones, et qui l'aime si franchement ; M. Nichtingale, qui, comme tant d'autres, n'a besoin, pour faire une bonne action, que d'y être encouragé ; et Sophie, la charmante Sophie, dont l'amour est si vrai, si tendre, si courageux, Sophie qui, comme toutes les ames bien nées, n'en devient que meilleure en aimant, et doit à l'amour de montrer tout ce qu'elle a d'excellent ; enfin, jusqu'à la femme-de-chambre Honora et aux deux pédans Tuakum et Square, tous les personnages sont des originaux supérieurement tracés, que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux, que vous retrouvez tous les jours dans le monde, et que l'auteur peint,

non par l'abondance des paroles, mais par la vérité des actions.

Tom-Jones est le livre le mieux fait de l'Angleterre. Avec quel art le fil de l'intrigue principale passe à travers les événemens épisodiques, sans que jamais on le perde de vue ! On n'y éprouve pas, il est vrai, le grand effet de quelques situations de *Clarisse*; mais qui ne s'intéresse pas aux amours de Tom-Jones et de Sophie ? Qui ne desire pas leur bonheur ? Comme le dénoûment est bien suspendu et bien amené ! Et quelle heureuse variété de tons ! Quelle foule de peintures comiques, qui amusent le lecteur sans le refroidir, et promènent ses yeux sur le tableau du monde sans lui faire oublier les personnages dont la destinée doit l'occuper !

Personne n'a essayé d'imiter Fielding : il est resté, comme Molière, seul de sa classe. Richardson a eu parmi nous un célèbre imitateur, je veux dire l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, roman qui a beaucoup de traits de ressemblance avec *Clarisse*. Dans l'un et l'autre ouvrage il s'agit d'un père qui veut forcer les inclinations de sa fille, et la porter à un mariage qu'elle repousse. Le père de Clarisse projette, après avoir tout tenté en vain, de se jeter aux pieds de sa fille pour obtenir un consentement que la violence n'a pu arracher. La fuite de Clarisse prévient l'exécution de ce dessein; mais ce que Richardson n'a

mis qu'en projet, M. Rousseau l'a mis en action ; et c'est ainsi que le baron d'Étange détermine Julie à épouser Volmar. Claire, l'amie de Julie, a paru une copie de miss Howe, et l'auteur a suivi le système épistolaire de Richardson en donnant à ses amans tout le babil de la passion qui aime le plus à écrire et à parler. *Ce sont des amans, et non des académiciens*, dit-il dans une note, croyant justifier par ce seul mot les incorrections, les longueurs et les inutilités. Mais cette apologie n'est qu'un sophisme qu'on peut renverser aussi d'un seul mot. Non, ce ne sont pas des amans qui parlent, c'est M. Rousseau qui les fait parler. La meilleure correspondance amoureuse, si on l'imprimait, serait un mauvais livre ; car il dirait la même chose à toutes les pages, et ce qui est excellent entre deux amans, ne vaut rien pour le lecteur. Julie, ainsi que Clarisse, est un peu *prêcheuse*, et je crois que toutes deux le sont trop.

Les rapports qu'on a remarqués entre ces deux ouvrages n'empêchent pas qu'en d'autres parties ils ne s'éloignent l'un de l'autre, autant que le génie de l'auteur anglais s'éloigne de celui du génevois. L'imagination est la qualité dominante dans Richardson ; la philosophie et l'esprit de controverse caractérisent M. Rousseau, et il a porté dans l'une et dans l'autre la plus grande éloquence. Aussi les

objets de la dialectique reviennent-ils partout sous sa plume; et, tout au travers des amours de Julie et de Saint-Preux, on disserte en forme sur le duel, sur le suicide, sur l'opéra, et le pour et le contre est oratoirement discuté. Plusieurs même de ces morceaux sont ce qu'il y a de plus beau dans la *Nouvelle Héloïse*, et ce qui porte principalement l'empreinte du talent de M. Rousseau. L'ouvrage, d'ailleurs, considéré comme roman, a paru très-défectueux. C'est une hardiesse, sans doute, dont nul romancier ne se serait avisé, de rendre les deux amans heureux dès le commencement de l'ouvrage; mais il n'en résulte pas moins que le reste se ressent de cette langueur qui succède à la vivacité d'un premier intérêt qu'on a perdu de vue. Le mariage de Julie avec Volmar, tandis qu'elle aime encore Saint-Preux, est une chose très-extraordinaire, et répugne aux principes de morale que Julie a suivis jusque-là, et qui défendent de tromper personne. D'ailleurs, c'est aimer bien peu un homme que d'en épouser un autre, et Julie dès ce moment devient moins intéressante. S'il y a quelque chose de plus étrange, c'est la conduite de Saint-Preux, qui, après avoir couru le monde pendant deux ans, revient vivre tranquillement entre sa maîtresse et l'homme qui l'a épousée; c'est la confiance de Volmar, qui voit sans inquiétude Saint-Preux au-

près de Julie, et qui pourtant a entre les mains la lettre où cette même Julie proposait à son amant un rendez-vous qui exposait la vie de tous les deux. Je vois bien dans les lettres de Julie ce qui pouvait faire trembler Volmar, mais je n'y vois nullement ce qui pouvait le rassurer. Enfin l'auteur, ne sachant comment sortir de cette situation bizarre, termine le roman par un incident fortuit, étranger à tous les intérêts dont on a été occupé jusque-là, et Julie meurt, uniquement pour tirer M. Rousseau d'embarras. Malgré tous ces défauts, ce roman eut un très-grand succès dans sa nouveauté; et quoiqu'il ait été apprécié depuis, il restera toujours comme un livre d'un ordre très-distingué, puisqu'il offre assez de beautés par faire pardonner de grands défauts. Il y a de la passion et de l'éloquence; et si les personnages choquent souvent par leur conduite, ils rappellent et attachent par la vérité de leurs discours et par cette chaleur qui anime le style de l'auteur. La lettre écrite de Meillerie, la promenade sur le lac, les monumens des amours de Saint-Preux, épars dans les Alpes, et parlant à son imagination; le moment où il voit Julie malade de la petite vérole : tous ces morceaux fortement tracés, joints à ceux qui sont pleins d'une philosophie énergique et persuasive, sont des beautés de grand écrivain, qui couvrent les fautes du romancier. Il y

a d'ailleurs un puissant attrait pour les femmes et pour la jeunesse, c'est que les faiblesses ont dans ce roman le langage et les honneurs de la vertu ; et s'il a été donné à M. Rousseau (ce qui n'appartient qu'aux hommes éloquens) d'exalter les têtes et d'exciter l'enthousiasme, c'est surtout dans ce livre, le plus séduisant et le plus dangereux de tous pour les jeunes personnes.

Il ne faut pas regarder *Émile* comme un roman ; mais la forme romanesque que l'auteur a donnée à un ouvrage dont l'objet est si sérieux, n'a point nui à son utilité et à son mérite, et y a même ajouté beaucoup. Émile et Sophie donnent de l'intérêt et du charme aux leçons de leur instituteur. Ce n'est pas que son système total d'éducation soit admissible ; c'est un excès en théorie et en pratique, comme presque toutes les idées générales du même écrivain sont des excès en spéculation. Mais il y joint une foule de vérités particulières et d'idées lumineuses, qui n'ont pas été perdues pour notre siècle. S'il a emprunté les idées de Locke sur l'enfance, l'orateur génevois a persuadé ce que le philosophe anglais n'avait fait qu'indiquer. Enfin il a obtenu un des succès les plus flatteurs pour tout homme qui prétend à la gloire de faire le bien : il a opéré une révolution dans une partie très-importante des mœurs publiques, l'éducation. On ne peut nier que,

depuis un certain nombre d'années, il ne se soit fait un changement très-sensible dans la manière dont on élève l'enfance. Si ce premier âge de l'homme, si intéressant et si aimable, jouit aujourd'hui en tout sens de cette douce liberté qui lui permet de développer tout ce qu'il a de naïveté, de gaîté et de grâce ; s'il n'est plus intimidé et contraint sous les gênes et les entraves de toute espèce, c'est à l'auteur d'*Émile* qu'on en a l'obligation. Ainsi les générations naissantes lui devront le bonheur de leurs premières années; et si l'exemple d'une statue élevée au plus grand-homme de notre siècle, amenait parmi nous l'usage d'honorer, par de semblables monumens, tous les bienfaiteurs de l'humanité en quelque genre que ce soit, j'aimerais à me représenter un groupe dans lequel la statue de l'illustre génevois serait couronnée par les mains d'un enfant que sa mère soulèverait jusqu'à lui, tandis qu'il sourirait à une autre femme qui allaiterait le sien, et peut-être l'entourerais-je encore d'un chœur d'enfans qui s'amuseraient à tous les jeux de leur âge.

Un homme qui s'est ouvert des sentiers nouveaux dans toutes les carrières où il est entré après d'autres, un écrivain qui a donné à ses compositions en tout genre l'empreinte d'un esprit original, Voltaire a voulu faire des romans, et il fallait

bien que les siens ne ressemblassent pas à ceux qu'on avait faits. Ce n'est pas que, dans *Zadig*, il n'ait emprunté d'ouvrages connus le fond de plusieurs chapitres ; de l'Arioste, par exemple, celui de l'homme aux armes vertes ; des *Mille et un jours*, celui de l'hermite, etc. ; que, dans *Micromégas*, il n'ait imité une idée de *Gulliver ;* que, dans l'*Ingénu*, la principale situation ne soit prise de la *Baronne de Luz*, roman de Duclos ; mais l'ensemble et la manière lui appartiennent, et il a mis partout le cachet de son génie. Ce qui caractérise *Zadig*, *Candide*, *Memnon*, *Babouc*, *Scarmentado*, *l'Ingénu*, c'est un fonds de philosophie semée partout dans un style rapide, ingénieux et piquant, rendue plus sensible par des contrastes saillans et des rapprochemens inattendus, qui frappent l'imagination, et qui semblent à la fois le secret et le jeu de son génie. Nul n'a mieux connu l'art de tourner la raison en plaisanterie. Il converse avec ses lecteurs, et leur fait accroire qu'ils ont tout l'esprit qu'il leur donne, tant les idées qu'il jette en foule se présentent sous un jour clair et sous un aspect agréable ! Il a quelquefois, dans les petites choses, le ton sérieusement ironique, et la sorte de persiflage que l'on aime dans Hamilton, auteur qui lui ressemble dans son genre, comme une conversation spirituelle ressemble à un bon livre.

SUR une édition posthume des Confessions du comte de***, *roman de M. Duclos.*

Nous saisirons cette occasion de résumer en peu de mots les productions d'un académicien remarquable par son esprit et par son caractère, et qui a laissé différens morceaux justement estimés.

Peu d'hommes sont nés avec autant d'esprit, non-seulement de celui qu'on met dans un livre, mais de celui dont on se fait honneur dans la société. Ce rapport de la conversation avec les écrits, que l'on a remarqué dans plusieurs écrivains célèbres, a peut-être été plus frappant dans M. Duclos que dans tout autre. Son entretien ressemblait à son style : une précision tranchante, des saillies vives et brusques, une tournure de phrase piquante et originale, et ce qu'on appelle *du trait ;* voilà ce qui lui donnait, dans ses écrits et dans le monde, une physionomie particulière.

Porté de bonne heure dans la meilleure compagnie, en même tems qu'il en goûtait les agrémens en homme d'esprit, il l'observait en homme de talent. Celui de dessiner des caractères était alors fort à la mode, surtout dans la société de madame de T*** et de M. le comte de F***. La manière d'écrire de M. Duclos se prêtait merveilleusement

à ce genre; aussi les *Confessions du comte de* *** ne sont-elles qu'une galerie de portraits tous supérieurement tracés. Ce mérite, qui est à peu près le seul des *Confessions*, suffit alors pour leur procurer un grand succès, d'autant plus que quiconque trace des caractères, est sûr qu'on y mettra des noms, et la malignité ajoute à la vogue. Aujourd'hui ce roman, demeuré comme un ouvrage ingénieux et agréable, n'est pas mis au rang des premières productions de ce genre, parce qu'après tout ce n'est qu'un récit d'intrigues qui n'ont entre elles aucune liaison, et qu'il manque d'imagination et d'intérêt.

Cette suite de portraits fut pourtant regardée comme une singularité heureuse. La *baronne de Luz* en avait offert une autre, une femme qui succombe toujours et qui n'a jamais tort. Il semblait que celle-là dût faire encore plus de fortune, mais on n'y vit que des aventures un peu forcées. Le livre ne parut qu'un jeu d'esprit, une espèce de gageure, et l'auteur avait oublié que les faiblesses doivent être non-seulement excusables, mais intéressantes.

Acajou n'était encore qu'une gageure. Il s'agissait de remplir les sujets de quelques estampes bizarres dont on ignorait le dessein. M. Duclos en vint à bout, car de quoi ne vient-on pas à bout avec la *féerie?* Au reste, cette petite brochure a fourni au

Théâtre italien l'opéra comique d'*Acajou*, que l'on voit encore avec plaisir.

On engagea M. Duclos à écrire l'Histoire : il composa celle de Louis XI ; mais un bon peintre de portraits souvent n'est pas propre à faire un tableau. M. Duclos n'avait, dans le style, ni noblesse ni éloquence. La vie de Louis XI est écrite avec une sécheresse rebutante. On vit que cette main, qui avait tracé quelques figures de roman et quelques grotesques, n'était pas faite pour manier les pinceaux de l'Histoire.

Il était encore moins fait pour ceux de la poésie, et nous ne parlerons point de son opéra des *Caractères de la folie*, qu'il vit pourtant reprendre dans ses dernières années, et qu'il avait fait apparemment pour montrer qu'un homme d'esprit peut faire de tout. On sait qu'il n'aimait pas les vers ; que Fontenelle, Marivaux et lui étaient à la tête d'une secte qui avait conspiré contre la poésie, sous prétexte que les vers n'étaient bons qu'à gâter la pensée. Cette remarque est parfaitement vraie pour les mauvais vers ; mais le contraire est précisément l'éloge des bons, qui non-seulement ne gâtent point la pensée, mais l'embellissent et la fortifient. Quand ils voulaient louer des vers, ils disaient : *Cela est beau comme de la prose.* Ce propos, comme tant d'autres, est ridicule d'un côté, et vrai de l'autre.

Des vers bien faits ont toute l'exactitude et toute la justesse de la prose, en y joignant l'expression et l'harmonie poétique.

L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à la mémoire de M. Duclos, c'est sans doute celui qu'on a imprimé tant de fois, les *Considérations sur les mœurs :* le monde y est vu d'un coup-d'œil rapide et perçant. Il est rare qu'on ait rassemblé un plus grand nombre d'idées justes et fines dans des cadres plus ingénieux. Ce livre, semé de leçons utiles et de mots saillans, peut être regardé comme le supplément de l'expérience, s'il peut y en avoir un.

Le hasard a fait faire une observation dont qui que ce soit peut-être ne se serait jamais douté; c'est que dans ce livre, qui traite des mœurs, le mot de *femme* n'est pas même prononcé : on le dit à l'auteur, qui en fut surpris; mais dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire du dix-huitième siècle*, qui sont en quelque façon la seconde partie de ses *Considérations*, il a bien dédommagé les femmes; elles sont l'objet continuel du livre. L'auteur crut apparemment que cette moitié du genre humain, qui peut-être vaut mieux que l'autre, méritait qu'il en traitât à part.

On a reproché à M. Duclos une certaine dureté extérieure qui ne nuisait en rien à la bonté de son caractère. Il faisait profession d'une franchise brusque

qui ne déplaisait point, et dont il conservait le ton même dans les politesses et les louanges, qui n'y perdaient pas. Il était d'une droiture inflexible, incapable de sacrifier son opinion ni sa liberté à aucun intérêt ni à aucune politique. Personne n'a soutenu plus noblement, dans toutes les occasions, la dignité de l'homme de lettres et de l'académicien : il était généralement estimé de ses confrères, même de ceux qui ne l'aimaient pas. La fortune qu'il a laissée et les lacunes qui s'y rencontrent (1), prouvent qu'il savait amasser et répandre.

La place d'historiographe ne fut pas pour lui un titre oiseux. Il a écrit l'histoire du dernier règne (2), remise, après sa mort, dans les dépôts du ministère. Je me souviens d'avoir entendu quelques morceaux de la préface, qui annonçaient le courage de la vérité.

Cet homme, que le succès de quelques-uns de ses ouvrages et le crédit de ses sociétés avaient fait regarder un moment comme le plus bel esprit de France, vit depuis sa réputation bien surpassée par celle de quelques écrivains qui lui étaient en effet

(1) On a trouvé dans ses papiers un compte exact de ses revenus et de sa dépense annuelle. Dans ce calcul, on trouva un *déficit* de sommes considérables, qui n'ont pu être employées qu'en bonnes actions.

(2) Le règne de Louis XV.

fort supérieurs ; mais il a eu un avantage assez rare, celui de garder beaucoup de considération en perdant beaucoup de renommée : c'est que, quoiqu'il ait été mis au dessus de ce qu'il valait, il y avait un mérite réel, et dans sa personne, et dans ses ouvrages, et qu'il échappa à la faiblesse trop commune de passer dans le parti de l'envie quand on voit la gloire s'éloigner.

On a retenu plusieurs de ses bons mots, entre autres ce qu'il disait des hommes puissans, qui n'aiment pas les gens de lettres. *Ils nous craignent*, disait-il, *comme les voleurs craignent les réverbères.*

*Sur une traduction libre d'*Amadis de Gaule, *par M. le comte de Tressan.*

Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire,

a dit Volraire dans la tragédie des *Triumvirs*. Toute fiction est fondée sur des réalités. Ces romans de chevalerie, qui semblent n'être qu'un jeu de l'imagination en délire, n'ont fait que charger la peinture de mœurs originairement très-véritables. Ces châteaux enchantés, défendus par des géans, où gémissaient des beautés captives, où des chevaliers languissaient dans les ténèbres des cachots, n'existaient pas seulement dans la tête des romanciers. Il n'y avait de leur invention que les enchantemens

et les géans; mais d'ailleurs, dans ce chaos de l'anarchie féodale, les forteresses étaient en effet le repaire du brigandage; et tout noble qui avait pu bâtir sur un rocher ou s'entourer de fossés, était impunément oppresseur et ravisseur. L'avantage de la taille, la force du corps, l'armure de fer, les tours à crénaux, ne servaient que trop souvent à écraser le faible, à dépouiller le pauvre, à violer l'innocence. Celui qui, avec les mêmes moyens de puissance, ne s'en servait que pour défendre la faiblesse et repousser l'injustice, était un digne chevalier, et ses premiers sermens étaient toujours faits au sexe le plus exposé à l'insulte. Voilà l'origine de la chevalerie, qui était la police des tems barbares; voilà l'explication de ces fables, dont le fond semble toujours le même, et offre toujours des combats et du merveilleux. Les combats tenaient lieu de lois et de justice; le merveilleux prenait sa source dans l'ignorance et les erreurs de ces siècles grossiers. Les romanciers voyaient partout des enchanteurs, parce que les juges voyaient partout des sorciers, et la même contradiction qui déshonorait les tribunaux, se retrouvait dans ces productions informes; car il n'est pas plus absurde de voir des enchanteurs tués par des chevaliers, que de voir des sorciers toujours brûlés par le bourreau.

Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ces rapports

nécessaires entre l'imagination des écrivains et les mœurs de leur siècle ; c'est un examen qu'il suffit d'indiquer aux hommes qui réfléchissent. Dans cette foule de romans de chevalerie dont l'Europe a été long-tems inondée, les *Amadis* ont toujours tenu le premier rang. On sait quel parti en a tiré Quinault, qui a bâti l'édifice de notre théâtre lyrique sur les fictions anciennes et modernes. La première traduction des *Amadis*, de l'espagnol en français, parut en 1541, sous le règne de François I. D'Herberai en est l'auteur. Le style en est grossier et licencieux. L'ouvrage est en quatre volumes in-folio. Mademoiselle de Lubert en donna de nos jours un extrait épuré en huit volumes in-12. M. le comte de Tressan a entrepris d'en faire une traduction absolument nouvelle, encore plus courte de la moitié, et réduite aux seules aventures d'*Amadis de Gaule* et de son fils Esplandian, celles d'*Amadis de Grèce* ayant paru moins intéressantes et moins agréables dans le premier abrégé qu'on en a donné de nos jours.

Il faut lire, dans la préface du traducteur, les raisons très-plausibles que lui fournissent ses recherches savantes et ingénieuses, pour prouver que les *Amadis*, quoique traduits par d'Herberai sur des manuscrits castillans, et attribués à Vasco de Lobeira, portugais, ont été originairement empruntés

par les écrivains espagnols, d'ouvrages français du douzième siècle, écrits en langue romance, qui, selon lui, est précisément l'idiôme picard, tel qu'il se parle aujourd'hui. Il atteste tous ceux qui connaissent le langage de cette province, que c'est à peu près le même dans lequel a écrit le sire de Joinville, à qui nous devons les *Mémoires du règne de saint Louis.*

Quoi qu'il en soit de cette question faite pour être discutée par les érudits, du moins ce n'en sera pas une parmi les gens de goût, que le mérite de cette nouvelle version de l'*Amadis.* L'ouvrage est plein d'esprit et d'agrément. La narration est facile et gaie : tout y respire cette galanterie aimable qui n'est mêlée d'aucune fadeur, et cette décence d'expression qui donne une grâce nouvelle aux images de la volupté. On sent qu'un ouvrage de ce genre ne comporte ni citation ni analyse. Il faut absolument suivre le fil des aventures, et se laisser entraîner au charme de la diction pour en avoir une idée. En exceptant un petit nombre d'esprits austères qui n'ont jamais goûté ce genre de composition, tout lecteur, après s'être amusé d'*Amadis*, répétera ces vers de Voltaire ; car il faut bien finir comme on a commencé, par citer celui qui a tout dit :

O l'heureux tems, que celui de ces fables!
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables!
On écoutait tous ces faits admirables,
Dans son château, près d'un large foyer:
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées.
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité.
Le raisonner tristement s'accrédite.
On court, hélas! après la vérité.
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Sur les Incas *de M. Marmontel.*

Quand l'illustre Fénélon donna son *Télémaque*, l'ouvrage du dernier siècle, où la prose française ait le plus de douceur et de charme, il ne l'appela ni poème ni roman. Il laissa à son lecteur le soin d'intituler son livre, prenant sur lui le soin de le faire bon, et la postérité l'a nommé un ouvrage charmant.

Cet exemple peut suffire pour justifier M. Marmontel, qui dit lui-même dans sa préface:

« Quant à la forme de cet ouvrage, considéré » comme une production littéraire, je ne sais, je l'a- » voue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour

» un roman, et pas assez pour une histoire. Je n'ai cer-
» tainement pas eu la prétention de faire un poème.
» Dans mon plan, l'action principale n'occupe que
» très-peu d'espace : tout s'y rapporte, mais de loin.
» C'est donc moins le tissu d'une fable que le fil
» d'un simple récit, dont tout le fond est histo-
» rique, et auquel j'ai entre-mêlé quelques fictions
» compatibles avec la vérité des faits. »

On peut donc regarder les *Incas* comme une espèce de roman poétique, qui a l'Histoire pour fondement, et la morale pour but. Ce serait une vaine chicane de lui demander précisément ce qu'il a voulu faire, et il lui suffirait de répondre : J'ai voulu instruire et intéresser. Nous ajouterons qu'on ne pouvait choisir un sujet plus riche et plus propre à remplir ces deux objets.

Mais peut-être pourrait-on faire à l'auteur un reproche fondé, non pas sur la nature de son ouvrage, mais sur le plan. Il semble que la marche n'en est pas assez déterminée, ni la disposition assez nette. Le lecteur demande d'abord qu'on attache son attention à un objet qu'on lui indique, à un but vers lequel il doit tourner ses regards : de là naît cette unité d'intérêt si précieuse et si nécessaire dans tous les ouvrages où l'imagination entre pour quelque chose. M. Marmontel paraît avoir négligé cette règle dans les *Incas :* l'action principale ne s'y

annonce pas assez tôt, et les parties épisodiques n'y sont pas liées par un nœud assez marqué. Il commence par une description des mœurs et de la religion des Péruviens, qui occupe les quatre premiers chapitres, jusqu'à l'arrivée de la famille de Montézuma, qui apprend à l'Inca du Pérou, Attapaliba, l'effrayante révolution qui a renversé le trône du Mexique sous les coups des Espagnols, les victoires et les cruautés de Cortez, et la mort de Montézuma, frappé de la main de ses sujets. C'est sans doute une idée heureuse, que ce récit épisodique qui réunit sous les yeux du lecteur les plus grandes époques de l'invasion du Nouveau-Monde et les plus grands attentats des conquérans européens. Il fallait que, dans le tableau du fanatisme, les désastres du Mexique fussent tracés avec ceux des Incas du Pérou, et cette réunion devait entrer dans le plan de l'auteur. Mais les principaux personnages de ce tableau auraient dû paraître plus tôt sur la scène. Les objets rassemblés dans les quatre premiers chapitres auraient pu être dispersés dans le cours de l'ouvrage, et retardent l'intérêt, qui ne saurait trop tôt commencer.

On croit bien que le vertueux Las Casas, qui mérita le titre de *protecteur d'Amérique*, est un des personnages les plus intéressans du livre des *Incas*. Le langage qu'il tient dans le conseil des

Espagnols avant l'expédition de Pizarre, est digne du caractère que l'Histoire lui attribue. Il combat surtout ce droit prétendu de faire des esclaves, droit que s'arrogeaient les conquérans sur la donation du pontife de Rome.

« Et de quel titre s'autorise la fureur d'oppri-
» mer? Conquérans par la foi, la foi ne nous de-
» mande que des cœurs librement soumis. Qu'a-
» t-elle de commun avec notre avarice, nos ra-
» pines, nos brigandages? Le Dieu que nous ser-
» vons est-il affamé d'or? Un pontife a partagé
» l'Inde, mais l'Inde est-elle à lui? Mais avait-il
» lui-même le droit qu'on s'arroge en son nom? Il
» a pu confier ce monde à qui prendrait soin de
» l'instruire, mais non pas le livrer en proie à qui
» voudrait le ravager. Le titre de sa concession est
» fait pour un peuple d'apôtres, et non pour un
» peuple de brigands. »

Telle est la morale développée dans tout l'ouvrage, dont l'effet principal est de combattre le plus grand et le plus dangereux ennemi de l'humanité, le fanatisme. On ne peut le combattre mieux qu'en racontant ses forfaits, et les plus horribles qu'il ait commis ont eu pour théâtre les deux Indes. L'abus de la force, l'avarice, la facilité d'opprimer, l'ivresse féroce du carnage, la nécessité même de s'y défendre et de soutenir des injustices par des

cruautés, ont pu sans doute produire une partie des horreurs qui ont souillé la conquête du Nouveau-Monde. Mais il n'est que trop prouvé que le fanatisme les a portés à un excès qu'il ne faut attribuer qu'à lui ; il n'est que trop vrai que, du moment où les malheureux Américains refusaient le baptême, on se croyait tout permis contre eux ; et quand on les pendait au nombre de douze, en l'honneur des douze Apôtres, il est clair que, par un mélange profane er fanatique, on faisait entrer la religion même dans des abominations qu'elle déteste. Voilà ce que l'auteur des *Incas* a cru devoir remettre sous les yeux de toutes les nations, persuadé que, pour empêcher le fanatisme de renouveler ses fureurs, il faut rappeler ses attentats. C'est le dessein qu'il explique dans l'épître dédicatoire, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Elle est adressée à un monarque qui, digne du grand nom de Gustave, a mérité l'amour de ses sujets er les hommages des étrangers.

« La moitié du globe opprimée, dévastée par le » fanatisme (dir l'académicien philosophe à cet » illustre souverain), est le tableau que je présente » aux yeux de votre Majesté. Je r'ouvre la plus » grande plaie qu'ait jamais faite au genre humain » le glaive des persécuteurs. Je dénonce à la reli- » gion le plus grand crime que le faux zèle ait jamais

» commis en son nom..... Les attentats du fana-
» tisme ne sont pas du nombre de ceux qu'il faut
» déférer à la rigueur des lois, car les lois ne sont
» plus quand le fanatisme domine. Tous les autres
» crimes ont à redouter, ou le châtiment, ou l'op-
» probre. Les siens portent un caractère qui en im-
» pose à l'autorité, à la force, à l'opinion; un saint
» respect les garantit trop souvent de la peine et
» toujours de la honte. Leur atrocité même inspire
» une religieuse terreur; et si quelquefois ils sont
» punis, ils n'en sont que plus révérés. Le fanatisme
» se regarde comme l'ange exterminateur, chargé
» des vengeances du ciel; il ne reconnaît ni frein,
» ni loi, ni juge sur la terre. Au trône il oppose
» l'autel; aux Rois, il parle au nom d'un Dieu; aux
» cris de la nature et de l'humanité, il répond par
» des anathêmes. Alors tout se tait devant lui; l'hor-
» reur qu'il inspire, est muette. Tyran des ames et
» des esprits, il y étouffe le sentiment et la lumière
» naturelle; il en chasse la honte, la pitié, les re-
» mords; plus d'opprobre, plus de supplice capable
» de l'intimider. Tout est pour lui gloire et triom-
» phe. Que lui opposer même du haut du trône
» qu'il regarde du haut des cieux? Peuples et Rois,
» tout se confond devant celui qui ne distingue
» parmi les hommes que ses esclaves et ses victimes;
» c'est surtout aux Rois qu'il s'adresse, soit pour en

» faire ses ministres, soit pour en faire des exem-
» ples plus éclatans de ses fureurs; car ils ne sont
» sacrés pour lui, qu'autant qu'il est sacré pour eux;
» aussi les a-t-on vus cent fois le servir en le détes-
» tant, et, de peur d'attirer sa rage sur eux-mêmes,
» lui laisser dévorer sa proie, et lui livrer des mil-
» lions d'hommes pour l'assouvir et l'appaiser. »

Ce portrait sublime peut donner au lecteur une idée des beautés supérieures répandues dans les *Incas*, et que les limites étroites où nous sommes renfermés ne nous permettent pas même d'analyser. En général, la peinture de ces événemens extraordinaires qui firent tomber devant une poignée d'Espagnols les empires du Mexique et du Pérou, est tracée avec énergie, avec noblesse, avec intérêt. La description de l'île Christine, dans la mer du Sud, description dans laquelle l'imagination de l'auteur s'est rencontrée avec les véritables mœurs de l'île de Taïti, décrites par M. de Bougainville, est un des épisodes les plus agréables du livre. Tous ceux que l'auteur a tirés de l'Histoire, ou qu'il a inventés, servent à mettre dans un plus grand jour la bonté des peuples du Nouveau-Monde, et la férocité de leurs oppresseurs. On reprochera à l'auteur le très-grand nombre de vers accumulés dans sa prose; mais cette prose est éloquente; elle offre des traits frappans dans tous les genres : on y retrouve

la morale et l'élévation, le pathétique, qui ont fait le succès de *Bélisaire*; et le livre des *Incas* sera regardé comme un des monumens distingués de notre littérature, lorsque, après la voix tumultueuse des partis qui la divisent, il ne restera que le jugement tranquille des lecteurs impartiaux, à qui les défauts ne ferment pas les yeux sur les beautés, et qui, se permettant d'apprécier les uns, sont encore plus jaloux de jouir des autres.

GONZALVE DE CORDOUE *ou* Grenade reconquise, *par M. de Florian.*

On sait que les bons juges, les vrais connaisseurs, n'ont jamais goûté ce genre d'ouvrage, qu'ils ne savent même comment appeler. Ce n'est pas d'eux sans doute qu'on apprit à le nommer poème, car ils ne savent ce que c'est qu'un poème en prose : c'est à leurs yeux une contradiction dans les termes, une monstruosité dans les arts. Ils ne le nommeront pas non plus un roman : la prétention à la marche imposante et au ton héroïque de l'épopée interdit à ces compositions bizarres cette simplicité de détails, cette vérité des mœurs sociales et des passions ordinaires, qui sont le mérite des bons romans, où le cœur humain se retrouve. Ce n'est donc autre chose qu'un récit moitié historique, moitié fabuleux, en prose

prose poétique, et ces critiques sévères prétendent que ce genre offre toutes sortes d'inconvéniens. D'abord, il n'a point les beautés propres et particulières à la bonne prose, qu'il dénature en voulant l'élever jusqu'à la poésie, et il reste infiniment au dessous de cette poésie qu'il veut atteindre, parce qu'il est dénué des moyens inappréciables de l'harmonie et du rhythme, moyens d'où dépendent tous les grands effets de la poésie. Ensuite il manque de cet accord entre l'instrument et l'effet, accord nécessaire à tous les arts d'imitation. En effet, qui est-ce qui ne sent pas que le langage harmonieux et cadencé qu'on appelle versification, monte naturellement l'imagination au merveilleux des grands événemens qui sont de l'essence de l'épopée? que ce langage, au dessus de l'ordinaire, favorise l'illusion, et relève les hommes et les choses? Qui est-ce qui peut ignorer que cette espèce de perspective est la magie des arts imitateurs, qui doivent nous montrer la Nature embellie et agrandie? La prose contrarie ce dessein: vous voulez m'élever dans les cieux, me transporter dans le pays de l'imagination, et votre langage me laisse sur la terre: il y a disparate. Je ne saurais croire que ce soit Achille et Gonzalve que je vois agir et que j'entends parler, quand ils se servent de la même langue dans laquelle M. Jourdain dit à Nicole: *Apportez-moi ma robe-de-chambre et mes pantoufles.*

Enfin (et c'est ici peut-être le plus grand de tous les désavantages), vous ne sauriez composer votre récit prétendu épique que du même fonds, des mêmes élémens que l'épopée ancienne er moderne : ce sont nécessairement des actions héroïques, des barailles, des assauts, des combats singuliers, des descriptions de toute espèce, des rempêtes, des jeux, des fêtes, des édifices, des campagnes, des cérémonies pompeuses, ou lugubres, ou riantes; des palais, des cachots, etc.; ce sont de grandes et terribles passions, de grands dangers, de grands obstacles, etc. Eh bien ! dans tout cela votre prose rencontre inévitablement la poésie qui l'a précédée, et, je le demande à tout homme de bonne foi, cette prose, quelle qu'elle soit, peut-elle soutenir la concurrence? S'agir-il de scènes de passion ? vous retrouvez la tragédie; et la mémoire de l'homme instruit, qui vous oppose sans cesse tout ce qu'il a lu, ne peut être que frappée partout de l'infériorité et de l'impuissance.

Le succès du *Télémaque*, qu'on a souvent allégué, ne prouve rien du rout contre l'opinion si bien motivée des critiques judicieux que je viens de faire parler. Ils répondent que c'esr un exemple unique qu'il ne fallait pas imiter, parce qu'il ne faut pas imiter ce qui est par soi-même une exception à des principes reconnus généralement vrais; que si cette

exception a réussi, c'est une bonne fortune qui tient à des causes particulières qui ne peuvent pas se reproduire. Fénélon a fondu dans son ouvrage la substance de tout ce qu'il y avait de plus beau dans Homère, dans Virgile et dans Sophocle, et il a mis ces beautés à la portée de tous les lecteurs par un charme de style qui lui est propre, par cette magie de l'antique, qui a été le secret de son génie, et qui fait croire, en le lisant, qu'on lit un Ancien. On ne doit pas plus se flatter d'un talent semblable, que de celui de Lafontaine : ce sont des dons particuliers de la Nature ; et c'est parce qu'il y a eu un *Télémaque*, qu'il ne fallait pas essayer d'en faire un second.

Nous avons eu cependant une foule d'ouvrages de ce genre ; aucun n'a réussi, et si M. de Florian, qui a fait preuve du talent d'écrire en vers et en prose, n'a pu cependant surmonter le vice essentiel de cette espèce de composition ; si, en mettant dans la sienne à peu près tout le mérite qu'elle comporte, il n'a pu éviter aucun des nombreux inconvéniens qui rendent ce mérite à peu près nul aux yeux des connaisseurs, il n'en résultera rien contre lui, si ce n'est qu'il aurait pu faire un meilleur emploi de son tems ; mais on en peut tirer un autre résultat vraiment instructif, et que l'intérêt des lettres ne me permet pas de dissimuler ; c'est que

les auteurs capables de bien écrire doivent renoncer enfin à ce genre faux et radicalement vicieux. C'est sous ce point de vue que je crois de mon devoir d'examiner son ouvrage, sans croire offenser un homme de lettres qui a d'autres titres, et dont j'estime la personne et les talens, mais qui, par cette raison même, ne doit pas trouver mauvais que je lui préfère la vérité, sans laquelle ce ne serait pas la peine d'écrire.

Son plan est réguliérement conçu, l'action principale est bien graduée; son héros est intéressant sous tous les rapports, comme guerrier, comme ami, comme amant; les autres personnages sont bien disposés pour figurer dans l'ordonnance générale; les épisodes sont bien entre-mêlés à l'action, qu'ils suspendent sans trop la retarder; le péril de Gonzalve et de sa maîtresse Zuléma va croissant, suivant les principes, jusqu'au dénoûment, qui satisfait le lecteur: il y a dans le style, de l'élégance et de la noblesse; et je citerai un de ces tableaux où l'on remarquera de l'expression, et je ferai remarquer en même tems qu'il est de ceux où l'auteur a pu évirer la ressemblance avec ce que nous connaissons. En voilà sans doute assez pour faire voir que l'ouvrage est estimable, considéré sous le rapport des principes que l'auteur a suivis, et des efforts qu'il a pu faire. Entrons dans quelques détails.

Gonzalve, le héros de l'Espagne, est amoureux de Zuléma, fille de Muley Hassem, père de Boabdil, roi de Grenade : cette ville est assiégée par Ferdinand et Isabelle, et Gonzalve, dans une attaque, a pénétré (sans que l'on explique trop comment) jusque dans l'intérieur de cette ville, que l'on nous représente comme très-bien fortifiée.

Tout pliait devant lui quand il apperçoit Zuléma éperdue sur les marches du palais, et qui semble implorer la protection du ciel et la pitié du vainqueur. Attendri à cette vue, il suspend le carnage, il s'éloigne lentement, et remporte au fond du cœur l'image de la princesse. Quelque tems après il se trouve (par une suite d'événemens qu'il serait trop long de détailler) à portée de délivrer Zuléma, qu'un prince africain, Alamar, a fait enlever. Gonzalve, en l'arrachant à ses ravisseurs, reçoit plusieurs blessures qui le mettent en danger de perdre la vie; mais la princesse qu'il a sauvée le fait transporter à Malaga, ville de sa dépendance, et lui prodigue, sans le connaître encore, tous les soins qu'elle doit à son libérateur. Elle le croit de la même nation et de la même religion qu'elle, parce qu'il était vêtu d'un habit maure quand il l'a rencontrée. Elle l'aime déjà, comme on peut bien s'y attendre; elle lui fait, pendant sa maladie, le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis sa naissance, et dans ce récit se

trouve naturellement amené tout ce qu'il faut que le lecteur sache de ce qui a précédé le moment où commence l'ouvrage. Cette manière d'entrer dans son sujet par le milieu est conforme à l'usage et aux règles, malgré la bonne plaisanterie d'Hamilton : *Bélier, mon ami, commence par le commencement ;* ce qui n'est pas une loi pour l'épopée. Gonzalve, en écoutant le récit de Zuléma, a le double plaisir de s'appercevoir qu'elle n'a encore aimé personne, et d'entendre ses louanges et sa renommée par la bouche de l'objet qu'il aime. Tout cela est bien arrangé ; mais il faut avouer aussi que tout cela se retrouve dans la plupart des grands romans du dernier siècle, où ces mêmes ressorts sont fréquemment employés ; et de plus, la situation de Gonzalve avec Zuléma, quoique intéressante, l'est beaucoup moins, et surtout est bien moins originale que celle du Gonzalve de l'excellent roman de *Zaïde*, de madame de Lafayette. Ceux qui voudront comparer ont une belle occasion de relire ce charmant ouvrage.

En continuant d'examiner les autres situations, je suis forcé de les reconnaître pour les mêmes que j'ai vues souvent ailleurs. Si le roi de Grenade, Boabdil, épris de Zoraïde, ne lui laisse que cette cruelle alternative, ou de l'épouser, ou de voir périr Aben Hamet son amant ; si Gonzalve, pressé par l'honneur et le devoir d'aller combattre le prince

Almanzor, est retenu par les larmes de Zuléma, sœur de ce prince, et menacé de perdre la sœur en combattant le frère; si Zuléma descend dans le cachot où est renfermé Gonzalve, et lui porte du poison pour le dérober aux bourreaux et pour mourir avec lui, toutes ces situations, et tant d'autres semblables, ne sont-elles pas connues? Quelques variations dans les circonstances peuvent-elles les faire paraître nouvelles? Non : il n'y a que la poésie qui puisse alors tenir lieu d'invention, et rajeunir ce qui est usé. Quelle aventure est, au fond, plus commune que les amours de Henri IV et de Gabrielle dans *la Henriade?* Otez les vers, il ne restera rien; mais ces vers sont pleins de charme, et tous les amateurs savent par cœur le neuvième chant de *la Henriade.*

Que sera-ce des descriptions qui sont de nature à revenir souvent, celles des batailles, des assauts, des combats particuliers? C'est là que se fait sentir encore davantage le besoin de la poésie. Après Homère, Virgile, le Tasse, Voltaire, un poète peut colorier encore une bataille, un assaut, un combat, et s'approprier le tableau par les couleurs qu'il y emploîra. Mais le prosateur, comment fera-t-il? La poésie, qui est un art, a des ressources infinies pour les artistes; mais la prose n'est qu'un langage, et ses ressources sont infiniment bornées.

L'auteur est plus heureux quand son sujet lui permet d'échappet à la comparaison. On lit avec plaisir cette description d'un combat de taureau : « Au milieu du champ est un vaste cirque, envi-
» ronné de nombreux gradins : c'est là que l'au-
» guste Reine, habile dans cet art si doux de ga-
» gner les cœurs de son peuple en s'occupant de
» ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spec-
» tacle le plus chéri des Espagnols. Là les jeunes
» chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de
» soie, armés seulement d'une lance, viennent sur
» de rapides coursiers attaquer et vaincre des tau-
» raux sauvages. Des soldats à pied, plus légers
» encore, les cheveux enveloppés dans des ré-
» seaux, tiennent d'une main un voile de pourpre,
» de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la
» loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur
» laisser d'autres armes que la lance pour immoler,
» le voile de pourpre pour se défendre. Les Rois,
» entourés de leur cour, président à ces jeux san-
» glans ; et l'armée entière, occupant les im-
» menses amphithéâtres, témoigne par des cris de
» joie, par des transports de plaisir et d'ivresse,
» quel est son amour effréné pour ces antiques
» combats.

» Le signal se donne, la barrière s'ouvre, le tau-
» reau s'élance au milieu du cirque ; mais au bruit

» de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé : ses naseaux » fument ; ses regards brûlans errent sur les amphithéâtres : il semble également *en proie à la surprise*, à la fureur. Tout à coup il se précipite sur » un cavalier qui le blesse et fuit rapidement à » l'autre bout : le taureau s'irrite, le poursuit de » près, frappe à coups redoublés la terre, et fond » sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même » instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à » ses cornes le voile léger, et lui darde une fléche » aiguë, qui de nouveau fait couler son sang. Percé » bientôt de toutes les lances, percé de ces traits » pénétrans dont le fer courbé reste dans la plaie, » l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles » mugissemens, s'agite en parcourant le cirque, » secoue les fléches nombreuses enfoncées dans son » large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, » les lambeaux de pourpre sanglans, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de » *colère* et de douleur.

» Ce fut dans un de ces combats que le téméraire Cortez pensa terminer une vie destinée à » de si grands exploits. Brûlant de se signaler aux » yeux de la belle Mendoze, qui depuis long-tems » possède son cœur, Cortez, sur un andalous, bles-

» sait et fuyait un taureau furieux. Malgré le péril » dont il est menacé, le jeune amant regarde tou- » jours la beauté qui toujours l'occupe, lorsqu'il » voit tomber dans l'arène la fleur d'oranger qui » parait son sein : Cortez se précipite à terre, » court, se baisse, et le taureau vole ; il va frapper » l'imprudent Cortez : un cri de Mendoze l'aver- » tit ; Cortez, sans quitter la fleur, dirige, d'un » œil sûr, sa lance à l'épaule de l'animal, qu'il » jette expirant sur le sable. »

Ce récit est vif et animé, et le trait de Cortez caractérise heureusement la galanterie courageuse des chevaliers espagnols : mais observez surtout que ce qui assure l'effet de ce morceau, c'est que la peinture est neuve, et que nous ne l'avions vue dans aucun poème. Au reste, si nos chevaliers français ne se battent pas contre des taureaux, ils se battent quelquefois entre eux, et l'un d'eux, qui joue aujourd'hui un assez grand rôle, donna, dans un de ces combats, un exemple fort singulier de cette intrépidité tranquille qui semble se jouer avec le danger. Forcé de tirer l'épée contre un de ses camarades, sur la place d'armes, il tenait alors par hasard une rose entre ses lèvres ; elle tombe : l'offi- cier français, sans cesser de se battre d'une main, de l'autre ramasse la rose. Ce sang-froid a bien de la grâce, et sa maîtresse n'était pas là.

M. de Florian s'est fait une loi de commencer chacun des dix livres de son *Gonzalve* par une espèce de prologue ; mais il n'a pas songé, en voulant imiter l'Arioste, à la différence des genres. Le piquant de ces prologues de l'Arioste tient au ton badin, délicat, naïf, familier, qu'il est autorisé à prendre par le dessein et la nature de son poème ; mais quel attrait peuvent avoir des lieux communs de morale, toujours gravement sentencieux parce que le ton de l'ouvrage l'exige ? Ces morceaux, on ne peut le dissimuler, sont d'une monotonie mortelle. « Le plus grand, le plus heureux des Rois, » celui que la victoire et la fortune ont comblé de » leurs faveurs, celui qui rassemble autour de son » trône tout l'éclat, toutes les jouissances de la » gloire, manque du bonheur le plus pur, le plus » cher pour une ame tendre, de la certitude d'être » aimé. Les hommages qu'on lui prodigue, les » louanges dont on l'accable, la fidélité même » qu'on lui témoigne, espèrent une récompense. » Ce n'est pas à lui, c'est à son rang que l'intérêt » adresse des vœux : cette seule idée vient flétrir son » ame, une juste défiance se mêle aux sentimens » doux de son cœur. Malheureux de pouvoir tout » payer, il doit penser qu'on ne lui donne rien. »

D'abord, il eût fallu restreindre la généralité trop absolue de cette proposition : elle n'est vraie

que des Rois qui n'ont pas su mériter un ami; le serait-elle de Henri IV, de Trajan, de Titus, de Marc-Aurèle? Mais ce qui fait le plus de peine, c'est de voir que des idées si communes et si rebattues forment l'exorde d'un livre, et que l'auteur semble en avoir fait un morceau de marque, par la place où il l'a mis. Tous les autres sont du même ton, et ne sont guère plus saillans : il fallait, ou les supprimer, ou les faire tout autrement.

L'auteur paraît avoir senti lui-même le vide d'idées dans ces morceaux, car il veut souvent les relever par la tournure; mais alors il donne dans la recherche et l'affectation, qui d'ailleurs est un défaut rare chez lui. Il veut, par exemple, dans le début du dixième livre, comparer les jouissances de l'amour et celles de l'amitié. « Les pleurs de » l'amitié, dit-il, sont plus doux..... l'amour se » dérobe aux regards..... l'amitié se plaît au con- » traire à se montrer aux yeux des mortels, etc. » Mais ces idées naissent-elles les unes des autres? Si l'amour heureux ne verse des *pleurs* que dans le sein de l'objet aimé, s'ensuit-il que ces *pleurs* soient moins *doux?* « L'amitié, *plus délicate et plus cou-* » *rageuse*, ne craint pas de révéler ses peines et » ses jouissances, etc. » Est-ce donc faute de *délicatesse* et de *courage* que l'amour cache les siennes? L'auteur s'est égaré dans ses idées en les subtilisant.

Ces prologues offrent d'autres défauts de justesse quand on les applique au sujet où ils se rapportent dans l'intention de l'auteur. Zuléma croit que Gonzalve, son amant, a tué son frère Almanzor: Gonzalve, en prison, ne peut la détromper : là-dessus l'auteur nous dit, dans l'exorde du neuvième chant : « Qu'importent au véritable amant les » louanges, les hommages, les respects du Monde » entier ? C'est le *suffrage* de son amante, c'est » son *estime* dont il a besoin; sans cette estime, il » n'est pas sûr de mériter la sienne propre. » Mais Zuléma est convenue elle-même que Gonzalve ne pouvait, sans manquer à l'honneur et au devoir, refuser le combat contre Almanzor qui l'a défié. Elle lui montre tout son désespoir, la crainte de perdre son frère par les mains de son amant; elle déteste ce combat : mais il ne peut, dans aucun cas, perdre son *estime* ni *la sienne propre.* Ce prologue, qui est fondé tout entier sur cette idée, porte donc absolument à faux. Je ne chicanerai point l'auteur sur quelques endroits où la ressemblance pouvait être mieux ménagée ; mais à l'égard de la diction, comme il est du petit nombre de ceux qui écrivent en général avec pureté, et qui se sont préservés de la contagion, j'oserai lui observer que, surtout en qualité d'académicien, il aurait pu soigner plus sévérement son style.

« O vous, *généreux* Espagnols, peuple vaillant » et *magnanime*, *dont les amans* passionnés servi- » ront toujours de modèle aux cœurs sensibles. » Cette construction n'est point du tout française : *les amans passionnés des Espagnols* ne peut se dire pour signifier ceux des Espagnols qui sont amans passionnés; cette particule *dont*, qui exprime le génitif, est donc très-mal placée; il était indispensable de construire la phrase autrement.

« Isabelle marche le front levé, appuyée sur *sa* » vertu. » Le pronom *sa* gâte tout, parce qu'elle fait de la vertu une qualité personnelle de la Reine. Pour que la figure exprimée par ce mot, *appuyée*, fût juste, il fallait que la vertu pût être personnifiée; elle ne l'est pas dès que c'est l'attribut moral d'Isabelle. C'est une faute très-commune, et l'une des plus légères que l'on commette aujourd'hui; mais je parle à un homme qui sait écrire et qui m'entendra.

« Leurs cœurs (ceux de Gonzalve et de Lara)..... » tremblaient *pour* les moindres hasards qui pou- » vaient *menacer leur ami.* » Cette phrase est incorrecte de plus d'une manière : d'abord, on ne *tremble* point *pour les hasards*; on tremble *des* hasards, et on tremble *pour* celui qui va s'y exposer. De plus, cette expression, *leur ami*, désigne, en rigueur grammaticale, une troisième personne,

amie de Gonzalve et de Lara, et l'auteur veut dire au conttaire que ces deux amis tremblent l'un pour l'autre des dangers que chacun d'eux peut courir. La réciprocité n'est point exprimée : elle devait l'être.

Ces fautes se trouvent dans le premier livre, et en le parcourant je tombe sur un endroit qui va rendre bien palpable ce vice capital dont je parlais tout-à-l'heure, de redire faiblement en prose ce qui a été dit supérieurement en vers : c'est une tempête. « Les étoiles ont disparu, la lune a perdu sa lu-
» mière ; ses rayons ne percent qu'à peine le voile
» sombre qui l'environne : des nuages amoncelés
» s'avancent du côté du Midi, les ténèbres mar-
» chent avec eux ; un souffle léger et rapide ride la
» surface des eaux, les vents impétueux le suivent ;
» une profonde nuit couvre les ondes ; les éclairs
» déchirent la nue ; le tonnerre mugit au loin, son
» bruit redouble, la foudre approche ; les flots
» s'élèvent en bouillonnant ; les aquilons sifflent et
» se heurtent ; les vagues montent jusqu'aux cieux,
» et la barque, tantôt suspendue sur une montagne
» écumante, tantôt précipitée dans l'abîme, touche
» au même instant les nuages et le sable profond
» des mers. »

J'oserai le demander à l'auteur lui-même : Y a-t-il une seule de ces expressions, une de ces phrases qui n'ait été employée par tous les poètes qui ont dé-

crit des tempêtes bien ou mal ? Et où est donc le mérite d'une prose qui ne contient que des lambeaux de tous les vers connus ? Voilà pourtant ce qu'est continuellement la prose qu'on appelle poétique. Je reviens aux incorrections du style.

« Elle n'ose exiger de lui qu'il *ménagera* ses jours. » Ce futur indicatif, après le *que* entre deux verbes, est un solécisme. On ne dit point, j'exige que vous *ferez* telle chose, mais que vous *fassiez* : le subjonctif est de règle absolue.

« Elle tombe sans sentiment *parmi les pieds* des » chevaux. » Cette phrase ne peut passer en aucune manière ; il fallait dire sous les pieds ou entre les pieds : on ne dit pas plus *parmi les pieds* que *parmi les mains.*

On peut relever aussi quelques fautes de goût. Voici un exemple de cette exagération de pensées, par laquelle on cherche quelquefois à suppléer, dans cette espèce de prose, la force de la poésie. « Ils » ne s'estimaient, à leurs propres yeux, que par les » vertus de celui qu'ils aimaient : si Lara connais- » sait l'*orgueil*, c'était en parlant de Gonzalve ; si » Gonzalve *cessait d'être modeste*, c'était en racon- » tant les exploits de Lara..... Leurs plus secrètes » pensées étaient un poids au dessus de leur force, » dont ils couraient se délivrer en se les communi- » quant. » Tout ce morceau me paraît forcé. Comment

ment le plaisir que l'on goûte à louer son ami peut-il être de l'*orgueil?* et surtout comment peut-on blesser la *modestie en racontant les exploits* d'un autre? Il est très-naturel de n'avoir guère de *pensées secrètes* pour un ami; mais ce n'est point qu'elles soient *un fardeau au dessus des forces de l'ame*, c'est que leur communication est un épanchement naturel, qui est un des plaisirs de l'amitié : on ne les confie point parce qu'elles oppressent, mais par la douce habitude de tout dire.

Zuléma dit, en parlant d'une déclaration d'amour que lui avait faite Alamar : « Incapable de ce respect tendre, de cette délicate timidité qui rend » *contagieux* l'amour. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce mot de *contagieux*, qui offre une idée désagréable, peut se trouver sous la plume d'un moraliste qui parle de l'amour, mais non pas dans la bouche d'une femme qui aime : c'est peut-être un scrupule peu fondé; les femmes en jugeront.

L'auteur dit d'un héros blessé : « *Le front couvert* » *de cette pâleur, fard de la gloire et des héros.* » J'avoue que cette *pâleur, fard de la gloire*, ne me paraît qu'une expression recherchée : la gloire n'a pas besoin de *fard* quelconque, et *fard* se prend toujours en mauvaise part.

Zuléma écrit à Gonzalve son amant, pour l'en-

gager à venir délivrer son père, enfermé avec elle dans un cachot. « Mon cœur ne sera point ta ré-» compense ; *je ne le donne pas deux fois :* ma main » pourra seule acquitter ce que tu feras pour mon » père. » *Je ne le donne pas deux fois* est un jeu d'esprit fort déplacé, pour dire qu'elle ne peut donner à Gonzalve un cœur qui depuis long-tems est à lui : on sait que *donner son cœur deux fois* s'entend tout différemment, et signifie donner son cœur successivement à deux personnes : ce n'esr pas dans la situation de Zuléma qu'on se permet de ces abus d'esprit.

Alamar, ennemi furieux de Gonzalve, s'écrie, en s'armant pour aller le combattre : « Je cours » punir, exterminer ce détestable..... *Il ne peut ache-» ver ;* sa colère ne lui permet pas de prononcer le » nom qu'il abhorre. » Je crois cerre réticence déplacée : on a toujours la force de prononcer le nom de ce qu'on aime ou de ce qu'on hair.

Gonzalve est précédé d'un *Précis historique sur les Maures*, excellent morceau, où il y a de la méthode, du choix, du jugement ; où l'aureur sait se resserrer sans sécheresse, et quelquefois s'étendre à propos, de manière à montrer qu'il connaît le style de l'Histoire, qu'il sait écrire, raconrer et réfléchir. Ce précis fait mieux connaître les Maures qu'aucun autre des livres qu'on a faits sur cette intéressante

nation. Ce seul morceau suffirait pour faire desirer l'acquisition de l'ouvrage de M. de Florian à ceux qui lisent pour s'instruire, et qui veulent trouver le plaisir avec l'instruction. Je ne serais pas surpris que bien des lecteurs le préférassent, ainsi que moi, à *Gonzalve*, ni même que M. de Florian fût quelque jour de cet avis. J'ai dit le mien d'autant plus librement, qu'il ne peut pas attacher sa réputation à des productions de cette nature. Il a des titres littéraires connus et appréciés. Sa *Galatée* est la plus jolie pastorale que nous ayions dans notre langue, et c'est jusqu'ici tout ce qui nous reste d'un genre épuisé autrefois, et depuis long-tems oublié. Ses petites comédies du Théâtre italien se sont fait remarquer par un caractère de délicatesse et de finesse qui n'exclut pas le naturel. Ses contes en vers sont pleins d'esprit, d'agrément et d'élégance. Ce que nous connaissons de ses fables nous promet un recueil d'un mérite peu commun. Avec tant de moyens pour réussir dans la bonne littérature, il peut renoncer à la prose poétique. En mon particulier, je l'en conjure par tout l'intérêt que je prends à ses talens, et par l'aversion que j'ai toujours eue pour ce genre si malheureusement facile : il peut être sûr que cette aversion est insurmontable, puisque ni *Gonzalve* ni *Numa* n'ont pu m'en guérir.

CHAPITRE IV.

Littérature mêlée.

FRAGMENS.

SUR un ouvrage intitulé Lettres sur l'origine des sciences, et sur celle des peuples de l'Asie, *adressées à M. de Voltaire par M. Bailly.*

M. BAILLY, dans son excellente *Histoire de l'Astronomie ancienne*, avait parlé d'un peuple détruit et oublié, qui devait avoir précédé et éclairé les plus anciens peuples connus. Dans son hypothèse, la lumière des sciences et de la philosophie semblait être descendue du nord de l'Asie, ou du moins avoir brillé sous le parallèle du cinquantième degré, avant de s'étendre dans l'Inde et dans la Chaldée. Suivant ce système paradoxal, l'Orient, à qui nous nous croyons redevables de toutes les connaissances primitives, n'aurait été que le dépositaire et l'héritier des arts et des sciences, recueillis par degrés et par parties, au lieu d'en être l'inven-

teur et le père. Les lettres nouvelles ne sont que le développement de cette hypothèse. Elles sont adressées à M. de Voltaire, qui avait combattu l'opinion de l'auteur, dans quelques lettres particulières, avec toute la politesse et l'agrément qu'il sait mettre dans la discussion. Ses réponses ont donné lieu à M. Bailly de détailler avec plus d'étendue les motifs de probabilité qui paraissent enfin avoir conduit M. de Voltaire à convenir que cette opinion n'est point dénuée de vraisemblance.

Toute la dialectique de l'auteur paraît se réduire à fixer le principe d'unité qui a dû produire les rapports frappans et nombreux qu'on observe entre les nations dispersées sur les différentes latitudes, et à des distances qui semblent exclure la communication. Ce principe d'unité, c'est l'existence d'un peuple primitif qu'il place dans la Tartarie orientale, et qu'il suppose avoir été détruit par une de ces grandes révolutions physiques dont notre fragile Univers a dû plus d'une fois être le théâtre. Quant à ses preuves, il en donne lui-même le précis dans un endroit de son livre, et nous ne pouvons mieux faire que d'offrir au lecteur cette espèce de résumé, ne pouvant, dans nos étroites limites, suivre la marche de l'auteur.

« Nous avons trouvé, dit-il, le même esprit et » les mêmes idées dans un grand nombre de fêtes

» antiques de différens peuples ; partout la fiction » de l'âge d'or et le souvenir du déluge ; partout » le même catactère de superstitions et de fables, » des traditions uniformes, des institutions astro- » nomiques qui supposent des progrès semblables » dans la science ; des institutions civiles pour la » chronologie et la règle du tems, dérivées de la » même source et absolument identiques ; un sys- » tème de musique entier et suivi, dont les deux » moitiés, séparées par les révolutions des choses » humaines, ont été portées aux deux extrémités » du globe ; une mesure primitive qui existe encore » partout en Asie, par elle-même ou par ses com- » posés, qui fut liée à une détermination très-an- » cienne et très-exacte de la grandeur du globe ; un » même législateur pour les sciences, les arts, la » religion ; les mêmes systèmes de physique et de » théologie ; la même marche d'idées pour fonder » les uns sur la corruption des autres, et pour ne » présenter, dans les principes moraux, dans les » idées religieuses, que des systèmes de physique » oubliés et détruits ; enfin des traces partout con- » servées de l'ignorance qui succède à la lumière. »

Ce dernier résultat est celui qui contient précisément le système de l'auteur. C'est sous ce point de vue qu'il envisage tous les objets. En suivant les études et les institutions des peuples policés,

depuis leur origine connue, il n'y trouve point les premiers efforts de l'ignorance naturelle, qui fait quelques pas vers l'instruction; il n'y voit que des réminiscences vagues, des traces confuses, des traditions imparfaites, des débris rassemblés, et il faut avouer que les faits se prêtent souvent à ses inductions d'une manière très-spécieuse. Au reste, cette ingénieuse hypothèse paraît empruntée en partie d'un livre fort savant et fort obscur, intitulé *l'Antiquité dévoilée*, où l'on s'efforce de prouver que chez tous les peuples les coutumes et les cérémonies religieuses prouvent le souvenir d'une antique révolution qui a bouleversé le globe.

Quelque parti qu'on prenne sur les opinions de l'auteur, on ne peut nier que son ouvrage ne soit celui d'un homme aussi distingué par son esprit que par ses connaissances, qui a de l'agrément et de l'imagination dans le style, qui doit plaire à ceux même qui ne seront pas de son avis. Depuis que les savans demandent à la Nature son secret qu'elle ne veut pas dire, chacun s'est fait tour-à-tour l'interprète de son silence. Mais parmi les commentaires plus ou moins heureux, estimons ceux qui, sans nous mettre d'accord sur le premier principe, mêlent à leurs hypothèses incertaines une foule de vérités particulières, et joignent l'amusement à l'instruction. La philosophie a ses fables comme la

morale : elles sont bonnes quand elles font penser.

Remarquons encore qu'une des preuves de nos progrès, c'est cette foule de livres agréables sur les matières abstraites, que le jargon scientifique rendit souvent inaccessibles au plus grand nombre des lecteurs. Rien n'a plus contribué à répandre le desir de s'instruire. Ce n'est pas qu'il faille moins de peines et de travaux qu'autrefois pour pénétrer dans le sanctuaire de la science, mais du moins on ne voit plus sur le seuil les monstres qui s'y présentaient en épouvantail, et l'on peut causer sous les portiques avec des hommes de bonne compagnie.

NOTICE historique sur Laplace et sur ses écrits.

Il était né en 1707, et mourut au commencement de 1793. Il s'appelait *le doyen des gens de lettres*, et dans les dernières années de sa vie il ne signait pas autrement ; sur quoi l'on a dit qu'il se faisait le doyen d'un corps dont il n'était pas. Il peut être utile de faire voir comment cet homme, sans talent, sans esprit, sans connaissances, sans savoir même écrire en français, parvint cependant à une sorte de fortune dans les lettres ; j'entends fortune d'argent ; c'est la seule qu'il pût faire. Un petit précis à ce sujet peut fournir un article à des Mémoires sur l'état des lettres dans l'ancien gouvernement, et

un apperçu critique sut ses volumineux ouvrages prouvera ce que je viens de dire de ce prétendu *Nestor de la littérature.*

A l'âge de sepr ans on l'envoya de Calais, où il étair né, à Saint-Omer, pour y étudier dans un collége de Jésuites anglais, espèce de séminaire qui était en possession de fournit des prédicans et des missionnaires au parti catholique et jacobite d'Angleterre. On ne parlait guère qu'anglais dans certe maison. Le jeune homme apprit donc cette langue de la manière la plus sûte pour la bien savoir, c'est-à-dire, en la parlant tous les jours ; mais en même tems il désapprit si bien la sienne, qu'au sortir de ce collége, à l'âge de dix-sept ans, il fut (de son aveu) obligé de se remettre à l'étude de sa langue naturelle, *qu'il avait oubliée.* Il faut croire qu'il ne fit pas de grands progrès dans cette étude ; car il a écrit route sa vie le français comme le parlent ceux qui en ignorent les premiers principes. Au reste, cette ignorance ne lui fit aucun tort : qu'importe de savoir sa langue lorsqu'on n'a pas de talent pour écrire? Mais la connaissance de l'anglais fut la cause de sa petite fortune.

Il était alors fort rare, même parmi les gens de lettres, d'étudier cette langue. Voltaire fut le premier qui la mit à la mode : les *Lettres sur les Anglais*, qui parurent en 1732, n'avaient pas besoin

du bruit qu'elles firent par les ridicules persécutions qu'elles attirèrent à l'auteur ; il suffisait, pour les faire lire avidement, de la foule de détails curieux et nouveaux sur les plus célèbres écrivains anglais, sur Shakespeare, Milton, Pope, Addisson, Locke, Congreve, Wicherley, et de la tournure originale et piquante de quelques morceaux de traduction de ces divers auteurs, alors fort peu connus en France, et que bientôt, graces à lui, tout le monde voulut connaître. C'est cette curiosité nouvelle qui contribua le plus à faire accueillir la faible traduction de l'*Essai sur l'homme* par l'abbé Duresnel, et celle du *Paradis perdu* par Dupré de Saint-Maur, et leur procura d'abord un succès fort au dessus de leur mérite, au point que cette version du poème de Milton, en prose fort médiocre, parut un titre suffisant pour faire entrer l'auteur à l'Académie française.

Laplace profita de ces circonstances pour risquer, en 1746, de faire jouer une *Venise sauvée*, assez fidellement traduite d'Otwai. Le fond du sujet était heureux et tragique, et avait fourni à Lafosse son *Manlius*, l'une des meilleures pièces du second rang, et à laquelle il ne manque, pour être du premier, que le style de Racine ou de Voltaire. Mais il y avait long-tems qu'on n'avait joué ce *Manlius* : on annonça *Venise sauvée* comme un ouvrage absolument

anglais, et en effet l'auteur n'avait retranché que les épisodes et les disparates grossières qu'alors le moindre écolier était en état de rejeter, et que le goût du public, qui n'était pas encore corrompu, n'aurait pu supporter. Cette espèce de nouveauté, recommandée à l'indulgence par un compliment que récita un acteur aimé (Roselli), présentée comme le coup d'essai d'un jeune homme, cette énergie brute de la tragédie anglaise, faite pour piquer la curiosité à une époque où tout ce qui était anglais commençait à être de mode, tous ces motifs réunis firent adopter avec complaisance, sur le théâtre de Paris, cet avorton du théâtre de Londres; et *Venise sauvée*, malgré l'incorrection et la faiblesse du style, malgré des fautes de toute espèce, eut une réussite passagère, et bien passagère; car ce ne fut que quarante ans après, que l'auteur, persuadé qu'*il avait fait un bon ouvrage* (comme il le dit lui-même), obtint malheureusement, à force de sollicitations, qu'on remît au théâtre cette tragédie entiérement oubliée : elle fut sifflée, et Laplace prétendit que *c'était la cabale de Voltaire qui l'avait fait tomber.*

On n'avait pas attendu jusque-là pour ouvrir les yeux : peu de tems après la représentation de *Venise sauvée*, Lekain, dans ses débuts, fit reprendre *Manlius*, qui eut tout le succès qu'il méritait, et qu'il a toujours eu depuis. Chacun fut à portée de

comparer, et l'on sentit que *Venise sauvée* ne valait pas une scène de *Manlius*.

Laplace, qui n'était pas de cet avis, continua de faire des tragédies et des comédies, dont il serait bien inutile de rappeler les titres; la plupart ne purent même être jouées, à plus forte raison être lues. Cependant l'autorité du maréchal de Richelieu en fit jouer une intitulée *Adèle de Ponthieu*, que les comédiens s'obstinaient à refuser. Laplace, pour piquer d'honneur le vieux gentilhomme de la chambre, lui adressa un quatrain, dans lequel il rapprochait aussi heureusement que modestement les deux plus beaux titres de gloire (selon lui), qui recommanderaient à la postérité la mémoire du maréchal :

Tu pris Minorque, et fis jouer Adèle.

Causa patrocinio non bona pejor erit. Laplace, pour cette fois, n'avait plus de poète anglais derrière lui pour le soutenir : *Adèle* était de son crû; elle fut mal reçue, et abandonnée au bout de quelques jours. Il essaya, quinze ou vingt ans après, s'il serait plus heureux dans le comique : il donna une pièce en trois actes, qui n'alla pas jusqu'à la fin. Telle est l'histoire du talent dramatique de Laplace.

Dans cet intervalle il publia son *Théâtre anglais :*

c'est un recueil informe de pièces tant tragiques que comiques, conduites en tout ou en partie, ou analysées par extraits, en fort mauvaise prose, mêlée de tems en tems des plus mauvais vers. Cependant comme c'était le premier ouvrage qui fit connaître bien ou mal un théâtre fort différent du nôtre, cette compilation se débita; mais depuis qu'on s'est familiarisé davantage en France avec la langue et la littérature anglaise, ce recueil, aussi mal fait que mal écrit, a été apprécié, et relégué parmi les livres qu'on ne lit plus.

Il fut plus heureux dans sa traduction de *Tom-Jones*, le seul ouvrage de lui qui soit resté : ce n'est pas qu'il n'ait défiguré et même étranglé inhumainement ce chef-d'œuvre de Fielding; mais ce roman, le meilleur des romans, offre tant d'intérêt et de variété, que ceux qui ne savent pas l'anglais le liront toujours, même dans la plate version que nous en avons, jusqu'à ce qu'une meilleure plume vienne quelque jour venger Fielding.

Laplace, qui, au défaut d'autres talens, était accort, souple, actif, et qui de plus était homme de plaisir et de bonne chère, s'était lié, particulièrement à ce dernier titre, avec des auteurs qui, sans être du premier ordre, avaient plus ou moins de mérite et de répuration, tels que Piron, Duclos, Collé, Crébillon fils et autres, qui aimaient comme lui la

table et le cabaret. Ces liaisons lui donnèrent accès chez le frère de la célèbre favorite Pompadour, le marquis de Marigni, le marquis de Vaudières, le marquis de Ménard, car il porta tour-à-tour le nom de ces trois marquisats : on sait que le sien était Poisson. Laplace eut occasion de rendre un petit service à ce Poisson et à sa sœur ; c'est lui-même qui raconte ce fait (1), et, quoiqu'il fût de son naturel grand hableur, il a dit la vérité. Le ministère français avait fait acheter en Hollande l'édition entière d'une *Vie de madame de Pompadour*, écrite en anglais. On voulait en avoir la traduction, et d'une main sûre. Le marquis crut devoir s'adresser à Laplace, qu'il connaissait pour un écrivain courtisan, grand faiseur de petits vers pour tout ce qui avait du pouvoir ou du crédit. Laplace traduisit le livre en quinze jours, et peu de tems après il eut pour récompense, vers 1762, le privilége du *Mercure*. Il prétend, il est vrai, que le marquis se fit un mérite, auprès de sa sœur, de cette traduction, dont il ne fit pas connaître l'auteur ; mais ce reproche est destitué de toute vraisemblance, et Laplace méle à un récit qui d'ailleurs est vrai, un peu de ses hableries accoutumées. Que pouvait-il revenir au marquis

(1) Sous des noms anagrammatiques, dans ses *pièces intéressantes et peu connues*.

de cette réticence ? Sa sœur savait trop combien il était ignorant pour croire qu'il eût traduit un livre anglais ; et qu'importait alors que ce fût Laplace ou un autre qui en fût le traducteur ? Et quel besoin encore le frère de la favorite, comblé de toutes sortes de graces, pouvait-il avoir auprès d'elle d'un mérite de cette nature ? Cependant Laplace crie à l'ingratitude des grands ; il semble croire que cette version devait lui valoir une grande fortune : on va voir que le privilége du *Mercure* en était une et trop grande pour lui, car il ne put pas la garder.

Ce privilége était une concession du gouvernement, une espèce de ferme donnée sous la condition de payer telle ou telle somme en pensions, pour des gens de lettres que l'on voulait récompenser ; et la ferme valait plus ou moins, selon les mains qui l'exploitaient. Celles de Laplace ne furent pas heureuses : les abonnés désertèrent en foule, et au bout de trois ans il fallut lui retirer le privilége, parce que les pensions n'étaient plus payées ; les pensionnaires perdirent même six mois de leur revenu, qui ne furent jamais remplacés. Veut-on savoir comment la cour traita cet homme à qui elle était obligée d'ôter un fonds qu'il n'était pas en état de faire valoir ? Il eut 5000 francs de pension de retraite, c'est-à-dire, un traitement tel que n'en avait aucun des gens de lettres les plus distingués

qu'il venait de dépouiller, puisque la plus forte pension n'était que de 2000 francs. Lui seul, pour ses bons et loyaux services, en eut 5000, dont il a joui jusqu'à l'année dernière, et toujours en se plaignant de ce que ses travaux et ses titres littéraires n'étaient pas appréciés. Il a rempli son recueil intitulé *Pièces intéressantes*, etc. d'historiettes relatives à lui-même, et il rappelle souvent avec autant de complaisance que d'emphase, le tems où il était *bréveté du Mercure de France*; mais parmi tant d'anecdotes qu'il débite à sa manière, il s'est bien gardé, comme de raison, d'insérer celle-là, non plus que le mot qui courut alors, que *le Mercure était tombé sur la place.*

Ce n'était pas faute de flagorneries habituelles pour toutes les puissances du jour. On peut juger de son tact par une correction fort singulière qu'il fit à une pièce de vers qu'on lui avait envoyée pour son *Mercure :* il s'agissait des profits d'une gouvernante chez un garçon :

Le service du lit lui rapporte encor plus.

Laplace, pour rendre le vers plus décent, l'imprima ainsi :

Le service du..... lui rapporte encor plus.

Le *Mercure* était alors renommé dans ce que nous appelons *le genre bête :* pour qu'il n'y manquât rien,

rien, on avait associé à Laplace un certain Lagarde, qu'on appelait *Lagarde-Bicêtre* à cause de sa bonne réputation : c'était encore un protégé de la marquise de Pompadour, qui l'avait fait *bréveter* (car tout se faisait alors par *brevet*) pour la partie des spectacles. Il s'en acquittait d'une manière si originale, que plus d'un curieux s'amusait à faire un recueil des phrases de Lagarde. En voici que leur singularité a fait retenir : « M. d'Auberval, si justement célèbre *pour avoir perfectionné le genre infernal*..... Cette pièce est *dramatique pour le théâtre, et pittoresque pour le tableau.* » Et en parlant de mademoiselle Lemaure, la fameuse cantatrice, il disait : « Mécanisme incompréhensible, par lequel cette inimitable actrice *trouve, dans le matériel même de son organe, l'intelligence motrice de son jeu.* » *Lagarde-Bicêtre* avait deux mille francs d'appointement pour faire, à la journée, de ces phrases-là : ce n'était pas trop payé.

Nous ne dirons rien des romans de Laplace, à peu près aussi oubliés que ses drames, si ce n'est de ceux pour qui tous les romans sont bons, et il y a de ces gens-là; mais il faut bien faire mention de l'idée assez bizarre qui lui vint un jour, de faire, en quatre gros volumes, un recueil de toutes les *Épitaphes* de la langue française; ce n'était peut-être qu'un prétexte pour en imprimer quelques

centaines de sa façon ; mais, ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que beaucoup de ces épitaphes étaient faites pour des personnes vivantes, et surtout pour celles qui étaient de *ses amis ;* c'était un petit cadeau qu'il leur faisait de leur vivant pour servir après leur mort ce que de raison, et un genre tout neuf de madrigal qu'il avait inventé pour varier la forme des louanges et des complimens. Il semblait dire comme Boniface Chrétien :

Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

Peut-être aussi voulait-il, d'une manière ou d'une autre, *faire l'épitaphe du genre humain.*

On imagine bien que son recueil mortuaire eut peu de lecteurs ; mais il en trouva pour les *pièces intéressantes et peu connues*, compilation d'une autre espèce, dans laquelle il vint à bout de duper fort adroitement le public. Voici comme il s'y prit : Duclos lui avait laissé un manuscrit intitulé *Mémorial :* c'était un composé d'anecdotes et de traits curieux que Duclos avait ramassés pour son usage, et que ses études et ses liaisons l'avaient mis à portée de bien choisir et de bien rédiger. Laplace, qui faisait argent de tout, imprima ce *Mémorial*, qui fut enlevé en peu de jours ; et voyant que le public était alléché par ce premier volume, que l'enseigne était achalandée, il en donne bien vîte

un second, où il y avait encore quelques morceaux de Duclos, qu'il tenait exprès en réserve. Ce second volume se débite aussi, quoiqu'il y eût déjà bien à déchoir du premier ; et Laplace, calculant fort bien que ceux qui avaient ces deux volumes voudraient avoir les suivans, en fait paraître successivement six autres, copiés sur les *Ana*, sur les dictionnaires d'anecdotes, sur toutes les collections du même genre, et farcis de toutes les vieilleries les plus usées qu'il soit possible d'imaginer. Ce n'est pourtant que demi-mal encore quand il copie ; mais il profite de l'occasion pour vider son portefeuille poétique et son sac d'historiettes ; il donne impunément ses romances, ses épîtres, ses madrigaux, ses impromptus, etc. ; il y fait rentrer même ses malheureuses *épitaphes*, et nous raconte (de quel ton, bon Dieu ! et de quel style !) toutes les aventures *de M. L. P.*, tout ce qu'il a dit à ses amis à déjeûner ou à dîner, tout ce que ses amis lui ont dit, tout ce qu'il a fait pour eux, etc. etc. etc. ; et tout cela s'appelle des *pièces intéressantes et peu connues !* Il est sûr que quand il nous donne ses vers, ce sont des *pièces peu connues ;* mais il n'y avait que lui qui pût les donner comme *intéressantes ;* et c'est ainsi qu'on se moque du public.

Tout ce qui, dans cette rapsodie de sept volumes (car il ne faut pas compter le premier), est de la

façon du *doyen des gens de lettres*, soit pour le choix, soit pour l'exécution, est vraiment un modèle de bêtise : il n'y a pas moyen de se servir d'un autre terme. Il faut voir quelle importance il met à des minuties, ce qu'il trouve de sel aux choses les plus insipides, avec quelle emphase il débite des trivialités ! et une diction, une ignorance de la langue à peine compréhensible ! La plupart de ses phrases sont construites de manière que plusieurs membres ne tiennent à rien, et qu'il est impossible de lier la fin avec le commencement. En voici un exemple pris entre mille : il s'agit des *Lettres de deux Français*, écrites de Vienne il y a trente ans, à la louange de Marie-Thérèse d'Autriche. « L'é- » diteur se fait un plaisir de leur surprise lorsqu'ils » verront, après trente ans, dans ce recueil, ces » mêmes lettres qu'un déménagement imprévu » vient de lui faire retrouver dans un porte-feuille » dont il regrettait la perte, *et dont l'hommage si* » *légitimement dû* aux rares et respectables qualités » de l'Impératrice-Reine ne lui permet pas de » priver plus long-tems une nation telle que la » française, c'est-à-dire, si bien faite pour en con- » naître tout le prix, ainsi que pour lui en savoir le » plus grand gré. »

Le lecteur peut s'amuser à chercher dans cette phrase un sens qui puisse s'accorder avec la cons-

truction ; quant à moi, ce que j'y vois de plus clair, c'est que Laplace *devait l'hommage de son porte-feuille aux rares qualités de l'Impératrice-Reine*, que *cet hommage ne lui permet pas de priver la nation française de ce même porte-feuille*, d'autant que cette nation *est si bien faite pour connaître tout le prix de ce porte-feuille, et pour lui en savoir le plus grand gré.*

Parmi les phrases grotesques, celle-ci est remarquable : « *Le testament politique* du maréchal de » Bellisle *n'est plus que probablement pas* de lui. »

Mais le fort de l'auteur, c'est le style niais. « On » trouve un exemple de cette espèce dans la vie » d'un de nos héros français, dont le courage intré- » pide nous disposait d'autant moins à l'imaginer » susceptible, qu'il est plus fait pour surprendre le » lecteur. »

Remarquez toujours les constructions ordinaires de l'auteur : c'est le héros qui est *susceptible d'un exemple*, et c'est le courage intrépide du héros qui *est fait pour surprendre le lecteur ;* enfin, en d'autres termes, cet exemple est d'autant plus surprenant dans le héros, qu'il doit plus surprendre le lecteur.

Ailleurs : « Il laissa le duc *aussi effrayé que cons-* » *terné* d'une si vive leçon. »

Il est de la même force de pensée dans ses vers :

Dût le crime en frémir, toute ame honnête a droit
De rendre à la vertu l'hommage qu'on lui doit.

Cet axiôme moral finit un chapitre, et il est profond. Madame Dudeffant disait d'une femme de sa société, qui débitait souvent des sentences de ce même genre : *Tout ce que dit cette Dame est fort vrai.*

Cependant Laplace n'est pas toujours si vrai. Par exemple, lorsqu'en parlant de Diane de Poitiers : « *J'ai cru devoir* (dit-il) à cette femme sin-» gulière, l'épitaphe suivante, etc. » Or, demandez-moi pourquoi *il a cru devoir une épitaphe à Diane?* Voilà une plaisante obligation !

Un dernier exemple d'ineptie, et finissons. Tout le monde a entendu citer ce mot célèbre de Pascal sur l'immensité de Dieu : « C'est un cercle dont le » centre est partout, et la circonférence nulle part. » Laplace croit avoir découvert que cette idée sublime est empruntée d'une préface que mademoiselle de Gournay mit au-devant d'une édition des œuvres de Montagne, en 1635. D'abord il se trompe dans le fait, en attribuant ce trait fameux à une femme qui était bien peu capable de le trouver : ce trait est originairement du savant Guillaume Duval, professeur de philosophie grecque et latine dans l'Université de Paris, et se trouve dans une prière d'actions de graces (*oratio eucharistica*) adressée

à Dieu à la fin d'une analyse latine de la philosophie péripatéticienne, dont ce même Duval enrichit son édition en deux volumes in-folio des œuvres d'Aristote, imprimée en 1629, et la meilleure que nous ayions : c'est de là que mademoiselle de Gournay l'avait tiré. Voici la phrase latine : *Sphæra intelligibilis, cujus centrum ubiquè, circumferentia nullibi!* Sphère intellectuelle, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part !

C'est assurément le plus petit tort qu'ait pu avoir Laplace, de ne pas connaître ce passage ; je crois bien qu'il n'avait de sa vie feuilleté Aristote. Mais ce qui confond, c'est la manière dont il renverse en entier la phrase de Pascal : *Cercle dont la circonférence est partout, et le centre nulle part !* Il est clair qu'il ne l'a pas entendue, et qu'il ne s'est pas apperçu que c'était la négation de circonférence qui marquait l'absence de toute limite, et par conséquent l'infini. Mais aussi de quoi ce pauvre homme s'avise-t-il de vouloir placer un trait de philosophie transcendante au milieu de ses historiettes ! Pourquoi ne songeait-il pas plutôt à apprendre l'orthographe, comme M. Jourdain ! Il écrit toujours *ne fusse que*, au lieu de *ne fût-ce*, et ce ne saurait être une faute d'impression, car le même mot revient cent fois dans tous les volumes, et toujours écrit de même..... Et ce sont là des *gens de lettres !*

NOTICE sur les Écrits d'Athanase Auger.

C'est peut-être s'y prendre un peu tard pour parler d'un auteur mort l'année dernière ; mais le premier devoir est de ne parler qu'avec connaissance de cause ; et quand il faut examiner et apostiller vingt volumes qu'il est fort difficile de lire de suite, et encore plus de lire en entier, c'est un travail où l'on revient à plusieurs fois, et qui demande des intervalles. En général, on ne sait pas assez ce que coûte la critique soignée et méditée : on en juge souvent par le peu de place qu'elle tient, et l'on ne songe pas qu'il faut des journées de lecture et de réflexion pour un résumé qu'on lit en un quart d'heure.

Athanase Auger a été un de nos plus laborieux littérateurs et un des plus passionnés amateurs des Anciens : il avait fait d'assez bonnes études dans l'Université de Paris, et savait bien le latin et le grec. Au défaut des facultés naturelles, qui étaient chez lui fort bornées, un travail opiniâtre lui avait fait acquérir une sorte de théorie de l'art oratoire, dont il n'eut jamais le véritable sentiment. Il puisa des principes sains dans les bons livres élémentaires, soit anciens, soit modernes, et dans l'étude continuelle des classiques ; et l'on peut dire qu'il s'y était appliqué avec une espèce de ténacité dont il y a peu d'exemples. Absolument étranger au monde, et par

la sévérité de ses mœurs religieuses, quoique sans petitesse et sans bigotisme, et par l'habitude contractée de bonne heure d'un genre de vie solitaire et studieux, il vivait plus avec les livres qu'avec les hommes, donnait peu au sommeil et aux repas, et rien à la dissipation. Il étudia la théologie, qui ne le rendit point intolérant, comme la retraite ne le rendit point misanthrope : il essaya la prédication, et quoiqu'il nous dise que la faiblesse de ses organes l'empêcha seule de suivre cette carrière qui lui plaisait, on voit, en lisant ses sermons, que le manque de talent aurait dû suffire pour l'en détourner. Cet homme, qui toute sa vie s'occupa de l'éloquence et n'écrivit que pour en donner des leçons, n'en avait pas en lui le moindre germe, et non-seulement n'avait rien du génie oratoire, mais même du talent de l'écrivain; et ses longs efforts n'ont abouti qu'à faire de lui un rhéteur très-médiocre et un fort mauvais traducteur.

Quand il fit paraître pour la première fois sa traduction de Démosthène, qu'il m'envoya pour en rendre compte dans le *Journal de littérature*, je n'en fis aucune critique : l'ouvrage prouvait l'impuissance de faire mieux, et dès-lors la censure n'aurait pu que le mortifier sans lui servir. Mais voulant donner une idée de l'original, je ne pus faire usage d'un seul morceau de sa version, et il m'en sut mauvais

gré, tant il est facile de blesser l'amour-propre même en le ménageant, et tant le meilleur des hommes est toujours susceptible en qualité d'auteur! Cependant, au bout d'un certain tems, le peu de succès de sa traduction lui fit sentir que mon silence n'était rien moins qu'une injure, et il eut l'infatigable courage de refondre presque en entier un ouvrage de si longue haleine, et le courage plus rare encore de convenir qu'il s'était trompé. Voici comme il s'exprimait dans sa nouvelle édition : « J'avouerai avec franchise que, par un trop grand » attachement à la lettre, le style de ma première » traduction manquait en général d'élégance et de » grâce, de cette aisance et de cette *légéreté* qui » font lire les ouvrages avec plaisir, qui font que » tout attache et rien n'arrête. » Celui qui avait assez de candeur pour avouer ainsi ses fautes, eût mérité d'avoir en soi les moyens de se corriger; mais on ne peut forcer la nature, et le bon Auger fit autrement sans faire mieux.

Il en était pourtant venu, à force d'aimer Démosthène, à se persuader qu'il était né pour le traduire, et que c'était en lui une vocation marquée par la Providence. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'on lui offrit une cure assez considérable en Normandie, où il avait professé : il la refusa, en disant : *Et qui est-ce qui traduirait Démosthène ?* Il obtint

depuis des places et des récompenses ecclésiastiques, qui étaient dues à ses travaux et à ses vertus, et qui ne l'empêchèrent point de se livrer à ses occupations favorites.

Ce n'était pas tout-à-fait de *légéreté dans le style* (comme il le dit fort improprement) qu'il s'agissait en traduisant Démosthène ; c'était de précision, de rapidité, d'énergie, et surtout de mouvemens, et c'est tout cela qui manque totalement au traducteur. Il s'en faut de tout qu'il sache assez manier sa langue pour donner à sa diction la vivacité et la variété des formes oratoires : c'est un art dont il ne paraît pas même avoir une idée. Il ressasse dans ses longs discours préliminaires tous les lieux communs qu'il a pris dans toutes les rhétoriques ; mais il y a loin d'une leçon qu'on répète, à un art que l'on sent. Ces généralités vagues sont à la portée de tout le monde : et encore de quelle manière nous les a-t-il répétées ! « Qu'on fasse attention, en lisant les » Anciens, à cette chaleur, à cette vivacité d'une » imagination sage et réglée, qui échauffe, qui » anime le raisonnement, qui sait unir et fondre » les différentes parties, qui sait cacher pour ainsi » dire les nerfs du discours, *les recouvrir d'une enve-* » *loppe active, les embellir d'un coloris mâle et gra-* » *cieux*, etc. » Une *enveloppe active*, des *nerfs em-* » *bellis d'un coloris* ! Phrases d'écolier. Pour traduire

des écrivains tels que Démosthène et Cicéron, il faudrait d'abord être en état d'analyser en homme de l'art, en homme sensible, un morceau de l'un ou de l'autre, et de faire voir en quoi consiste cet accord continuel entre le mouvement de la phrase et l'effet qu'elle doit produire, entre la combinaison harmonique choisie pour l'oreille, et la pensée qui s'adresse à l'esprit, ou le sentiment qui s'adresse au cœur : c'est là le premier secret de l'élocution oratoire ; et ensuite il faut pouvoir, en changeant d'idiôme, retrouver les mêmes effets correspondans ; ce qui suppose une grande connaissance des deux langues, et une grande flexibilité de diction. Celle d'Auger, au contraire, toujours vague, inanimée, diffuse, embarrassée, se traîne à travers les circonlocutions les plus vulgaires, et ne frappe jamais au but. On sent bien qu'il est impossible ici d'entrer jusqu'à un certain point dans les détails. D'abord, tout ce qui concerne la comparaison de la version avec l'original ne peut intéresser que ceux qui savent le grec ; et en se bornant même à l'examen du français, la construction des phrases, le choix, la place et la disposition des mots sont des parties si importantes dans le style oratoire, que souvent on pourrait faire quatre pages de remarques sur vingt lignes. Ce genre d'instruction, qui n'est praticable que de vive voix, mais qui est alors susceptible d'agrément

comme d'utilité, doit être extrêmement restreint par écrit : c'est là surtout que

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Il suffit d'indiquer et d'avertir : l'intelligence du lecteur fait le reste. Je me bornerai donc à montrer l'abbé Auger à côté de Démosthène dans un seul morceau, que je ne choisirai même pas là où il faut suivre l'orateur grec dans sa marche impétueuse et renversante, mais dans un endroit où sa composition, beaucoup plus tranquille, était aussi plus facile à saisir, dans un exorde, celui de la fameuse harangue *pour la couronne*. Ce n'est pas, à beaucoup près, un des plus mauvais morceaux du traducteur, et cependant on verra combien il est faible et défectueux.

« Je commence, Athéniens, par implorer tous » les dieux : je leur demande que dans cette cause » ils vous inspirent pour moi les mêmes sentimens » dont je suis animé pour la République et pour » chacun de vous ; je leur demande encore (et » votre religion, votre sûreté, votre honneur y » sont intéressés) que, sur la manière dont je dois » me défendre, vous ne consultiez pas mon adver- » saire (1) (il y aurait de l'injustice), mais nos lois

(1) Eschyne avait demandé que l'on prescrivît à Démosthène l'ordre de ses défenses.

» et votre serment. Ce serment porte entre autres » choses qu'on écoutera également les deux parties, » c'est-à-dire, qu'il faut non-seulement déposer » toute prévention, et accorder à l'une et l'autre » partie une faveur égale, mais encore permettre » à chacune d'elles de suivre le plan d'accusation » ou de défense qu'elle aura préféré. Eschyne, dans » ce jugement, a sur moi deux grands avantages ; » le premier, c'est que nos périls ne sont pas égaux. » Je risque bien plus à déchoir de votre bienveil- » lance, que lui à ne pas triompher dans son accu- » sation. Je risque, moi..... mais je dois éviter toute » parole sinistre en commençant ce discours ; lui, » au contraire, il n'a rien à perdre s'il perd sa » cause. Le second avantage, c'est qu'il est dans la » nature de l'homme d'écouter avec plaisir l'accu- » sation et l'injure, et de ne supporter qu'avec » peine l'apologie et l'éloge. Ce qui est fait pour » plaire était donc le partage de mon rival ; ce qui » déplaît presque généralement est maintenant le » mien. Si d'un côté, par un sentiment de crainte, » je n'ose vous entretenir de mes actions, je paraî- » trai n'avoir pu détruire les reproches de mon ad- » versaire, ni établir mes droits à la récompense » qu'il voudrait me ravir ; de l'autre, si j'entre dans » les détails de ma vie publique et privée, je serai » forcé de parler souvent de moi. Je le ferai du

» moins avec la plus grande réserve, et ce que la » nature de ma cause m'obligera de dire, il est » juste de l'imputer à celui qui a rendu ma justifi- » cation nécessaire. »

Il y a là presque autant de fautes que de lignes : et d'abord, quelle mal-adresse de débuter par une phrase coupée, par une incise, dans un discours de si grand appareil, dans un exorde, où il importe surtout de captiver l'attention en la suspendant ! Si Démosthène, dans une semblable occasion, se fût avisé de finir sa phrase, et une phrase si commune, à la première ligne, les Athéniens, qui étaient connaisseurs, se seraient mis à rire. Ensuite, quelle profusion de mots oiseux, de phtases redondantes ! *Les deux parties, l'une et l'autre partie ; déposer toute prévention, et accorder une faveur égale*, comme s'il s'agissait de *faveur..... Je leur demande..... je leur demande encore, etc.* Je risque *bien plus ; je risque, moi, etc.* et puis la froideur et l'inconvenance des expressions ! *Je dois éviter toute parole sinistre en* commençant *ce discours.....* Il y a, dans le grec, *je veux ;* ce qui n'est pas la même chose. Ce *discours* est bien dans le texte, τὸ λόγος ; mais, selon le génie de notre langue, le mot de *discours* convient peu dans une affaire criminelle. Un homme si gravement accusé ne doit ni songer ni avertir qu'il fait *un discours. Mon rival* est encore plus déplacé. Démos-

thène est bien loin de donner nulle part à Eschyne un titre si honorable ; il l'appelle son ennemi, son adversaire, son calomniateur. Il ne dit pas non plus que l'*on supporte avec peine l'apologie ;* ce qui n'est pas vrai : il dit qu'on entend avec peine ceux qui se louent eux-mêmes ; ce qui est fort différent. Je laisse de côté beaucoup d'autres fautes dans ce morceau, qui d'ailleurs péche encore davantage par ce qui n'y est pas ; et sans prétendre égaler l'original, voici, ce me semble, comme on pouvait le rendre, et même en se tenant beaucoup plus près de lui.

« Je commence par demander aux dieux immor-
» tels qu'ils vous inspirent à mon égard, ô Athé-
» niens ! les mêmes dispositions où j'ai toujours été
» pour vous et pour l'État ; qu'ils vous persuadent,
» ce qui est d'accord avec votre intérêt, votre
» équité, votre gloire, de ne pas prendre conseil
» de mon adversaire pour régler l'ordre de ma dé-
» fense. Rien ne serait plus injuste et plus contraire
» au serment que vous avez prêté d'entendre éga-
» lement les deux parties ; ce qui ne signifie pas seu-
» lement que vous ne devez apporter ici ni préjugé
» ni faveur, mais que vous devez permettre à l'ac-
» cusé d'établir à son gré ses moyens de justifica-
» tion. Eschyne a déjà, dans cette cause, assez d'a-
» vantages sur moi ; oui, Athéniens, et deux sur-
» tout bien grands. D'abord, nos risques ne sont

» pas

» pas égaux : s'il ne gagne pas sa cause, il ne perd
» rien ; et moi, si je perds votre bienveillance.....
» Mais non, il ne sortira pas de ma bouche une
» parole sinistre au moment où je commence à vous
» parler. Un autre avantage qu'il a sur moi, c'est
» qu'il n'est que trop naturel d'écouter volontiers
» l'accusation et le blâme, et de n'entendre qu'avec
» peine ceux qui sont forcés de dire du bien d'eux-
» mêmes. Ainsi donc Eschyne a pour lui tout ce
» qui flatte la plupart des hommes ; il m'a laissé
» ce qui leur déplaît et les blesse. Si, dans cette
» crainte, je me tais sur les actions de ma vie pu-
» blique, je paraîtrai me justifier mal, je ne serai
» plus celui que vous avez jugé digne de récom-
» pense. Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le
» service de l'État, je serai dans la nécessité de
» parler souvent de moi-même. Je le ferai du moins
» avec toute la réserve dont je suis capable ; et ce
» que je serai obligé de dire, ô Athéniens ! impu-
» tez-le à celui qui m'a réduit à me défendre. »

Une chose dont l'abbé Auger ne paraît pas se douter, c'est que l'éloquence a ses chevilles comme la poésie, et qu'un mot de trop ou mal placé gâte une phrase ainsi qu'un vers. Un style ferme, tel que celui de Démosthène, n'admet rien d'inutile, rien de languissant. Son traducteur n'avait pas d'ailleurs étudié sa propre langue autant que les langues

anciennes; il la savait fort médiocrement, et y faisait des fautes de toute espèce. « *Il partit en Arcadie.* » C'est un latinisme : *In Arcadiam profectus est.* On dit en français : Il partit pour l'Arcadie. « *Il le poursuivit en crime.* » Ceci n'est d'aucune langue. On poursuit quelqu'un en réparation d'un crime, on le poursuit au criminel, etc.

Ses idées générales manquent quelquefois de justesse. Par exemple, il ne reconnaît d'éloquence proprement dite que celle qu'on appelle *délibérative* ou *judiciaire;* cela n'est pas exact. S'il se contentait de dire que cette éloquence est la première de toutes, il aurait raison, parce qu'en effet c'est celle qui, ayant pour objet immédiat une victoire à remporter, c'est-à-dire, des juges à convaincre, une assemblée à persuader, demande de plus grands efforts, exige toutes les ressources de l'esprit et de l'imagination, tous les mouvemens de l'ame, toutes les forces du raisonnement. Mais d'abord, de ce qu'un genre d'éloquence est au premier rang, il ne s'ensuit pas qu'il soit le seul; c'est comme si l'on disait que la poésie dramatique est la seule véritable, parce que des juges renommés, à compter depuis Aristote, l'ont regardée comme la plus difficile, comme celle qui renferme le plus de sortes d'esprit et de talent; et pourtant l'épopée, l'ode, la satyre, l'épître, etc. sont aussi de la vraie poésie :

quelques-uns même, avec quelque raison, mettent l'épopée au dessus de la tragédie. On aurait de la peine à nous faire comprendre que Bossuet et Massillon ne soient pas des orateurs. Ils ont travaillé dans le genre démonstratif, que tous les Anciens ont classé parmi ceux de l'éloquence. Il y a plus : celle qui n'est pas oratoire, c'est-à-dire, qui ne comporte pas (1) le débit public et la déclamation, n'en est pas moins aussi une éloquence très-réelle, de l'aveu de ces mêmes Anciens qui la demandaient dans tous les genres d'écrire où elle peut entrer, comme, par exemple, dans l'Histoire. Qu'est-ce qu'un historien qui ne sera pas éloquent (dit Cicéron)? Ainsi Rousseau est regardé universellement comme un écrivain éloquent dans sa philosophie et dans ses fictions romanesques et passionnées, quoiqu'il ne soit pas un orateur, et qu'il n'eût même aucun des moyens naturels, nécessaires pour parler en public. Les Anciens admettaient, comme nous, cette distinction, puisqu'on opposait à l'éloquence de Cicéron celle de Sénèque, qui n'a écrit que des Traités de philosophie.

Après Isocrate et Démosthène qu'Auger traduisit en entier, il nous donna deux volumes de traduc-

(1) Orateur, *orator*, vient d'*orare*, qui signifie proprement parler, du mot *os*, *oris*, bouche.

tion de quelques plaidoyers de Cicéron, deux de discours tirés des historiens grecs, et cinq d'homélies des Pères de l'Église. Toutes ces différentes versions ont le même caractère et les mêmes défauts. Je dirai un mot des orateurs de l'Église grecque. C'étaient sans contredit des hommes d'un grand talent : saint Chrysostôme et saint Basile sont les plus célèbres, et le premier est certainement supérieur à tous les autres. Dans le sermon qu'il prononça en faveur d'Eutrope, réfugié auprès de l'autel, et dans celui qu'il prête à Flavien pour fléchir Théodose, il règne un pathétique vrai, une abondance de sentimens nobles que l'on peut comparer aux harangues immortelles pour Ligarius et pour Marcellus. Ces deux morceaux de saint Chrysostôme sont certainement les chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne dans les Pères grecs. La critique peut y relever quelques longueurs. La mesure, et non le génie, manque à ces grands orateurs de la chaire ; l'une et l'autre n'ont été réunis que dans Athènes et dans Rome.

CHAPITRE V.

Littérature étrangère.

FRAGMENS.

SUR une traduction des poésies d'Ossian, par M. Letourneur.

LES auteurs de la *Gazette littéraire de l'Europe*, l'un de nos meilleurs recueils de ce genre, sont les premiers qui nous aient fait connaître les poèmes d'Ossian, sous le nom de *Poésies erses*, quoique M. Letourneur ne daigne pas même en dire un mot. Ils donnèrent une traduction aussi fidelle qu'élégante de plusieurs morceaux de ces chants des Bardes, composés en langue gallique, qui est encore celle des peuples qui habitent les montagnes du nord de l'Écosse, l'ancienne Calédonie, limitrophe des possessions romaines dans la Grande-Bretagne. Les poèmes d'Ossian, le plus célèbre des Bardes écossais, ne paraissent pas avoir jamais été écrits d'original; ils se sont conservés de la manière la plus honorable pour tout genre de poème, c'est-à-dire, dans la mémoire des hommes : on les chante encore

en Écosse, quoique depuis long-tems il n'y ait plus de Bardes; et c'est sur cette tradition orale que M. Macpherson les a recueillis, et les a traduits en anglais. En France, ils ont été traduits sur la version anglaise. C'est un monument curieux, qui sert à faire connaître ce que peut être la poésie chez une nation simple et guerrière. On y remarque une répétition continuelle des mêmes pensées et des mêmes images, toutes empruntées des qualités physiques du climat et du pays; de fréquentes idées du retour et de l'apparition des ames, idées communes à presque toutes les nations sauvages, et bien plus puissantes sur l'homme de la nature, que sur l'homme de la société; l'expression des sentimens qui tiennent au courage militaire, la générosité, l'amitié, enfin l'amour, tel qu'il est dans l'extrême simplicité des mœurs, ne sachant ni rougir ni se cacher, et susceptible de cet enthousiasme qui conduit à l'héroïsme.

Le traducteur, dans un discours préliminaire, composé en grande partie, comme il le dit lui-même, des dissertations anglaises de M. Macpherson, donne les notions instructives sur les anciens Calédoniens et sur leurs Bardes : on y retrouve des rapports marqués avec la mythologie des Grecs.

« Les nuages étaient, suivant l'opinion des Calé-» doniens, le séjour des ames après le trépas. Ceux

» qui avaient été vaillans et vertueux étaient reçus » avec joie dans le *palais aérien de leurs pères* (1); » mais les méchans et les barbares étaient exclus de » la demeure des héros, et condamnés à errer sur » les vents. Il y avait même différentes places dans » le palais des *nuages*, et on en obtenait une plus » ou moins élevée, à proportion de son mérite et » de sa bravoure, opinion qui ne contribuait pas » peu à exciter l'émulation des guerriers. L'ame » conservait dans les airs les mêmes goûts, les » mêmes passions qu'elle avait eus pendant sa vie. » L'ombre d'un guerrier conduisait encore des ar- » mées phantastiques, les rangeait en bataille, li- » vrait des combats dans l'espace. S'il avait aimé » la chasse, il poursuivait des *sangliers de nuages*, » monté sur un *coursier de vapeurs*. En un mot, le » bonheur dont on jouissait dans le palais aérien » était de se livrer éternellement aux mêmes plai- » sirs qu'on avait goûtés pendant la vie..... Jamais » hétos ne pouvait entrer dans le palais aérien de » ses pères si les Bardes n'avaient chanté son hymne » funèbre.....Si on oubliait cette cérémonie, l'ame » restait enveloppée dans les brouillards du lac » *Légo*. »

(1) *N. B.* Les mots marqués en italique le sont aussi dans l'ouvrage, comme des dénominations singulières.

On retrouve là plusieurs des idées répandues dans le sixième livre de l'*Énéide*, celle des ames condamnées à errer sur les bords du Styx jusqu'à ce qu'on eût donné la sépulture à leurs corps; celle des ombres occupées des mêmes choses qu'elles avaient coutume de faire pendant la vie, idée que ce fou de Scarron a rendue assez plaisamment dans sa parodie burlesque de l'*Énéide*.

J'apperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse.

« Quand un Calédonien était sur le point d'exé-
» cuter quelque grande entreprise, les ombres de
» ses pères descendaient de leur nuage pour lui en
» prédire le bon ou le mauvais succès..... Chaque
» homme avait son ombre tutélaire, qui le servait
» depuis sa naissance. »

Voilà l'idée des génies protecteurs, qui est de toute antiquité.

« C'était aux esprits que les Calédoniens attri-
» buaient en général la plupart des effets naturels.
» L'écho des rochers frappait-il leurs oreilles?
» c'était l'esprit de la montagne qui se plaisait à
» répéter les sons qu'il entendait; ce bruit sourd
» et lugubre qui précède la tempête, bien connu
» de ceux qui ont habité un pays de montagnes,
» c'était le rugissement de l'esprit de la colline. Si

» le vent faisait résonner les harpes des Bardes, ce
» son était produit par le tact léger des ombres, qui
» prédisaient ainsi la mort d'un personnage illustre ;
» et rarement un chef ou un roi perdait la vie sans
» que les harpes des Bardes attachés à sa famille,
» rendissent ce son prophétique. »

Ces opinions fabuleuses reviennent à tout moment dans les poésies d'Ossian : il y règne une sorte d'imagination mélancolique, dont les illusions paraissent analogues à la nature d'un pays reculé et nébuleux, où les vapeurs des montagnes, le bruit monotone de la mer et les vents sifflans dans les rochers donnent aux esprits une tristesse habituelle et réfléchissante, en ne donnant aux sens que des impressions lugubres. C'est toujours aux mânes, aux esprits, que s'adressent les héros des poèmes d'Ossian, dans la douleur ou dans la joie. Écoutez Cuchullin après sa défaite.

« Ombre du solitaire Éromla, esprits des héros
» qui ne sont plus, soyez désormais les compagnons
» du Cuchullin, et parlez-lui quelquefois dans la
» grotte où il va cacher sa douleur. Non, je ne
» serai plus renommé parmi les guerriers célèbres.
» J'ai brillé comme un rayon de lumière, mais j'ai
» passé comme lui : je m'évanouis comme la vapeur
» que dissipent les vents du matin, lorsqu'il vient
» éclairer les collines. Comul, ne me parle plus

» d'armes ni de combats ; ma gloire est morte.
» J'exhalerai mes gémissemens sur les vents, jus-
» qu'à ce que la trace de mes pas s'efface sur la
» terre. Et toi, belle et tendre Bragila, pleure la
» perte de ma renommée, car jamais je ne retour-
» nerai vers toi ; je suis vaincu. »

Les sentimens de la nature sont quelquefois exprimés avec une éloquence simple et touchante, surtout lorsque le Barde a quelque occasion de faire un retour sur lui-même. Fingal son père est le héros de presque tous ses chants, et ce caractère en effet est vraiment héroïque : il joint la générosité envers les vaincus, la pitié envers les faibles, et l'intrépidité dans les périls. Ces vertus morales, réunies aux vertus guerrières, sont célébrées sans cesse dans tous les chants des Bardes, et ils n'estiment point la bravoure si elle n'est accompagnée de la bonté. Ces mœurs, très-différentes de celles des héros d'Homère, sont très-remarquables dans des tems reculés et barbares, et chez un peuple beaucoup plus près de la nature que de la police de nos grandes sociétés qu'on nomme *États*. Il est d'ailleurs difficile de croire que ces vertus ne fussent pas réellement en honneur chez ces montagnards, puisque leurs Bardes les célébraient. Quoi qu'il en soit, voici un morceau où Ossian parle de son père Fingal avec une sensibilité qui ferait honneur au

meilleur poète. Il vient de retracer les regrets de Fingal sur la mort de..... le plus jeune de ses fils. Il ajoute :

« Quelle doit donc être la douleur d'Ossian, » depuis que toi-même tu n'es plus, ô mon père ? » Je n'entends plus le son de ta voix ; mes yeux » ne peuvent plus te voir. Souvent, dans ma mé- » lancolie solitaire et sombre, je vais m'asseoir » auprès de ta tombe, et je me console en la tou- » chant de mes tremblantes mains. Quelquefois » je crois encore entendre ta voix ; mais ce n'est » point ta voix, ce n'est que le murmure des vents » du désert. Il y a long-tems que tu es endormi » pour toujours, ô Fingal ! arbitre suprême des » combats. »

Nous citerons encore la chanson que le poète met dans la bouche de la jeune Colma, lorsqu'elle attend Salgar son amant pendant la nuit. C'est une espèce d'églogue, que l'on peut comparer à celles de Théocrite.

« Il est nuit : je suis délaissée sur cette colline » où se rassemblent les orages. J'entends gronder » les vents dans les flancs de la montagne ; le tor- » rent, enflé par la pluie, rugit le long d'un ro- » cher. Je ne vois point d'asyle où je puisse me » mettre à l'abri. Hélas ! je suis seule et délaissée. » Lève-toi, lune, sors du sein des montagnes ;

» étoiles de la nuit, paraissez. Quelque lumière » bienfaisante ne me guidera-t-elle pas vers les » lieux où est mon amant? Sans doute il se repose » en quelque lieu solitaire des fatigues de la chasse, » son arc détendu à ses côtés, et ses chiens haletans » autour de lui. Hélas! il faudra donc que je passe » la nuit, abandonnée sur cette colline! Le bruit » des vents et des torrens redouble encore, et je ne » puis entendre la voix de mon amant. Pourquoi » mon fidèle Salgar tarde-t-il si long-tems mal- » gré sa promesse? Voici le rocher, l'arbre et le » ruisseau où tu m'avais promis de revenir avant » la nuit. Ah! mon cher Salgar, où es-tu? Pour » toi, j'ai quitté mon frère; pour toi, j'ai fui mon » père : depuis long-tems nos deux familles sont » ennemies. Mais nous, ô mon cher Salgar! nous » ne sommes pas ennemis. Vents, cessez un ins- » tant; torrens, appaisez-vous, afin que je fasse » entendre ma voix à mon amant. Salgar! Salgar! » c'est moi qui t'appelle, Salgar : ici est l'arbre, » ici est le rocher, ici t'attend Colma. — Pourquoi » tardes-tu? »

Le contraste des mœurs de ces guerriers calédoniens avec celles des héros d'Homère et de Virgile, que nous avons déjà indiqués, nous a frappé, surtout dans le poème intitulé *Lathmon*, où deux amis, Ossian, fils de Fingal, et Gaul, fils de

Morny, attaquent seuls, pendant la nuit, l'armée de Lathmon. C'est précisément l'histoire d'Euryale et de Nisus; et Ossian et Gaul sont unis de la même amitié, qui est représentée avec des couleurs si touchantes dans les deux héros de Virgile. Ce n'est pas que l'on veuille comparer cet admirable épisode, chef-d'œuvre d'imagination, de sensibilité et de poésie, conduit et terminé avec tant d'intérêt, aux chants sans art du Barde gallique. Dans ce dernier récit, l'attaque nocturne ne produit rien que du carnage, et l'on sait combien l'amitié et la tendresse maternelle jouent un rôle pathétique dans le morceau du poète latin. La ressemblance consiste dans le projet que forment deux guerriers, d'attaquer de nuit le camp des ennemis; mais observez la différence. Dans Virgile, ils égorgent tout ce qu'ils trouvent endormi, jusqu'au moment où ils craignent d'être surpris. Voici le récit que fait Ossian lui-même :

« Nous nous élançons à travers les ténèbres de » la nuit. Un torrent tournait autour de l'armée » ennemie, et roulait entre des arbres dont l'écho » répétait son murmure. Nous arrivons sur ses » bords, et nous voyons les ennemis endormis, » leurs feux éteints, leurs gardes éloignés. Je m'ap- » puyais déjà sur ma lance pour franchir le torrent, » quand Gaul, me prenant par la main, me parla

» en héros : le fils de Fingal veut-il fondre sur un
» ennemi qui dort ? Veut-il ressembler au vent fu-
» rieux qui déracine en secret les jeunes arbres au
» milieu de la nuit ? Ce n'est pas ainsi que Fingal a
» immortalisé son nom. Ce n'est pas pour de tels
» exploits que la gloire couronne les cheveux blancs
» de Morny. Frappe, Ossian, frappe le bouclier
» des combats. Que tous ces ennemis se réveillent,
» qu'ils viennent attaquer Gaul. C'est sa première
» bataille ; il veut essayer la force de son bras. Ce
» discours me transporta, et me fit verser des
» larmes de joie. Oui, fils de Morny, l'ennemi
» viendra te combattre en face. Ta gloire va s'éle-
» ver jusques aux cieux. Mais ne te laisse point em-
» porter trop loin, ô mon héros ! Que les éclairs de
» ton épée étincellent toujours près d'Ossian ! Res-
» tons unis dans le carnage, et que nos bras frap-
» pent ensemble. Gaul, vois-tu ce rocher dont les
» flancs obscurs sont faiblement éclairés par la
» lueur des étoiles ? Si nous n'avons pas l'avantage,
» appuyons-nous contre ce rocher, et faisons face à
» l'ennemi. Il craindra d'approcher de nos lances,
» car la mort est dans nos mains. Je frappe trois
» fois mon bouclier. L'ennemi tressaille et se lève.
» Nous nous précipitons à l'instant. Ils fuirent en
» foule au travers des bruyères ; ils crurent que

» c'était Fingal lui-même : la force, le courage, les » abandonnent, etc. »

Ce n'est pas là la maxime : *Dolus an virtus quis in hoste requirat ?* On ne peut avoir un sentiment plus délicat de la vraie gloire, et il faut avouer que si l'épisode de Virgile est bien plus intéressant, les héros calédoniens sont plus généreux. Observons que cette générosité n'est pas moindre chez leurs ennemis ; car, au point du jour, l'armée de Lathmon se rassemble sur une hauteur, les deux guerriers se retirent, et l'on conseille à Lathmon de descendre de la colline avec les siens, et de fondre sur eux. *Ils ne sont que deux*, répond Lathmon, et il s'avance seul pour défier Ossian au combar. Ce mot est bien beau, et c'est là sans doute du véritable héroïsme.

Tel est le genre des beautés qui caractérisent les poésies galliques. Mais il ne faut pas en lire plusieurs morceaux de suite. On sent alors tous les défauts d'une composition brute : point d'idées, point de variété, point de transitions ; des images faibles et monotones, et poinr de tableaux. On est fatigué surtour de la répétition fastidieuse des mêmes tournures.

J'ai vu leur chef : je l'ai vu haut comme un rocher de glace. Sa lance ressemble à ce vieux sapin. Son bouclier est aussi grand que la lune au bord de l'hori-

zon. Ses troupes roulaient comme de sombres nuages autour de lui..... Ses flancs sont comme l'écume de la mer agitée. La tempête s'arrête sur les noires bruyères, semblable à un brouillard d'automne..... Ils sont terribles comme ce flot menaçant qui roule sur la côte..... Fingal balaie les guerriers comme les vents de la tempête dispersent la bruyère..... Le bruit des armes plaît à mon oreille ; il me plaît comme le bruit du tonnerre avant les douces pluies du printems..... Mes guerriers s'avancent brillans comme le rayon du soleil avant l'orage, etc. etc. Voilà les phrases que l'on trouve accumulées les unes sur les autres à toutes les pages. M. Letourneur, qui a retranché de ces ennuyeuses comparaisons, avoue qu'*il en reste encore beaucoup trop pour tout lecteur qui voudra absolument que les montagnes d'Écosse ressemblent à un coteau fleuri de la France, et le siècle d'Ossian au siècle de M. de Voltaire.* Un tel lecteur serait bien peu sensé ; mais celui qui trouverait qu'il y a *beaucoup trop* de ces comparaisons, uniquement parce qu'elles l'ennuient, aurait-il beaucoup de tort ?

Cette traduction est correcte et élégante, et le style se rapproche autant qu'il est possible de l'original. On pourrait y blâmer quelques inversions forcées, comme celle-ci : *Redoutable était* Fingal dans la force de la jeunesse ; *redoutable est* encore son bras dans la vieillesse..... *Terrible était* l'éclat

de

de son acier. Cela vaut-il mieux que de dire : Fingal était redoutable, l'éclat de son acier était terrible ? Le maître de philosophie de M. Jourdain nous apprend que cette dernière façon de parler est la meilleure.

Sur le Paradis perdu *de Milton.*

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux ?

Si Boileau était choqué de ce défaut dans le poème de la *Jérusalem*, où l'enfer ne joue qu'un rôle très-subordonné, et qui d'ailleurs est plein de tant de beautés poétiques de tous les genres, qu'aurait-il donc dit d'un ouvrage dont Satan est le héros, dont le sujet est la guerre de l'enfer contre le ciel, et le projet de séduire le premier homme pour combattre le Créateur ? Sans doute il eût répété ces deux autres vers de l'*Art poétique :*

De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.

En effet, si l'on veut y réfléchir, on verra que cet esprit si judicieux avait rencontré juste sur ce point, comme sur tout le reste, et que le merveilleux de notre religion ne peut pas se substituer heureusement au merveilleux de l'ancienne mytho-

logie. Ce dernier donnait prise à l'imagination et aux sens ; l'autre échappe même à la pensée, et ne peut que confondre la raison. Les dieux des Grecs, les dieux d'Homère et de Virgile, étaient sans doute des êtres supérieurs à l'homme, mais qui participaient beaucoup de l'humanité. C'étaient des êtres mixtes, aussi favorables à l'imagination d'un poète, que contraires à la raison de la philosophie. Ils étaient corporels, mais sans les infirmités du corps, et pouvaient, quand ils le voulaient, changer et dépouiller leur forme extérieure. Ils pouvaient être blessés, mais le dictame était un remède divin et infaillible, réservé pour leurs blessures. Ils se combattaient les uns les autres. Ils pouvaient être vainqueurs et vaincus. Ils avaient les passions des hommes, et cependant ils étaient toujours prêts à punir le crime et à récompenser la vertu. Chacun d'eux avait une certaine mesure de pouvoir qu'un autre pouvait combattre. Jupiter en avait plus qu'eux tous ; mais lui-même était soumis au Destin, c'est-à-dire, à cette fatalité éternelle et invincible dont tous les anciens systèmes nous offrent l'idée, mais dont le principe obscur et indéterminé laissait encore une libre carrière aux fantaisies et aux inventions du poète. Il est clair qu'en employant de pareils agens, on pouvait en tirer les mêmes intérêts, les mêmes impressions d'espérance et de

crainte, d'amour et de haine, que des personnages purement humains. Il y avait alors une communication nécessaire et infiniment heureuse de l'homme à la divinité. Cette divinité même n'était pour ainsi dire que le complément et la perfection de la nature humaine. Les hommes y pouvaient aspirer à force de vertus et de grandes actions. Les demi-dieux étaient les intermédiaires qui rapprochaient la terre de l'olympe, et cet olympe même, son ambroisie servie par Hébé, ses foudres portés par un aigle, tout offrait au pinceau du poète des objets sensibles et pittoresques, et jamais on n'inventera rien de plus favorable à ces formes dramatiques qui doivent animer toute grande poésie.

Les fables mêmes des Orientaux, quoique prodigieusement inférieures à celles des Grecs, ces bons, ces mauvais génies, ces dives, ces péris, pouvaient encore ouvrir une source d'intérêt, parce qu'il y avait une gradation de pouvoir établie entre toutes ces créatures immortelles; que les esprits rebelles à Dieu étaient subordonnés en tout aux esprits célestes, qu'ils étaient entre eux soumis à certaines lois, à certaines nécessités; et qu'enfin un sage possesseur du cachet de Salomon, où était empreint le nom de Dieu, pouvait être le maître des uns et des autres. Ces fables n'avaient sans doute, ni la variété, ni la richesse, ni le grand sens des fictions et des

allégories grecques ; mais l'esprit des romanciers, des conteurs et des poètes pouvait encore se jouer avec elles et en tirer parti, et les contes arabes et persans en sont la preuve.

Il n'en est pas de même du christianisme. Ses merveilles ne sont pas des fables, mais des mystères. Tout y est rigoureusement métaphysique. Dieu est tout, et le reste rien. Si je demandais pourquoi Dieu, qui prévoit la chute de l'homme qu'il vient de créer, permet que le serpent vienne le séduire, on me répondrait avec saint Paul : *O altitudo !* et l'Être suprême ne doit compte à personne de ses secrets. Il suffit que la révélation nous ordonne de croire. Mais si je n'ai pas le droit d'interroger le théologien, j'ai celui d'interroger le poète, qui me doit compte de tous les moyens dont il se sert pour m'émouvoir et m'intéresser, et qui n'y peut parvenir s'il révolte trop ma raison. J'ai le droit de lui dire : Quoi ! des anges ont pu combattre contre Dieu, qui, d'une simple opération de sa pensée, pouvait les anéantir ! Quoi ! le succès du combat a pu être douteux, et il a fallu que le fils de Dieu montât sur son char pour décider la victoire et précipiter Satan ! Quoi ! des êtres purs et incorporels se sont battus avec des armes matérielles, ont déraciné des montagnes et ont fait tonner l'artillerie des cieux ! Quoi ! Satan est enchaîné dans les enfers,

et cependant il est libre d'en sortir et de venir dans le paradis terrestre ! Il trompe l'ange chargé de veiller à l'entrée d'Éden, et il échappe à sa vue ! Comment voulez-vous que je me prête à toutes ces suppositions contradictoires ? Et qu'est-ce que douze chants fondés sur tant d'inconséquences ? Qu'est-ce qu'une action dont la scène est dans les espaces imaginaires, et dont les personnages sont la plupart des êtres intellectuels, dont les événemens sont d'inexplicables mystères, et où mon esprit se perd sans cesse dans l'infini sans pouvoir se prendre à rien ? La poésie ne doit me peindre que ce que je peux comprendre, admettre ou supposer. Le Dieu des Chrétiens est trop grand pour être un personnage poétique. J'aime à voir Jupiter peser dans ses balances d'or le sort des Grecs et des Troyens, d'Achille et d'Hector ; mais quand le fils de Dieu tire d'une armoire de l'empyrée ce grand compas avec lequel il marque la circonférence du Monde, cette image, qu'on veut faire grande, ne me paraît que fausse. L'Éternel n'a pas besoin de compas. Il mesure avec sa pensée, et le poète n'a pas compris que, quelque grand que fût le compas, il paraîtrait petit dans les mains du Créateur.

S'il est permis, dans les choses de goût, de dire librement son avis sans prétendre le donner pour loi, j'avoue que, malgré Addisson et Pope, un peu

suspects en qualité d'Anglais, et malgré ceux de mes comparriotes qui pensent comme eux, un peu suspects aussi en qualité d'anglomanes, je suis loin de regarder Milton comme un homme à mettre à côté d'un Homère, d'un Virgile, d'un Tasse; je le regarde comme un génie brut et hardi, qui a osé embrasset un plan extraordinaire, et qui, dans un sujet bizarre, a semé des traits d'une sombre énergie, des idées sublimes, et quelques morceaux d'un naturel heureux. Je laisse aux critiques anglais à juger de son style, dont ils blâment la dureté, l'incorrection et même la barbarie, et qui, selon eux, est très-éloigné de la pureté et de l'élégance où la langue anglaise parvint quelque tems après sous le règne de la reine Anne. Mais la description du conseil des démons et des diverses formes qu'ils prennent, le pont de communicarion de l'enfer à la terre, et la généalogie de la mort et du péché, rout cela me paraît plus fait pour les crayons de Callot, que pour le pinceau de Raphaël. Les longues harangues, les longues conversations, les longs récits, les froids épisodes, tous ces défauts, joints à celui du sujet, font pour moi du *Paradis perdu*, un ouvrage très-peu intéressant, quoique son auteur ne me paraisse pas un homme vulgaire.

Observons encore une chose, c'est que le peu de morceaux de ce poème, consacrés par une juste

admiration, sortent de cette sphère métaphysique, et peignent des objets sensibles et rapprochés de nous. Telle est la peinture d'Adam et d'Éve au moment qui suit leur création, lorsqu'ils éprouvent le premier sentiment de l'existence, et qu'ils jettent le premier regard sur la Nature qui les environne. C'était un sujet neuf, un tableau original; il a été parfaitement exécuté par Milton, et cela seul suffirait pour prouver du génie. Mais un morceau n'est pas un poème, et cet endroit même fait sentir ce qui manque à tout le reste.

Sur les Œuvres complètes d'Alexandre Pope, traduites en français.

Cette édition l'emporte sur toutes les précédentes par la beauté et la correction, et surtout par l'avantage qu'elle a de contenir en original les ouvrages qui ont fait la réputation de l'auteur : l'*Essai sur la Critique* et l'*Essai sur l'Homme*, l'*Épître d'Héloïse à Abélard*, *la Forêt de Windsor*, *la Boucle de cheveux enlevée*, *le Temple de la Renommée* et *la Dunciade*. Il s'en faut de beaucoup que ces trois derniers approchent de la supériorité des précédens. L'*Essai sur la Critique* est un ouvrage d'autant plus étonnant, qu'il fut composé, dit-on, à dix-neuf ans. Jamais la raison et le goût ne furent plus précoces, et cette

composition n'a rien, de la jeunesse, que la vigueur et la franchise. D'ailleurs, tout y est mûr et plein de sens. Il a peut-être moins d'agrément que l'*Art poétique* de Boileau, et une méthode moins marquée; mais on y trouverait plus d'idées. On a prétendu qu'il y avait du désordre : ce reproche nous paraît injuste, et la marche du poète anglais, sans être aussi clairement tracée que celle de Despréaux, n'est ni moins sûre ni moins rapide. L'abbé Duresnel s'est permis de la changer, de transposer plusieurs morceaux, de partager en quatre livres le poème anglais, qui n'en a que trois. On ne s'apperçoit pas que Pope ait rien gagné à tous ces changemens. La version de l'abbé Duresnel est pure et correcte, mais souvent aussi faible qu'infidelle. Il est fort éloigné de la précision et de l'énergie de son auteur, et sa diction est en général trop prosaïque, quoiqu'on y ait remarqué plusieurs morceaux qui ont du mérite. Il paraît que celui de Pope était surtout un très-grand sens, un excellent esprit; c'est du moins le mérite qu'il a pour les lecteurs de toutes les nations. Celui d'être le plus élégant des poètes anglais ne peut être senti que par ses compatriotes; eux seuls en sont les juges compétens; mais nous ne pouvons pas les en croire lorsqu'ils mettent *la Boucle de cheveux enlevée* à côté ou même au dessus du *Lutrin*. Nous sommes fort

éloignés de mettre, dans ce jugement, aucune partialité nationale; mais nous invoquerons le témoignage de tous les lecteurs éclairés; nous les prierons de comparer la fable, les personnages, les tableaux, les épisodes, les détails des deux ouvrages, et peut-être penseront-ils, comme nous, que l'invention n'était pas le talent de Pope, et que, s'il a eu la gloire de lutter, à dix-neuf ans, contre l'*Art poétique*, il est resté bien au dessous du *Lutrin*.

Que l'on examine, dans cet ouvrage, la petitesse du sujet si heureusement vaincue, l'action si bien ordonnée et augmentant toujours d'intérêt (autant que le sujet en est susceptible), du moins pendant les cinq premiers chants (car le sixième n'est pas digne des autres), tous les personnages si bien caractérisés, tous les discours si bien soutenus, cet admirable épisode de la Mollesse, ces peintures si variées et si riches, cette excellente plaisanterie, ces comparaisons si bien placées, cette mesure si parfaitement gardée dans le mélange du sérieux et du comique; enfin, cette perfection continue d'un style qui prend tous les tours, et l'on conviendra que le *Lutrin* est un chef-d'œuvre de verve poétique, une de ces créations du grand talent, dans lesquelles il a su faire beaucoup de rien.

Qu'on lise ensuite la *Boucle de cheveux*, et l'on verra cinq chants absolument dénués d'action, de

caractères, de mouvement, d'intérêt, d'idées et de variété. Un baron forme le projet de couper une boucle de cheveux de Bélinde : il la coupe pendant qu'elle prend du café ; voilà tout le fond du poème : l'on ne vous dit pas même ce que c'était que Bélinde ni le baron ; on n'établit aucun rapport entre eux. Il ne se passe rien avant ni après la boucle enlevée, et, en mettant à part le mérite de l'élégance anglaise (dont encore une fois nous ne parlons pas), on ne trouve d'ailleurs que des descriptions monotones, de froides allégories, des plaisanteries tout aussi froides. La fable des *Sylphes*, que Pope a très-inutilement empruntée du comte de Gabalis pour en faire le merveilleux de son poème, n'y produit rien d'agréable, rien d'intéressant. Un sylphe apparaît en songe à Bélinde, et lui déclare qu'elle est menacée d'un malheur. Il ordonne à d'autres sylphes ses compagnons de veiller sur elle. On s'attend à voir naître quelque chose de cette fiction : point du tout. Le sylphe est coupé en deux par les ciseaux qui coupent les cheveux de Bélinde, et ces deux parties de la substance aérienne se rejoignent aussitôt. Le gnôme Umbriel va chercher la Mélancolie ou la déesse aux vapeurs, pour affliger Bélinde, comme si Bélinde, au moment où elle perd ses cheveux, avait besoin d'une divinité pour s'attrister de sa perte. Survient ensuite une querelle

entre Bélinde et Talestris son amie. La querelle est suivie d'un combat d'hommes et de femmes, dans lequel Bélinde terrasse le baron avec de la fumée de tabac et une aiguille de tête. Elle lui redemande ses cheveux, mais on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Le poète prétend qu'il les a vus monter à la sphère de la lune. On demande ce qu'il y a, dans toute cette fable, qui puisse offrir de l'agrément, de la gaîté ou de l'intérêt.

Voyez, au contraire, comme dans le *Lutrin* tous les agens employés par le poète ont chacun leur objet et leur effet. Voyez la Discorde

> Encor toute noire de crimes,
> Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,

s'indigner du repos qui règne à la Sainte-Chapelle, et jurer d'y détruire la paix, comme elle a su la détruire ailleurs. Elle apparaît en songe, sous les traits d'un vieux chantre, au prélat qu'elle anime contre son rival. Et comme l'épisode de la Mollesse est amené ! Au moment où les amis du prélat ont, dans la nuit, élevé un lutrin qui doit désespérer le chantre, la Discorde pousse un cri de joie.

> L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
> Va jusque dans Cîteaux réveiller la Mollesse.

La Nuit vient lui raconter les querelles qui vont s'allumer. La Mollesse en prend occasion de se

plaindre de tous les maux que lui fait un Roi qui ne la connaît pas.

..... L'Église du moins m'assurait un asyle.

Par ce seul vers le poète rentre aussitôt dans son sujet. Cet art n'est connu que des maîtres.

Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie.
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie.
Le carme, le feuillant, s'endurcit aux travaux,
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux tems l'oisiveté fidelle.

Que ces deux derniers vers sont heureux! Elle prie la Nuit de la venger des profanes qui, avec leur lutrin, vont chasser la Mollesse de son dernier asyle.

O toi, de mon repos, compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah Nuit! si tant de fois dans les bras de l'Amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas.....

Voilà la Nuit mise en action. C'est elle qui va placer dans le lutrin ce hibou qui épouvante Boirude et ses deux compagnons. Ils fuient, mais la Discorde, sous les traits de Sidrac, vient leur rendre le courage, et les fait rougir de leur puérile frayeur. Ils se raniment, ils mettent la main à l'œuvre.

Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

Voilà de la machine poétique, du mouvement, de l'action, de la vie.

Que l'on essaie de comparer la partie d'hombre et le combat si insipide et si long des piques contre les trèfles, et des cœurs contre les carreaux, à ce combat si ingénieux et si finement satyrique des chantres er des chanoines qui se jettent à la tête tous les livres de la boutique de Barbin sur les degrés du palais. Quel modèle de la bonne plaisanterie et de la satyre mise en action et habilement encadrée! Et quelle foule de traits piquans!

L'art des plaisanreries de Pope est toujours le même, celui de rapprocher un grand objet et un petit. Bélinde est menacée d'un malheur. « Je ne » sais, dit le sylphe Ariel, si la nymphe doit en- » freindre les lois de Diane, ou si elle doit seule- » ment casser une porcelaine, si son honneur ou » son habit recevra quelques taches, si elle oubliera » de faire ses prières ou d'aller à une partie de » masques, si elle perdra son cœur ou son collier » au bal, ou si enfin la destinée a déterminé qu'il » arrive un malheur à son petit chien. » Peint-il la douleur de Bélinde au moment où ses cheveux lui sont enlevés : « On ne pousse point au ciel des » cris aussi perçans lorsqu'un mari ou un chien » favori rend le dernier soupir, ou quand une belle

» porcelaine tombe, et que les fragmens se réduisent en poudre. »

Ce genre de plaisanterie est froid, surtout lorsqu'il est répété. On en trouve d'une espèce encore plus mauvaise chez la déesse aux vapeurs; on apperçoit quantité de transformations et de métamorphoses fantastiques. « Dans le désordre de leur » imagination les hommes accouchent, et les filles, » changées en bouteilles, demandent tout haut des » bonchons. »

And maid turn' bottles, call alond for corks.

On ne voit point dans Despréaux des traces de ce mauvais goût, et ce n'est pas là la gaîté des honnêtes gens.

A l'égard des caractères, qu'est-ce que le baron et Bélinde, et la prude Clarisse, et Talestris et ce chevalier Plume, et Ariel le sylphe, et Umbriel le gnôme? Cherchez dans tous ces personnages une figure dramatique ou une tête pittoresque, et vous n'en trouverez pas une. Voyez au contraire dans Boileau le portrait du prélat qui repose.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,
Son menton sur son sein descend à double étage;
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Voyez s'avancer le vieux Sidrac, conseiller du prélat.

Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main,
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges;
Il sait de tous les tems les différens usages;
Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de cheffecier.

Les héros d'Homère sont-ils mieux peints?

Alain tousse et se lève; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lu toute la Somme,
Qui possède Abély, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.

Au mérite des portraits joignez celui des peintures.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique Chapelle.
Ses chanoines, vermeils et brillans de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu,
A des chantres gagés, le soin de louer Dieu.
. . . . . .
Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence:
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,

Dormant d'un léger somme attendait le dîner.

. . . . . .

. . . . . O puissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher appui de ton maître!
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître,
On dit que ton front jaune et ton teint sans couleur,
Perdit, en ce moment, son antique pâleur,
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.

. . . . . .

Entrez dans le séjour de la Mollesse.

C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour :
Les Plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.

Lisez la description des vêtemens du chantre.

On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où, sur l'ouatte molle, éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.

N'est-ce pas ainsi que la poésie anime et embellit tout ? L'auteur sait la faire descendre avec succès jusqu'aux objets les plus communs.

A ces mots il saisit un vieil infortiat,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,

Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quarre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.

La destruction du lutrin n'est pas d'une beauté moins remarquable, à un seul mot près.

Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert, chancèle, éclate et tombe.
Tel sur les monts glacés des farouches Gélons,
Tombe un chêne battu des *voisins* aquilons;
Ou tel abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.

Quoi de plus commun et qui semble prêter moins aux couleurs poétiques, que d'allumer une chandelle avec une pierre à fusil et un briquet! Le talent saura encore ennoblir ces détails si familiers.

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant;
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

Et des jeunes gens qui s'occupent à rajeunir des lieux communs sur le soleil et la lune, prétendent, dit-on, créer la poésie descriptive, créer une langue inconnue à Despréaux er à Racine! Avant de prétendre à en faire une, qu'ils étudient encore celle de leurs maîtres.

On s'est étendu volontiers sur cet excellent ou-

vrage, parce que c'est un de ceux qui font le plus d'honneur à notre littérature, un de ceux où la perfection de notre poésie a été portée le plus loin : on peut même dire qu'il n'a point eu de modèle ; car qu'est-ce, en comparaison du *Lutrin*, que *le Combat des Rats et des Grenouilles*, et *le Seau enlevé* de Tassoni ? Si Boileau a montré dans ses autres écrits une raison supérieure, ici il s'est montré grand poète.

On n'a point remis sous les yeux du lecteur ce beau morceau de la Mollesse, parce qu'il est trop connu. Il y en a un dans *la Boucle de cheveux*, qui est le meilleur de l'ouvrage, et qu'on peut mettre en parallèle avec l'épisode du *Lutrin*, d'autant plus aisément que nous avons deux traductions des vers anglais, une de Voltaire, et l'autre de M. Marmontel. Ce dernier s'est amusé, dans sa jeunesse, à traduire *la Boucle de cheveux*. C'est là qu'on trouve ce vers heureux sur les montres à répétition :

Et la montre répond au doigt qu'elle repousse ;

ce qui rappelle celui de l'Anti-Lucrèce :

Digito quæ premens interrogat horam.

L'endroit dont il s'agit est celui où le poète conduit Umbriel chez la Mélancolie ou la déesse des vapeurs. Voici la version de M. Marmontel :

Aussitôt Umbriel, gnôme ennemi du jour,
De la nymphe aux vapeurs va chercher le séjour.

Par l'oblique détour d'une sombre avenue,
Dans ce lieu souterrain le gnôme s'insinue.
Jamais on n'y sentir le zéphyr caressant;
Mais du vent du Midi le souffle assoupissant
Ne cesse d'y portet une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obscure,
Les regards du soleil n'ont jamais pénétré.
C'est là que sur un lit, aux Soucis consacré,
Le cœur gros de soupirs, rriste, pâle, rêveuse,
Repose mollement la déesse quinteuse.
La douleur la retient attachée au duvet,
Er la sombre Migraine assiége son chevet.
Aux côrés de son lit paraissent deux vestales;
Leurs traits sont différens, leurs dignités égales.
L'une, vieille sibylle, au teint noir et plombé,
Y traîne un corps mourant sous cent lustres courbé;
C'est la Malignité. Sur ses membres arides
S'étend un cuir ranné que sillonnent les rides:
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchiranr les humains, elle bénit le ciel;
Et flattant avec art le mérite modeste,
A ses embrassemens mêle un poison funeste.
L'autre, jeune beauté, c'est l'Affectation,
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit somptueux se plonge par grimace,
Ronle un œil languissant, et se pâme avec grâce.

M. de Voltaire a donné une imitation très-libre de ce même morceau qu'il a embelli.

Umbriel à l'instant, vieux gnôme rechigné,
Va d'une aile pesante et d'un air renfrogné,
Chercher en soupirant la caverne profonde,

Où, loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle mal-sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la Fièvre et la Migraine.
Sur un riche sopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin sans en savoir la cause,
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle et l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'Évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée :
C'est l'Affectation qui grassèye en parlant,
Écoute sans entendre, et lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur et rit de tout sans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle est la proie;
Et pleine de santé sous le rouge et le fard,
Se plaint avec mollesse et se pâme avec art.

On cite une lettre de M. de Voltaire, où il met *la Boucle de cheveux* au dessus du *Lutrin*, et prodigue les plus grands éloges au poème anglais. En respectant, comme on le doit, l'autorité de ce grand-homme, on peut répondre qu'il vivait alors en Angleterre, qu'il voyait Pope; que l'on peut fort bien, dans une lettre, mettre de la politesse et de la com-

plaisance, plutôt qu'un jugement exact et réfléchi ; qu'enfin, dans les *Lettres sur les Anglais*, dont nous venons de tirer cette traduction d'un passage de *la Boucle de cheveux*, il ne donna pas le moindre éloge à cet ouvrage, et réserva toutes ses louanges pour l'*Essai sur l'homme*, dont il a toujours fait le plus grand cas.

Cet admirable poème est en effet le chef-d'œuvre de son auteur, et le fondement de sa grande réputation : il n'a eu, à proprement parler, aucun modèle chez les Anciens ni chez les Modernes ; car quel rapport de la mauvaise physique d'Épicure mise en vers par Lucrèce, et ornée de quelques beaux morceaux de poésie descriptive ; quel rapport entre cet amas d'erreurs, quelquefois brillantes, et un ouvrage tel que celui de Pope, où la philosophie la plus sublime a pris le langage de la plus belle poésie ? On objecterait en vain que l'optimisme n'est qu'une hypothèse comme tant d'autres ; c'est du moins la plus belle solution du grand problême de la nature humaine (la révolution mise à part) ; c'est une idée très-élevée, que Pope a embellie des couleurs de l'imagination ; c'est là surtout qu'est empreint le caractère de son style, qui consiste dans une marche rapide d'idées pressées les unes sur les autres sans se confondre, et dans une heureuse éner-

gie d'expressions, qui ne va jamais jusqu'à la recherche et à l'enflure.

Les deux meilleures productions de l'auteur, après l'*Essai sur l'homme*, sont l'*Épître d'Héloïse à Abélard*, chef-d'œuvre de sentiment et de goût si heureusement transporté dans notre langue par feu M. Colardeau, et le poème qui a pour titre *la Forêt de Windsor*, où l'on trouve de très-beaux morceaux de poésie pittoresque.

Nous ne parlerons point des pastorales et de quelques ouvrages de jeunesse, tels, par exemple, que *le Temple de la Renommée*, qui péche par une fiction mal inventée, par l'abondance des lieux communs, et, ce qui est assez rare dans Pope, par la fausseté des idées.

A l'égard de *la Dunciade*, c'est un ouvrage tellement anglais, si rempli d'allusions satyriques, perdues pour nous, et de personnages qui nous sont absolument étrangers, qu'il nous serait difficile d'asseoir un jugement sur le mérite intrinsèque de cette production. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'un poème de quatre chants fort longs, dont le fond n'est autre chose que l'allégorie et la satyre, est nécessairement un peu froid. *La Dunciade française*, qui est écrite avec élégance, et qui offre même des morceaux plaisans et des vers heureux, servirait encore à prouver ce principe. Il est trop difficile d'at-

tacher et de plaire long-tems, en faisant revenir sans cesse les mêmes noms avec le même accompagnement d'injures et de sarcasmes. Le plaisir de la malignité s'use très-vîte chez le lecteur, et la satyre, pour avoir un succès constant, ne doit guère être qu'épisodique : son effet dépend surtout du cadre où elle est enfermée, et des bornes où elle est circonscrite; et c'est pour cela que *le Pauvre Diable* est peut-être le chef-d'œuvre de ce genre.

Les *Mémoires de Martin Scribler* et *l'Art de ramper en poésie* sont des plaisanteries dans le goût de Swift, l'une sur la manie des antiquaires et le pédantisme des érudits, l'autre sur les défauts de style, qui étaient le plus à la mode chez les écrivains. Pope y tourne en ridicule l'extravagant abus des figures, qui en tout tems et en tous lieux ont été, pour les sots et les ignorans, la véritable poésie et la véritable éloquence. Aussi en lisant le chapitre des figures, dans Pope, on croirait qu'il a pris dans plusieurs de nos auteurs tout le galimathias qualifié de sublime par les aristarques du jour.

L'ouvrage qui fit la fortune de Pope, et dont l'Angleterre lui a su le plus de gré, est sa traduction d'Homère, qui passe pour la plus belle qu'on ait faite en vers dans les langues modernes. Un homme tel que Pope n'a pas dédaigné d'être traducteur, parce qu'il savait qu'il faut du génie pour traduire le

génie, et que, transporter des monumens anciens dans sa langue, c'est en élever un à sa propre gloire; et nous avons vu de jeunes auteurs qui croyaient s'abaisser en traduisant! Tel est de nos jours le délire de l'amour-propre poétique.

Au reste, Pope eut le sort de tous les génies supérieurs : il fut constamment en butte aux clameurs insolentes et calomnieuses de la populace littéraire, et honoré par tout ce que l'Angleterre avait de plus illustre en tout genre.

Sur un ouvrage intitulé la Vie de Nicolo Franco, *poète satyrique italien, ou* le Danger de la satyre.

« Quand la *Vie de Nicolo Franco* ne servirait » qu'à faire rentrer en eux-mêmes ces écrivains sa- » tyriques, qui, pour faire rire pendant quelques » instans leurs compatriotes, s'exposent à répandre » long-tems des larmes amères, et se dévouent à » la haine et au mépris du public, je ne regrette- » rais pas mon travail. »

C'est ainsi que s'explique l'auteur dans sa préface, sans nous apprendre d'ailleurs sur quels Mémoires il a composé la *Vie de Nicolo*, et si c'est une traduction ou un ouvrage original. Sur ce qu'on vient de lire, on s'imagine d'abord que Nicolo étair

un de ces malheureux qui n'ont précisément que ce qu'il faut d'esprit pour être méchant, c'est-à-dire, le moins possible, et qui, dépourvus de tout mérite, s'efforcent, par la satyre, de consoler du mérite d'autrui, et leur propre impuissance, et la malignité des hommes. On est bien étonné ensuite, en lisant cette histoire, de voir un homme, non-seulement plein de talens, mais encore de vertus, tirant sa famille de l'indigence, s'élevant par son seul mérite, remplissant avec distinction des places utiles et honorables, passant sa vie dans les travaux littéraires, mais souvent exposé à des disgraces qu'on ne peut attribuer qu'à la noblesse et à la franchise d'un caractère honnête, et enfin opprimé indignement par une cabale puissante. Je ne vois pas ce qu'il y a de commun entre cet homme et les Arétins subalternes dont parle l'auteur dans sa préface; et apparemment il est de la destinée de Nicolo d'éprouver l'injustice après sa mort comme pendant sa vie.

Il était né dans le royaume de Naples : il fit d'excellentes études, et, s'étant distingué de bonne heure, il obtint la place de secrétaire d'ambassade à Rome, auprès du comte de Villaforte. Il fut connu de Clément VII, qui sentit son mérite et lui fit un accueil honorable. Une querelle qu'il eut à table avec un grand seigneur de Rome l'obligea à sortir

de cette ville, et lui fit perdre sa place; mais il serait difficile de lui reprocher aucun tort dans cette occasion. Il dînait chez le comte de Marny, parent de Paul III, et homme fort borné et fort ignorant, mais qui, comme tant d'autres, avait la prétention de paraître lettré. Voici ce qui se passa, suivant l'auteur de la *Vie de Nicolo*.

« En sortant de table, le comte de Marny demanda à ses convives s'ils n'étaient pas aussi étonnés que lui des louanges excessives qu'on donnait à l'Arioste. Non, Monseigneur, dit sur-le-champ Nicolo; personne n'en doit être surpris : on ne peut trop louer et trop admirer un aussi grand poète. — Il faut être fou, à mon avis, pour vanter un ouvrage rempli d'autant de folies que le sien. — Permettez-moi de vous demander, Monseigneur, si vous l'avez lu? — Non, j'ai bien autre chose à faire; mais je m'en suis fait rendre compte par des gens de mérite. — Monseigneur, il me semble que pour juger des poètes il faut les lire soi-même, et ne pas s'en faire rendre compte, comme s'il était question d'un mémoire ou d'un placet. Les gens de mérite dont vous parlez peuvent être très-savans d'ailleurs; mais ils n'entendent rien en poésie s'ils n'admirent pas un poète qui, après Virgile, fait le plus d'honneur à l'Italie, et qui, dans plusieurs parties

» de son poème, est rival d'Homère. — Vous avez » un ton bien décisif pour un jeune homme. A quel » propos nous citez-vous Homère, qui était un histo- » rien, tandis que nous parlons de poètes? — Com- » ment! Monseigneur, suivant vous Homère était » historien? — Oui, sans doute. N'est ce pas lui qui a » écrit les guerres d'Alexandre? J'en prends à témoin » ces Messieurs. Tous lui dirent qu'il se trompait, » qu'Homère vivait long-tems avant Alexandre, » et qu'il était le poète le plus célèbre de l'anti- » quité. Le comte fut honteux d'une erreur aussi » grossière, et prit de l'humeur contre Nicolo. » Quoi qu'il en soit, lui dit-il, vous n'êtes qu'un » fat et un étourdi, de décider à votre âge sur de » pareilles matières. — J'aimerais encore mieux, » Monseigneur, être un fat et un étourdi, qu'un » ignorant. — Comment! je crois que vous osez » me traiter d'ignorant? Sortez d'ici, et ne vous » présentez de votre vie à mes yeux. — Très-vo- » lontiers, Monseigneur. »

Qui croirait, après une telle narration, que l'auteur déclame beaucoup contre Nicolo, et lui reproche de *s'être oublié?* Si cette aventure, ainsi que tout le reste de la vie de Nicolo, n'est qu'une pure fiction, comme cela pourrait bien être, rien n'est plus mal imaginé, soit que l'auteur ait voulu donner un ridicule aux grands seigneurs, ou une leçon

aux subalternes. Il n'y a point de seigneur assez mal élevé pour joindre tant de grossiéreté à tant d'ignorance ; il n'y a point de secrétaire d'ambassade qui dût souffrir une insulte si gratuite ; et, sans être secrétaire d'ambassade, il n'y a pas d'homme bien né qui ne se crût en droit de la repousser. L'auteur paraît avoir écrit comme si nous étions encore sous le gouvernement féodal.

Nicolo va à Milan. On lui donne une chaire de rhétorique, et il professe pendant douze ans avec le plus grand succès. Malheureusement les magistrats qui lui avaient conféré sa place furent remplacés par d'autres, qui ne sentaient pas autant qu'eux le prix des talens. Le portrait qu'en fait l'auteur est remarquable. « Ils s'étaient enrichis dans le com-» merce, et n'avaient acheté leurs magistratures » que dans l'espétance d'en tirer encore de l'argent. » Fiers de leur dignité et des honneurs qui y étaient » attachés, ils croyaient ne devoir céder le pas » qu'au gouverneur et à l'archevêque. Ils se regar-» daient comme les supérieurs de tous les autres » habitans de la ville : pour s'en faire respecter, ils » affectaient un air imposant, marchaient dans les » cérémonies publiques, la tête haute ; répondaient » souvent avec dureté aux prières qu'on leur faisait, » et prétendaient qu'on prît pour de la dignité, ce » qui n'était en eux que hauteur et bouffissure. »

Ces tyrans bourgeois souffraient avec peine la considération dont jouissait Nicolo ; ils lui donnèrent des dégoûts. Il quitta sa chaire, et revint à Rome. Ce fut là que cet homme, qu'on nous donne pour un satyrique de profession, composa, pour la première fois des satyres. *Il attaqua les vices qui dominaient dans la ville*, dit l'auteur de sa Vie, *et les démasqua avec une hardiesse incomparable. Il traça quelques portraits si ressemblans, qu'il était impossible de s'y méprendre.* En ce cas, il exerça la censure légitime et courageuse confiée au talent. Il fit ce qu'a fait l'auteur du *Tartuffe*. Mais qu'arriva-t-il ? Il n'avait pas pour juge et pour protecteur un Louis XIV. Quelques grands, qui se crurent désignés dans ses satyres, parce qu'apparemment ils s'y reconnaissaient, eurent assez de crédit pour le faire mettre en prison. On lui fit son procès ; il fut condamné à être pendu. Il ne le fut pourtant qu'en effigie, parce qu'un ami le fit sauver ; mais il alla mourir de chagrin dans sa patrie. Tel est l'homme que l'on nous représente comme le maître et le modèle des satyriques de nos jours. Mais, *quoiqu'il ait été pendu en effigie, on leur fait bien de l'honneur.*

SUR un roman traduit de l'allemand, intitulé
Les Passions du jeune Werther.

Cet ouvrage est précédé d'une lettre sur la litté-

rature allemande, qui peut être regardée comme une sorte de discours préliminaire. L'auteur de cette dissertation, qui n'est désigné que par des lettres initiales (M. le C. D. S.), écrit en homme instruit, mais il montre un peu de partialité pour les Allemands. Il se plaint que leur littérature n'est pas assez estimée en France, parce qu'elle n'y est pas assez connue. Il est vrai que leur langue n'y est pas, à beaucoup près, aussi familière aux gens de lettres, que l'anglais et l'italien; ce qui suffirait seul pour prouver qu'ils n'ont pas un aussi grand nombre de bons ouvrages faits pour exciter la curiosité, et dédommager du travail toujours pénible et désagréable qu'exige l'étude des élémens d'une langue. Ce sont les bons ouvrages, comme on sait, qui font fleurir un idiôme, et le répandent chez les étrangers, et surtout les ouvrages d'imagination, de poésie, d'agrément et de philosophie. Les sciences et l'érudition sont toujours à la portée d'un petit nombre d'hommes, et c'est jusqu'ici le genre d'écrits dans lequel les Allemands se sont le plus distingués. Dans les productions de goût et de génie, ils sont venus les derniers. L'italien a dû se répandre dès long-tems dans l'Europe : c'était la langue des restaurateurs des lettres, celle du Tasse, de l'Arioste, de Bocace, de Guichardin. L'anglais s'est introduit parmi nous avec le goût de la philo-

sophie, qui commençait à naître, et nous avons connu Bâcon, Locke, Addisson, Schafftesbury, avant de lire Pope et Milton. On sait avec quelle rapidité les conquêtes, le nom, la gloire de Louis XIV et les chefs-d'œuvre de son siècle établirent le règne de notre langue dans le monde lettré. Quant aux Allemands, il n'y a guère plus de vingt ans que les Haller, les Lessing, les Kleist, les Gessner, surtout ce dernier, ont enfin attiré les regards des autres peuples sur les progrès de la littérature germanique, et ont appris à la renommée, que le champ de la poésie et de l'imagination s'était aussi ouvert pour eux. Il ne faut pas se plaindre si leurs titres, encore si récens, ne donnent pas encore à leur langue autant d'éclat et d'autorité qu'à celles qui ont répandu la lumière sur les siècles précédens; et, loin de nous rien reprocher à cet égard, on pourrait prouver au contraire que nous avons contribué, beaucoup et plus qu'aucune autre nation, au succès des bons livres qu'a produits l'Allemagne. Ce sont les Français qui ont fait la fortune du poème d'*Abel* et des *Idylles* de Gessner. Notre langue étant beaucoup plus connue que la langue allemande, ces ouvrages ont été plus généralement lus dans la rraduction que dans l'original. Qui d'ailleurs leur a rendu plus de justice que nous? Qui a donné plus d'éloges au génie de Klopstock,

à l'esprit et au goût de Vieland, aux fables de Gellert et de Lessing? Il est vrai que nous avons reproché aux Allemands une prolixité de style, une surabondance de détails minutieux, qui produit la monotonie et prouve le défaut d'invention. Leurs descriptions éternelles sont un peu ennuyeuses. Ils ont l'air de croire que, pour attacher l'attention, il suffit de peindre tout ce qu'on rencontre. Non, il faut choisir un sujet, et faire un tableau. Le roman de M. Goëthe a les défauts et les beautés des écrivains de sa nation. On fait le plus grand éloge de l'auteur et de l'ouvrage dans la lettre de M. le C. D. S. On assure que toutes les productions de cet écrivain ont le plus grand succès dans son pays, et que c'est, après Klopstock, le plus grand génie de l'Allemagne. On prétend aussi que le sujet de son roman n'est point une fiction, mais un fait arrivé réellement, et dont même on nomme les acteurs. Rien n'est plus simple que ce sujet. C'est un jeune homme qui devient amoureux d'une jeune personne vertueuse, promise à un autre homme. Il lui inspire un goût très-vif, qu'elle se cache à elle-même, comme il dissimule de son côté la passion qu'il ressent. Il s'éloigne cependant pour ne pas voir le mariage qui se prépare. Il voyage quelque tems, et revient chez les deux époux, précisément comme Saint-Preux chez

madame

madame de Volmar. Il vit quelque tems dans la plus grande union avec le mari et la femme ; mais insensiblement celle-ci est moins contente de son époux, et celui-ci commence à voir de mauvais œil les visites du jeune Werther ; c'est le nom du héros de ce roman. La tristesse et la contrainte règnent entre ces trois personnages. Werther tombe dans cette mélancolie qui est le calmant des grandes douleurs, mais l'aliment dangereux des grandes passions. Il se dégoûte de la vie, et finit par se tuer avec un pistolet qu'il a emprunté à son rival, et qui a été donné des mains de sa maîtresse.

L'intérêt de ce roman ne peut consister, comme on le voit, que dans le développement d'une passion malheureuse, puisque d'ailleurs il est absolument dénué de situations et d'événemens. Il est en forme de lettres. Ces lettres parlent de tout, et la passion y tient peu de place. Le style d'ailleurs en est vague et décousu. Il y a quelques traits de vérité perdus dans une multitude de détails indifférens et froids. Il n'y a d'attachant que le moment du suicide, et quelques morceaux des dernières lettres que Werther écrit à sa maîtresse avant de se donner la mort.

APPENDICE.

AVERTISSEMENT.

Les deux morceaux suivans sont des fragmens d'un grand ouvrage que l'auteur méditait sur la révolution. Les lecteurs exercés reconnaîtront aisément que l'auteur ne les avait pas revus. Les opinions que l'on y défend, s'expliquent assez par les circonstances au milieu desquelles cet ouvrage fut écrit. La date est des premiers mois de 1795.

SUR le nouveau Calendrier.

Un petit mot sur la grande question du calendrier dit *républicain*, et sur les réclamations de la section de Bonne-Nouvelle à ce sujet, et sur les éloquentes vociférations du côté gauche, dit *la Montagne*. Je lis dans le *Journal de Paris*, qui est exact : « A ces mots (*la suppression du calendrier*) violens » murmures..... plusieurs voix : *et le rétablissement* » *de la royauté.* »

Bravo, grands républicains ! vous n'êtes pas changés. Vous êtes toujours de la même force, et cela doit être. La seule chose qui pût m'étonner aujourd'hui, c'est que vous vous fussiez amendés. Mais il n'y a pas de risque ; vous ne nous donnerez pas ce sujet d'étonnement. Je conçois le vôtre depuis qu'on commence à raisonner. Et qu'allez-vous dire

quand j'aurai l'*insolence* de vous soutenir en face que la section a route raison et n'a que trop raison, et que votre calendrier, aussi généralement méprisé qu'il doit l'être par le paysan comme par l'homme instruit, n'a pas l'ombre du sens commun ?

Je ne vous parlerai pas de vos *sans-culotides*, qui sont pourtant à coup-sûr ce qu'il y a pour vous de plus précieux : j'apprends qu'on a la hardiesse d'y renoncer. Je vous en fais mon compliment de condoléance, et j'en félicite la raison du dix-huitième siècle : c'est un grand pas, et en dépit de vous nous nous formons tous les jours. Combien vous devez regretter les *sans-culotides !* La belle chose que les *sans-culotides !* La belle chose qu'un décret des Représentans de la nation française, daté de la première des *sans-culotides !* Comment peut-on avoir une république et point de *sans-culotides ?* Avouez que tout est perdu.

Et *la fête de l'Opinion*, qui étair une des *sans-culotides*, faudra-t-il que vous la perdiez aussi ? Ce serait dommage. L'esprit humain n'a rien inventé de plus *philosophique* que *la fête de l'Opinion.*

Eh bien ! puisque vous fêrez *l'Opinion*, enrendez donc, s'il vous est possible, les huées de l'Europe éclairée, qui sont véritablement *l'opinion* sur votre calendrier, ouvrage de deux fameux jacobins, le maître d'école Romme, et ce Fabre surnommé

d'Églantine, qui avait bien quelque talent pour la comédie, mais qui écrivait comme un allobroge, et qui était ignorant comme un mauvais comédien, quoique d'ailleurs il entendît les affaires (je veux dire les siennes) mieux que tous les procureurs de l'ancien régime. Je l'ai toujours écoutée, moi, cette opinion générale sur nos sottises, même quand nous étions parqués au milieu de l'Europe, et jamais je n'ai douté que votre calendrier ne tombât du poids du ridicule, comme tant d'autres inventions jacobiniennes et montagnardes.

Je ne vous parlerai pas de votre néologisme barbare, *thermidor*, *messidor*, *fructidor*, mots composés d'origines grecques et latines et de terminaisons espagnoles, et par conséquent opposés à toutes les règles de la formation des mots : c'est de la grammaire générale : vous pourriez bien ne pas me comprendre, et vous me traiteriez d'*académicien* ; ce qui est risible.

Je ne vous parlerai pas non plus de vos dénominations quotidiennes, du jour de *la carotte* et du jour de *l'oignon*, ni de votre nomenclature d'animaux décadaires, comme *le cochon* et *l'âne* ; mais je vous accorderai que les inventeurs de ces nouveautés *républicaines* étaient dignes en effet d'avoir *le cochon* et l'*âne* pour patrons.

Je conçois même que, dans votre haine civique

pour les saints du fanatisme (1), *le chardon* et *l'ortie* vous aient paru meilleurs à fêter que ce Vincent de Paule, par exemple, l'un des héros de l'humanité et par conséquent de la religion (du moins dans le langage fanatique); mais j'oserai vous dire, dussiez-vous me traiter aussi de *fanatique* (ce qui est encore pis qu'académicien), que même, sans être chrétien (pardon du terme), il suffit de n'avoir pas renoncé au bon sens, et d'avoir quelque teinture de l'Histoire, pour comprendre qu'un *honnête homme* (pardon du terme) peut, sans rougir, prendre pour patron un Ambroise, un Chrysostôme et tant

(1) Il faut bien se conformer au langage reçu: l'on sait que depuis long-tems le mot de *religion* est effacé de la langue française: on ne le prononce jamais *dans un certain monde*: jamais on ne dit que le *fanatisme*. Tous les peuples de la Terre, qui avaient jusqu'ici une *religion*, n'ont plus que du *fanatisme*. C'est une remarque qui n'échappera pas à l'Histoire, que quand les *philosophes sans-culottes* apportaient tous les jours à la barre les vases sacrés et les ornemens du culte, jamais ils ne se sont avisés de dire *les dépouilles de la religion*, *les dépouilles du culte*: ils s'en gardaient bien. C'étaient toujours *les dépouilles du fanatisme*. Que de choses là-dedans, pour quiconque est en état de réfléchir! J'écrivais en 1791. « Quel honnête homme refusera d'être de la reli-» gion de Fénélon? » Je compte bien mettre dans la prochaine édition. « Quel honnête homme refusera d'être fana-» tique comme Fénélon? »

d'autres, qui ont été, ne vous en déplaise, des hommes vertueux : un saint Louis, dont Voltaire, qui n'était pas *suspect* en fait de saints, et qui n'était pas autrement *fanatique*, a dit en propres termes, *qu'il n'est pas donné à l'homme de porter la vertu plus loin.* Mais si l'on propose à quelqu'un de fêter le jour de sa naissance par l'*etrille* et le *fourgon*, il croira fermement qu'on se moque de lui, et qu'on veut lui faire réciter les litanies de Rabelais : il le croira, vous dis-je, à moins qu'on ne lui fasse entendre qu'il n'y a pas de parité, et qu'il reste encore une grande distance entre la gaîté folle et burlesque de Rabelais, et les plates et dégoûtantes inepties des législateurs jacobins et montagnards.

Tout cela, je le répète, n'est que risible ; mais la section de Bonne-Nouvelle a présenté des considérations plus sérieuses ; elle a parlé des inconvéniens sans nombre que le calendrier de Romme et de Fabre, s'il était suivi, apporterait dans toute espèce de transactions commerciales, et la section a dit la vérité. On lui a répondu sérieusement que la Russie avait aussi son calendrier, qui ne l'empêchait pas de commercer avec tous les peuples de l'Europe ; et je prends la liberté de répondre à mon tour que le rapprochement ne signifie rien du tout, et qu'il n'y a nul rapport entre les deux objets comparés. Je le prouve, car après avoir ri l'on peut raisonner.

Il suffit d'avoir lu l'almanach pour savoir que toute la différence, au moins usuelle, entre le calendrier julien et le calendrier grégorien, qui forme depuis deux cents et quelques années ce qu'on appelle *le vieux* et *le nouveau style*, ne consiste que dans une avance de onze jours d'un calendrier sur l'autre, en sorte que l'un a le 25 quand l'autre a le 14, etc. : et comme d'ailleurs la division des années, des semaines, des mois est la même, il n'en résulte pas le moindre embarras, et le plus petit commis de banquier ne se méprendra jamais sur l'échéance d'une lettre-de-change de Pétersbourg sur Paris. Mais comme nous avons tout changé à la fois, à la façon de Sganarelle, l'année, les mois, les semaines, les noms des jours, il n'y a personne au monde qui puisse comprendre notre façon de compter, à moins d'avoir étudié notre nouveau calendrier; et comme nous ne sommes pas en possession de donner nos almanachs pour règle à tout l'Occident, comme les Chinois donnent les leurs à tout l'Orient, un Français qui traite avec un étranger, quel qu'il soit, est obligé de se servir à la fois du nouveau calendrier pour n'être pas *suspect*, et de l'ancien pour être entendu; et à quoi donc sert le nouveau, s'il faut absolument recourir à l'ancien?

Remontons au principe : quel est l'objet de tout

calendrier ? C'est d'établir le rapport le plus exact qu'il est possible entre l'année chronologique et l'année solaire, qui est de trois cents soixante-cinq jours et six heures ; et c'est ce qu'ont fait successivement les réformes julienne et grégorienne. La dernière est aujourd'hui presque généralement adoptée en Occident, comme la plus régulière, et jamais on n'a cherché autre chose dans aucun calendrier. Quel est donc le but du vôtre ? Et si vous n'avez rien changé par rapport aux calculs astronomiques, parce que vous ne le pouviez pas, à quoi revient ce bouleversement bizarre érabli sous tous les autres rapports ? — Ah ! c'est qu'il est *plus naturel* de commencer l'année à l'équinoxe d'automne. — Et pourquoi *plus naturel* que de la commencer à l'équinoxe du printems, au moment où tout renaît, du moins dans nos climats occidentaux ? Pourquoi plus naturel que de la commencer au solstice d'hiver ou d'été, au moment où le soleil revient d'un tropique à l'autre ? Vous voyez bien que toutes ces considérations astronomiques sont d'une égale valeur, c'est-à-dire, également indifférentes ; car il importe peu d'où l'on parte, pourvu que le comput annuel soit exact. Mais ce qui importe, c'est de ne pas heurter, sans aucun motif d'uriliré quelconque, toutes les habitudes journalières et sociales, assurément très-innocentes, atta-

chées, depuis des siècles, à la distribution du calendrier que nous avons tous appris dans notre enfance, et de ne pas prétendre renvoyer à l'école, et ceux qui en savent assez pour ne pas aller à la vôtre, et ceux qui de leur vie n'ont été à aucune école. Quoi (vous dira ce bon habitant des campagnes, et il vous le dira avec les trois quarts de la France) ! j'ai appris à compter du dimanche les jours de la semaine, en même tems qu'à épeler mon alphabet ; à dire lundi, mardi, mercredi, comme a, b, c ; à dire janvier, février, mars, comme da, de, di, do, du ; à trouver pour deux sous, dans mon *Almanach de Liége*, de soixante-quatre feuillets, les jours ouvrables et les jours de fêtes ; je sais par cœur mes jours de marché, celui du mercredi (1), celui du samedi, etc. ; mes termes

(1) On sait de quelle importance il est de ne pas déranger le cours des marchés, par lesquels les campagnes et les villes s'approvisionnent réciproquement. Eh bien ! lorsqu'on voulait établir ce beau calendrier, comme tout le reste, avec des baïonnètes, les municipaux jacobins renvoyaient des villes les malheureux cultivateurs qui apportaient leurs dentées les jours accoutumés. « Vous êtes des contre-révolutionnaires, » des fanatiques ; vous venez un samedi, qui est notre » *décadi*. Vous ne fêtez pas le *décadi* comme les patriotes. » Revenez demain qui est votre sacré dimanche, sinon vous » serez traités comme *suspects*. » Voilà comme la France a été gouvernée pendant deux ans, et on l'a souffert !

de Noël, de Pâques, de la Saint-Jean, de la Toussaint; en un mot, je suis aussi fort là-dessus que le magister du village; et vous voulez que j'apprenne aujourd'hui vos *nonidi*, vos *octidi*, et que j'aille pêcher dans ce grimoire mes mercredi, mes samedi, que le diable n'y trouverait pas!

Mon dieu, je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

MOLIÈRE, *Femmes savantes.*

Il n'y a pas plus de réponse à la naïveté de ce bon homme, qu'aux raisonnemens des gens instruits.

Non, je me trompe, il y en a une, et c'est celle qui a été faite à la section de Bonne-Nouvelle..... « et puis le rétablissement de la royauté. » Cette réponse est si péremptoire, si profondément politique, que je n'ai pas la force d'y répliquer. Il faut absolument que ces mots aient une puissance occulte et mystérieuse, car on les oppose sans cesse à tout ce que la raison démontre, et à tout ce que la justice exige; et dès qu'ils sont prononcés, la raison et la justice ne sont plus rien. On nous apprendra peut-être quelque jour comment *lundi, premier janvier*, est nécessairement.....

L'ESPRIT
DE LA RÉVOLUTION
OU
COMMENTAIRE HISTORIQUE
SUR
LA LANGUE RÉVOLUTIONNAIRE.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

VIRGILE.

INTRODUCTION.

JE suis obligé de rappeler d'abord ici ce que j'imprimais à des époques très-remarquables, dans les tems d'oppression, dont le 9 thermidor a paru le terme. Ce sera une preuve de la constante uniformité de mes sentimens, et une précaution nécessaire contre les insinuations de la malveillance si elle essayait d'infirmer mon témoignage. De plus, on verra clairement dans ces morceaux les motifs qui dirigeaient ma plume ou la retenaient. Ami de la liberté légale qui peut se

trouver dans une monarchie bien ordonnée, tout comme dans une république, en Angleterre, par exemple, comme en Amérique, c'était absolument sous cet unique point de vue, qui m'était commun avec tant d'honnêtes gens et avec tant d'hommes éclairés, que j'avais considéré notre révolution dans ses commencemens. J'ai pu me tromper ainsi qu'eux, non pas dans le principe, mais dans l'application; et j'ai voulu que l'arrêt de réprobation que je prononçais contre la démence révolutionnaire, sous la puissance du glaive, fût assez public et assez solennel pour me mettre au dessus de tout soupçon de crainte et de faiblesse. J'ai voulu que l'expression de l'horreur et du mépris fût assez fortement prononcée pour que tout le monde sentît que, si je ne voulais pas en dire davantage, c'est qu'au milieu du silence universel, imposé dès-lors à la raison humaine, celle d'un homme seul, engageant un combat réglé (1) contre la démence armée, n'eût été elle-même qu'une témérité peut-être honorable, mais certainement inutile. Il me suffisait de prendre acte de ma protestation contre le crime et la tyrannie : c'en était

(1) A l'époque dont je parle (après le 31 mai), on n'eût pas même trouvé un libraire qui osât imprimer un ouvrage contre la faction dominante.

assez pour mériter dès ce moment la proscription, qui pourtant ne vint que long-tems après. Je pouvais du moins, comme Énée, attester la patrie, que je n'avais ni craint ni refusé de mourir pour elle,

Et si fata fuissent,
Ut caderem, meruisse manu.

et en même tems, dans le cas où la Providence n'eût pas permis que je fusse frappé, je me réservais pour des jours meilleurs, pour ceux où l'on commencerait à poser les premières bases de l'édifice politique, c'est-à-dire, d'une liberté raisonnable et d'un gouvernement légal.

Voici donc comme je m'exprimais dans un des journaux les plus répandus, dans le *Mercure*, le 15 juin 1793 (1), c'est-à-dire, quinze jours après ce qu'on appelait *la révolution du 31 mai*, *révolution* que l'on *consacrait* alors par tous les moyens possibles, plus qu'aucune des *révolutions précédentes*, sur laquelle tous *les patriotes* étaient obligés de jurer, sur laquelle ils étaient jugés définitivement; ce qui était tout simple, puisque le 31 mai fut en effet l'époque de la domination des brigands sous la suprématie de Robespierre. Je rendais compte,

(1) N°. 98, page 292 et suivantes.

dans cet article, d'un ouvrage intitulé : *les Préjugés détruits.*

« Tout état social ou insocial, tout ordre ou dé-
» sordre politique a ses *préjugés ;* la démocratie a
» les siens, comme la monarchie, puisque les pré-
» jugés ne sont que des opinions vulgaires, adop-
» rées sans réflexion pas les passions ou par l'igno-
» rance. Les passions sont de tous les hommes et
» de tous les tems, et l'ignorance appartient surtout
» à un nouvel état de choses, puisque les lumières
» ne sont, pour le commun des hommes, que le
» résultat de l'expérience. On a beaucoup parlé des
» nôtres (*et moi tout le premier, je l'avoue*) au mo-
» ment de notre révolution ; et nous avions effec-
» tivement toutes celles qui nous étaient néces-
» saires pour que tout le monde sentît les défauts
» de ce qui était ; mais en avions-nous assez pour
» savoir généralement ce qui devait être, et assez
» de vertu pour le vouloir ?..... Il est trop sûr que
» notre révolution naissante a été infectée de tous
» les vices d'une ancienne corruption, et que trop
» de gens spéculent sur la liberté, aussi bassement
» qu'ils auraient aurrefois spéculé sur la servitude.
» Il n'est pas moins certain que la multitude qui a
» su détruire, étant trop peu instruite pour édifier,
» est la dupe ou l'instrument des fripons qui vou-
» draient bien ne bâtir que pour eux-mêmes. Il sem-

» blerait donc que le livre à faire aujourd'hui serait
» celui qui aurait pour titre : *des Préjugés à dé-*
» *truire.* Il faut le faire, sans doute, mais attendre,
» pour le publier, le moment où il pourra être en-
» tendu. Et comment pourrait-il l'être aujourd'hui ?
» Ces préjugés si récens sont comme une maladie
» dans son paroxisme ; ce ne sont pas des erreurs,
» mais des fureurs ; c'est la démence et la rage. C'est
» bien là le moment de raisonner ! De plus, pour
» se parler, il faut s'entendre ; il faut avoir un lan-
» gage commun à tous ; et, comme je l'ai déjà dit
» ailleurs, tous les mots essentiels de la langue sont
» aujourd'hui en sens inverse ; toutes les idées pri-
» mitives sont dénaturées. Nous avons un diction-
» naire tout nouveau, dans lequel la *vertu* signifie
» le *crime*, et le *crime* signifie la *vertu.* Nous avons
» une logique toute nouvelle, qui peut se réduire
» à cette forme d'argument : Deux et deux font
» quatre ; donc trois et deux font six, et quiconque
» en doute est un scélérat digne du dernier sup-
» plice. Cette logique et ce dictionnaire ne sont
» pas à l'usage du bon sens, et ce que je viens de
» dire n'est rien moins qu'une exagération. Je pour-
» rais extraire trois mille discours dont c'est là
» exactement le fond ; et de quelque côté qu'on
» se tourne, on n'entend pas autre chose. Ira-t-on
» prêcher la sobriété à un homme ivre ? Non, il

» faut attendre qu'il ait passé quelques nuits dans la » boue, qu'on l'air rapporté plusieurs fois chez lui » sanglant et mutilé; et quand il sentira de vives » douleurs dans tous ses membres, alors on pourra lui » faire comprendre que si le vin est une fort bonne » chose, l'ivresse est une maladie et un danger. »

A propos de « cet oubli de toute raison et de cet » esprit de vertige dont tant de têtes paraissaient » frappées », et qui effrayait l'auteur des *Préjugés détruits*, dès 1791, époque de son ouvrage, au point qu'il désespérait entiérement de la génération présente, je disais qu'il ne fallait désespérer de rien, et j'ajoutais : « La France deviendra libre quand » elle sera devenue raisonnable, et quand Paris ne » s'amusera plus, pour le bon plaisir d'une poignée » d'intrigans, à jouer aux *révolutions* comme des » enfans, au lieu de s'occuper à faire un gouverne- » ment d'hommes. »

Dans le numéro suivant (1), je disais : « La li- » berté doit remédier à tous nos maux; je dis la » liberté, c'est-à-dire, l'ordre légal, qui consacre » le droit de propriété; car si l'on passe du despo- » tisme qui menaçait les propriétés par l'oppression, » à l'anarchie qui les menace par le brigandage; si, » pour être bien logé, bien meublé, bien vêtu, on

(1) N°. 99 du *Mercure*, 22 juin 1793, page 343.

est

» est *coupable* ou *suspect*, on n'a fait alors que » changer de maux. Heureusement ce dernier est » le pire de tous; il est, de sa nature, intolérable, » et c'est pour cela qu'il ne saurait durer. »

J'avais eu soin d'imprimer ces mots, *coupable* ou *suspect*, en italique, parce que depuis long-tems on faisait du mot de *riche* le synonyme de *contre-révolutionnaire*, et que déjà l'on demandait à grands cris cet acte de proscription et d'assassinat, qui fut consommé trois mois après sous le titre de *loi du 17 septembre, contre les gens suspects.* Vous voyez aussi que, dès ce moment, j'annonçais aux tyrans la fin prochaine de leur domination. J'avoue pourtant que je ne croyais pas qu'elle pût durer encore quatorze mois.

Je ne ménageais pas plus leur infernale politique, qui nous avait mis en guerre avec toute l'Europe; car dans le même mois de juin (1) je disais : « Il » faut nous mettre en mesure de terminer, par une » paix honorable, une guerre très-imprudemment » provoquée contre des puissances, dont aucune » n'avait ni l'envie ni l'intérêt de nous combattre, » et que nous avons pour ainsi dire pris à tâche » d'armer contre nous, comme si la politique d'un » peuple libre avait rien de commun avec l'orgueil

(1) N°. 100 du *Mercure*, 29 juin 1793, pages 390 et 391.

» insensé qui proclame la guerre contre les rois » quand il faut se borner à n'en craindre aucun si » l'on ne veut pas en avoir chez soi ; comme si le » bon sens ne prescrivait pas d'affermir sa propre » liberté avant de songer à affranchir les autres ; » enfin, comme si nous pouvions jamais donner à » l'Europe cette liberté autrement que par l'exem- » ple du bonheur, exemple qui serait bien puissant » si nous pouvions dire, non pas seulement, regar- » dez, nous sommes libres, mais surtout, regar- » dez, nous sommes heureux.

» Nous avons fait de cruelles fautes, parce que » l'ostentation d'un charlatanisme mercenaire a » pris la place de ce courage tranquille et désinté- » ressé qui catactérise les vrais républicains. Nos » ressources et notre énergie peuvent encore réparer » ces fautes ; mais il est bien tems qu'une vaine » exagération de paroles cesse de passer pour du » patriotisme ; il est bien tems que nous nous sou- » venions que si la France est assez puissante pour » résister à l'Europe, l'État le plus florissant peut » se détruire lui-même, et nous devons prendre » désormais pour devise ces paroles d'Horace, qui » sont d'un grand sens : »

Vis consilî expers mole ruit suâ ;
Vim temperatam dii quoque provehunt
In majus.

C'est à ce dernier article que Robespierre faisait allusion lorsque, dans le rapport où il outrageait avec tant d'insolence l'Être suprême en le proclamant, et en calomniant avec tant de lâcheté les gens de lettres en les assassinant, il inséra ces paroles perfides, comme pour désigner à l'instinct servile du bourreau de son tribunal la victime que pourtant il n'osait pas encore nommer : « Nous » avons vu tel d'entre eux, presque républicain en » 1789, plaider stupidement la cause des rois en » 1793. »

Vous avez vu ce qu'il appelle *plaider la cause des rois*, et vous concevez bien que Robespierre ne savait jamais accuser autrement. Quant au mot *stupidement*, qui me fit sourire quand je lus le rapport dans ma prison, je savais très-bien pourquoi Robespierre s'en était servi. Je me souvenais comment j'avais parlé de lui (1), et ceux qui ont bien connu tous les caractères de son orgueil et tous les genres de ses prétentions, reconnaîtront dans cette expression grossière l'écrivain humilié, qui a encore besoin de se venger avec sa plume quand il peut se venger avec le glaive.

---

(1) *C'est un homme de la dernière médiocrité en tout, hors en hypocrisie :* voila ce que j'avais dit vingt fois, et même à ses prôneurs.

Peu de jours avant le 31 mai (1), à propos d'une loi sur l'adoption que l'on proposait et que j'approuvais, je m'exprimais ainsi dans ce même journal : « Je ne crains qu'une chose, c'est le mal-» heureux esprit d'exagération qui règne aujour-» d'hui et qui gâte tout. Rien n'est plus commun » que de vouloir enchérir, ou sur la raison, ou sur » la sottise. Si un homme sensé propose, pour le » bien commun, une chose raisonnable, le char-» latan, pour se faire valoir, se pique d'aller au-» delà, passe la mesure du bien et l'anéantit. D'un » autre côté, si un fou se fait applaudir en proposant » une extravagance, un autre fou couvre l'enchère » pour être applaudi davantage; ce qui ne manque » pas d'arriver. L'auteur dit quelque part, *que nous* » *n'avons point de caractère.* Je crois qu'il se trompe : » nous avons très-notoirement et très-ancienne-» ment celui d'une prodigieuse vivacité d'imagi-» nation imitative, qui ne s'arrête plus dès que le » premier mouvement est donné, et qui fait que » nous ne connaissons les milieux, c'est-à-dire, la » raison, qu'après avoir épuisé les extrêmes, c'est-» à-dire, la folie. Il me serait très-facile, mais il » serait ici beaucoup trop long, de faire sous ce » rapport l'histoire du caractère français, et de

(1) N°. 95 du *Mercure*, 25 mai 1793, page 151.

» prouver qu'il a été tel dans tous les tems, et qu'il » l'est surtout aujourd'hui. Le Français a de tout, » mais il est sujet à avoir du trop en tout. N'avons- » nous pas été long-tems extrêmes dans l'asservis- » sement aux préjugés ? Nous sommes depuis un » certain tems extrêmes dans la liberté et la philoso- » phie. Heureusement ce dernier excès est beaucoup » moins durable que l'autre : celui-ci est léthargi- » que ; il endort les esprits, qui sommeillent long- » tems ; l'autre est violent et impétueux ; il trouve » bientôt son terme, et nous y touchons. Il y a plus : » un certain excès était peut-être nécessaire ou iné- » vitable quand il a fallu combattre pour établir » la liberté, et voilà pourquoi les bons citoyens se » contentaient de le tempérer sans vouloir le dé- » truire entiérement ; mais aujourd'hui il tuerait la » république, comme il a tué la royauté. Il ne nous » faut plus que de la raison et de la fermeté. C'est » ainsi que nous obtiendrons la paix intérieure et » extérieure, et que nous aurons un gouvernement. » C'est le vœu de tous les vrais citoyens, et il sera » rempli. »

Enfin, au mois d'août (1) suivant, lorsqu'on allait décréter solennellement la tyrannie sous le nom absurde de *gouvernement révolutionnaire*, je fis encore

(1) N°. 105 du *Mercure*, 3 août 1793, page 204.

un dernier effort en faveur des principes, et je parlai ainsi à mes concitoyens : « Hommes libres, placez-» vous vous-mêmes dans la balance où vous pesez » vos ennemis ; ayez toujours devant les yeux le » tribunal des nations et de la postérité. Croyez, » quoi qu'on puisse vous dire, que jamais la liberté » ne peut être en opposition avec la morale, et que » leurs principes sont invariablement les mêmes. » Croyez que jamais cette liberté ne peut qu'être » exposée et compromise quand elle emploie, sous » quelque prétexte que ce soit, les armes de la » tyrannie. Le premier principe de la liberté, c'est » l'estime de nous-mêmes et le profond sentiment » des droits de l'homme ; et il s'ensuit que dès que » nous y portons atteinte, nous détruisons notre » propre force. Comme la liberté et la tyrannie » sont diamétralement opposées, il est contre la » nature des choses que l'une puisse, en aucun cas, » penser et agir comme l'autre. Ce que les des-» potes eux-mêmes ne font qu'en rougissant, ne » peut jamais honorer et servir des républicains ; » et si de cette théorie incontestable on passait à » l'application, l'examen des faits démontrerait » que jamais les mesures illégales et arbitraires, » colorées du prétexte du bien public, n'ont été » de la moindre utilité ; qu'au contraire elles n'ont » fait que déshonorer très-gratuitement une cause

» qu'on ne peut jamais mieux servir qu'en la faisant » toujours respecter. »

A partir de ce moment je ne parlai presque plus que de littérature, si ce n'est dans quelques lignes, où je fis un éloge très-clairement ironique du *gouvernement révolutionnaire*. Je fus arrêté peu de tems après.

RÉVOLUTION.

Révolution, au figuré, signifie changement d'état. L'Histoire et la politique appellent *révolutions* les changemens remarquables qui arrivent dans le gouvernement des nations. On l'applique aussi par extension à des déplacemens dans l'administration. Il ne s'agit ici que du premier sens. Il y eut une *révolution* à Rome quand, après la chute des Tarquins, elle se constitua en république. Il y en eut une en France en 1789, lorsque, après la prise de la Bastille, l'Assemblée nationale rendit au peuple cette souveraineté que les rois exerçaient depuis tant de siècles, et fit une constitution qui séparait les pouvoirs législatif et exécutif, émanés tous deux de cette souveraineté, et délégués pour la représenter. C'était, en quelques parties, une imitation du gouvernement d'Angleterre. Il y eut une autre révolution en 1792, quand le trône fut renversé et la république proclamée. L'Histoire appréciera ces

deux révolutions subséquentes, qui, au moment où j'écris, ne sont encore qu'une vaste destruction, et qu'une troisième *révolution* aura peut-être remplacées quand cet écrit paraîtra. Je ne décide point encore ici sur les événemens principaux, quoiqu'on puisse déjà les apprécier, quel qu'en soit le résultat. Je n'en observe que l'esprit. Je veux faire voir comment les choses ont été opérées, principalement par la puissance des mots, et que les choses ont été absolument sans exemple, parce que, pour la première fois, les mots ont été absolument sans raison.

On sait assez que toutes les révolutions politiques, étant des secousses plus ou moins violentes, et causant des déplacemens forcés, ouvrent un développement plus libre aux facultés et aux passions humaines, habituellement restreintes et comprimées par l'ordre légal : elles acquièrent alors une nouvelle énergie, soit en bien, soit en mal, suivant la nature et le caractère de la révolution. Quand on passe d'une république vieillie et corrompue au pouvoir absolu, c'est que la morale publique est trop altérée pour servir de mobile au gouvernement, et pour donner de la force aux lois. Alors ceux qui ont des vices et des talens montent naturellement au dessus de ceux qui n'ont que des vices, ou qui n'ont ni vices ni vertus. Le

grand nombre sent le besoin d'être gouverné, parce que la volonté générale ne mérite plus d'être appelée loi, et que le despotisme d'un seul vaut cent fois mieux que l'anarchie, qui est le despotisme de tous contre tous. C'est ce qui arriva aux Romains, depuis les deux triumvirats jusqu'au règne d'Auguste. Ils furent successivement asservis par des scélérats qui avaient du courage et du génie, un Marius, un Sylla, un Carbon, un Cinna. Une poignée de républicains poignarda César, qu'ils auraient laissé vivre s'il n'eût pas eu la fantaisie de s'appeler roi, et tous se soumirent volontiers à Octave, qui, n'ayant rien d'assez grand dans le caractère pour en imposer aux hommes, eut éminemment l'art de les ménager. — L'Histoire nous apprend quelle était alors, depuis cent ans, la dépravation des mœurs romaines, et combien elle augmenta encore sous les successeurs d'Auguste.

C'est tout le contraire quand les abus du pouvoir d'un seul, contrariant trop fortement les idées générales de justice et le sentiment des droits naturels, obligent un peuple à préférer des lois à un maître. Comme ce changement ne peut guère s'effectuer sans effort et sans péril, il suppose du courage et des sacrifices : les hommes, dans ces circonstances, sentant le besoin de s'unir par un intérêt commun, sont plus disposés à ce détachement des intérêts

particuliers, qui est la vertu. Les ames s'élèvent par le danger, et la force croît par les obstacles ; c'est, dans les annales du Monde, l'époque de la gloire et de l'héroïsme chez toutes les nations qui se sont rendues libres. — Voyez les Romains au tems du premier Brutus, voyez les Suisses au tems de Guillaume Tell, les Bataves au tems des deux Nassau, et de nos jours les Anglo-Américains ; voyez la faiblesse de leurs moyens, comparés à ceux des ennemis qu'ils avaient à combattre, et vous avouerez qu'ils n'ont pu triompher que par des prodiges de fermeté, de patience et de dévoûment. Mais remarquez que les Romains, les Suisses, les Bataves, lors de leur affranchissement, étaient pauvres ; que les Romains avaient déjà cette fierté nationale et belliqueuse, qui fit depuis tous leurs succès ; que les Suisses étaient défendus par leurs montagnes et leurs rochers, et que les Bataves défendaient leur religion. Voilà des principes de force et des moyens de résistance. Les Flamands ne les avaient pas. Ils étaient riches ; ils ne s'étaient révoltés que contre le duc d'Albe, contre l'inquisition, contre la violation de leurs priviléges. On les leur rendit, et ils se soumirent.

Les Anglo-Américains, quoique enrichis par la culture et le commerce, avaient généralement la simplicité des mœurs patriarchales, dont ils étaient

redevables à des causes originelles, locales et endémiques, trop connues des gens instruits pour qu'il soit besoin de les détailler ici. Il me suffit de pouvoir conclure de ce court exposé, comme une vérité attestée par l'expérience, que jusqu'ici les peuples s'étaient toujours montrés vertueux et grands quand ils avaient conquis leur liberté.

Pourquoi la révolution a-t-elle montré les Français sous un aspect directement opposé ? C'est ce qui mérite d'être examiné, ce que l'Histoire expliquera complétement, et ce dont le sujet que je traite donnera du moins les principaux apperçus.

D'abord, j'ai parlé d'efforts et de dangers que supposent ordinairement les grandes tempêtes politiques. En effet, les Romains, les Suisses, les Bataves, les Anglo-Américains, ces derniers surtout, ne se sont résolus à briser leurs chaînes que quand le poids en fut insupportable, et que la tyrannie les eut poussés à bout. La révolution se fit chez eux comme elle se fait naturellement, quand on croit s'appercevoir en général qu'il n'y a pas plus de mal et de danger dans l'insurrection que dans l'obéissance. C'est le dernier terme de la patience des sujets et de l'imprévoyance des maîtres. L'insurrection de 89 n'eut rien de ce caractère. Le peuple était grevé d'impôts, mais beaucoup moins (proportion gardée) qu'il ne l'avait été sous Louis XIV.

Le désordre des finances était grand, mais il était seulement plus avoué et plus connu que dans les tems précédens, et le fameux *déficit* était beaucoup plus aisé à remplir, que le bouleversement causé par le système de Law n'avait été facile à réparer quand il fallut liquider la dette publique avec quinze fois moins de numéraire qu'il n'y avait de papier-monnaie.

L'esprit du gouvernement, sous Louis XVI, était aussi doux et aussi modéré qu'il avait été dur et tyrannique sous Louis XV. Les actes arbitraires étaient devenus fort rares. L'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, s'en était permis, il est vrai, lorsqu'il n'avait trouvé d'autre moyen que les violences despotiques pour étayer ses chimériques projets de cour plénière et d'impôt territorial; mais ces violences passagères furent promptement désavouées, et hâtèrent sa disgrace, suite nécessaire de l'impuissance où il se trouva de soutenir les démarches où il avait engagé la cour.

Les lettres-de-cachet confiées à la police, et les maisons de détention secrète qu'elle avait multipliées, étaient de grands abus sans doute, mais, étant de nature à ne menacer qu'un très-petit nombre de personnes, ne pouvaient être un mobile d'insurrection. Le régime des prisons avait d'ailleurs été extrêmement adouci. C'était un des bienfaits de Louis XVI.

L'Histoire les retracera tous : ils sont nombreux ; ils prouveront que ce prince était bon ; mais sa conduite prouvera aussi qu'il était faible : il n'eut d'autre courage que celui de souffrir et de mourir, courage très-estimable, mais beaucoup moins rare que le courage d'action, qu'on appelle énergie. L'Histoire dira aussi pourquoi ce monarque fut toujours aimé et jamais respecté. Je me resserre le plus qu'il est possible dans mon objet actuel, et j'observerai seulement ici que, quand la Bastille fut ouverte, il n'y avait que sept prisonniers.

Mais, d'un autre côté, si l'autorité n'était pas oppressive, la cour était très-corrompue, très-dégradée, et généralement sans mœurs, sans lumières et sans talens. L'insouciance immorale des ministres faisait peut-être autant de mal qu'en aurait pu faire la méchanceté. La cupidité était effrénée, et le brigandage sans bornes. Des provinces entières avaient manqué de pain, et le contraste d'une misère toujours plus désolante, avec un luxe toujours plus fastueux, semblait une double insulte aux peuples accablés. Cependant ils ne remuaient pas, et si la révolution les trouva disposés pour elle, il est sûr qu'ils ne la firent pas naître. J'exposerai ailleurs les diverses causes qui purent y concourir. Il me suffit de rappeler ici qu'elle n'éprouva aucun obstacle. La Bastille attaquée avec intrépidité, mais plutôt rendue que prise ;

la consternation de la cour, la retraite des régimens qui entouraient Paris, l'émigration des princes et des généraux, l'arrivée du roi à l'hôtel-de-ville, où il prit la cocarde nationale; la formation de la garde parisienne, qui fut imitée de toute la France; le serment prêté à la nation par toutes les troupes, tous ces changemens si considérables, qui en d'autres tems auraient pu coûter des flots de sang, exécutés ici aussitôt que conçus et sans aucune résistance, laissaient l'Assemblée, qui s'était déclarée *constituante*, absolument maîtresse des destinées de l'Empire français. La sanction royale, qui n'était à proprement parler qu'un droit de représentation tout au plus, dans la situation où était Louis XVI aux Tuileries, ne pouvait pas être regardée comme un moyen d'opposition réelle. Jamais il n'y eut de plus grande révolution, jamais il n'y en eut de plus rapide, de plus complète, ni qui eut moins coûté. Il avait fallu, pour toutes les autres, rendre de longs combats; il avait fallu des siéges et des batailles: la nôtre n'avait pas coûté la vie à dix hommes. La puissance renversée restait sans aucun défenseur; celle qui en avait pris la place, avait entre les mains tous les moyens, ceux de la loi, ceux de la force, ceux de l'opinion du plus grand nombre, qui s'accordait à vouloir une monarchie légale, un gouvernement représentatif. Où était donc ce qu'on eût

pu appeler le parti opposé ? On n'appelle ainsi, dans une grande révolution, que celui qui peut la combattre par les armes ou la balancer par une résistance effective quelconque. Qu'y avait-il de semblable ? — Les émigrés ? Des fugitifs ne pouvaient pas être à craindre pour la France, et il était insensé d'imaginer qu'aucune puissance de l'Europe s'armât pour eux. Les aristocrates ? Ceux qu'on désignait par ce nom, dans le tems où il avait un sens, s'obstinaient plus ou moins dans l'Assemblée, dans les écrits, dans les sociétés, en faveur de la prérogative royale, dont l'extension intéressait leur existence civile et politique. C'était une guerre d'intérêt et d'opinion absolument réduite aux luttes délibératives, et nécessairement terminée par des décrets, comme les procès des particuliers par des arrêts ; et jamais encore on ne s'était avisé de créer un état de guerre et de *guerre à mort* entre une grande nation toute entière armée, et les opinions, les vœux, les espérances, les regrets, les plaintes d'une classe d'hommes très-peu nombreuse, et qui le serait tous les jours devenue davantage si l'on eût voulu n'y pas penser plus qu'aux autres, et être juste envers elle comme envers tout le monde. Où était donc encore une fois le parti qu'il fallait abattre ? — Étaient-ce les puissances étrangères ? Aucune ne songeait à nous faire la guerre, et la conférence même de Pilnitz,

qui n'eut lieu que l'année suivante, n'avait d'autre objet que de se précautionner contre l'espèce de croisade prêchée ouvertement par une faction déjà puissante et autorisée, qui, de la tribune des Jacobins, menaçait tous les trônes de l'Europe. L'Histoire, qui ne parlera qu'avec le dernier mépris de tous les plats mensonges débités à ce sujet par une multitude imbécille, attestera que d'ailleurs aucune puissance n'avait ni la volonté ni l'intérêt de nous attaquer, et les faits viendront à l'appui des raisonnemens, puisqu'au moment de notre déclaration de guerre à la Maison d'Autriche, et de notre irruption dans la Belgique, rien n'y était sur le pied de guerre, et qu'il n'y avait pas dans le pays plus de vingt mille hommes.

Il est donc incontestable que, pendant trois ans, nous n'avons eu à combattre aucune espèce d'ennemis intérieurs ou extérieurs, et à cet égard nul autre peuple ne s'était affranchi avec tant de bonheur. En effet, ce mot seul de *révolution* effraie toujours celui-là même qui a le courage de la vouloir si elle est nécessaire, mais qui a en même tems assez de lumières pour en juger les suites naturelles, et assez d'honnêteté pour en déplorer les malheurs inévitables. C'est un état violent, et par cela même il doit être passager; c'est une secousse qui ébranle tout le corps politique, dont elle détend ou brise tous les ressorts,

et

et le vœu de la raison est de le raffermir le plus tôt possible sur de nouvelles bases, et de lui assurer, en attendant, les étais dont il a besoin. En un mot, il n'y a point de peuple qui ne soit naturellement pressé de sortir de l'état de révolution dès qu'il le peut. Mais que penser, que dire de celui qui se proclame en *révolution* quand il n'y est pas, qui s'établit comme à plaisir dans la privation absolue de tout ordre légal, et travaille de toutes ses forces à s'y perpétuer, autant qu'il le pourra, comme dans son état naturel? Tel est pourtant le phénomène unique dans les annales des nations, et que la nôtre a présenté pendant des années.

Je dis plus, et je vais au-devant de l'objection qu'on ne manquera pas de me faire. On m'opposera le 10 août comme une preuve que la première révolution devait en produire une seconde pour fonder la république.

Mais je répondrai d'abord (et pourtant toujours comme parlera l'Histoire) que le 10 août, à n'en juger que par les suites qu'il a eues jusqu'ici, ne peut être encore regardé que comme la victoire d'une faction qui renversa la royauté pour y substituer la tyrannie; et quelle tyrannie! et qu'en admettant même que la proclamation d'une république fût la même chose que son établissement, que l'anarchie qui régna jusqu'au 31 mai fût la liberté, et que la

monstrueuse production du comité de Robespierre fût une *constitution ;* en me prêtant même à cet excès d'absurdité, j'ai encore toute raison contre vous ; car pour être conséquent dans votre absurdité, vous êtes forcés de m'accorder qu'après cette prétendue *constitution* et cette prétendue *acceptation* de 1793, nous n'étions plus et ne devions plus être, de *votre* aveu, *en révolution ;* et ce fut pourtant cette même époque que l'on choisit pour proclamer légalement ce qu'on n'avait jamais cessé de répéter de toutes parts, que nous étions *en révolution* et que le gouvernement était révolutionnaire ; et c'est un second phénomène aussi extraordinaire que le premier, qu'une assemblée législative osant dire à tout un peuple : « Voilà une constitution que vous nous » avez chargés de faire : vous l'avez unanimement » acceptée, mais vous n'en ferez usage qu'à l'époque » très-incertaine et très-éloignée qu'il nous plaît de » vous marquer ; et jusque-là vous serez *en révolu-* » *tion*, et nous vous *gouvernerons* RÉVOLUTION- » NAIREMENT (1). »

(1) On sent bien que je n'attribue pas cet incroyable attentat contre la souveraineté nationale, à la majorité de la convention : la faction des Jacobins en était seule capable. Mais la convention et la nation l'ont souffert !..... Et cela devait être, car cela n'avait jamais été..... On m'entendra à la fin.

Et au moment où j'écris le *gouvernement* est encore *révolutionnaire.*

Passons sur l'espèce de contradiction dans les termes de *révolution* et de *gouvernement*, qui s'excluent en rigueur, mais qui peuvent s'entendre d'un mode provisoire de gouvernement, en attendant un gouvernement constitutionnel. Si les destructeurs de la royauté avaient été en effet des républicains, leur premier objet, leur premier vœu, eût été de consacrer d'abord les premiers fondemens de tout ordre légal, et de garantir à tous les citoyens cette jouissance des droits naturels, qui constitue la liberté, qui en donne la véritable idée, et qui en inspire l'amour. Que doivent faire les fondateurs d'une nouvelle constitution? A quoi doivent-ils tendre avant tout? A faire sentir généralement qu'elle vaut mieux que celle qui a été renversée, car apparemment on ne change d'état que pour être mieux. Ce principe est essentiellement l'esprit et la politique d'une révolution. Ce bien-être général est la meilleure réponse au petit nombre qui peut regretter l'ancien état de choses, et est en même tems l'arme la plus sûre contre les ennemis du nouveau. Or, rien n'empêchait, par exemple, de rendre d'abord des lois de garantie en faveur de la liberté individuelle, en faveur de la sûreté personnelle, en faveur de la propriété, puisque ce

sont les trois élémens les plus précieux de l'existence sociale. Ce premier pas eût fait cent fois plus pour l'établissement d'une république, que toutes les victoires remportées au dehors, car d'abord la fortune des armes est passagère; ensuite il est très-possible et même très-commun qu'on soit vainqueur des ennemis étrangers, et opprimé par des tyrans domestiques; au lieu que l'existence civile, bien affermie dans tous ses droits, vous attache invinciblement à ses fondateurs, et vous assure à la fois, et de leurs intentions, et de votre félicité.

On doit bien sentir que ces vérités sont générales, et que je ne les adresse pas à des fondateurs *jacobins*. Ce langage est trop loin d'eux, et ils ne pourraient pas même l'entendre. Il ne peut aller ni à leur intelligence ni à leur ame. Il serait convenable avec des hommes trompés et qui auraient failli; mais pour les ennemis de l'espèce humaine il n'y a que ces deux mots, OPPROBRE et EXÉCRATION, que j'ai voulu qu'on retrouvât ici à toutes les pages; et personne n'ignore que ce sont les *Jacobins* qui profitèrent de toutes les fautes de la cour pour populariser le 10 août et faire une révolution nationale de ce qui n'était que la fondation de leur tyrannie. Je ne veux pas trop anticiper sur la justice de l'Histoire; c'est à elle qu'est réservé ce tableau précieux par son horreur instructive, ce tableau des

MONSTRES nouveaux dans l'espèce des MONSTRES! C'est à elle à peindre les *Jacobins !*

Mais c'est ici du moins que je dois faire connaître la langue qu'ils ont créée, et qu'ils vinrent à bout de rendre usuelle, avec une progression d'extravagance et d'atrocité proportionnée à leurs succès. Ils partirent d'abord de quelques notions vulgaires qui n'étaient pas sans quelque fondement, mais que dès le premier moment ils interprétèrent à contre-sens. Tout le monde avait dit qu'en général les révolutions étaient des tems de malheur et de crime ; et remarquez, 1°. que cela n'est vrai que de celles où il y a deux ou plusieurs partis en armes : on sait ce que c'est que le droit de la guerre, et surtout de la guerre civile. Remarquez, 2°. que cela n'est vrai que de celles où l'on combat pour la domination : au contraire, celles où il s'est agi de vaincre pour la liberté, et que j'ai rappelées ci-dessus, ont sans doute offert beaucoup de calamités que toute guerre entraîne, mais aussi ont signalé beaucoup de vertus dans le parti de la liberté. C'est une vérité fondée sur la nature des choses et sur les faits historiques, et c'est une preuve morale (qui suffisait seule aux yeux de la raison), que les dominateurs, dont le règne date du 10 août, étaient bien loin de travailler pour la liberté. Je l'ai déjà dit, et je le répète comme un axiôme éternel : Tout

peuple qui veut devenir libre, doit nécessairement devenir meilleur, parce que le sentiment de la liberté est éminemment celui de la justice. Si ce peuple ne se montre pas, au moment où il s'affranchit, plus juste, plus vertueux, plus grand qu'il ne l'avait encore été, sa révolution n'est qu'un bouleversement, n'est qu'anarchie ou tyrannie; ce n'est pas une de ces grandes secousses de la Nature qui enfante, une de ces fécondes éruptions volcaniques, qui, en ébranlant la terre et les mers, élèvent tout à coup du sein des flots une île vaste et fertile qui bientôt commande à l'Océan dont elle est sortie; ce n'est qu'une de ces tempêtes ordinaires où les vents déchaînés luttent pour détruire, où les navires se heurtent et se brisent dans une affreuse obscurité, où l'on n'est plus éclairé que par les lueurs de la foudre, où l'on jette ses richesses dans le gouffre avant d'y tomber, où le plus impur limon s'élève à la surface des eaux, et qui finissent par ne montrer sur la mer que des débris, sur les rochers que de l'écume, et sur le rivage que des cadavres.

Ce n'est pas que tout doive être absolument pur, même dans la fondation de la liberté : rien ne l'est dans les choses humaines. Mais alors du moins c'est la supériorité des talens qui peut abuser du mouvement et de l'exaltation des esprits pour les diriger suivant ses intérêts, et qui peut se rendre à

craindre en se rendant nécessaire. Ainsi les deux Nassau firent servir à l'agrandissement de leur famille, le besoin qu'on avait d'un chef à opposer aux Espagnols. Mais jamais on n'avait préconisé le crime comme un principe de révolution, ni l'oppression comme un principe de liberté, et c'est ce qu'ont fait les *Jacobins*.

Ici l'ordre nécessaire à la clarté des idées m'oblige de tracer un précis très-succinct sur la nature et sur l'influence de cette *Société*, fort différente, dans son origine, de ce qu'elle devint dans la suite.

Ce ne fut d'abord qu'une réunion de quelques membres accrédités dans le parti populaire de l'Assemblée constituante, qui se rassemblaient pour préparer les motions et les décrets, et combattre l'opposition du parti de la cour. Il s'y joignit bientôt des particuliers occupés de la chose publique, et qui furent présentés par des députés. La *Société* devint nombreuse; elle comptait des hommes de mérite et de réputation; elle acquit de l'influence et même de la célébrité; elle se donna des formes délibératives; enfin il fut de mode d'en être, et la carte de *Jacobin* fut un brevet de patriotisme. Dès qu'elle eut du crédit dans l'Assemblée et dans le public, il y eut des partis dans son sein; mais dès-lors il s'en formait une à côté d'elle, et ensuite

chez elle, qui devait écraser tous les autres, quoiqu'il fût alors le plus méprisé de tous : c'était ce qu'on appela d'abord le *Club des Cordeliers*.

L'esprit d'imitation, qui dans tous les tems a régné chez les Français, mais qui, dans la révolution, acquit une activité rapide et entraînante dont on ne peut pas avoir l'idée sans l'avoir vue, avait multiplié dans toute la France ces singulières corporations, qui, sous le nom de *sociétés populaires* (1), s'organisaient à la manière des Jacobins, et dont la plupart, en s'affiliant à eux, les autorisèrent à s'appeler *société-mère*, et ouvrirent avec eux une correspondance qui embrassait tous les départemens. Il s'en forma de semblables dans l'immense population de Paris, et celle des *Cordeliers*, qui eut depuis différens noms et différentes demeures, sans jamais changer d'esprit; qui dut ses affreux succès à sa persévérance dans l'affreux système dont elle ne s'écarta pas un moment, et qui, fondue en partie dans les *Jacobins*, les domina toujours, et par eux la France entière, cette société, il faut l'avouer, fut constamment la première cause de tous les maux que nous avons soufferts, le centre de tous les pouvoirs, le levier de toutes les insurrections, et le mobile de tous les crimes.

(1) *Voyez* l'article *sociétés populaires*.

Cet aveu est humiliant, mais nous ne pouvons pas être trop humiliés pour nous corriger et nous repentir. Oui, c'est de ce repaire infâme, composé de ce que la Nature a jamais produit de plus vil et de plus détestable sous tous les rapports, que sont sortis, pendant six années, tous les fléaux inouis qui ont désolé l'une des plus belles parties du monde civilisé. Aujourd'hui la plupart des scélérats qui le gouvernaient ne sont plus : Danton, qui en était l'ame, et qui seul n'était pas sans talent et sans caractère ; Hébert, Chaumette, Vincent, Momoro, Boulanger, Clootz, Desfieux, Proly, Pereyra, Dubuisson, Fabre (surnommé d Églantine), presque tous les membres de cette abominable commune du 2 septembre, qui n'est tombée qu'après un règne de deux ans ; tous ces monstres ont fini, les uns après les autres, sur le même échafaud où ils avaient traîné tant d'innocentes victimes. Marat seul, leur principal instrument, Marat seul échappa aux droits qu'avait sur lui le bourreau, et fut redevable d'une mort beaucoup trop honorable et trop douce à l'héroïque erreur d'une jeune infortunée, dont il faut excuser la faute et admirer le courage. Mais le même esprit vit encore dans leurs complices et leurs successeurs, élevés à leur école, et n'a pas cessé jusqu'à ce jour de menacer à la fois, et la représentation nationale, et la nation.

Comment se forma ce premier centre d'anarchie et de démagogie, ce plan originaire d'oppression et de destruction ? et comment vint-il, de commencemens si faibles et si obscurs, à cet énorme pouvoir ? Je m'applique d'autant plus à en rendre les causes sensibles, que les effets en ont été plus extraordinaires, et que la postérité ne pourra bien concevoir les effets qu'en connaissant bien les causes.

Il faut savoir d'abord qu'elles n'avaient rien de commun avec celles qui produisirent la révolution du 14 juillet, et dont il faut avant tout donner une idée.

Toute grande révolution suppose deux choses, une disposition antérieure dans les esprits, qui les porte à desirer un changement d'état ; c'est la cause générale et éloignée : des événemens, des faits, des incidens, qui déterminent cette disposition et précipitent un mouvement ; c'est la cause particulière et immédiate.

Ici ces causes générales étaient le mécontentement de toutes les classes de citoyens ; celui des parlemens enhardis par leur dernière victoire, et d'autant plus révoltés des mesures violentes renouvelées contre eux ; celui d'une partie des nobles, blessés des préférences sans nombre que l'on prodiguait imprudemment à ceux qui étaient en faveur

et en crédit; celui du clergé inférieur, méprisé et vexé par la prélature; celui des militaires, tourmentés depuis long-tems par des changemens continuels dans la discipline de leur état; celui des gens instruits, qui demandaient que l'autorité reposât enfin sur des bases légales et renonçât à l'arbitraire; celui des riches, des banquiers, des rentiers, qui frémissaient d'une banqueroute prochaine. Je ne parle pas du peuple, généralement mal-aisé et peu ménagé : le peuple d'ordinaire se plaint, murmure, attend et souhaite les nouveautés comme des soulagemens et des remèdes, mais il ne se meut guère de lui-même. C'est une masse qui entraîne tout, mais qu'il faut mettre en mouvement.

Le mouvement vint, 1°. de l'Assemblée des notables, très-étourdiment convoquée par Calonne, qui, avec sa légéreté habituelle, s'imagina que tous ces gens de cour, charmés de se voir appelés tout à coup à traiter du gouvernement, depuis cent cinquante ans concentré dans le secret du ministère, se tiendraient trop heureux de substituer un moment, dans les papiers publics, leur éloquence académique aux déclamations parlementaires, et après cette petite jouissance d'amour-propre (le seul amour qui régnât alors en France), se hâteraient d'adopter aveuglément, par complaisance ou par lassitude, ses comptes, ses bordereaux, ses opéra-

tions bursales, et l'aideraient à combler le précipice ouverr par sa négligence et ses déprédations. Il se trompa en tout : les jeunes seigneurs apportèrent dans l'Assemblée la politique de Rousseau et le déisme de Voltaire, qui depuis long-tems étaient l'aliment des esprits et le bon air des sociétés. On entendit pour la première fois, dans une assemblée, ce qui n'avait encore été que dans les livres. On exigea du ministre, des calculs en règle, des résultats clairs, et il demeura tout étonné que des Français voulussent savoir leur compte et se mêler de leurs affaires. C'était une terrible nouveauté qui en présageait bien d'autres. L'Assemblée fut dissoute, mais le ministre fut renvoyé.

Le mouvement vint, 2°. des plans mal concertés de Brienne pour anéantir les parlemens et y substituer sa chimérique cour plénière, de la réduction subite des effets royaux, qu'il fut obligé d'annoncer quand ses projets de finance furent rejetés, et cette réduction, très-considérable et encore plus alarmante, parut le signal de la banqueroute.

Le mouvement vint, 3°. de la demande des États-Généraux, jetée en avant par le parlement de Paris poussé à bout, demande avidement saisie par tous les partis, que le parlement lui-même, qui ne l'avait hasardée que pour faire reculer la cour devant cet épouvantail, voulut rendre sans effet dès que le

Roi l'eût accordée. Mais il n'était plus tems ; et les parlemens, en votant les États-Généraux pour faire peur au ministère, et Louis XVI, en les accordant pour le bien des peuples, signèrent également leur perte : les premiers, la voyant déjà venir de loin ; l'autre, encore fort loin d'y songer.

Enfin, les États une fois convoqués, le dernier mouvement, celui qui précipita la chute du pouvoir absolu, vint de la conduite des ministres, de la noblesse et du clergé, qui fut l'assemblage de toutes les fautes. Mais le parti du tiers, qui triompha, et qui était alors bien certainement celui de la nation, ne voulait rien autre chose qu'une monarchie légale, un gouvernement mixte et représentatif dans les deux genres de pouvoir. Tous les faits publics le prouvent. Il y avait bien une cabale particulière, qui comptait parmi les chances possibles l'élévation du duc d'Orléans, et qui avait contribué sous main à l'insurrection, dans l'espérance qu'il en profiterait. L'Histoire fera voir comment cette cabale, qui agissait sans chef, parce que celui qui naturellement aurait dû l'être, n'en avait ni la volonté, ni le courage, ni les moyens, ne parvint à rien avec beaucoup d'argent et de menées, si ce n'est à ce que peuvent tous les intrigans subalternes, à commettre et faire commettre des crimes obscurs et des lâchetés gratuites, qui n'aboutirent

qu'à mener à l'échafaud celui qui s'appelait alors Philippe *Égalité* (1), et qui ne pouvait, aux yeux de ses juges, être coupable de rien, si ce n'est de s'être appelé le duc d'Orléans. Mais un homme qui ne s'appelait que Danton, avait, dès les commencemens de la révolution, formé un parti dont on parlait beaucoup moins que du parti d'Orléans, et qui eut bien une autre influence. C'était un avocat au conseil, à qui ce titre n'avait encore donné que des dettes. Sa laideur effrontée, ses épaules de porte-faix, sa voix et son éloquence de carrefour, ses formes robustes, ses poumons infatigables, sa perversité audacieuse; en un mot, ses vices, ses besoins, ses facultés, en faisaient un homme éminemment *révolutionnaire*, dans le sens qui fut bientôt attaché à ce mot. Il avait de l'esprit naturel, peu d'instruction, un langage grossièrement figuré, et une sorte d'énergie brutale : il eût été partout l'orateur de la populace, et capable de se faire pendre dans une sédition. Il ne pouvait figurer à la tribune d'une assemblée législative que dans la révolution française, tombée en sans-culotisme (2).

(1) C'est le ridicule nom qu'il avait pris.

(2) Je demande pardon aux hommes instruits de toutes les nations, d'être obligé de descendre quelquefois à ce langage abject. La fidélité de l'Histoire ne saurait ici s'accorder avec sa dignité, et il faut sacrifier l'une à l'autre.

Sans être barbare par caractère, le mépris de toute morale le rendit aussi sanguinaire que Marat, et des bureaux du ministère il présidait aux massacres de septembre, comme Marat des bureaux de la commune. Les listes de proscription étaient dressées et signées par l'un comme par l'autre. Danton, qui ne versait du sang que par principe, méprisait beaucoup Marat, qui le versait par instinct; mais tous deux furent également sans remords. C'est Danton qui, mécontent du 20 juin, où Louis XVI n'avait pas été assassiné, disait: *Ils ne savent donc pas que le crime a aussi son heure du berger!* Et c'est pour la trouver qu'il prépara la journée du 10 août, qui fut principalement son ouvrage. Il prodigua, pour celle du 31 mai, une partie de l'argent qu'il avait volé dans la Belgique, et se plaignit de n'avoir pu salarier cette fois que *deux mille deux cents mercenaires*, les requisitions ayant enlevé un grand nombre de sujets. S'il est vrai qu'il ait pleuré depuis sur les victimes qu'il avait livrées ce jour-là, et que quatre mois après il vit conduire à la mort, ce ne pouvait pas être un mouvement d'humanité et de compassion pour des adversaires qu'il devait détester et craindre; c'est qu'il commençait à frémir pour lui-même, de l'ascendant terrible que prenait Robespierre, dont l'hypocrisie tranquille, ne marchant que par des

détours, mais ne s'arrêtant jamais, dépassait toujours Danton lui-même dans la route que celui-ci ouvrait d'abord par son impétuosité, et où il s'arrêtait ensuite pour se livrer à l'insouciance et à la débauche. Ces larmes n'étaient donc qu'un pressentiment et non pas un repentir. Il avait assez de lumières pour appercevoir déjà les dangers, et ne fit rien pour les prévenir : sa confiance habituelle et son goût pour le plaisir l'emportèrent sur ces craintes passagères. Il succomba, et devait succomber avant Robespierre : il rétrogradait dans le crime, et Robespierre y avançait toujours, détruisant tour-à-tour ses complices et ses instrumens par la main de la populace, dont il était le flatteur le plus adroit, c'est-à-dire, le plus abject. La plus grande adresse en ce genre n'est que la plus grande abjection. Danton, parvenu très-haut, se crut une force personnelle et se trompa : celle de nos démagogues ne pouvait être que dans la multitude, qu'il fallait sans cesse mouvoir, tromper et rassasier, semblable à ces bêtes féroces qui se jettent sur leurs conducteurs s'ils négligent de les nourrir. Danton, près d'aller au supplice, montra de la résolution et de la jactance, qui ne le quittèrent jamais. Il se promettait *une place au Panthéon de l'Histoire.* Il voulait dire apparemment de celui de Marat,

Marat, de Châlier, de Lazousky (1); et, malgré les grands remords et les grands desseins qu'on lui attribue, et dont il était également incapable, il ne paraît pas s'être douté que le *Panthéon de la Révolution* (2) serait le *Montfaucon de l'Histoire.*

Ce fut pourtant cet homme qui, avec Marat et les autres scélérats que j'ai nommés ci-dessus, dans le tems même où les représentans de la France entière préparaient, dans le palais du Roi, une constitution légalement monarchique, établissait de son côté, dans un coin de Paris, un foyer d'anarchie, une puissance purement destructive; et, comme il est infiniment plus aisé de détruire que d'édifier, et que, dans l'absurdité d'un plan de destruction totale, les brigands furent beaucoup plus conséquens que les législateurs dans leur plan de constitution, ce fut le génie destructeur qui l'emporta.

A cette époque aucun parti (quoi qu'on en ait voulu dire depuis) ne songeait à la république. Ce pouvait être le vœu de quelques têtes ardentes, la

(1) Châlier et Lazousky, deux scélérats en chef, eurent après leur mort des monumens publics : il y eut des fêtes en leur honneur; des sections prirent leur nom, etc.

(2) On sent bien que Voltaire et Rousseau, morts long-tems auparavant, ne peuvent pas être du *Panthéon de la Révolution.* Je dirai ailleurs pourquoi on les y a mis.

spéculation de quelques politiques de cabinet, mais ce ne fut nulle part un projet formé. Tout ce qui compose proprement le corps social, dont les élémens sont la propriété, l'industrie et l'éducation, voulait ce que veut tout homme raisonnable, un gouvernement légal et constitutionnel, sous quelque nom que ce soit, qui assurât à chaque individu la jouissance paisible de ses avantages naturels et civils. Mais les circonstances fournissaient déjà de grands moyens de désordre à une classe d'hommes qui, rassemblés pour la première fois, croyaient tout gagner en renversant tout; et pour faire bien comprendre cette opposition directe de vues et d'intérêts, il faut considérer la disparité d'idées qui devaient passer dans les têtes au moment d'une révolution telle que la nôtre.

D'après tout ce que l'on avait écrit sur l'amélioration du gouvernement, depuis que le gouvernement lui-même avait permis de tout écrire, il était clair que le résultat général était la suppression des priviléges de tout genre, qui mettaient trop souvent des avantages de convention au dessus des avantages naturels, et favorisaient trop une classe d'hommes au détriment des autres. L'abolition de ces priviléges, la déclaration des droits de l'homme, étaient les premiers préservatifs contre cet abus, et il ne s'agissait plus que de trouver une forme de

gouvernement qui garantît le nouvel ordre établi par la loi. Cet ordre était fait pour plaire à quiconque se sentait quelque genre de mérite : il est par lui-même favorable aux vertus et aux talens qu'il met en place et en honneur ; à l'industrie, qu'il encourage ; à la culture, qu'il affranchit et protège ; au commerce, dont il étend les moyens ; et, sur cet exposé, il semble d'abord qu'un pareil état de choses doit opérer une trop grande réunion de suffrages pour redouter quelques obstacles quand il est institué par la loi. On se trompe pourtant, et il faut, pour l'assurer et l'affermir, des précautions de politique et des moyens de force, sans quoi l'ordre social sera d'autant plus menacé, que l'État sera plus puissant et sa population plus nombreuse ; et c'est ce qui nous est arrivé.

L'ordre est une belle chose, mais pour les bons qui en profitent, et non pas pour les méchans qui le craignent. Il est vrai que ceux-ci ne sont nulle part le plus grand nombre, sans quoi nul État ne subsisterait ; car je ne parle pas ici des passions qui sont de tous les hommes ; je parle de ce degré de perversité, de dépravation, de grossiéreté et d'ignorance qui forme partout la dernière classe de la société et la lie des nations. Or, combien croit-on qu'il y eût de gens de cette espèce dans un empire tel que la France, lors de l'insurrection de 89 ? et

sous quel rapport imagine-t-on qu'ils vissent ce qui venait de se passer, et qu'ils aient vu depuis les nouvelles lois que l'on faisait ? Serait-ce dans cette heureuse et brillante perspective que je viens de tracer? Nullement. Quoiqu'il n'y eût eu qu'une seule voie de fait, la prise de la Bastille, et que d'ailleurs tout le reste se fût opéré par le concours des volontés, cependant il avait fallu employer un moment la force populaire. — Cent mille hommes étaient sous les armes dans Paris quand le Roi y entra le 17 juillet, et vint à l'hôtel-de-ville; et il en est de ces grands soulévemens comme des incendies : les dangers et les secours y rendent tous les hommes égaux; tout est confondu dans un même intérêt, et celui dont le métier est de voler et de piller la maison y est bien reçu pour éteindre le feu. La populace s'appela dès-lors la *nation*, et se persuada que c'était pour elle seule qu'il y avait une révolution, et que ceux qui n'étaient rien auparavant devaient désormais, par cette seule raison, être tout. Qu'on juge avec quelle complaisance avide furent écoutés ceux qui, dès ce moment, ne lui prêchèrent plus que cette doctrine, et combien de circonstances devaient la favoriser et la propager ! les têtes portées en triomphe dans les premiers jours de l'insurrection, et ces sanglans attentats toujours odieux et de mauvais exemple, même contre le coupable,

regardés comme la justice du peuple, quoique les victimes n'eussent été convaincues d'aucun délit; les violences beaucoup plus horribles, exercées à Versailles le 6 octobre, autorisées sur le plus frivole prétexte, et ensuite consacrées par une impunité légale qui les identifiait avec la révolution; la licence des tribunes de l'Assemblée nationale, qui se croyaient redoutées par les uns et flattées par les autres, tout concourait à donner à cette multitude qu'on appelait le peuple, une haute idée de son pouvoir et de ses droits, idée que son ignorance et sa corruption ne lui permettaient ni de rectifier ni de restreindre.

D'ailleurs, le parti constitutionnel de l'Assemblée et Mirabeau lui-même commirent une grande faute, qui, comme toutes les autres de ce tems, fut celle de la peur; ils s'applaudirent de pouvoir opposer au parti contraire l'influence avilissante et dangereuse des tribunes, et ne s'apperçurent pas que non-seulement ils n'en avaient pas besoin, mais qu'ils élevaient une force anarchique qui nécessairement maîtrise ceux qui s'en servent, et qu'ils préparaient ainsi leur ruine en même tems que celle de leurs ennemis. Il est remarquable que, dans cette révolution, aucun parti ne connut et n'employa ses forces réelles, et que celui qui n'en avait qu'une précaire et très-subordonnée ne triompha que parce qu'il en

donna sans cesse, soit à dessein, soit de bonne foi, une idée exagérée, qu'on laissa s'établir et se fortifier sans en prévoir assez toutes les conséquences, et qui commence à peine aujourd'hui à rentrer dans la juste mesure.

Ce délire eut pour cause principale l'abus des mots devenus alors les plus usuels, et qui prirent successivement un sens outré, forcé, et enfin totalement absurde et contradictoire; et ce qui accrédita cette langue monstrueuse, ce fut une autre monstruosité, l'existence des *sociétés populaires*, dont nous avons vu que les Jacobins avaient été l'origine et le modèle. C'est là que devaient naturellement se réunir tous ceux qui avaient l'intention et l'intérêt de ne voir dans la révolution qu'un principe de désordre, et qui, sans beaucoup de sagacité, dûrent appercevoir aisément combien le caractère que prenait déjà cette révolution leur donnait de facilités et d'espérances. Dans les premiers jours où l'on put les armer, les honnêtes gens avaient senti tout le danger du mélange d'abord inévitable des bons et des mauvais citoyens. Les districts à peine classés procédèrent au désarmement de ceux qui n'offraient à la société aucune garantie de l'usage qu'ils feraient de leurs armes. On se hâta de former une garde nationale sur un pied militaire, et ensuite la classification très-raisonnable des *citoyens actifs* servit

encore à l'organisation de cette force armée ; mais dans le même tems les abominables feuilles de l'*Ami du Peuple* et de l'*Orateur du Peuple*, et beaucoup d'autres du même genre, appelaient tyrannie toute espèce d'ordre, et liberté toute espèce de licence. Ces déclamations absurdes et incendiaires étaient répétées aux Cordeliers, où Danton s'était arrogé une présidence inamovible. Cette sorte d'anathême contre toute autorité légitime était le mot de ralliement de tous les anarchistes, qui déjà s'appelaient les *patriotes*. La garde nationale était insultée quand elle voulait faire la police, et j'entendis un homme crier aux Tuileries : *A bas les habits bleus!* et cette insulte demeura impunie. Je vis, dans cette occasion comme dans mille autres, combien ceux qui gouvernaient alors étaient loin d'avoir une juste idée de l'importance des principes et de la rigueur nécessaires des conséquences, seuls fondemens de tout ordre social et légal en tout tems, mais plus particuliérement encore à la naissance d'une constitution nouvelle, et je prévis les désordres d'une longue anarchie, sans imaginer pourtant les horreurs que nous avons vues, et que personne ne pouvait imaginer.

Cette garde nationale, qui suspendit au moins pendant deux ans l'entier débordement du brigandage, était si redoutable aux factieux, que ne pou-

vant encore la dissoudre, ils travaillèrent à la corrompre et à l'énerver, et ils n'y réussirent que trop..... Ils cachaient si peu leurs desseins, que Fabre, au commencement de 1791, me dit chez moi, à la suite d'une conversation où il s'était un peu échauffé : *Ah ! quand une fois la garde nationale sera licenciée, nous verrons.* Je ne répondis rien à ce propos, qui ne m'apprenait que ce que je savais; je ne fus frappé que de l'impudence, et notai ce trait comme ceux qui étaient bons à retenir.

Ce sera le devoir et le talent de l'historien de suivre et de marquer les progrès de cet esprit de destruction qui menaçait ouvertement la société, sans que l'on prît aucune mesure sérieuse et soutenue pour le réprimer et l'étouffer. C'est là qu'il faudra montrer avec clarté et précision à quoi tient surtout cette disparité totale entre notre révolution et toutes celles dont le Monde a été le théâtre. Vous verrez dans toutes deux partis dont les chefs, avec plus ou moins de talens ou de moyens, cherchaient à établir telle ou telle autorité, tel ou tel gouvernement, mais toujours sur les bases universelles de toute association humaine, qu'ils avaient soin de respecter, parce qu'ils en savaient assez pour comprendre que ces mêmes bases étaient celles de leur propre pouvoir, qui sans elles n'aurait ni durée ni stabilité. Parmi nous, quoiqu'il ne parût y avoir

qu'un seul parti, celui d'un grand peuple qui voulait être libre ; quoique tous n'eussent qu'un même cri, la liberté, et que l'aristocratie proprement dite, ou fugitive au dehors, ou impuissante au dedans, ne dût pas même être comptée, il y avait réellement deux partis, qui, sans se combattre les armes à la main, et en portant les mêmes couleurs, étaient tellement opposés, que l'un des deux ne projetait rien moins que l'anéantissement de l'autre. J'ai exposé quel était le premier : c'était le plus grand nombre ; c'était véritablement la nation, qui avait le desir et le besoin de l'ordre. Essayons de donner une idée de l'autre : voyons d'où il est parti, comment il agissait, et par l'examen de ses moyens nous concevrons mieux jusqu'où il est allé, et comment il a pu y parvenir. Il convient de réunir ici des considérations générales et des observations particulières sur notre situation.

Dans toute institution politique, c'est de l'inégalité naturelle des facultés de chaque individu qu'est née l'inégalité sociale, et la nécessité d'assuret à chacun la possession légitime de ses moyens de bien-être, contre les passions envieuses et usurpatrices de ceux à qui la nature et la fortune n'ont pas donné les mêmes moyens. Pour affermir et consolider cet ordre essentiel, sans lequel il n'y a point de société, tous les peuples policés, sans exception, se sont

réunis dans le choix de trois points d'appui, dont la force respective a varié partout, mais qui ont été partout reconnus pour être les colonnes de l'édifice, la religion, les lois, l'éducation; la religion, qui est la sanction la plus universelle et la plus forte de la morale naturelle, et qui réunit tous les hommes dans les mêmes devoirs, dans les mêmes espétances et les mêmes craintes; les lois, qui offrent à rous la même protection contre le méchant, et menacent le méchant de la vengeance de tous; l'éducation, qui développe et fortifie par ses habitudes le sentiment des devoirs naturels, et accroît l'intelligence par l'étude. Tel est le triple frein opposé partout aux passions injustes et violentes par lesquelles l'homme, également susceptible de bien et de mal, tend sans cesse à troubler l'ordre social, en même tems qu'il en ressent le besoin et les avantages. Ces passions sont ainsi contenues plus ou moins, plus ou moins adoucies : les lois n'en arrêtent que l'action. L'éducation et la religion vont beaucoup plus loin; elles en font sentir le vice et le danger, font connaître et goûter la vertu, qui n'est que la victoire sur ces passions, et montrent les récompenses destinées à cette heureuse victoire, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre. Mais cette force morale agit en proportion des caractères et des facultés, et généralement elle est plus faible dans la classe du

peuple la moins instruite, parce que, toutes choses d'ailleurs égales, l'homme ignorant, quoi qu'on en ait dit de nos jours, vaut moins que l'homme éclairé.

De toutes ces passions, la plus féroce est celle qui est la mère de toutes les autres, l'orgueil, et immédiatement après la cupidité, qui n'est même qu'une autre sorte d'orgueil; car si l'on desire de posséder plus que les autres, c'est surtout pour se mettre au dessus d'eux : ce sont ces deux passions qui sans cesse meuvent le monde, et menacent sans cesse de le bouleverser.

Ces deux passions, intérieurement réfrénées par la morale et la religion, sont encore tempérées au dehors par l'habitude des déférences sociales, qu'on appelle politesse; et comme il y a un rapport nécessaire entre nos usages et nos besoins, la nation la plus vaine a dû naturellement être la plus polie. L'amour-propre de tous aura eu plus à faire pour être réciproquement ménagé et rassuré.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que des observateurs ont remarqué et ont dit que la vanité française excédait la mesure ordinaire de la vanité humaine (1);

(1) S'il m'est permis de me citer, j'ai rappelé, il y a longtems, un mot d'Ammien Marcellin, qui dit que les Gaulois sont *prodigieusement vains*.

et le sujet que je traite m'autorise à rappeler ici qu'en faisant au Lycée l'histoire de l'esprit humain avant la révolution, j'ai marqué plusieurs fois l'explosion de cette vanité, soit dans l'audace paradoxale, soit dans les prétentions de société, comme une époque qui servirait à caractériser la France au milieu du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours ; j'osai dire que cette explosion avoisinait la démence : la démence a été complète après la révolution.

Je puis maintenant tirer cette conséquence, qui a toujours affligé le philosophe et frappé le législateur, qu'il y a dans l'homme un fonds de perversité, qui est tel, qu'en regardant celui qui a plus, qui vaut plus, qui sait plus, qui peut plus, l'orgueil jette dans son cœur un cri qui n'en sort pas, mais qui, si rien ne l'empêchait d'en sortir, éclaterait souvent comme celui que jeta Caïn quand il fit tomber sa massue sur la tête d'Abel.

Un petit peuple de l'antiquité, qui n'est connu que par ce seul trait, avait pris pour devise cette sentence : *Si quelqu'un veut exceller parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.* Plût au ciel que ce mot, qui n'était qu'une sottise, eût été la maxime du parti qui a dominé en France ! Mais la sienne était : *Pour quiconque vaut mieux que nous, la mort.*

Supposons actuellement qu'une puissance extraordinaire, telle que l'on peut imaginer, par exemple,

celle de l'enfer, s'il était déchaîné sur ce globe pour le gouvetner, vienne dire aux hommes : « Il faut » *régénérer* le monde trop long-tems corrompu par » *l'esclavage* et *la superstition.* Il faut *refaire toutes* » *les idées. Tout appartient à ceux qui n'ont rien.* » Toute *aristocratie* est exécrable, et *la propriété* » *n'est qu'une aristocratie*, car *il n'y a de véritable* » *propriété que l'existence du peuple ;* et tous ceux » qui ont de la fottune, ou des talens (1), ou de la » science, ou de l'éducation, ou de l'industrie, *sont* » *ennemis du peuple. L'humanité* consiste à tout faire » pour le peuple, et par conséquent *à exterminer ses* » *ennemis ;* et pour cela tous les moyens sont bons ; » tout est légitime et glorieux. *La calomnie est un* » *devoir, l'assassinat est une vertu.* Tout ce que *les* » *aristocrates et les modérés, pires que les aristocrates,* » appellent *crime, brigandage, scélératesse*, est en » effet *patriotisme, exaltation, énergie. Glorifions-* » nous donc de porter ces noms que *la faction des* » *honnêtes gens* a voulu déshonorer. *Soyons de braves* » *brigands, des assassins, des scélérats.....* Ils sont » *sensibles, ces Messieurs ! Il n'y a de patriote que* » *celui qui peut boire un verre de sang. Il n'y a de*

(1) Dans la lettre de ***, qui n'a fait qu'écrire, ainsi que d'autres, ce que tous disaient et pratiquaient, on trouve ce passage : « *Il faut que tous ces Messieurs qui ont de la fortune* » *et des talens, aillent à la guillotine.* »

» *morale que la liberté, d'autre culte que la liberté :*
» *tout autre culte est un fanatisme, et tout fanatique*
» *mérite la mort. Honneur et récompense à celui qui*
» *dénoncera son père, sa mère, son frère, sa sœur,*
» *son bienfaiteur, son ami, qui les conduira lui-*
» *même à l'échafaud. Malheur à quiconque montrera*
» *de la pitié, à quiconque parlera d'ordre et de jus-*
» *tice ! C'est un conspirateur : n'épargnez ni leurs*
» *femmes ni leurs enfans ; ce sont des vipères, ce*
» *sont des louveteaux.* En un mot, *vous pouvez tout*
» *faire, tout casser, tout briser, tout renfermer, tout*
» *juger, tout déporter, tout massacrer et tout régé-*
» *nérer* (1). »

Un lecteur qui n'aurait encore eu aucune idée de notre révolution se récrierait d'abord : « Votre » supposition n'est qu'un jeu d'esprit, et ce qui le » prouve, c'est que vous êtes obligé d'amener sur » la Terre une puissance infernale pour lui prêter » ce langage, qui en effet n'a jamais été celui d'au- » cune puissance humaine, pas même celui des plus » abominables tyrans. Chacun d'eux a donné des » exemples de quelques-unes de ces horreurs ; aucun » ne les a toutes réunies, et si quelqu'un eût été

(1) Je n'ai pas besoin de dire que tout ce qui est en italique a été dit, écrit, répété, proclamé des millions de fois, et que je transcris textuellement. Ces dernières lignes sont mot à mot dans une lettre d'un MONSTRE nommé Piorry.

» capable de les proclamer, il n'y a pas de peuple » au monde qui ne l'eût exterminé. »

Je réponds : Avant de voir ce que j'ai vu, j'aurais parlé comme vous ; actuellement, sûr de changer bientôt mon hypothèse en fait, je la pousse encore plus loin, et je dis : Supposons que cette puissance devienne tellement prépondérante, qu'elle fasse de ce langage un devoir et une habitude à tout ce qui exerce une autorité quelconque, à tout fonctionnaire public quelconque, et que parmi vingt-cinq millions d'hommes, tous ceux qui parlent en public, tous ceux qui écrivent, n'écrivent et ne parlent pas autrement, les uns par persuasion, les autres par crainte, tandis que tout le reste garde le silence le plus absolu. Que doit-il alors en résulter ?

Cette supposition vous paraît encore plus inadmissible que l'autre. Eh bien ! toutes deux sont un fait. Cette puissance, que nous imaginions ne pouvoir être que celle de l'enfer, a été celle des Jacobins ; et ce langage, qui a fait loi universellement pendant deux ans, est la *langue révolutionnaire*.

Comment ces hommes ont-ils été si puissans ? Comment cette langue est-elle devenue dominante ? Par une invention monstrueuse dont jamais aucun peuple n'a eu l'idée, par l'accroissement progressif du pouvoir de ces rassemblemens mons-

trueux, consacrés sous le nom de *sociétés populaires :* c'est là le levier universel qui a tout ébranlé ; c'est la massue qui a tout écrasé.

Nous avons vu que la première de toutes, celle des Jacobins, fut d'abord comme fortuite et sans aucun système, et qu'ensuite elle acquit un crédit qui s'augmenta de jour en jour. Celle des *Feuillans*, qui n'en était d'abord qu'un démembrement, et qui voulut rivaliser avec elle en se dévouant ensuite, sous le nom de *Club monarchique*, à la défense du trône que les Jacobins menaçaient ouvertement, ne put jamais balancer leur popularité, qui semblait alors liée à la cause de la liberté, et son fondateur, Clermont-Tonnerre, jeune homme plein de talens, de vertus et de courage, l'un des chefs de cette *minorité des nobles*, si chère au peuple en 89, et qui lui devint depuis si odieuse ; Clermont-Tonnerre, qui ne s'était attaché à la royauté constitutionnelle que parce qu'il la croyait le seul fondement possible de la liberté française, et qui disait, en tombant sous les coups des assassins : *Hélas ! je n'ai jamais voulu que leur bonheur ;* Clermont-Tonnerre, arraché de sa section qui l'aimait et l'estimait, fut massacré le 10 août, non pas au château, mais dans la rue, et sans qu'il fût possible de lui imputer aucun délit. *Le club de* 89, qui n'était qu'un club, n'influa jamais sut rien ; et c'est ici qu'il faut expliquer comment

comment ce qui n'était originairement qu'une imitation des Anglais (1), qu'alors on voulait imiter en tout, devint, sous le titre de *société populaire*, la pépinière des destructeurs de la France.

La faveur publique qu'obtinrent les Jacobins dans les premiers tems, le respect des lois dont ils faisaient profession, l'utilité dont ils étaient pour préparer et fortifier les délibérations de l'Assemblée constituante, firent commettre alors une faute capitale, dont les conséquences furent trop tard apperçues, et qui tenait à ce défaut de logique, le vice de l'esprit français, qui ne lui permet pas de sentir assez l'importance d'un principe politique et conservateur, pour n'y souffrir jamais aucune dérogation. Ce principe, que des Français seuls étaient capables d'oublier, défend strictement que jamais aucune association privée prenne la moindre apparence de caractère légal, puisque ce serait une usurpation évidente dans des particuliers sans mis-

(1) On sait qu'en Angleterre un club n'est autre chose qu'une association de particuliers qui se réunissent dans un lieu convenu pour causer, fumer, boire de la bière ou du punch, lire les papiers; en un mot, pour goûter librement, chacun selon son goût, les amusemens de la société. Ces clubs n'ont aucun caractère de corporation civile, aucune espèce de forme légale; ils ne se sont jamais avisés de *délibérer* sur rien, et n'ont jamais agi ni parlé en nom collectif.

sion, qui s'arrogeraient ce qui n'appartient qu'aux autorités constituées, et qu'il n'en pourrait résulter que l'anarchie la plus complète. Cette vérité est si palpable, la tranquillité publique et les droits de chaque citoyen y sont tellement intéressés, que, dans quelque gouvernement que ce soit, depuis le meilleur jusqu'au plus mauvais, jamais, en aucun tems, l'on n'a souffert qu'il fût porté la moindre atteinte à ce principe universel, l'un des axiômes de l'ordre légal. Qui donc a pu nous conduire à cet oubli du sens commun? Il n'est pas indifférent de voir quel chemin l'on a fait pour y parvenir.

Quoique, dans le tems où l'on travaillait à la constitution de 91, les Jacobins ne fussent déjà plus qu'une faction, et une faction dangereusement puissante; quoique déjà *les affiliations à la société-mère* fussent nombreuses et actives, quoique déjà le scandale de leurs *débats*, de leurs *arrêtés*, de leurs *commissaires* eût assez éclaté pour alarmer tous les bons citoyens, cependant l'Assemblée constituante inséra dans les *dispositions fondamentales, garanties par l'acte constitutionnel, la liberté de s'assembler paisiblement et sans armes, en satisfaisant aux lois de police.* Je doute que ce *droit de s'assembler paisiblement et sans armes*, qui, dans cette latitude vague et indéfinie qu'on y laisse ici, n'est qu'une conséquence toute simple de la liberté naturelle et civile,

dût trouver place dans une constitution. Mais ce qui est certain, c'est qu'il fallait absolument, soit en l'énonçant en cet endroit, soit en le renvoyant à l'article des *assemblées*, ce qui valait mieux, exprimer avec une précision rigoureuse les clauses suivantes :

« Quant aux assemblées ou associations privées, » qu'en vertu d'un droit naturel et civil les citoyens » peuvent former pour des objets de leur choix, il » est de principe qu'elles ne peuvent jamais avoir, » en aucun cas ni en aucune manière, le caractère » politique et légal qui n'appartient qu'aux assem- » blées établies par la loi. En conséquence les » citoyens ainsi assemblés ou associés ne pourront » prendre ni délibérations ni arrêtés quelconques » sur la chose publique, ne pourront signer collecti- » vement ni adresse ni pétition quelconque. Toutes » les fonctions civiques leur appartiennent dans les » assemblées légales, et partout ailleurs seraient » une usurpation de la souveraineté du peuple, un » délit public qui doit être réprimé, et puni sur-le- » champ par les autorités constituées. »

Cette constitution, toute défectueuse qu'elle était, fut rédigée cependant par des hommes trop instruits, pour qu'ils aient pu méconnaître l'évidence de ces principes. Mais apparemment ils n'en sentirent pas toute l'importance, ou n'osèrent pas les

appliquer dans toute leur étendue, et ce fut de leur part inconsidération ou pusillanimité. Ils se renfermèrent en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, dans des généralités insuffisantes, qui prêtaient à toutes les interprétations anarchiques : ils exposaient ainsi la chose publique sans se mettre eux mêmes en sûreté ; car ce qui fait la sécurité des législateurs et du gouvernement, c'est la fermeté qui dicte les bonnes lois; et ce qui expose et les législateurs et le gouvernement, c'est la faiblesse qui ménage l'anarchie.

Bientôt la France compta autant de *sociétés populaires* que de communes : elles ne furent pas d'abord aussi mauvaises qu'elles le devinrent ensuite. Il y a toujours un progrès dans le mal comme dans le bien, si ce n'est que le progrès est beaucoup plus sensible et plus rapide dans l'un que dans l'autre. Les premiers élémens de ces *sociétés*, comme on le voit, étaient déjà vicieux en eux-mêmes. L'esprit général en était directement opposé à cette égalité civile que l'on prétendait introduire. Ceux qui influaient sur elles et qui avaient besoin de leur influence, les proclamèrent sans cesse et partout, comme *les surveillantes de l'autorité*, comme *les sentinelles de la liberté*, comme *les yeux du gouvernement*. Ces dénominations furent toujours aussi mensongères que pompeuses ; mais eussent-elles été

vraies un moment, c'eût encore été, dans un État libre, la plus dangereuse *aristocratie*, dans le sens qu'on a donné à ce mot, en l'étendant à toute espèce de supériorité. En est-il une plus effrayante que celle de ces innombrables associations qui, sans avoir aucune autorité légale, en exerçaient une qui menaçait toutes les autres, et que toutes s'accordaient à lui attribuer, celle de l'*opinion de civisme*, de *la profession de patriotisme*, qui, bien ou mal fondée, était alors la première puissance? L'abus et le danger eussent été grands, quand même les hommes n'eussent pas été mauvais. Que sera-ce si l'on se rappelle ce qu'étaient ces hommes?

Dès que l'on s'apperçut que pour être *patriote* il suffisait de répéter à tout propos, avec l'accent et le geste de la frénésie, une vingtaine de mots convenus et de phrases faites qui vont passer tout-à-l'heure sous les yeux du lecteur, tous ceux qui ne pouvaient avoir une autre manière d'être *patriote*, ni d'autre ressource que de l'être ainsi, se retirèrent des assemblées de sections (1), où leurs facultés naturelles et acquises contrastaient trop avec celles des honnêtes gens qui étaient encore en nombre,

(1) Elles furent d'abord appelées *districts* : deux termes qui signifient la même chose, et j'emploie de préférence celui qui est demeuré jusqu'ici.

et refluèrent dans *les sociétés populaires*, comme les eaux les plus sales et les plus chargées d'immondices vont, entraînées par leur pente et par leur poids, se précipiter dans les égoûts. C'est ainsi que la réunion des mêmes vices et des mêmes intérêts forma ces cloaques de la population, d'où l'infection et la mort se répandaient dans toutes nos provinces (1).

C'est là que commença de se montrer sans pudeur, et de se déployer sans contrainte la doctrine *révolutionnaire*, dont les professeurs étaient à la *montagne* et aux Jacobins, et dont les missionnaires expédiés de tous côtés par ces deux puissances, propagèrent avec tant de succès ce qu'on a nommé *le pur sans-culotisme*. La *montagne* (2) et les Jacobins, dont la réunion prépondérante a fini par entraîner l'Assemblée législative, et par gouverner despotiquement la Convention, faisaient passer aux *sociétés* des départemens, les adresses et les pétitions que

(1) Je suis obligé d'avertir (car il faut avertir de tout) que les qualifications générales de cette espèce supposent toujours quelques exceptions, comme les exceptions supposent les généralités.

(2) Les mots de cette espèce que j'emploie ici, et qui font partie de la langue dont je dois rendre compte, seront expliqués par la suite, dans toute l'étendue de leurs acceptions, mais ne peuvent l'être que successivement.

l'on venait ensuite présenter à la barre, et cela s'appelait *le vœu du peuple*, qui n'était pas dans les sections, où il n'y avait que des *aristocrates*, mais dans les *sociétés populaires*, où il n'y avait que des *sans-culottes*.

Il y eut pourtant quelque résistance dans les sections de Paris, et surtout dans les communes des départemens, contre la *dynastie des sans-culottes*, qui avait *accaparé* le civisme, espèce d'*accaparement* beaucoup plus réel que tous les autres dont on a fait tant de bruit. Cette espèce de lutte dura jusqu'au 10 août en faveur de la constitution de 91, et même jusqu'au 31 mai en faveur de la liberté; car ceux qui avaient voulu la royauté constitutionnelle, voulurent pour la plupart, et par la même raison, le règne de la loi, c'est-à-dire, une garantie de leur liberté. Mais cette lutte fut toujours très-inégale, parce que la minorité fut toujours plus audacieuse à mesure que la majorité fut plus timide, et après le 31 mai toute ombre de résistance disparut : la *terreur* régna sur la France entière, dans le silence de l'esclavage et de la mort.

Pour concevoir bien comment s'éleva cette domination qui enfin ne trouva plus d'obstacles, il faut tâcher de se représenter fidellement les effets progressifs que dut avoir cette communication continuelle, entretenue avec la plus infatigable activité

entre *la montagne*, *les Jacobins* et *les sociétés populaires :* il faut se faire une idée juste de la tendance simultanée de ces trois pouvoirs vers un même but, la destruction ; de la force d'opinion que pouvaient avoir, au moins sur la multitude, ces trois pouvoirs qui agissaient sans cesse, et dans le même sens, par la parole, dans un tems où tout dépendait de la parole, graces à l'inorganisation ou à l'inaction, ou à la corruption de toutes les autorités légales. Il faut se figurer des représentans du peuple (ils en avaient le nom et les droits), hurlant du sommet de leur *montagne*, et leur déraison forcenée applaudie et appuyée par les vociférations des tribunes soigneusement garnies de leurs émissaires ; leurs déclamations atroces, répétées dans des milliers de journaux qui en vantaient l'*énergie ; les débats des Jacobins*, imprimés et colportés avec la même profusion, et reproduisant les mêmes horreurs et les mêmes extravagances, et même, s'il est possible, avec des augmentations, et tout cela répété tous les jours dans des milliers de *sociétés populaires ;* en sorte que toutes les voix qu'on pouvait entendre d'un bout de la France à l'autre, n'étaient plus qu'un long et interminable écho de la démence et du crime.

Mais comment ces voix furent-elles enfin les seules qui se fissent entendre ? Par l'ascendant que

prirent par degrés les *sociétés populaires*, et à leur tête les *Jacobins*, sur les sections et les communes. La *société-mère* et ses dignes filles, composées de tout ce que la France avait de plus impur, vomissaient de leurs tribunes des invectives continuelles contre les sections, ne cessaient de les dénoncer comme infectées d'aristocratie, de les séparer du *peuple*, qu'ils prétendaient ne résider que dans les *sociétés populaires*, et les déclamations folles et brutales de cet impudent charlatanisme circulaient incessamment dans des feuilles mercenaires, aliment d'une multitude grossière, avide, dont la crédulité soupçonneuse est en proportion de son ignorance et de sa corruption. Les sections et les communes n'avaient point de journal : les citoyens de toutes les conditions s'y réunissaient, et cette réunion même, qui aux yeux du bon sens faisait proprement *le peuple* dans un État libre qui ne reconnaissait plus qu'une classe de citoyens tous égaux, était précisément ce qui jetait de la défaveur et du discrédit sur les assemblées légales, en raison de cette doctrine qu'on accréditait partout, et notamment à la tribune des représentans du peuple, que tout ce qui n'était pas *sans-culotte* n'était pas *le peuple*. Je comprends qu'on demandera encore comment une si révoltante absurdité ne fut pas combattue et repoussée de manière à ne plus subsister. Je réponds

que les *sociétés populaires*, dont les assemblées étaient plus fréquentes et plus nombreuses que celles des sections, ne se lassaient pas de répéter ce qu'elles avaient intérêt de faire croire, et que dans les sections et dans les communes les honnêtes gens se lassèrent trop tôt et trop facilement de lutter contre cette démence tyrannique; et cette disproportion entre l'attaque et la défense tient encore à des causes qui méritent d'être expliquées.

Les assemblées légales, à commencer par celle qui représentait la nation, n'eurent jamais une police bien entendue, même dans les meilleurs rems, et il arriva ce qui devait arriver, qu'elles finirent par n'en avoir aucune. Ceux qui n'avaient ni la faculté ni l'intérêt de raisonner, trouvèrent tout simple de couvrir de leurs murmures, de leurs huées, de leurs vociférations, de leurs menaces la voix de quiconque raisonnait. Cet affreux désordre, passé en méthode par l'impunité, ne laissa la parole qu'aux prédicateurs de l'anarchie. Rien ne favorisa plus, dès les commencemens, cette tactique *des meneurs*, que les différentes dispositions propres aux hommes bien élevés et à la populace, dans les circonstances où nous étions. La populace était et devait être naturellement portée à voir avec envie et défiance tout ce qui était au dessus d'elle, sous quelque rapport que ce fût, et dès-lors elle

confondait sous le nom d'*aristocrate* tout ce qui n'était pas elle. Il suffisait donc, dès qu'un homme se présentait avec un extérieur honnête, de lui jeter à la tête ce mot de proscription, *aristocrate*, et ce terrible mot, répété par une douzaine d'aboyeurs, mettait *à bas* l'honnête homme et en imposait à toute l'assemblée. Eh ! combien ils eurent encore plus d'avantage quand on inventa successivement une foule d'autres dénominations également insignifiantes ou absurdes, mais également meurtrières, et qui, dans les assemblées, dispensaient de toute raison ?

D'un autre côté, les gens raisonnables ont un dégoût naturel pour la déraison ; ils ne purent la supporter ; ils se retirèrent et ils eurent tort. Ils ont un mépris très-légitime pour la méchanceté sans esprit et pour les charlataneries ridicules ; ils se persuadèrent qu'elles devaient tomber d'elles-mêmes, et ils se trompèrent. Ils laissèrent le champ libre à la canaille *révolutionnaire*, qui, établie enfin dans la pleine et exclusive possession du *civisme* à moustaches, à longues chausses, à cheveux plats et à sabre traînant, poussa le scandale jusqu'à chasser des sections, à force ouverte, ceux qui osaient s'opposer à leurs motions furibondes ; et cela s'appelait *de l'énergie*, et ces hommes étaient des *patriotes prononcés*. Tout le reste, soit amour du repos,

soit haine du désordre, soit insouciance aveugle, soit frayeur pusillanime, s'éloigna des assemblées ou y garda le silence. Un petit nombre de meneurs, qui même allaient, au mépris de toute loi, d'une section à l'autre, les fit parler à son gré. Des pétitions rédigées par quatre bandits furent *le vœu d'une section;* celui d'une *société populaire* fut la voix de tout un département; l'esprit des *Jacobins*, qui animait tout, parut seul à la barre, et passa dans les bulletins de la Convention et dans les journaux, qui à la fois furent tous, ou vendus, ou intimidés, ou nuls. Je crois avoir maintenant rendu cette marche assez sensible pour faire comprendre bien clairement d'où l'on est parti, comment l'on s'est avancé, et jusqu'où l'on a pu venir.

On voit que la principale cause de ce triomphe inoui de méchans si méprisables fut l'erreur ou la faiblesse des bons. L'erreur fut dans le mépris pour leurs ennemis, qui ne fut pas bien raisonné; ils ne s'apperçurent pas que s'il faut dédaigner la folie du méchant quand il n'est pas à craindre, il faut la combattre quand elle peut devenir une force. Or, la folie de trois cent mille bandits disséminés sur toute la surface de la France est une force si on les laisse faire. On eût été à portée de les contenir sans peine; on eût même été dispensé de les écraser si l'on se fût tenu constamment en mesure contre eux. On

céda la place, et leur scélératesse extravagante, parvenue enfin à parler seule, devint LA LOI.

Concevez maintenant ce qui doit arriver quand le crime devient LA LOI.

La faiblesse fut dans la crainte d'un danger individuel, qui n'était rien si on l'eût bravé, et dans l'oubli d'un péril général véritablement formidable, du moment où les aboyeurs de tribune deviendraient législateurs, administrateurs et juges. Chacun s'imagina long-tems qu'il se déroberait au danger en se tenant à l'écart, et n'avoir rien à craindre en n'étant rien, ne disant rien, ne faisant rien. Ce calcul eût été juste, quoique lâche, dans toute autre révolution; il était absolument faux dans la nôtre. On ne sentit pas assez que si de pareils hommes devenaient les maîtres, tout ce qui avait quelque chose devenait pour eux un ennemi, et qu'ils se dispenseraient de tout autre examen.

Pour résumer encore plus clairement, s'il y eût eu, comme on l'a vu partout ailleurs, des partis armés et des chefs, les bons citoyens l'eussent infailliblement emporté sur les bandits, puisqu'ils étaient cent contre un. Mais dans nos formes si étrangement démocratiques, tout dépendait des assemblées délibérantes : de ces assemblées, les plus mauvaises étaient sans contredit les *sociétés populaires;* leur déraison atroce, portée dans les sections,

parut aux honnêtes gens être de nature à tomber d'elle-même par le ridicule et l'horreur; et pourtant cette déraison, dictée et appuyée par la *montagne* et par les tribunes, passait tous les jours en décrets pendant cette inaction des hommes de bien si imprudemment méprisante. Les décrets mirent enfin tous les moyens de force et toutes les fonctions publiques dans les mains de trois cent mille brigands, et alors ils purent tout oser au nom de la loi et de la force, précisément parce qu'on n'avait pas cru que leur démence exécrable pût jamais devenir une loi et une force.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XIV.

SUITE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE I. *Éloquence*.....Page 1
SECTION PREMIÈRE. *Éloquence du barreau.* ibid.
SECTION II. *Éloquence de la chaire*.....25
SECTION III. *Éloquence des panégyriques*..187

FRAGMENS.

SUR un ouvrage intitulé DISCOURS CHOISIS SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION ET DE LITTÉRATURE, *par M. l'abbé Maury*..205
CHAPITRE II. *Histoire*.....222
SUR l'histoire de la République romaine dans le septième siècle, par Salluste, traduite par le président de Brosses..... ibid.
SUR l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, traduite de l'anglais de M. Gibbon.....229
CHAPITRE III. *Romans*.....235
SUR une édition posthume des Confessions du comte de***, *roman de M. Duclos*.....272
*SUR une traduction libre d'*Amadis de Gaule, *par M. le comte de Tressan*.....277
SUR les Incas *de M. Marmontel*.....281

GONZALVE DE CORDOUE *ou* Grenade reconquise, *par M. de Florian*.....288
CHAPITRE IV. *Littérature mêlée*.....308
SUR un ouvrage intitulé Lettres sur l'origine des sciences, et sur celle des peuples de l'Asie, *adressées à M. de Voltaire, par M. Bailly*. ibid.
NOTICE historique sur Laplace et sur ses écrits.312
NOTICE sur les écrits d'Athanase Auger....328
CHAPITRE V. *Littérature étrangère*.....341
SUR une traduction des poésies d'Ossian, par M. Letourneur.....ibid.
SUR le Paradis perdu *de Milton*.....353
SUR les Œuvres complètes d'Alexandre Pope, traduites en français.....359
SUR un ouvrage intitulé la Vie de Nicolo Franco, *poète satyrique italien, ou* le Danger de la satyre.....376
SUR un roman traduit de l'allemand, intitulé les Passions du jeune Werther.....381

APPENDICE.

SUR le nouveau Calendrier.....386
L'ESPRIT DE LA RÉVOLUTION *ou* COMMENTAIRE SUR LA LANGUE RÉVOLUTIONNAIRE.....395

FIN DE LA TABLE.

VA1
1550335

149
E
16

Digitized by Google